

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

STENDHAL

ET

L'ANGLETERRE

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

*Présentée et soutenue le 1908, à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

PAR

Doris GUNNELL

PARIS
IMPRIMERIE BONVALOT-JOUE
15, Rue Racine, 15

—
1908

STENDHAL ET L'ANGLETERRE

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

STENDHAL

ET

L'ANGLETERRE

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée et soutenue le

*1908, à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*



PAR

Doris GUNNELL

PARIS

IMPRIMERIE BONVALOT-JOUVE

15, Rue Racine, 15

—
1908

A
MONSIEUR PAUL BARBIER FILS

Professeur à l'Université de Leeds (Angleterre)

*En bon souvenir d'affectueuse
reconnaissance*

AVANT-PROPOS

Il y a un quart de siècle que Zola, consacrant à Beyle un chapitre de son volume sur les *Romanciers Naturalistes* disait ne connaître que trois autres études sur ce Stendhal qu'il nommait un peu bizarrement « notre père à tous ». Il y a dis-je, un quart de siècle de cela et ce temps semble bien court si l'on considère le changement qui s'est opéré : aujourd'hui en effet, le nom de Stendhal est dans toutes les bouches, tout le monde écrit sur lui, le cite, l'édite, le discute et même... le lit. On est beyliste — beylophobe disent ceux qui sont restés hors du cercle — et on l'est avec fureur. Les admirateurs de Stendhal lui ont obtenu une place parmi les Dieux, où il se maintient aussi provoquant, aussi capricieux, aussi insaisissable que jamais. Je soupçonne fort qu'il ne soit connu là-haut comme Protée le Second.

Je ne tâcherai pas ici de fixer ce personnage énigmatique et séduisant. D'autres l'ont déjà fait et en maîtres. Je me contenterai donc d'un rôle plus modeste, celui d'examiner un seul côté de sa vie et

de sa pensée, le côté anglais. C'est un terrain qui est resté jusqu'ici inexploré et qui pourtant n'est pas sans offrir de richesses.

Nous lui devons bien l'hommage de cette étude, à lui qui appela un jour l'Angleterre « la nation la plus civilisée et la plus puissante du monde entier » et qui éprouvait pour elle « le sentiment que feu M. Jésus-Christ avait pour les hommes », ainsi qu'il le disait avec un point d'impiété. Je viens donc aujourd'hui un peu tardivement payer cette dette nationale.

Que j'exprime ici toute ma reconnaissance à ceux qui m'ont généreusement aidée dans cette tâche.

Je dois mes remerciements les plus sincères à M. Léon Morel, professeur à la Sorbonne, qui avec une extrême bonté m'a aidée de ses critiques judicieuses et suggestives.

Miss Lætitia Sharpe, nièce de Sutton Sharpe, avec une rare bienveillance, m'a fourni des renseignements précieux sur ce grand ami de Stendhal, dont elle chérit pieusement la mémoire.

Je profite de cette occasion pour exprimer toute ma reconnaissance envers mon ami M. Daniels, dont les conseils et les encouragements ne m'ont jamais fait défaut dans le cours de ce travail.

M. Adolphe Paupe, dont le nom est cher à tout beyliste, a mis à mon service sa riche érudition stendhalienne avec une spontanéité dont je le remercie ici, beyliquement.

CHAPITRE PREMIER

Voyages de Stendhal en Angleterre

« L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture, c'est-à-dire, jouir des produits de ces arts et non les pratiquer gauchement », a écrit Stendhal quelque part. Mais il oublie ses voyages, son goût le plus fort, celui où il se réfugie pour échapper à l'ennui d'une existence sèche et plate, à des déceptions politiques, au chagrin d'un amour trahi, à la gêne d'une liaison qui se faisait trop sérieuse. Comme un autre écrivain distingué il a passé sa vie « à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expé-

riences ». Il affirme que lorsqu'on a un cœur et une chemise, il faut vendre sa chemise pour voir l'Italie et jamais il n'hésite à mettre cette maxime en pratique.

A diverses reprises il a vendu sa chemise pour visiter l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, toujours de plus en plus épris des voyages, faisant mille observations curieuses, constatant, comparant, prenant comme le caméléon la teinte du sol où il pose le pied, sans pour cela perdre tout à fait ce fonds bien français, qu'il se donne une peine inutile pour dissimuler. Il a beau s'afficher comme cosmopolite, prenant comme devise ces vers d'un opéra buffa : *Vengo adesso di cosmopoli*, s'acharnant contre le chauvinisme triste et ombrageux des Anglais, le « patriotisme d'antichambre » des Français, disant qu'il ne sent pas du tout le charme de sa patrie, qu'il a pour le lieu de sa naissance « une répugnance qui va jusqu'au dégoût physique (mal de mer) (1), il n'en reste pas moins français.

Abstraction faite d'un parti pris de dénigrement de tout ce qui est français — tournure d'esprit avec laquelle on compte, et qui ne nuit aucunement à l'excellence de son observation, quand il la dirige sur la patrie d'autrui — l'exemple de Stendhal restera

1. *Vie de Henri Brulard*, 298.

toujours une leçon fructueuse dans l'art de voyager. Il ne manque jamais l'occasion de lâcher une épigramme contre l'Anglais *globe-trotter*, cet individu aussi vivant il y a cent ans qu'aujourd'hui, à visage morne, à démarche disgracieuse, qui, guide en main, promène son ennui dans les quatre coins du monde, encore plus Anglais (entendez par là triste, prompt à se fâcher, hypocrite et puritain) au milieu de l'Afrique qu'il ne l'est à son propre foyer. Voilà le contraire du voyageur stendhalien.

Beyle avait l'habitude de se formuler des maximes de conduite qui devraient l'aider à faire face aux diverses circonstances de la vie. Il faisait cela très sérieusement, il essayait même d'appliquer ses préceptes (1).

Le premier article de ce Code enseigne qu'il ne faut jamais perdre sa bonne humeur, ne jamais prendre au tragique les accidents de passe-port, de quarantaine et de versades qui viennent souvent contrarier les plus belles courses. C'est là la valeur suprême des voyages qui enseignent aux animaux les plus débiles de la terre la vraie philosophie — celle de tourner tout au gai.

Second article : il faut en voyage faire des imprudences et ne pas se renfermer dans un quant-à-moi

1. Ne dit-il pas assez joliment : « Mon caractère fait l'effort pénible de suivre les maximes de l'esprit auquel le hasard l'a attelé. »

sévère. Si l'on s'expose aux mille inconvénients d'un voyage, c'est apparemment pour se procurer des sensations nouvelles, et non pas pour vivre comme chez soi.

Troisième article : Se défendre de certains mouvements d'impatience qu'éprouve le voyageur le plus bienveillant à la vue du grand nombre de choses étranges et insolites qui vous assiègent de toutes parts. Il faut se faire aussi vite que possible du pays, en prendre la teinte du ciel, oublier même celle que l'on vient de perdre, car « une bouteille ne peut contenir à la fois du champagne et du bordeaux » (1).

Et en dernier lieu, quand on voyage, on doit faire son métier de voyageur, c'est-à-dire regarder et non pas lire.

Evidemment cela n'est pas toujours amusant. La journée consacrée à la première visite des musées publics est une des pires corvées imposées au pauvre voyageur arrivant pour la première fois dans un pays. Mais il faut en passer par là, pour arriver au plaisir que l'on ressent à la dixième visite. Ce plaisir ne vaut rien, si au lieu de jaillir spontanément il est

1. Stendhal dit aussi : « Chacun a raison dans son trou, et il est absurde de vouloir être dans deux trous à la fois. » « Mais, quelle belle chose, ajoute-t-il avec regret, d'être ambidextre, c'est-à-dire à la florentine et à la française en même temps. » (*Correspondance inédite*, 2 nov. 1819 ; 3 mars 1820.)

provoqué par une autre personne. Pour cela visiter les monuments sans livre, n'admirer que ce qui fait réellement plaisir, en croyant toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper. Et Stendhal décrit assez plaisamment la visite d'une douzaine d'étrangers à un musée de peinture : « Je les vois arriver au bout de la galerie avec des yeux rouges, une figure fatiguée, des lèvres inexpressives, livrés à leur propre poids. Heureusement il y a des canapés, et ils s'écrient en bâillant à se démettre la mâchoire : « Ceci est superbe ! (1). » Qui niera l'exactitude de cette scène ?

Voilà donc l'art d'être heureux en voyage tel que le professe Stendhal. Il est à l'usage de tout le monde. Mais ce qui distingue Stendhal comme voyageur, ce qui donne un certain prix à ses moindres remarques, c'est un penchant qui tient à un art tout différent, et qui n'est nullement à la portée du premier venu. C'est que lui possède le génie du psychologue. Au lieu des monuments, des paysages, c'est partout l'homme qui l'intéresse, et qu'il sait le mieux regarder, observant tous ses mouvements, fouillant ses pensées les plus secrètes, mettant à nu ses passions les mieux cachées. Arrivé parmi des étrangers il se donne la tâche de découvrir leur ma-

1. *Hist. de la Peinture en Italie*, p. 246.

nière de rechercher le bonheur, car, tout compte fait, c'est là toute la vie de l'homme. Un critique a très bien dit que les *Mémoires d'un Touriste* écrits par Stendhal ne peuvent être que les mémoires d'un moraliste, et que le seul voyage qu'il sût faire était un voyage à travers les hommes (1). Tels ses voyages en Italie : tels aussi ses voyages en Angleterre.

Il est surtout insensible à la beauté de la nature. Avidé de sensations imprévues, réclamant deux ou trois cubes par jour d'idées nouvelles, il trouve que rien ne conduit aussi vite au bâillement et à l'épuisement moral que la vue d'un fort beau paysage (2). Dans ce cas la colonne antique la plus insignifiante lui paraît d'un prix infini, comme empêchant l'âme de tomber dans une atrophie mortelle. Décidément les monuments valent mieux que la nature comme stimulants. Ils peuvent même intéresser par eux-mêmes, mais les voyages ont des plaisirs bien autrement fascinants que les visites des musées. « A Londres une journée employée à visiter les curiosités de la Tour et les tombeaux de Westminster ennuie à périr et n'apprend rien. Ces curiosités, ces tombeaux essemblent à peu près à ce qu'on voit partout. Une

1. Faguet. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} fév. 1892.

2. *Mém. d'un Touriste*, I, 223. — Il dit aussi : « L'intérêt du paysage ne suffit pas : à la longue il faut un intérêt moral et historique. » (*loc. cit.*, II, 233).

journée employée à se promener sur les trottoirs des rues qui conduisent de la Bourse à Saint-James montre mille détails curieux sur les habitudes sociales ou plutôt anti-sociales des Anglais... Ce qui est curieux, c'est ce qui se passe dans la rue, et qui ne semble curieux à aucun homme du pays (1). »

C'est même une manière de se garantir contre la mauvaise humeur en voyage que d'étudier les personnes faites pour vous ennuyer. Il faut savoir adapter à son propre usage le conseil de Cuvier : « Voulez-vous vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours ; comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance. » Apprenez donc à traiter tout le monde comme un insecte, et vous défendrez votre belle humeur, en même temps que vous augmenterez vos connaissances de la nature humaine. Personne n'a mieux suivi que Stendhal, et plus consciencieusement, le conseil du naturaliste. C'est ce qui le met à part comme voyageur, à un rang infiniment haut (2).

1. *Mém. d'un Touriste*, II, 293.

2. « Son œil était curieux et tenace, sa mémoire de moraliste ferme et sûre. Il fut tel toute sa vie, regardant les gens partout, en bateau, dans les cafés, dans les salons, sachant les faire causer, et sachant démontrer avec une certaine dextérité ces petites mécaniques de sensations, de sentiments, d'habitudes et de préjugés. » (Faguet. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} févr. 1892.)

Tel est le portrait du voyageur que nous allons voir bientôt débiter en Angleterre.

Enthousiaste depuis sa jeunesse de la littérature anglaise, résolu de passer le détroit à la première occasion, Stendhal devait chérir ce projet pendant de longues années avant de pouvoir le réaliser. Déjà en 1803 il écrivait à son ami Edouard Mounier : « Ne sautez-vous point avec le conseil sur un bateau plat, *to hear Shakespeare's divine language in his Country*? A votre place, je ferais la folie, non par ambition, mais pour voir une des plus belles époques de l'histoire moderne (1). »

Ce voyage le tenta de plus en plus. Dans une lettre à sa sœur (1808) où, de ce ton un peu pédant qui est celui des *Lettres Intimes*, il lui apprend que le Prince de Galles règne en Angleterre, il lui dit son intention d'y aller « fût-ce pour trois semaines comme M^{me} Roland », et lui affirme qu'il se sent le courage d'y passer dans un bateau de six pieds de long (2). En attendant, il s'amuse à dater de Londres, le 13 octobre 1814 la dédicace des *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, qu'il signe d'ailleurs d'un mot anglais : *The Author*. Il envisage avec sang-froid la mort peut-être proche de son père, car elle aura cela de bon qu'elle lui fournira de quoi réa-

1. *Nouvelle Revue*, sept. 1885. Paquet de lettres inédites de Stendhal.

2. *Lettres intimes*, p. 245.

liser ce rêve chéri. Il le dit à Crozet avec la franchise et le mauvais anglais qu'on lui connaît : *At the Jesuit's death, if I can, I will go in England* pour 40.000 francs (1).

Ce voyage, si longtemps différé, eut lieu en 1817, mais il fut entrepris dans une disposition d'esprit peu faite pour aider à en jouir. Stendhal nous dit assez brièvement dans un de ces articles nécrologiques qu'il aimait tant rédiger, qu'en 1817 il revint à Paris qui lui fit horreur, qu'il alla voir Londres, et retourna à Milan (2). Colomb parle de peines de cœur qui lui firent éprouver le besoin d'une secousse, nous disant que son état habituel semblait tout bizarre à ses amis de Paris (3). Peut-être pensait-il toujours à la Pietragrúa, qui l'avait si indignement trahi, car c'est en 1817 qu'il écrit ces lignes découragées, d'où toute joie semble s'être enfuie. « Et puis, me disais-je, je me suis trompé dans le chemin

1. Lettre du 30 septembre 1816 : publiée dans les *Souv. d'Egot*. Il est cependant permis de croire que cette intention n'était pas plus sérieuse que celle de se confier à un bateau de six pieds de long, car il s'interrompt pour parler du projet bien autrement curieux, d'épouser à l'âge de quarante-cinq ans une veuve âgée de trente ans et possédant les deux tiers de son revenu.

2. *Journal*. Appendice VIII, p. 473.

3. Colomb. *Notice biog.* « On voyait qu'il faisait de grands et vains efforts sur lui-même pour ne pas s'abandonner au désespoir. »

de la vie...Ce sera bientôt fait.Encore huit ou dix ans et ce bonheur, que je regrette de ne pas suivre, sera à jamais impossible pour moi. Qui songe à aimer à à quarante ans ! (1).

Fuyant sa mélancolie, il alla de Milan à Paris, de Paris à Londres. Cette dernière excursion, qui se fit au mois d'août, se borna selon Colomb à une courte apparition (2).

Aucune description ne nous est parvenue de ce voyage, aucune indication même qui puisse servir de base à nos conjectures. Il existe, il est vrai, quelques pages intitulées *De l'Angleterre et de l'Esprit anglais* (3), qui datent de 1817, mais ce ne sont pas à proprement parler des impressions de Stendhal. Avant d'entreprendre ce voyage, il avait étudié un cours d'histoire anglaise dans des mémoires du

1. *Napoléon*, etc., (chap. « Rivages de la Mer »).

2. Colomb. *Notice biog.* — Stendhal nous dit aussi qu'il était à Londres en août 1817 (*De l'Amour*, p. 308). Autant que possible il faut vérifier toutes les dates que donne Stendhal, car il les fausse à plaisir.

Pourquoi M. Jean de Mitty (*Nap., de l'Italie*, etc., chap. « De l'Angl. et de l'Esprit anglais ») dit-il que c'est au printemps de 1817 que Beyle était allé passer quelques jours à Londres ? Cela est évidemment impossible. On sait que Beyle n'arriva que le 13 avril à Grenoble, venant de Milan, et qu'il ne quitta cette ville au plus tôt qu'après le 1^{er} juin.

(Voir Chuquet, *Stendhal-Beyle. Notices et Lettres Inédites*, p. 516, 518).

3. *Nap., de l'Italie*, etc., 153-161.

temps, et ce qu'il nous offre dans ce chapitre sur l'Angleterre ce n'est autre chose qu'un petit nombre d'observations intéressantes, mais d'une vérité douteuse, tirées de Glover, de Pillet, de Melcombe et de Franklin. Comment du reste se former en quelques jours une idée juste de l'état social de l'Angleterre, et de l'esprit anglais ? Impuissant à prononcer sur la seule chose qui l'intéresse, Stendhal se tait. Il ne fait exception que pour un concert de la Pasta (1), où la beauté de plusieurs des jeunes femmes lui arrache des cris d'admiration (2).

Quant à Londres, il ne faisait pas sur lui une impression bien favorable, à en juger par le ton qu'il prend, quand il lui arrive plus tard de parler du climat londonien et du goût artistique des Anglais. Il était sans doute assez de l'avis de Victor Hugo là-dessus (chose qui l'aurait vraiment contrarié s'il s'en était douté) : pour tous les deux, Londres était une « grande ville sans grandeur ».

L'importance de ce voyage pour Stendhal, c'était l'accroissement de son intérêt pour tout ce qui est anglais. Son étude acharnée de la littérature anglaise, ses efforts pour se donner une idée nette de sa constitution et de la politique du jour, les connaissances qu'il se fait parmi des Anglais à l'étranger : tout

1. M^{me} Pasta chantait à l'Opéra-Italien à Londres pendant le mois d'août 1817. (Voir *Morning Chronicle* de cette date.)

2. *De l'Amour*, 308.

atteste que sa curiosité à l'égard de *Merry England*, comme, un des premiers en France, il l'appelle, va croissant. Quand en 1821 il passe la Manche pour la deuxième fois, il est bien mieux à même de comprendre le pays et les hommes.

Et de même qu'en 1817, il vient chercher un remède contre son chagrin. Au désespoir de l'indifférence et des rigueurs de « Mathilde », il était parti de Milan, obsédé par l'idée du suicide, dessinant, comme Octave dans *Armance*, un pistolet en marge de ses livres, se sentant à chaque pas arracher l'âme (1). Arrivé à Paris son unique préoccupation fut de ne pas se laisser deviner par ses amis, et c'est alors que pour cacher son cœur il se mit à montrer son esprit. Mais il trouva Paris insultant pour sa douleur : l'esprit français, tel qu'il se montre dans les théâtres, allait presque jusqu'à le faire s'écrier tout haut : Canaille !... Canaille !... Canaille !... La littérature du jour lui inspira une horreur indicible, ses amis surtout l'exaspéraient par l'affectation ridicule de leurs manières. Bientôt cette vie lui devint insupportable et cédant à une idée qui l'avait toujours séduit, il se décida à aller se promener en mer.

1. Mathilde Dembowski, née Visconti, Milanaise de bonne famille. Sur cette passion de Stendhal, voir : *Corr. Inéd.*, I, 99 ; I, 128. — *Souv. d'Egot.*, 5, 16, 25.

Il partit donc pour l'Angleterre en octobre 1821 (1), sa pensée toujours fixée sur la place Belgiogoso à Milan. Quand il n'était pas tout à sa douleur, il

1. Les indications que nous donne Stendhal sur les dates de ce voyage sont très inexactes. Il prétend (*Souv. d'Egot.*) qu'il partit pour Londres en septembre 1821, et en revint vers le mois de décembre. Dans un article nécrologique, qu'il rédigea en 1822, il écrit qu'« en 1821, s'ennuyant mortellement de la comédie des manières françaises, il alla passer six semaines en Angleterre », ce qui ne s'accorde pas très bien avec l'affirmation qui précède. Il semblerait être à Londres le 26 novembre, car il date ainsi un morceau qui se trouve dans *De l'Amour* (p. 269); mais on sait qu'il ne faut se fier le moins du monde aux dates qui se trouvent dans des livres où il ne prétend pas à l'exactitude. Il les invente tout simplement. Deux indications assez légères nous mettent sur la piste. Il dit dans les *Souv. d'Egot.* être allé voir *She Stoops to Conquer* au Haymarket-Theatre, le jour de son arrivée. Nous trouvons en parcourant les annonces du *Morning Chronicle* de 1821 que du commencement de septembre jusqu'à fin décembre on n'a donné qu'une seule représentation de cette pièce. C'était le samedi, 27 octobre 1821. Comme elle a eu lieu en effet au Haymarket il est permis de croire que Stendhal ne s'est pas trompé.

Pour ce qui est de son retour, on lit dans *Molière jugé par Stendhal*, p. 76, la phrase suivante : « *My letter on Richard III*, mal traduite in the *Examiner of the* 24 décembre 1821, le jour of *my arrival* à Paris, *from London*. » Cette date offre certaines difficultés, car elle s'accorde mal avec un autre qui se trouve écrite en marge de son exemplaire de *The Rivals*. On y lit : « *Good* à copier, excepté le dernier acte. Bonne pièce de romanesque. Paris, 7 décembre 1821. » Une de ces dates est évidemment fausse. C'est la première. Nous trouvons, en cherchant dans *The Examiner*

pensait avec un certain plaisir à Shakespeare, dont il n'avait rien vu à sa visite de 1817, et qui était pour lui à ce moment le seul écrivain lisible. C'était là son unique ressource contre le chagrin qui le rongeaient. Il fit le voyage en compagnie avec Edouard Edwards, Anglais aux cheveux blonds et bouclés, ancien mauvais sujet jeté sur le pavé de Londres, gai, bavard, bon enfant, d'une vanité excessive, mais rachetant tous ses défauts par son admirable courage (2).

Stendhal commença son émancipation par s'enivrer à Calais de bière anglaise, ce qui le rendit tellement gai qu'au lieu de se fâcher il répondit en riant aux injures d'un capitaine anglais, qui protestait contre les récits, qu'il débitait. Son ami lui fit remarquer quelques jours après qu'il aurait dû se battre — avertissement qui était pour Stendhal, pour citer

de 1821 que la lettre dont parle Stendhal est du lundi, 26 novembre (non pas du 24 déc.).

On peut donc affirmer que Stendhal arrive à Londres le samedi, 27 octobre 1821, et qu'il en repart le 23 novembre (en comptant trois jours pour le voyage).

Colomb, qui a un grand respect pour l'exactitude, et qui est par suite un guide plus sûr que Stendhal, nous dit : « Il vit Londres pour la seconde fois dans l'automne de 1821 ; son séjour ne s'y prolongea pas au delà de trois semaines. »

Cela est à peu près la conclusion à laquelle nous sommes arrivée.

2. Il était frère du célèbre Dr Edwards, et du naturaliste Milne-Edwards.

ses propres paroles « comme le chant du coq pour saint Pierre » — et l'on se mit à chercher le capitaine dans toutes les sales tavernes autour de la Tour. Naturellement on ne le trouva pas, et l'affaire en resta là.

Stendhal dit avoir bien peu de souvenirs de cette époque, où toute sa pensée était avec Mathilde. C'est pourtant le voyage dont il a parlé le plus au long (1).

Il descendit à Londres à Tavitock Hotel, Covent-Garden, hôtel très confortable, quoique peu élégant, fréquenté surtout par des provinciaux venus pour voir les merveilles de la ville. Malgré l'impression défavorable qu'il avait gardée de sa première visite, Londres lui plut comme ensemble.

Un jour qu'il se promenait le long de la Tamise, vers *Little Chelsca*, son cœur blessé s'attendrit à la vue des petites maisons où grimpent des rosiers. Il en admira la propreté (2), la petitesse parlant de l'intimité (3), l'air de fête que leur prêtaient les fleurs. Tout cela était comme un baume par son âme lacérée. Plus tard (4), il dit détester les petites maisons

1. *Souv. d'Egot.*, 67. Comme nous n'avons pas l'intention de refaire après Stendhal ce chapitre des *Souvenirs*, nous parlerons aussi brièvement que possible de ce qu'il y raconte, insistant surtout sur des faits qui ne s'y trouvent pas.

2. *Mém. d'un Touriste*, II, 74.

3. *Loc. cit.*, II, 7.

4. *Loc. cit.*, 1.92.

à deux étages, qui donnent à une ville la physionomie d'un grand village. Ces maisons en miniatures sont peut-être commodés et salubres ; malheureusement on y sacrifie la puissance — première condition de l'architecture — au confortable vulgaire. Mais il écrivit cela plus de quinze ans plus tard, quand son âme n'était plus aussi sensible à la douceur de l'intimité.

On se rappellera que dès 1803 il désirait avec ardeur voir jouer *Shakespeare* en Angleterre. Comme on ne le donnait pas encore le jour de son arrivée il alla au Haymarket-Theatre voir *She Stoops to Conquer* (1), s'amusant infiniment, à cause dit-il, du jeu des joues de l'acteur qui faisait le mari de miss Richland. Enfin l'occasion si longtemps espérée de voir Kean dans *Othello* se présenta (2). Le voyant pour la première fois, son plaisir n'était pas sans être mêlé de beaucoup de surprise à lui découvrir des gestes bien différents de ceux que faisaient les acteurs français pour exprimer les mêmes sentiments. Mais il était ravi, croyait ne pouvoir rien éprouver de plus vif au

1. Saturday, 27 oct. New Theatre Royal Haymarket: *She Stoops to Conquer*: to be preceded by *Match-making*: to conclude with *A Day after the Wedding* (*Morning Chronicle*).

2. Stendhal nous dit simplement: « Enfin le... 1821 on afficha *Othello* par Kean. » C'était le lundi, 19 nov., au Theatre Royal, Drury Lane. La représentation était suivie par *Hit or Miss*. (Voir *Morning Chronicle*).

théâtre (1) et dix ans plus tard il prétend voir Kean encore devant lui dans *Richard III* et *Othello*. C'est selon lui le premier acteur du monde. Il le déclare infiniment supérieur à Talma (2). Qu'y a-t-il de mieux sur la scène que Kean dans *Othello* quand il s'écrie, en entendant la prière de Desdemona : « Amen ! amen ! with all my soul (3) ! » Et il ajoute : « Je ne trouve rien de comparable à l'Angleterre pour la déclama-tion et les jardins. » On sait assez que la déclama-tion française lui déplaisait. Il accusait les acteurs de prendre plaisir à s'écouter, de ne jamais s'aban-donner à leur rôle, de prolonger les syllabes comme pour faire peur aux petits enfants, ainsi :

Le père et ses deux fiils... lâââchement... égorgéés (4).

Talma lui-même tombe dans l'emphase et le ton sépulcral — influence funeste sans doute du vers alexandrin, qui conduit infailliblement à la déclama-tion pompeuse.

Stendhal, en critiquant ainsi les acteurs français et en portant aux nues Kean, Kemble, Macready, Miss

1. *Rome, Naples et Florence*, 22 novembre.

2. « Avant de passer en Angleterre, dit-il, je croyais Talma le premier acteur tragique de notre temps, mais j'ai vu Kean. » (*Rossini*, 239.)

3. *Rossini*, 168.

4. *Journal*, 105.

Smithson ne soupçonna peut-être jamais jusqu'à quel point il avait en cela le goût anglais. Les objections qu'il formule contre la déclamation française sont celles que l'on entend dans la bouche de quatre-vingt-dix-huit Anglais sur cent, incapables de sentir la beauté du vers classique, habitués qu'ils sont à entendre dire les vers comme le désire Stendhal, tout uniment comme si c'était de la prose.

Il est probable que c'est pendant cette visite que Stendhal fréquenta l'opéra-italien. Il le trouvait aussi bon que celui de Paris était mauvais, poussant l'admiration jusqu'à affirmer que l'*Agnese*, *Don Juan*, et *Clemenza di Tito* n'étaient pas mieux joués à Milan — grand éloge s'il en fut jamais. Selon lui Londres est plus avancé en fait de musique que Paris, car « les Anglais n'ont pas de métalent. Ils ont un goût passionné pour entendre chanter, mais ils aiment également le *bon* et le *mauvais*. Nous n'en sommes pas encore là en France » (1).

Ce qui le ravissait à Londres après les théâtres c'était les arbres — et en cela il s'est montré une fois de plus précurseur de Taine (2). Doué du goût anglais du pittoresque (3), admirant beaucoup les jardins

1. *Rome, Naples et Florence*, 364.

2. Voir Taine. *Notes sur l'Angleterre*.

3. Voir les nombreuses allusions dans ses écrits à des jardins anglais.

« Aurez-vous la constance de faire planter un joli jardin

anglais et les parcs publics de Londres, son amour des vieux arbres allait jusqu'à la révérence (1). C'était pour lui presque un article de religion de ne pas les couper — ce qui est on ne peut plus anglais. Il disait très finement que le manque d'arbres ôte de la profondeur à la sensation donnée par les paysages. Il jugeait la terrasse de Richmond bien supérieure à celle de Saint-Germain-en-Laye, par cela seul qu'on aperçoit dans les prés de grands arbres d'un vert ravissant, tandis que la terrasse de Saint-Germain n'offre aux regards que du sec et du rocailleux. Peut-être trouvera-t-on le secret de cette admiration dans les souvenirs qu'éveillèrent Richmond et Windsor, si pareils, dit Stendhal, par certains côtés à la riche et verdoyante Lombardie.

C'est une ancienne connaissance anglaise qui lui fit goûter pour la première fois le plaisir de revenir de Richmond à Londres par eau. Cet ami, rencontré du reste par hasard, était le seul parmi ses nombreuses connaissances qu'il vit à Londres, n'y étant allé, comme il le lui disait, que pour voir jouer les pièces de *Shakespeare*.

anglais (sans ponts, grottes et autres niaiseries coûteuses) la première ou la deuxième année de votre mariage ? » (*Lettres intimes*, 23 juin 1808). « Jete recommande une chose, c'est un jardin anglais. Choisissez une de vos terres, et la plantez dès cet hiver. » (*loc. cit.*, 28 mai 1808).

1. Abattre un grand arbre ! Quand ce crime sera-t-il puni par le Code ? (*Mém. d'un Touriste*, II, 142).

Après le théâtre, Stendhal allait terminer ses soirées chez Miss Appelby de Westminster Road (1), croyant bien la première fois qu'il se rendit dans ce quartier perdu porter sa vie entre ses mains. Douce, pâle, timide, très empressée, il lui dut la première consolation réelle à sa douleur. Il pensait toute la journée à la bonne soirée tranquille qu'il allait passer chez elle, et très touché de son dévouement, il faillit la ramener avec lui à Paris (2).

Cependant il lui fallut rentrer en France. Manquant le dernier spectacle que son devoir de voyageur lui imposât — la pendaison de huit pauvres diables — il quitta Londres vers la fin de novembre. Son chagrin était toujours bien profond, mais la petite Miss Appelby lui avait appris qu'il n'était pas inguérissable.

Après un intervalle de cinq ans, passés presque entièrement à Paris dans la société de ses amis, son humeur nomade le saisit de nouveau et il reprit la route de l'Angleterre.

1. Stendhal dit Westminster Road, mais cette rue n'existe pas actuellement, et ne figure pas sur les plans de Londres de 1800. L'on connaît d'ailleurs sa manie de déguiser les noms.

2. « Elle m'assurait qu'elle mangerait des pommes et ne me coûterait rien si je voulais l'emmener en France. J'aurais évité bien des moments d'un noir diabolique... L'affectation m'étant tellement antipathique, il m'est plus difficile d'être simple, sincère, bon, en un mot parfaitement Allemand avec une femme française (*Souv. d'Egot.*).

Après avoir fui en 1821 l'indifférence d'une femme qui ne l'avait jamais aimé il se trouve maintenant dans le cas contraire.

Il venait d'apprendre par expérience que dans une passion « unilatérale » il y a deux personnes malheureuses, et non pas une, comme il le croyait en 1821. Si Stendhal écrivait à Colomb qu'il allait en Angleterre pour se reposer, ce n'est certes pas ses travaux littéraires qui l'en avaient réduit là. Il s'agissait bien plutôt d'une fatigue morale, de l'énervement d'une liaison qui avait trop traîné et qu'il fallait à tout prix terminer. Ne trouvant pas d'excuse pour rompre avec « Menta » qui l'aimait depuis deux ans et qu'il quittait apparemment parce que deux ans lui paraissaient assez il prit le parti de s'éloigner (1).

De nouvelles difficultés se présentent quant à la date de ce voyage. Stendhal paraît avoir quitté Paris le 28 juin, pour rester plusieurs semaines en Angleterre (2).

1. Sur cette liaison voir Chuquet. *Stendhal-Beyle*, 180-183.

2. « Je suis venu en Angleterre, comme tu le sais, pour me reposer d'écrire et non pour écrire. Cependant je vais noter à la hâte une vingtaine de faits observés depuis le 28 juin. Cela nous mettra à l'abri des tromperies des sots et des fripons qui parlent de l'Angleterre. » (*Corr. Inéd.*, 14 août 1826.)

C'est la seule indication qui aide à fixer la date de son arri-

Il retrouva à Londres son ami Sutton Sharpe (1), rencontré souvent jadis à Paris, où celui-ci était très lié avec Mérimée et son cercle. Il prétendait même y

vée. Colomb dans sa *Notice biographique*, ne parle pas de ce voyage, ce qui est assez étonnant.

Pour la date du retour à Paris, voir à la page 33.

1. Sutton Sharpe naquit en 1797. Son père (Sutton Sharpe également) doué d'un esprit tout à fait distingué et de beaucoup de goût littéraire, nommait parmi ses connaissances intimes Porson, Opie, Flaxman et Stothard. Il avait épousé Maria, fille de Thomas Rogers, banquier, et sœur de Samuel Rogers, auteur de *The Pleasures of Memory*, et ami de Byron. Sutton Sharpe était l'aîné de six enfants et avait à peine huit ans lorsque sa mère mourut ; il perdit son père bientôt après et fut élevé par une demi-sœur, très jeune elle-même.

Enfant éveillé, intelligent et studieux, il reçut une bonne éducation, acquit des connaissances très supérieures en latin, en grec et en français, se distingua surtout en littérature et en chimie. Il commença à l'âge de dix-huit ans ses études pour le barreau, et faisait des progrès surprenants. Sa carrière dès son premier appel au barreau (21 juin 1822) ne fut qu'une longue suite de succès. En 1841 il fut élevé à la position de Q. C. et fut souvent employé par les commissions de réformes judiciaires. Ses écrits sur ce sujet sont très nombreux et se distinguent par leur grande clarté. Il ne perdit jamais ses goûts littéraires, comme l'atteste sa magnifique bibliothèque, mais à part une traduction anglaise de De Pradt, nous n'avons de sa plume que des traités sur des questions judiciaires.

Il mourut subitement au mois de février 1843, à la suite d'une maladie qui s'était déclarée déjà au commencement de 1842, et qui était sans doute le résultat de fatigue cérébrale.

Voir *Legal Observer*, décembre 1843. — *Examiner*, 25 février 1843. *Annual Register*, février 1843.

avoir autant d'amis qu'à Londres et y passait deux mois chaque année—habitude qu'il conserva pendant vingt ans (1). Spirituel, intelligent, gai, sachant bien son métier (2), mais très propre à goûter des plaisirs moins austères, homme du monde s'intéressant vivement à la littérature et à la politique du jour, sans

1. Tous les Français qui l'ont connu chantent ses éloges. « Votre modestie eût souffert beaucoup de ce qui a été dit de vous ce soir-là », lui écrit Jacquemont. C'était une *puff* universelle (*sic*) et entre nous tous, à qui plus en dirait sur vous. On vous a plaint (comme il convenait à des Français de le faire), on vous a plaint, dis-je, de vivre parmi des hommes si peu semblables à vous ; il semblait réellement qu'il s'agît de Daniel dans la fosse du lion ». (« Lettres inédites de Victor Jacquemont à Sutton Sharpe », publiées dans la *Revue d'Hist. litt. de la France*, octobre-décembre 1907. Lettre datée du 11 juillet 1828). Buchon et Mérimée ne lui étaient pas moins dévoués. « Mon cher ami », lui écrit Buchon le 16 décembre 1825, « il me serait difficile de vous dire combien votre lettre m'a touché par les preuves de bonne amitié et de tendre affection que vous m'y donnez. Tous les Français qui vous ont connu se sont laissé aller au plaisir un peu inattendu qu'ils éprouvaient à rencontrer en vous un esprit jeune, naturel et ouvert à toutes les impressions de bien, et vous vous êtes trouvé dans l'intimité de tous sans qu'ils s'en soient presque aperçus (*sic*). Ne prenez donc pas pour un avantage général ce qui n'est que l'effet de votre caractère particulier. (Commencement d'une lettre inédite de Buchon à Sutton Sharpe, obligeamment communiquée par Miss Lætitia Sharpe).

2. Un confrère ayant un jour commencé un discours : Nous sommes portés à penser... Nous sommes payés pour penser, interrompit Sutton Sharpe ; et non pas pour être *portés* à penser.

raideur britannique dans le caractère ni petitesse dans les vues, il était fait pour plaire à Stendhal. Leur amitié, qui paraît dater de 1822, et ne devait être rompue que par la mort, se maintint avec une égale force jusqu'à la fin. C'est là un tribut de prix à la mémoire de Sutton Sharpe, car on prétend que Stendhal était assez porté à oublier des amis lointains (1). Les lettres qu'il lui adressait de temps en temps, le priant avec beaucoup d'insistance de faire ce petit voyage à Paris ou de partir avec lui pour l'Italie, font assez voir le plaisir qu'il prenait à sa société (2).

Pendant la visite de Stendhal en 1826, les deux amis se fréquentèrent beaucoup (3). Sutton Sharpe le menait dans le monde, lui faisant faire la connaissance de ses amis et de ses parents (4). C'est proba-

1. On se plaît à citer ce mot de Stendhal : « J'ai un ami à Milan : je lui écrirai quand je me souviendrai de son nom. »

2. Voir *Mercure de France*, 15 mai, 1^{er} juin 1906. Dix-neuf lettres inédites de Stendhal à Sutton Sharpe. La première de ces lettres, qui date du 4 décembre 1822 est celle qu'on écrirait à une simple connaissance. Evidemment l'amitié n'est pas encore établie.

Pour d'autres lettres de Stendhal à son ami; voir *Corr. Inéd.*, 10 juin 1822, 15 juin 1824, 28 décembre 1829, 15 août 1830 ;

3. *Merc. de France*, 14 mai 1906. Des passages *passim* où Stendhal fait allusion à des connaissances communes, ou rappelle des événements de son séjour.

4. Serait-ce un souvenir de certaines de ces réceptions, que l'observation de Stendhal : « Je ne me doutais pas en 1821 d'une abjection que j'ai comprise à mon voyage de 1826 — les dîners et les bals de l'aristocratie coûtent un argent fou, et le plus mal dépensé du monde. » (*Souv. d'Egot.*)

blement encore Sutton Sharpe qui lui procura une invitation pour le bal d'Almack (1), cette réunion mondaine d'un caractère si exclusif, où « les huit femmes les plus nobles déclarent que toutes les autres sont mauvaise compagnie et ne leur rendent pas le salut » (2). Stendhal se moquait gaiement de cette manière de diviser la société par bandes comme un bambou, et de la lutte qui s'ensuit, où chaque homme consacre toutes ses forces à monter dans la classe supérieure à la sienne, pendant que ceux qui ont déjà percé s'associent pour le rejeter en bas. Il est à croire que Beyle apprécia très mal l'insigne honneur que lui fit la haute aristocratie anglaise quand il reçut cette invitation pour Almack. D'autres, pour l'avoir, se soumettaient sans hésiter à toutes les bassesses employées dans des cas pareils, et ce qui était réellement à en décourager pour toujours, leurs efforts les plus héroïques étaient en général destinés à échouer.

1. Nous plaçons à cette époque la visite de Stendhal à Almack. Il nous dit simplement dans les *Souv. d'Egot.*, y être allé, sans ajouter pendant quel voyage. Comme les *Souvenirs* étaient écrits en 1832, ce n'est pas pendant sa dernière visite. Pas pendant la courte excursion de 1817 non plus, où il ne rencontra pas de connaissances anglaises. L'année 1821 nous paraît peu probable, car son temps, d'ailleurs court, était très pris. De plus il nous dit qu'il ne vit aucune de ses connaissances anglaises. Mais il était impossible de se procurer un billet pour Almack's sans la protection d'une personne de rang ou de position. Nous en sommes réduit à l'année 1826.

2. *Mélanges d'art et de litt.*, p. 267.

Almack, c'était le septième paradis du beau monde (1). C'est assez dire le grand intérêt qu'il présentait pour un observateur de mœurs. Que de scènes amusantes pour qui savait voir ! Que de petites tragédies aussi dans ces menus drames !

1. L'établissement était appelé, d'après le propriétaire, Almack. Situé près de Saint-James Theatre, il était loué pour des bals et des réceptions.

Déjà en 1768 il était connu et fréquenté comme lieu d'amusement.

On lit dans une satire sur les dames du jour (1773)

Now bolting at the Coterie and « White s l »
We drink and game away our days and nights.

.
No censure reaches them at Almack's ball.
Virtue, religion — they're above them all.

La réception qui est connue comme « Almack's » et qui avait lieu tous les mercredis, était présidée par six dames de la plus haute société, qui y régnaient en véritables tyrans. Y avoir l'entrée, c'était se munir d'un passe-port dans le monde le plus recherché, car c'était un véritable *Sanctum Sanctorum* de l'aristocratie. On n'y recevait que six parmi les trois cents officiers des *Foot Guards* et même les trois quarts des familles nobles n'y étaient pas admises. Personne ne devait arriver après minuit. Tous les messieurs devaient se présenter en culottes, cravate blanche et chapeau sous le bras. On raconte que le duc de Wellington se présenta un jour ayant des pantalons noirs. Pendant qu'il montait l'escalier un domestique l'aperçut, lui fit remarquer qu'il était contre les règlements de porter des pantalons. Toujours imbu d'un grand respect pour l'autorité, le duc se retourna, descendit l'escalier, et partit sans dire un mot.

Les salles, connues aujourd'hui sous le nom de *Willis's Rooms*, existent toujours, et sont louées pour des *meetings*, des concerts, des bals, plus rarement des dîners.

Voir Thornbury and Walford. *Old and New London*. IV, 196.

Beyle ne paraît pas avoir beaucoup fréquenté les théâtres pendant cette troisième visite. Du moins il n'en parle pas. Sans doute il profita de la présence à Londres de M^{me} Pasta, dont il était enthousiaste jusqu'à la folie, pour aller l'entendre chanter à l'Opéra italien. Un petit billet adressé à Sutton Sharpe nous apprend qu'il [la visite chez elle, car ainsi que Sutton Sharpe, il en était l'ami intime, fréquentant beaucoup son salon à Paris, où il jouissait du plaisir exquis d'entendre parler l'italien.

Quand Sutton Sharpe partit en tournée au mois d'août, Stendhal l'accompagna. Ils firent ensemble le voyage de Lancaster à Londres. Sutton Sharpe fit assister son ami à des assises dans la belle salle gothique de Lancaster, qu'admira tant Stendhal, et lui expliqua nettement les mystères de la justice anglaise.

Puis, profitant de sa présence dans le Nord de l'Angleterre, Stendhal saisit l'occasion pour le visiter. Le 9 août il était à Manchester, ensuite il visita les lacs de Cumberland et de Westmoreland, mais il les vit à l'américaine, et n'a laissé que cette seule impression : « Le beau clair de lune avec sa rêverie

1. *Mercur de France*, 15 mai 1906. Ce billet dit : « M^{me} Pasta part Samedi. J'irai chez elle demain soir mercredi ». Il porte en tête : « mardi soir », et Sutton Sharpe a mentionné dans le coin la date de réception. July 1826, La dernière apparition de M^{me} Pasta était d'abord pour mardi, le 25 juillet, puis elle était remise jusqu'à samedi, le 29. Ce billet était donc sans doute du 25 juillet.

tendre se trouve sur les bords du Wendermere (*sic*) (lac du Nord de l'Angleterre). Après avoir vu York, où il admira beaucoup la cathédrale, toujours au mois d'août, il alla à Birmingham et aux environs (c'est ce qu'il appelle *the plane of fire*) y visiter avec Sutton Sharpe ses parents, la famille Rogers, « ces oncles mâles et femelles » que Stendhal accusait de vouloir toujours accaparer leur neveu, au lieu de le laisser partir avec lui en voyage (1).

Puis il retourna à Londres. C'est sans doute en partie grâce à Sutton Sharpe que Stendhal prit des idées si justes sur l'Angleterre. Nous avons de lui deux lettres écrites pendant son séjour qui attestent sa familiarité avec la politique du jour, les conditions sociales du pays, le caractère anglais (2). Nous remarquons sans étonnement le peu d'intérêt qu'il prend aux monuments de Londres, à ses musées, aux bâtiments publics avec leurs souvenirs historiques. Autant vaudrait qu'ils n'existent pas, car c'est à peine s'il les mentionne deux ou trois fois, et encore faut-il chercher ces allusions dans l'ensemble de ses œuvres.

Peu sensible à l'architecture gothique, il ne put être touché par l'abbaye de Westminster, quoiqu'il

1. Stendhal fait allusion sans doute à Daniel Rogers, frère du poète et oncle de Sutton Sharpe, habitant près de Stourbridge. C'était un homme studieux et lettré, possesseur d'une excellente bibliothèque, et qui très certainement dut jouir de la société des littérateurs amis de son neveu.

2. Voir Chap. III, IV.

la mette, avec la cathédrale de Salisbury, avant tous les autres monuments gothiques de l'Angleterre (1). Une visite à Saint-Paul ne lui suggère qu'une observation sur la nécessité du nu dans la sculpture. La statue habillée de Johnson qui s'y trouve est suprêmement ridicule à ses yeux (2). Quant à l'aspect général de Londres, appliquons, sans grand risque de nous tromper, son jugement sur Regent Street à la ville tout entière : « *Regent Street* à Londres étonne, mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'architecture gothique, ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne de Yorick (3). »

Se décidant enfin à se séparer de ces « riches barbares » Stendhal quitta l'Angleterre, probablement vers la fin de septembre (4). Il ne se mit pas à son

1. *Prom. dans Rome*, t. II, p. 15.

2. Mais cette statue de Johnson, vêtu d'une toge romaine, n'est pas très « habillée ». Pourrait-on souhaiter de la voir moins vêtue, quand on a vu des portraits de lui ?

3. *Prom. dans Rome*, I. 174. — Ce jugement s'appliquerait en réalité mieux à n'importe quelle rue de Londres qu'à *Regent Street* dans laquelle, d'un bout à l'autre, il n'y a aujourd'hui et il n'y avait en 1826 aucun spécimen du style gothique.

4. Il y a dans la *Correspondance inédite* une lettre datée de Londres, le 15 septembre 1826, où Stendhal déclare son intention de repasser bientôt en France. Après cela rien jusqu'au 5 décembre 1826. Il paraît deux lettres sous cette dernière date,

retour à rédiger pour la presse des « Notes de Voyage » — ce qui aurait beaucoup facilité notre tâche. Mais il rapporta avec lui, comme nous le verrons, des impressions très exactes de l'Angleterre et des Anglais. Seulement il faut les chercher : ce n'est qu'alors qu'on saura apprécier toute la valeur de ces voyages, et surtout de ce troisième, le plus important de tous.

Douze ans devaient s'écouler avant que Stendhal se rendit pour la quatrième et dernière fois en Angleterre. Il était devenu dans l'intervalle consul à Civita-Vecchia, mais il s'ennuyait à périr de cette vie monotone, passée dans une véritable disette de livres, de journaux, de nouvelles, parmi des gens insipides qui ne pouvaient lui offrir d'autre plaisir que

l'une écrite de Rome à une amie à Paris (*Corr. inéd.*), l'autre de Versailles (*Merc. de France*, 15 mai 1906). Il y avait là une erreur, évidemment. On peut fixer à peu près la date de la seconde lettre, car Sutton Sharpe a écrit au coin la date de réception, qui est du 11 décembre 1826. Impossible de recueillir les moindres renseignements sur les mouvements de Stendhal entre septembre et décembre. Comme il donne dans la première de ces lettres des détails très circonstanciés sur le grand monde de Rome, et dans la seconde les dernières nouvelles de Paris, et dans les deux cas comme quelqu'un qui y aurait assisté, on est enclin à croire qu'en quittant l'Angleterre il fit un voyage à Rome, d'où il retourna à Paris vers le commencement de décembre. Il écrit dans la *Vie de Henri Brulard* : « J'eus un frisson en pensant au 15 septembre 1826 à San Remo à mon retour d'Angleterre. » Cela ne s'accorde pas avec la date que porte une lettre écrite de Londres le 15 même, mais il faut faire la part de l'inexactitude naturelle de Stendhal. Disons qu'il quitta l'Angleterre vers la fin de septembre.

celui de se voir le second personnage de la ville. Il fit des absences réitérées, et n'y pouvant plus tenir à la longue, se rendit à Paris en 1836, ayant obtenu un congé qui se prolongea jusqu'en 1839. C'est pendant ce congé qu'il visita l'Angleterre en 1838 (1). A quelle époque de l'année le voyage se fit-il ? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer avec la moindre apparence de certitude. On peut seulement pencher pour la fin de l'année (2).

Il partit donc : mais il n'était plus le Beyle d'autrefois. Il vieillissait. Toujours un peu *dandy*, plus soucieux que jamais de sa mise, maintenant qu'il

1. Colomb dit (*Notice biog.*) : « Beyle quittait Paris pour quinze jours, six semaines, trois mois même, et faisait des excursions en France, en Espagne, en Ecosse, en Irlande, s'apercevant souvent, un peu tard, du vide de sa bourse. »

Toutes les recherches que nous avons pu faire ne jettent aucune lumière sur ces prétendues excursions en Ecosse et en Irlande. Il serait étonnant que Stendhal n'eût fait aucune allusion à ces pays, qu'il aurait visités alors pour la première fois.

2. Voici tout ce que l'on sait sur les mouvements de Beyle pendant 1838 : le 10 janvier il date une lettre de Paris ; le 20 janvier de Paris ; le 19 février de Paris, le 24 mars de Bordeaux ; le 2 juillet de Strasbourg (d'après les renseignements qui s'y trouvent l'on peut affirmer que le 3 juillet il sera à Bade ; le 5 juillet à Kehl ; le 6 à Mayence ; le 7 à Cologne ; le 9 à Bruxelles ; et que le 11 ou le 12 il reprendra la route pour Paris) ; le ? juillet (*sic*) il date de nouveau une lettre de Paris ; le 13 août de Paris ; le 4 septembre de Lyon ; le 24 ? (*sic*) de Paris. On voit d'après la lettre de Bordeaux que Stendhal parcourt le Midi : il visite Angoulême, Toulouse, Montpellier, Avignon, Grenoble. Puis il se rend à Genève. Tout cela nous porterait à croire que le voyage en Angleterre se fit pendant l'automne de 1838.

avait pris un embonpoint disgracieux, il fit de son mieux pour réparer l'outrage des ans, portant un toupet d'emprunt, et teignant d'un brun foncé le peu de cheveux qui lui restaient (1). Ce qui l'aurait dû inquiéter davantage, c'est qu'il sentait déjà les premières attaques de la maladie qui allait le conduire à une fin si tragique. De fortes migraines, des insomnies répétées commençaient à laisser leur trace sur lui, au moral comme au physique.

Tout ce que nous savons sur cette visite nous vient de Colomb, qui nous dit que lors de son dernier voyage à Londres, Beyle fut présenté à l'*Athenæum Club* par Sutton Sharpe. C'est ce même club où Mérimée fut admis en 1832, et dont il parle en des termes si admiratifs dans une lettre à Royer-Collard (2). L'*Athenæum* était le club par

1. Colomb exprime ainsi ces renseignements : « Il mettait à contribution toutes les ressources de l'art pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers lui, comme les traces de la marche du temps. »

2. « Ah ! si Hippolyte était ici... Je vous vois dans une chambre de 120 pieds de long, magnifiquement décorée, parfaitement chauffée et éclairée par le gaz. C'est le salon du club où vous seriez admis ainsi que moi en qualité d'étranger de distinction, si ce diable de Guizot vous avait laissé avec nous. Dans ce même club, nous avons tous les journaux anglais, quelques journaux français, une bibliothèque, et ce qui vaut le mieux un restaurant inappréciable. Le club dont le revenu est bon an mal an 500.000 francs perd environ un tiers sur le prix des dîners. Le vin est excellent, et ne coûte pas la moitié de ce qu'il vaudrait chez un restaurateur... Il manque pourtant une chambre où l'on puisse fumer. Mais à deux pas

excellence des hommes de lettres, mais y étaient admis aussi (pour citer un auteur de 1834) « whigs, radicaux, savants, étrangers, dandies, auteurs, soldats, marins, artistes, médecins, membres des deux Chambres, en même temps qu'une bonne quantité d'évêques : cela fait un mélange agréable, malgré deux ou trois ennuyeux qui sont toujours à dîner, et qui, non pas satisfaits de manger pour trois schellings et six pence un repas de six schellings, tout en dinant se plaignent continuellement (1).

on trouve un cigar-divan, c'est une chambre de 50 pieds de haut magnifiquement meublée avec des canapés élastiques recouverts de damas, des bergères à oreille, etc., une tasse de café et un cigare coûtant un schelling. » (Lettre du 17 déc. 1832.)

1. L'Athenæum était établi en 1824 pour servir de club à ceux qui s'intéressaient plus à la littérature et aux beaux-arts qu'à la politique. Comme le dit Mérimée les salles étaient très luxueuses, la bibliothèque bien fournie, l'administration excellente. Le fumoir ne fut ajouté qu'en 1860. Encore aujourd'hui l'Athenæum est le club le plus select de Londres — il faut peut-être faire exception en faveur du United Service. Il a compté parmi ses membres au moins la moitié des hommes illustres du siècle dernier : entre autres Isaac d'Israëli, Lord Granville, Thackeray, Sir Roderick Murcheson, Dr Hooker, Sir Henry Holland. Geo Grote, Prof. Sedgwick, Darwin, Huxley, Lord Lytton, Macaulay, Chas. Dickens, Dean Stanley, Bishop Wilberforce, Ruskin — pour n'en donner qu'un bien petit choix. Le nombre des membres ayant quelque peu diminué à une certaine époque, on fit courir le bruit que « ce qu'il y avait de plus chic, c'était d'être admis à l'Athenæum. Dès

C'était là que Stendhal rencontra le célèbre Theodore Hook, et entra en relations avec lui. Ce prince des farceurs, renommé par toute la Grande-Bretagne, pour ses calembours (1), ses bons mots, ses anecdotes, son esprit « hyperbolique, hyperdrôlatique et hyperalcoolique » était le bienvenu à l'Athenæum, comme il l'était partout ailleurs, fût-ce dans les coulisses des théâtres, les salons du beau monde, ou les tavernes du demi-monde. Aucun membre du club n'était aussi populaire que lui (2). Il avait

ce moment « all the little crawlers and parasites gentility-hunters, from all the corners of London, set out upon the creep ; and they crept in at the windows, and they crept down the area steps, and they crept in unseen at the doors, and they crept in under bishops'sleeves, and they crept in in peers' pockets and they were blown in by the winds of chance ». Tout de même l'Athenæum garde sa position. Aucun club moderne qui ait plus de traditions, d'anecdotes et de bons mots.

Voir pour d'autres détails. Thornbury and Walford, *Old and New London*, IV, 147.

1. Hook ne savait pas se refuser le plaisir de faire un calembour. Quand à la suite d'un déficit considérable dans sa caisse on lui ôta son emploi de trésorier à l'île Maurice, il se mit en route pour l'Angleterre, plus que ruiné. Il rencontra pendant le voyage un ami qui, ne connaissant pas ses raisons pour quitter l'île, lui exprima son regret et l'espoir qu'il n'était pas obligé de quitter son office par suite de sa mauvaise santé. — Hélas ! répondit Hook — on prétend qu'il le faut à cause du coffre. »

2. On prétend qu'après la mort de Hook il y eut une grande

son coin à lui; près de la porte dans *le coffee-room* et longtemps après sa mort ce coin fut connu par un nom qu'il lui avait donné : *Temperance Corner*. C'est qu'au lieu de demander du whisky, du brandy, Hook, avec une rare délicatesse, disait toujours du café, de la limonade, afin de ne pas choquer les personnes sérieuses.

On aime se figurer Stendhal en conversation avec lui, Stendhal qui savait si bien apprécier l'esprit sous toutes ses formes. On raconte que Hook restait des heures dans son coin, buvant et causant, causant et buvant. Après des dîners dans le monde, il avait l'habitude de se rendre au club, pour y prendre d'abord un réfrigérant, puis un réconfortant, et ainsi de suite toute la nuit, corrigeant continuellement les uns par les autres, et toujours par « principe d'hygiène ». Le matin le trouvait en général à sa place, verre en main, restant par « principe d'hygiène » pour ne pas avoir à braver l'air froid de la nuit. « Tu sacrifies trop à l'hygiène, Tchiod ! lui dit une fois un ami, mais Hook ne changea rien à son régime. Cette existence désordonnée, jointe aux embarras d'argent, qui pesaient continuellement sur lui, et finirent par faire une certaine impression même sur son optimisme insoucieux, avait déjà en

diminution à remarquer dans le nombre des dîners. Ils étaient nombreux, ceux qui n'allaient là que pour l'unique plaisir d'entendre ses bons mots.

1838 à peu près ruiné sa santé. Encore trois petites années et l'immense farce qu'était sa vie allait finir brusquement (1).

A son retour à Paris, Beyle espérait bien pouvoir prolonger son congé indéfiniment, mais la chute de son protecteur l'obligea à retourner à Civita-Vecchia. Cependant en novembre 1841 il est de retour à Paris, ayant obtenu un congé de santé. Il souffre réellement, se plaint de perdre par moments la mémoire, de ressentir une sensation d'étouffer, d'être envahi d'une espèce de paralysie. Autant de présages de la fin qui l'attend. Malgré tout, son énergie ne l'abandonne pas. Il ne mourra pas avant son heure. Le 25 février 1842 il écrit au Comte Cini : « J'ai presque le projet d'aller passer quelques jours à Londres, vers le milieu du mois de mars (2). » Moins d'un mois plus tard, le 22 mars 1842, à 7 heures du soir, il tomba sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, frappé d'une apoplexie. Le lendemain matin à 2 heures il mourait.

1. Quel commentaire plus tragique de son existence pourrait-on faire, que de citer ces quelques paroles de Hook lui-même à un ami qui l'avait trouvé en déshabillé : « Well, you see me as I am at last — all the bucklings, and paddings, and washings, and brushings dropped for ever — a poor old gray-haired man, with my belly about my knees. » Pour la vie de Hook voir H. Dalton Barham. *Life and Remains. Lockhart's Quarterly*. May 1843.

2. *Revue Blanche*, juin 1899.

CHAPITRE II

Les Anglais que Stendhal a connus (1)

De 1814 à 1821 Beyle est en Italie, et n'en sort que pour quelques petits voyages auxquels la nécessité le contraint. Il s'y était enfui à la Restauration, trouvant que c'est folie de laisser empoisonner sa vie par des haines politiques, et par le regret que des événements, qui devaient se produire, se soient produits. Les véritables sages sont, à son avis, ces Italiens qui laissent doucement couler leurs jours entre les bras de leurs maîtresses, ne comprenant rien à la politique, croyant ferme que tout sera dans cent ans comme aujourd'hui. Il va donc chercher le bonheur à Milan, dans le *dolce far niente* de ces Italiens, dont il admire tant la philosophie facile.

1. Pour les Anglais rencontrés pendant ses voyages en Angleterre, voir au chapitre précédent.

C'est pendant cette période qu'il noua connaissance avec plusieurs Anglais de passage en Italie : Byron, Hobhouse, Shelley, Lord Brougham, la duchesse de Devonshire, lady Jersey, pour ne citer que les mieux connus.

Ce n'était pas encore le Beyle spirituel, bizarre, farceur même, à esprit mordant, à sourire ironique (1), qui allait débiter en 1821 dans les salons parisiens, étonnant par sa verve, ses mots tranchants, ses bouffonneries, ses accès de gaieté folle. En 1815 il n'avait pas encore senti la nécessité de « prendre une pose ». Quand il voulait se taire dans une soirée, il se taisait, faisant un jour, nous dit-il, dix-huit parties de billard « sans dire la valeur de dix lignes » ; se laissant aller au bonheur du moment, tout à la sensation qu'il éveille, point préoccupé de briller. Ce n'est qu'en 1821 qu'il se met à avoir de l'esprit, et à affecter un air gai, pour qu'on ne devinât pas la passion malheureuse qui empoisonnait sa vie.

En Italie l'existence n'est pas complexe. D'abord, tout le monde est trop occupé de son propre bonheur pour penser à son voisin. L'on peut être soi à son aise. Les bons Italiens ne se doutent même pas de ce qu'on appelle à Paris « l'air du beau monde »

1. Stendhal le définit ainsi : « Le sourire, lorsqu'on sent qu'on est supérieur à ce qu'on vous croit. » *Journal*, p. 48.)

et ce que Stendhal appelle, lui, « damnable affectation ». Personne ne pense à poser. Et puis, il n'est pas nécessaire pour plaire aux Italiens d'avoir de l'esprit. Cela est même nuisible, car ils ne savent qu'y répondre, croient qu'on se moque d'eux, et deviennent méfiants. C'est en ignorant cette vérité que beaucoup de Français, et des plus aimables, ont perdu leur cause auprès des belles Lombardes. Elles cherchent l'âme, et c'est l'esprit qui leur répond : l'esprit qui les glace, les interloque, les blesse même. Comme Stendhal, les Italiens sont sensibles. Aussi n'a-t-il pas à craindre qu'ils se moquent de lui, et recherche-t-il leur société, se montrant comme eux rêveur, candide, ne témoignant aucun désir de plaire ni de briller, riant de bon cœur de plaisanteries sans malice, sans amertume cachée, disant franchement sa pensée au moment même, se disputant, ne ménageant l'amour-propre de personne, n'écoulant que son cœur, insensible aux plaisirs de la vanité. Voilà le Beyle que nous allons voir dans la société milanaise, nous occupant surtout de ses relations avec les Anglais qu'il y rencontre.

Allant beaucoup dans le monde, reçu par les meilleures familles de la ville, l'occasion ne lui manqua pas de lier connaissance avec les Anglais de marque qui passaient par Milan. Ils lui sont naturellement sympathiques (1), et il les recherche, parlant

1. « J'aime beaucoup les amis qu'on fait en voyage ; il faut

politique avec eux (1), dansant dans les bals avec des Anglaises dont il admire la beauté, faisant l'éloge de leurs réceptions magnifiques. S'il s'en moque quelquefois, et se plaint qu'ils sont trop nombreux, c'est qu'il ne les déteste qu'en masse. Il est plein de bienveillance pour l'individu.

Il se rend dans des réceptions de lady Jersey, dans celles de la duchesse de Devonshire (2), où se

qu'ils trouvent en vous quelque chose d'agréable, puisqu'ils vous aiment sans savoir qui vous êtes. » (*Lettres Intimes*, Milan, 28 août 1814.)

1. « Le hasard le plus heureux du monde vient de me donner la connaissance de quatre ou cinq *Englishmen of first rank and understanding*. » (Rome, 28 sept. 1816. Lettre publiée dans les *Souv. d'Egot.*)

« La France est sur le grand chemin de la félicité ; si on veut lui faire prendre des sentiers qui abrègent, la charrette versera... C'est un Anglais très connu qui m'a convaincu de cette vérité. Il m'a loué *Henry Hallam* que nous faisons venir. » (*Corr. Inéd.* Milan, 11 déc. 1818.)

« Je suis étonné de M... Il parvient tout seul aux vues auxquelles je n'arrive qu'aidé par nos voyageurs anglais ; par exemple, l'utilité pour un Etat de n'avoir aucun crédit, de faire banqueroute tous les dix ans. » (*Loc. cit.*, 14 avril 1818.)

« J'ai copié la manière de voir de plusieurs Anglais qui ont passé chez nous en dernier lieu. » (Lettre publiée dans les *Souv. d'Egot.*, 9 avril 1818.)

2. Voir la description d'une de ces soirées que donne Geo Ticknor :

« Rome, 3 mars 1818. Deux ou trois fois par semaine, tous

rencontre tout le monde distingué, étranger ou italien. Il prétend connaître Lewis « Monk Lewis », comme on l'appelle en Angleterre, et sa sœur M^{me} Lushington (1). Mais la rencontre la plus intéressante qu'il fit fut celle de Byron.

Elle eut lieu au mois d'octobre 1816 (2) au théâtre

les étrangers à Rome avec quelques-uns des Italiens du rang le plus distingué, et un grand nombre de cardinaux, d'évêques, d'ecclésiastiques de tout titre et de tout rang, se réunissaient dans une grande soirée, appelée *conversazione* ou *accademia*. Rien de plus amusant qu'une de ces réunions, où j'ai assisté chez la duchesse de Devonshire. Les quatre quartiers de l'Europe y étaient réunis, pour se bousculer pendant deux heures dans une suite interminable de grandes pièces. Après quoi ils attendent leurs voitures dans une antichambre fort peu confortable. Tous les invités parlent français, même des compatriotes. » (Geo. Ticknor. *Life, letters and journals*, I, 177. Nous avons traduit librement le passage.)

1. Voir *Rome, Naples et Florence* (éd. 1817), 22 fév. Naples.

Nous avons parcouru la correspondance de Lewis (*Life and Correspondence of M. G. Lewis*, 2 vol. Henry Colburn, London, 1839); sans y trouver d'allusion à Stendhal. Lewis est bien à Naples en fév. 1817 (voir la lettre à sa mère datée de Naples, 13 mars 1817 où il dit y être depuis neuf semaines). La rencontre a donc pu avoir lieu, mais il faut savoir se méfier des assertions de Beyle.

2. Comme toujours Stendhal brouille les dates. Il prétend dans *Rome, Naples et Florence* (éd. de 1817) que la présentation n'eut lieu que le 17 juin 1817 à Venise. Mais le 17 juin, Stendhal était à Grenoble, où il était arrivé le 13 avril, après son départ de Milan. Il ne retourna en Italie qu'au mois d'octo-

de la Scala, dans la loge de M. de Brême, seigneur piémontais, fort riche et fort noble, homme de beaucoup d'instruction et ami des lettres. Dans sa loge se réunissait tous les soirs une société de quinze ou vingt hommes distingués (jamais on n'y voyait de femmes). On y causait littérature, n'écoulant la musique que lorsque la conversation cessait d'intéresser. C'étaient pour la plupart des Italiens de marque : le poète Monti, que Stendhal appelle « le Dante ressuscité au xviii^e siècle » ; Visconti, « admirateur de Kant

bre. Byron était bien à Venise, mais ce n'est pas là que Stendhal fit sa connaissance.

Il dit ailleurs qu'il le rencontra en 1816 à Milan (*Racine et Shakespeare* : « Lord Byron en Italie », p. 261). Dans une lettre à M^{me} L. S. Belloc il dit l'avoir rencontré pendant l'automne de 1816. (*Corr. Inéd.*, 1824.)

Voir aussi deux lettres publiées dans les *Souvenirs d'Egotisme* : la première qui est du 1^{er} octobre 1816 annonce qu'on attend Byron à Milan ; dans la seconde (20 octobre 1816) Stendhal écrit qu'il a dîné avec Byron.

La correspondance de Byron nous permet de fixer son séjour à Milan du 13 octobre 1816 au 5 novembre 1816, au plus tard.

Cela s'accorde très bien avec ce que nous dit Hobhouse, qui voyageait avec Byron : « Nous sommes arrivés à Milan le 12 octobre 1816 et l'avons quitté le 3 novembre : (*Italy : Remarks made in several visits from the year 1816 to 1854, by the Right Hon., Lord Broughton. I, q.*). Stendhal et Byron se seraient donc fréquentés du 12 octobre au 3 novembre. Il est important de préciser, car Stendhal prétend avoir passé plusieurs mois dans la société de Byron.

mais homme fort sensé » ; Bercheti, traducteur de quelques poésies de Bürger, Borsieri, Confalonieri. Beyle apporta dans ce monde des nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons et reçut en échange des nouvelles d'Italie.

Un soir Stendhal remarqua dans la loge un jeune homme, plutôt petit, aux yeux superbes, à la figure céleste, digne de l'idéal des Grecs (1). Tandis qu'en général la conversation ne tarissait pas, ce soir là

1. Pour ce que dit Stendhal sur ses rencontres avec Byron, voir :

A. — *Correspondance*, Milan, 20 octobre 1816. Lettre à Crozet (Publiée dans *Souv. d'Eg.*). Paris, 24 août 1829, à Colomb (*Corr. Inéd.*).

B. — *Rome, Naples et Florence* : édition de 1817, p. 268 ; et la traduction anglaise de 1818 (p. 254). Ce passage ne paraît pas dans la 2^e édition (1826).

Dans l'édition de 1854 (p. 394), on lit seulement : « L'on m'a présenté au spectacle à Lord Byron. »

Ces pages sont très connues. Elles sont citées dans *Works of Lord Byron*, edited by Rowland E. Prothero, IV, appendice IV. (L'extrait est pris à la traduction anglaise de 1818.)

On trouvera aussi des allusions aux pages de Stendhal dans :

1^o *Lord Byron en Italie et en Grèce*, par le Marquis de Salvo, p. 156.

2^o *Lord Byron and some of his contemporaries*, par Leigh Hunt, pp. 34, 38.

C. « Lettre à M^{me} Louise Swanton Belloc. Paris, le 1824 (*Cor. Inédite*). Publiée par M^{me} Belloc dans son ouvrage *Lord Byron*, 1. 352.

tout le monde se taisait. On sentait dans l'atmosphère quelque chose de solennel et de recueilli.

Cela s'expliqua pour Stendhal quand M. de Brême le présenta à lord Byron : c'était sa froideur britannique qui avait glacé les Italiens. Mais Beyle, qui raffolait alors de Lara, ne pensait plus, dès le second regard, à épier les ridicules de lord Byron : il était tout rempli de timidité et de tendresse, forcé de se contraindre pour ne pas lui baiser les mains. Les deux hommes nouèrent connaissance dès la première rencontre. Byron, qui éprouvait à parler le français la plus grande répugnance (1), était très aise de rencontrer quelqu'un qui sût l'anglais. Des relations très

D. — *Lord Byron en Italie* : récit d'un témoin oculaire, 1816, A paru dans :

1° *Revue de Paris*, 1830, t. XII, p. 186-204.

2° *Foreign Literary Gazette*. London, march 31, 1830, n° 13 pp. 193-195. (L'auteur de l'article a traduit en anglais le récit de Stendhal et l'a considérablement abrégé).

3° *Life of Lord Byron by John Galt*. 1830. Appendice XXXI. (Tiré de l'article dans le *Foreign Literary Gazette*).

4° *Works of Lord Byron, etc.* Ed. by Rowland E. Prothero, vol. IV, appendice VIII (tiré de la *Vie de Byron*, par Galt).

5° *Racine et Shakespeare*, éd. 1854, pp. 261-285

6° *Lecture rétrospective*, 20 février 1894, pp. 113-128.

1. Voir *Records of Shelley, Byron and the Author*. by Ed. John Trelawney. Trelawney raconte que Byron, recevant pendant qu'il était en Italie la visite d'un Français, refusa de parler français avec lui. Quand on lui demanda s'il ne savait pas la langue, il répondit avec hauteur : *I would not lower myself by speaking it like a German waiter at an hotel.*

amicales s'établirent, grâce, dit Stendhal, à l'obstination qu'il mit à être glacial envers le poète, sachant par expérience que c'est le propre du caractère anglais de fuir qui le recherche. Stendhal vit Byron tous les jours tantôt à la Scala, où ils se promenèrent ensemble dans l'immense foyer, tantôt à quelque dîner mondain, tantôt pendant ses visites aux musées.

Il fit en même temps la connaissance de Hobhouse, l'ami fidèle de Byron, qui, après avoir été son camarade de collège, était devenu le compagnon de tous ses voyages, toujours là, comme le disait Byron, « pour le tirer des mauvais pas ». Tous les trois ils discutaient politique ensemble, ils parlaient religion, littérature, morale. Malgré des dissemblances extérieures dans leurs opinions politiques, Byron et Stendhal étaient faits pour se comprendre. Aristocrate de naissance, et très fier de son haut rang, Byron resta toujours aristocrate de sentiment, même quand il embrassa des opinions démocratiques. Il ne put jamais se décider à faire cause commune avec les radicaux anglais, dont la vulgarité le rebutait, et s'il allait combattre pour la liberté en Grèce, c'est qu'il ne risquait pas de s'y salir au contact d'esprits vulgaires (1). Moins le hasard de la naissance, c'est le

1. « Vulgarity is far worse than downright blackguardism ; for the latter comprehends wit, humour, and strong sense at times, while the former is a sad abortive attempt at all

cas de Stendhal. Professant des idées libérales, il détestait le peuple, mal soigné, mal élevé, grossier ; il détestait aussi la bourgeoisie vulgaire, plate, égoïste. Reste l'aristocratie. C'est vers elle que vont les prédilections de Beyle. Souvent il paraît dire le contraire. C'est alors son bon sens qui parle, non pas son goût. Au fond, il n'aurait rien demandé de mieux au sort que d'être grand seigneur sous l'ancien régime.

Stendhal et Byron se rencontrent encore dans leur commune admiration de Napoléon. Byron prenait le plus vif plaisir à faire parler Beyle de la campagne de Russie (1), quoiqu'il se mêlât, selon Beyle, un brin de jalousie à son enthousiasme (2).

things, signifying nothing. » Ce mot est de Byron ; mais Stendhal aussi aurait très bien pu l'écrire.

1. Voir Hobhouse, *Italy*, etc, I. 54. « It now seems pretty certain that the intellect of Napoleon gave way during the dreadful reverses of the Russian campaign. The now celebrated Mr Beyle told us, at Milan, that he saw Napoleon more than once put the signature « Pompey »... to an official paper, and ventured to notice this mistake to his imperial master, who rectified it without any remark. *Note.* This gentleman in those days was called De Beyle and afterwards called himself, for authorship, Count Stendhall (*sic*). We were told that he was one of the intendants « de la mobilière de la couronne », and acted occasionally as secretary to Napoleon during the Russian campaign... I confess I was not aware of the great celebrity of Mr Beyle until this year (1856) when, opening a clever article in the *Edinburgh Review* for January, I awoke to « find him famous. »

2. Il y avait de l'envie, chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon. Ses mots sublimes le

Stendhal donne une jolie description d'un dîner chez M. de Brême, où Monti récita le premier chant de sa *Mascheroniana*. Ces beaux vers firent une impression si profonde sur Byron, qu'il quitta sa hauteur et son affectation, et que ses traits prirent un air d'élévation qui le transforma. Jamais il n'avait eu l'air si beau, si noble qu'à ce moment. Le tableau est joli, mais est-il exact (1) ?

vexaient... Lord Byron eût pardonné plus facilement à Napoléon, s'il eût eu l'apparence un peu plate de Washington. (Lettre à M^{me} S. Belloc, déjà citée.)

1. Voir Hobhouse, *Italy*, I, 55. I was one of the guests on that occasion, and can only repeat the old remark : « Although all these things happened in my time, I never heard of them... The dinner was a formal banquet, the attendants being in state liveries, and the whole ceremony — for a ceremony it was — reminded me very much of Rousseau's account of the grand Turinesc entertainments, at which he assisted, in the capacity of footman. I think that if anyone had repeated nearly the whole canto of a poem at table, I must have recollected it. Yet M. Beyle says that Monti did repeat the first canto — almost the whole of it — of his own *Mascheroniana*. « vaincu par les acclamations des auditeurs » on that occasion ; and, adds he, « causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe Harold*. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits, -- c'était l'air serein de la puissance et du génie. » Not only lord Byron, but every one else, would I have no doubt, have experienced a very lively sensation at such an exhibition at dinner-time ; and I feel almost certain that if any such singular occurrence had taken place, I should have noted it at the time. »

Stendhal ne se soucie pas trop de l'exactitude, sur plusieurs points. Comparez par exemple son compte rendu de la querelle entre Polidori, médecin de Byron et un officier

Je m'imagine que Byron subit certaines métamorphoses en passant de la réalité au monde nuageux des souvenirs. Je me le figure fort bien silencieux, hautain, très « milord », dans la loge de M. de Brême, ou discourant tout au long contre le cant anglais et l'hypocrisie de l'aristocratie : mais Stendhal brode un peu sur ce thème. Si Byron se taisait à la Scala et prenait un air hautain, c'était en partie parce qu'il s'ennuyait ; il compara plus tard son séjour à Milan à une quarantaine à bord d'un vaisseau, parlant avec désapprobation de la moralité relâchée des Italiens, ne trouvant pas autre chose à remarquer sur Monti que sa ressemblance avec l'acteur Cooke, et la fréquence de ses changements politiques, lesquels l'avaient rendu très impopulaire (1). Il se plaignait surtout du vide de la société, n'y ayant vu que « Monti et quelques autres curiosités vivantes » (2).

Tout cela est d'un homme irrité, peu en harmonie

autrichien (*Lord Byron en Italie*), avec le récit que donne Byron de la même affaire (*Letters and Journals. Lettre à Murray*, Milan, 1.^{er} nov. 1816). Il vaut mieux sans doute se fier au récit de Byron, écrit quelques jours après l'événement. Autre inexactitude : Dans une lettre à Crozet datée de Rome, 31 déc. 1816, Stendhal raconte qu'après une vive discussion avec Monti, Hobhouse s'écria tout d'un coup : *He knows not how he is a poet*. Dans une lettre à M^{me} Sw. Belloc c'est dans la bouche de Byron que Stendhal met ces paroles.

1. *Mémoires* publiés par Moore, vol. III. *Lettre à Moore*. Vérone, 6 nov. 1816.

2. *Loc. cit.*, vol. III. *Lettre à Rogers*, 4 avril 1817.

avec le milieu où il se trouve. Je ne serais pas étonné d'apprendre que parmi ces « curiosités vivantes », celle qui lui était la plus sympathique était encore Stendhal. Fuyant en général les hommes de lettres (1), et surtout ceux de l'étranger, parce qu'il ne savait que leur dire, craignant aussi que, forts de leurs hauts faits littéraires, ils ne tâchent de s'introduire dans son intimité, Byron ne pouvait comprendre dans cette proscription Stendhal, littérateur si peu professionnel, si apte à cacher son métier, si peu disposé à jamais quêter les éloges — homme du monde en cela comme en tout le reste.

Comment en effet ne se seraient-ils pas plu mutuellement ? Leurs deux natures étaient faites pour se comprendre, et offrent des points de ressemblance saisissants.

Sincères à outrance, ils passèrent leur vie, tous

1. « En général, les lettrés ne me vont pas ; ce n'est pas que je les haïsse, mais quand j'ai loué leur dernier ouvrage, je ne sais plus que leur dire. Il y a quelques exceptions d'hommes du monde, comme Scott et Moore, ou de visionnaires, en dehors de lui, comme Shelley, etc., mais je ne puis sympathiser avec vos littérateurs de tous les jours, surtout je n'ai jamais pu endurer ceux de l'étranger, excepté G... et... et... et... ma foi, je n'en puis nommer d'autres... (*Mém.*, V, 445).

Cf. aussi Beppo.

One hates an author that's all author, fellows
In foolscap uniforms turned up with ink —
So very anxious, clever, fine and jealous,
One don't know what to say to torem, think.

Gunnell

les deux, à guerroyer contre « le cant et l'hypocrisie de ce siècle menteur et comédien » (1). Cette attitude courageuse leur valut, comme il était à prévoir, l'hostilité de tous ceux qui se sentaient attaqués, et leur opinion en entraîna même une foule d'autres. On sait assez l'opprobre dont l'Angleterre couvrit Byron, après sa séparation d'avec lady Byron. Stendhal raconte que, comme Byron entra dans un salon pendant sa visite à M^{me} de Staël à Coppet, toutes les femmes en sortirent (2), et l'attitude de l'Angleterre à son égard, était pour le moins aussi peu intelligente. On l'accusait de tous les vices possibles et impossibles ; on voyait en lui « Sardanapale, Tibère, le duc d'Orléans, Héliogabale et Satan ; tous les personnages, en un mot, les plus infâmes de l'histoire sacrée et de l'histoire profane » (3). On mettait à contribution les annales du crime depuis les temps les plus reculés, pour en tirer des comparaisons avilissantes. Toute l'Angleterre était en proie à un accès de vertu, dont Byron faisait les frais.

1. Le siècle, disait Stendhal, est trop collet-monté ; il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron. *This age of cant* (Cenci, p. 186). Ouvrez n'importe quel ouvrage de Stendhal. Il y a bien des chances, pour que l'œil tombe sur une épigramme contre le cant.

2. *Prom. dans Rome*, I, 231. — Byron les appelait dans une conversation avec Stendhal « ces pécores d'Angleterre et de Genève ».

3. Nicol. *Byron*, p. 100.

Le scandale causé par Stendhal fut moins étourdissant, mais toutefois lui aussi paya cher sa franchise. On lui fit une réputation de Méphistophélès ; des amis intimes, instruits de certains bruits qui couraient sur son compte, lui firent tout d'un coup un accueil glacial. M^{me} de Lamartine à Florence évita de le recevoir et M^{me} de Tracy, apprenant sa liaison avec M^{me} Pasta (liaison d'ailleurs d'amitié toute pure) prenait, dit Stendhal « une superficie de gelée blanche » (1). Il ne pouvait plus dire qu'il avait vu passer un cabriolet jaune dans la rue, sans offenser mortellement les hypocrites et les niais. « Au fond, dit-il, je surprénais ou scandalisais toutes mes connaissances : j'étais un monstre ou un dieu (2).

Cette nouvelle persécution, jointe aux souvenirs pénibles que Byron et Stendhal gardaient tous les deux de leur enfance, aboutit naturellement, chez l'un comme chez l'autre, à l'indifférence à l'égard de la patrie. Stendhal n'était pas sans avoir été frappé par cette analogie de leur sentiment à l'égard du patriotisme, parce qu'il écrit à Crozet, le 20 octobre 1816 : « La Grèce est pour lui (Byron), comme l'Italie pour Dominique. » Comme Stendhal se vantera du sang italien qui coulait dans ses veines, Byron dira fièrement : « Mes ancêtres étaient des Nor-

1. *Souv. d'Egot.*

2. *Souv. d'Egot.*

mands, non pas des Anglo-Saxons ». Comme Stendhal prétendra que rien ne lui est plus indifférent qu'une jolie femme française, et que la présence de ses compatriotes lui gâte les voyages, Byron s'écriera, en parlant des Anglais : « D'ailleurs, j'abhorre la nation, et la nation me hait. Il m'est impossible de décrire mes *propres* sentiments sur ce point ; qu'il suffise de dire que si je rencontrais quelqu'un de cette race dans la plus belle partie de la Suisse (1), du plus loin que je l'apercevais, la scène entière m'était empoisonnée. » Ils se réuniront enfin dans une dernière abjuration de leur patrie. Comme Stendhal *abdiquera* en mourant sa qualité de Français pour adopter la nationalité italienne, Byron désirera être enterré dans un pays étranger (2). C'est le suprême reniement.

D'autres ressemblances, d'importance moindre, se font remarquer. Ils en voulaient tous les deux à la nature d'avoir bâclé son œuvre quand elle les

1. Il s'agit du voyage de Byron en 1816.

2. Byron écrit en 1819. « I hope, whoever may survive me, and shall see me put in the burying-ground at the Lido, with in the fortress by the Adriatic, will see these two words (Implora pace), and no more, put over me. I trust they won't think of picking and bringing me home to Clod or Blunderbuss Hall. I am sure my bones would not rest in an English grave, or my clay mix with the earth of that country. L'inscription de Stendhal sur sa pierre tumulaire est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la citer.

créa. Ce n'était pas là un sentiment superficiel, passager, c'était une véritable obsession, une idée fixe, dangereuse, qui faisait des ravages dans ces imaginations de névrosés.

Court de taille, ses jambes grêles chargées de beaucoup d'embonpoint, les yeux petits, le dos rond, la tête enfoncée dans les épaules, n'ayant rien de noble dans la physionomie pour racheter cet ensemble disgracieux, Stendhal était laid, et il le savait. Il plaisantait là-dessus, comme il disait, pour cacher au vulgaire sa sensibilité. En réalité, il avait la conscience de sa laideur et s'en tourmentait vivement. C'était en lui une sorte de préoccupation morbide, dont il souffrait réellement, mettant toute son imagination à épier des allusions désobligeantes dans les propos les plus innocents. Tel Byron, sans cesse irrité, supplicié, au zénith même de sa renommée, par la pensée de sa difformité, s'imaginant que tout le monde dans la rue se moquait de lui, se jetant dans une colère aveugle si quelqu'un laissait tomber par hasard les yeux sur son pied, sur son lit de mort demandant par pitié qu'on n'y regardât pas. Un détail est surtout frappant. Comme Stendhal se consolait de sa disgrâce physique par la beauté de sa main, et tenait ses ongles démesurément longs, pour attirer l'attention sur sa finesse (1), Byron,

1. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main,

très fier de la sienne employait mille coquetteries pour la faire remarquer (1). Ce petit fait ne manque pas d'intérêt. C'est une lumière jetée sur leur dandysme exquis.

Et voilà, il me semble, deux hommes qui devaient s'entendre. Nous savons que le poète anglais garda de Stendhal un bon souvenir. Une fameuse courtisane du commencement du siècle raconte dans ses Mémoires une entrevue qu'elle eut avec lui. Byron l'interrogea sur Stendhal ; et tout en se plaignant de ce qu'il l'eût dénoncé comme aristocrate alors qu'il s'improvisait baron, il le qualifia néanmoins « d'homme d'esprit, original même, ce qui est rare chez les auteurs hommes du monde » (2).

Byron l'aurait estimé aussi comme littérateur, car une lettre de 1823, où il demanda qu'on vende ses effets à Gênes et à Albano, il ne fait exception que dans pour sa meilleure voiture, deux ou trois livres offerts

pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement. Le Mirabeau de M. Jalley figura à l'exposition au Louvre en 1835. (Colomb. *Notice biog.*)

1. Sa main était très belle, et il en était fier... Je l'ai entendu soutenir plusieurs fois qu'une jolie main était le seul indice certain auquel on pût reconnaître un noble de race. Il aimait à paraître dans un salon, tenant un mouchoir éclatant de blancheur, qui faisait ressortir, comme dans certains portraits de Van-Dyck, la délicatesse gracieuse de sa main, et les diamants dont elle étincelait. (Leigh Hunt. *Lord Byron and Some of his Contemporaries.*)

2. *Mém. d'une contemporaine.*, vol. VIII.

par leurs auteurs, de plus le *Caliph Vathek* et *Rome, Naples et Florence en 1817* (1).

Quand Byron quitta Milan au mois de novembre, ses relations avec Stendhal étaient rompues. C'est presque sept ans plus tard que Byron adressa à Stendhal sa première lettre, poussé par le désir de défendre la réputation de Sir Walter Scott, que Stendhal avait accusé dans sa brochure sur *Racine et Shakespeare* de basse flatterie à l'égard du Régent.

Quoique appréciant fort le talent de Scott, Stendhal avait conçu un mépris souverain pour son caractère. Il lui avait bien envoyé en 1821, comme témoignage de son admiration, une lettre excessivement flatteuse, en lui offrant certains de ses ouvrages. Mais il se hâta d'ajouter que « l'auteur ne les présente pas comme objets agréables, les principes politiques sont trop différents, mais comme signe de reconnaissance » (2). Il ne pouvait pardonner à Scott

1. Lettre à Chas. Barry, 11 oct. 1823.

Byron avait lu aussi la *Vie de Haydn, Mozart et Métastase ; et Racine et Shakespeare*. (Lettre à Stendhal, le 29 mai 1823.)

2. Voir *Corr. Inéd.*, 18 fév. 1821. On y lit en note : Peut-être cette lettre n'est-elle pas parvenue à Walter Scott, car le manuscrit sur lequel on a pris cette copie est sans rature et porte la signature de Beyle.

Mais on trouva dans la bibliothèque de Scott à sa mort un exemplaire de l'*Hist. de la Peinture en Italie* (2 vol. in-8°, Paris, 1817). Il est vrai que Scott aurait bien pu se le procurer lui-même. Parmi ses livres figurait aussi un exemplaire

son torysme, voyant de l'intérêt personnel là où il n'y avait probablement que du sentiment, dirai-je de la sentimentalité? C'était là une idée persistante chez Stendhal, et qui finit par lui gâter le caractère de Scott, sous quelque jour qu'il le considérât. Il se plait à raconter que, pendant sa visite à Paris, en 1826, le « Grand Inconnu » ne réussit pas beaucoup parmi les Français, que, quoique doué d'une mémoire extraordinaire, il n'avait pas de ces saillies heureuses et inattendues qui prêtent du charme à la conversation, que son esprit avait quelque chose d'apprêté, d'officiel et que, très cérémonieux, il faisait l'effet d'un gentilhomme campagnard, qui craint toujours de paraître impoli (1).

Quant tout le monde courait le voir, il se tenait orgueilleusement à part. Il prétend qu'il eut de nouveau l'occasion de voir Scott en 1832 à Naples et à Rome, mais l'éloignement pour sa personne que lui avaient inspiré ses turpitudes politiques fit qu'il n'en profita point (2). Il avait écrit sans plus de façons

de *L'Amour* (2 vol. in-12. Paris, 1822). (Voir *Catalogue of the Library at Abbotsford*, Edinboro, 1838).

Les « journaux », les « correspondances » de Scott ne contiennent aucune allusion à Stendhal, et l'on sait l'exactitude que mettait l'écrivain écossais à répondre aux très nombreuses lettres qu'il recevait quotidiennement.

1. Voir article de Stendhal dans la *Revue Brit.*, t. IX, déc. 1826 : « Esquisses de la littérature et de la société parisienne. »

2. Cette assertion est probablement exacte.

Stendhal était à Naples du 14 janv. 1832 (au plus tard) au

dans *Racine et Shakespeare* que « l'homme lui-même est peu digne d'enthousiasme », et Byron, ami intime et très loyal de Scott (1), prit sur lui de le défendre de cette accusation. Il écrit donc à Stendhal le 29 mai 1823, lui rappelant ces relations de 1816, dont il avait gardé un si bon souvenir, le remerciant maintenant qu'il savait pour la première fois que M. de Stendhal n'était autre que M. Beyle, de la manière si flatteuse dont il avait parlé de lui dans *Rome, Naples et Florence*. Il insista surtout sur la parfaite sincérité de Scott dans son torysme, sur son caractère si ouvert, si honorable, si aimable, et pria Stendhal instamment de corriger ou d'adoucir ce passage où il l'avait calomnié.

Stendhal en jugea autrement. Et il continua de voir dans Scott, sollicitant « avec la passion d'un amant

mois de févr. Du 28 févr. (au plus tard) au mois de juin 1832 il était à Civita-Vecchia, d'où il faisait de fréquentes excursions à Rome.

Par ailleurs : Scott est à Naples du 17 déc. 1831 au 15 avril 1832. Il est à Rome du 16 avril 1832 au 11 mai 1832. (Lockhart. *Life of Scott*.)

1. « Je n'ai rencontré personne, disait-il, qui eût au même degré que lui le pouvoir de me faire oublier mes chagrins et de m'enlever à moi-même. Quand je passais un peu de temps avec Scott, je me sentais rajeuni, et allégé d'un poids insupportable. C'est peut-être le seul homme auquel j'aie l'obligation d'avoir éveillé en moi une gaieté franche et sans mélange de regrets. »

Paroles de Byron : citées par M^{me} Louise Sw. Belloc. *Lord Byron*, II, 298.

pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi assez méprisable vient de boire », non pas, comme on est convenu de le faire aujourd'hui, un homme épris du passé, le vénérant au point d'ignorer les réalités du présent, mais un vil calculateur, un homme adroit, qui avait envie d'être fait baronnet ou pair d'Ecosse (1). Scott avait perdu à ses yeux sa « fleur d'honnêteté » et avec elle tout droit à l'admiration. Il le dit dans sa réponse à Byron — la seule lettre qu'il lui ait écrite, et qu'il ne lui envoya peut-être pas (2) — regrettant vivement de ne pas être de l'opinion du poète. « Cette parole », continue-t-il,

1. Voir sur cet incident, Thackeray. *The Four Georges*, (George IV).

2. La lettre se trouve dans la *Correspondance Inédite* de Stendhal, sous la date du 23 juin 1823. On y lit en note : On ne sait si la lettre suivante a été envoyée à Lord Byron.

Crozet, écrivant à Colomb le 17 octobre 1845, dit à ce propos : « J'ai relu avec bien du plaisir dans votre notice la lettre de lord Byron. J'étais avec Beyle lorsqu'il la reçut en 1824, et elle lui causa une grande joie ; j'ignorais qu'il n'y eût pas répondu ; je dirais que ce fut fort mal de sa part, si je ne voyais là un trait de son caractère : il lui aurait fallu *prouver son dire* sur Scott, et il n'aimait pas à *prouver* ; il lui aurait fallu louer Byron, et bien qu'il ait beaucoup contribué à sa gloire en France, il n'aimait pas à louer, *parlant à la personne*, à moins que la personne ne fût une femme ; et encore, sa louange ne plaisait pas, parce qu'il était impossible, malgré l'excellente volonté des gens loués, de ne pas y trouver *ironie par exagération*.

(Lettre publiée par Auguste Cordier dans *Comment a vécu Stendhal*.)

« il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité. » On peut croire, vu sa franchise habituelle, que Stendhal disait vrai, et c'est une preuve de la haute estime dans laquelle il tenait Byron que cet aveu.

Leurs relations cependant en restèrent là. La lettre de Stendhal est du 23 juin 1823. Le 14 juillet de cette même année Byron part pour la Grèce, et neuf mois plus tard, le 19 avril 1824, il meurt à Missolonghi.

Stendhal avait-il été aussi, comme il le dit, l'ami d'un autre poète anglais, chassé lui aussi de sa patrie par le cant religieux et social. Il prétend avoir accompagné en 1816 dans une visite à l'abbé Mezzofanti « M. Bishe-Shelley (*sic*), ce grand poète, cet homme si extraordinaire, si bon et si calomnié » (1),

1. *Rome, Naples et Florence en 1817*, 2^e édit. (1826) vol. 1, p. 223 sous la date du 29 déc. 1816, Bologne. Mais il n'y a aucune mention de cette visite dans la première édit. du livre (1817) ni dans la seconde (1818). La 4^e édit. (1854) contient la même allusion que celle de 1826. Mezzofanti ne parle ni de Shelley ni de Stendhal dans celles de ses lettres que nous avons pu consulter (Mezzofanti, G. G. *Brevi cenni intorno alla vita e agli Scritti del card. G. Mezzofanti*. Russell. *Life of Cardinal Mezzofanti*.)

Nous avons aussi parcouru les lettres, journaux et mémoires de Shelley, de M^{me} Shelley, et de certains de leurs amis avec lesquels ils s'étaient liés en Italie (tels Hunt Trelawney et Williams) sans y trouver de mention ni de Beyle, ni de Mezzofanti.

Par ailleurs : Mezzofanti était bien à Bologne, jusqu'en 1831.

et dans un testament en date des 10 et 11 décembre 1832 il désire être enterré « près de mon ami Shelley (Pyramide de Cestus) », ce qui semblerait indiquer une amitié des plus intimes (1).

On se demande quel lien secret aurait pu exister entre Stendhal matérialiste, homme du monde, esprit moqueur, et le rêveur, le visionnaire qu'était Shelley. Il nous paraît probable que, s'ils se sont rencontrés, aucune amitié n'a pu s'établir, et que Stendhal s'est attaché plutôt à l'idée abstraite d'un grand poète persécuté par des esprits vulgaires qu'à l'homme tel qu'il l'a connu (2).

Des relations agréables, quoique de courte durée, furent celles qu'il forma avec Lord Brougham (3) ;

Quant à Shelley, il était en Angleterre le 29 déc. 1816. Il n'alla en Italie qu'en 1818, arrivant à Milan le 4 avril 1818, et y restant jusqu'au 1^{er} mai. Comme Beyle était à Milan le 22 mai 1818, la rencontre a pu avoir lieu pendant le mois d'avril 1818. Peut-être cependant les deux se sont-ils rencontrés plus tard, puisque Shelley resta en Italie jusqu'à sa mort au mois de juillet 1822.

1. Dans son septième testament (22 et 28 mai 1834) qui est une reproduction presque textuelle de celui de 1832, Stendhal répète : « Je désire être enterré auprès de M. Shelley (Anglais) près la Pyramide de Cestus (Rome).

2. On ne peut en conclure autrement, si l'on considère le temps nécessairement court pendant lequel ils se seraient fréquentés ; le manque absolu de toute allusion à Stendhal, tant dans les lettres et les journaux de Shelley que dans ceux de ses amis ; et les renseignements très maigres que nous donne Stendhal sur cette prétendue amitié.

3. Celles-ci sont du moins hors de doute. Stendhal rappelle

Stendhal le rencontra avant de quitter Milan en 1821. Brougham était âgé à ce moment de quarante ans à peu près. De manières simples, jusqu'à en être négligentes, d'une rare bonté de cœur, très instruit (1), sachant fort bien parler quand le sujet l'intéressait, préférant se taire dans une assemblée quand des sujets banals étaient en discussion, il était fait pour plaire à Stendhal. Celui-ci le nomme en effet avec Napoléon, Lord Byron, Canova et Rossini, comme l'un des esprits les plus distingués qu'il connaisse à cette époque.

Il avait avec lui dans ces tête-à-tête qui étaient le seul genre de conversation qui plût à Brougham, des discussions politiques très animées, auxquelles il prenait un intérêt si vif qu'il se déclara prêt à faire avec plaisir cinquante lieues « pour voir un homme aussi fort pour la féodalité que M. Brougham pour les idées libérales ». Il admira beaucoup son manque d'affectation. « Les hommes supérieurs de l'Angleterre, disait-il, ont une simplicité dans les manières et un naturel bien admirables. Chez nous, dès qu'un homme a gagné une bataille, il se croit obligé de jouer

dans ses lettres à Sutton Sharpe sa bonne amitié de jadis avec Brougham et demande de ses nouvelles. (19 lettres inéd. *Mercure de France*, 15 mai, 1^{er} juin 1906.)

1. Il y a un mot connu de Rogers sur lui : « There goes Solon, Lyeurgus, Demosthenes, Archimedes, Sir Isaac Newton, Lord Chesterfield, et a great many more in one post-chaise.

un rôle (1). » Pourtant, Brongham ne passait point pour manquer de confiance en soi : ses confrères anglais le disaient même arrogant et plein de suffisance. Mais il n'était pas Français : voilà !

Toutes les relations que noua Stendhal en Italie sont, quoiqu'à des degrés différents, de simples épisodes de voyage. On se rencontre, on se fréquente pendant quelques jours, quelques semaines, quelques mois, puis un jour on se sépare et l'on s'oublie mutuellement. Aucune des connaissances qu'il fit parmi ce monde cosmopolite, toujours changeant, ne devait tourner en amitié durable. Il oublia les unes, il garda des autres un souvenir agréable, il ne fit jamais davantage. En quittant l'Italie, pays de réunion pour des étrangers de tout pays, il se séparait définitivement de ses amis voyageurs.

Il se rendit à Paris en 1821, découragé comme nous le sayons par ses déboires amoureux. Il y resta jusqu'en 1830, menant la vie d'homme du monde et d'écrivain, voyant ses amis, fréquentant beaucoup les salons, publiant des livres et des articles de revues.

C'est de cette époque que date sa réputation d'homme d'esprit. Tout le monde tombe d'accord pour lui prodiguer l'épithète de « causeur brillant ». Il

1. *Rome, Naples et Florence*, édit. 1817. Rome, 26 mars 1817.

avait fait bien des progrès depuis sa première apparition dans les salons de Paris, quand tout l'étonnait, l'éblouissait, l'interloquait. Qu'il devait sourire en relisant dans ses cahiers de jeunesse ces « maximes pour plaire » formulées avec une naïveté si charmante. « Lorsque je devrai être présenté à quelqu'un écrire le compliment que je veux lui faire ; au moment, je me trouble (1). » — « Il faut absolument se rendre amusant ; rien n'est si aisé, il ne faut presque que parler (2). » — « Tâcher d'être moi-même, c'est le seul moyen qu'un homme ait pour plaire. Pour être sûr de cela n'avoir aucun projet dans la société que celui de m'y faire souffrir ; surtout fuir de faire la cour à une femme (3). » Et ainsi de suite. C'est d'un sérieux délicieux. Il n'est pas sûr que Stendhal prît ses devoirs de société plus légèrement en 1821 qu'en 1804 ; mais il a acquis, en roulant le monde, un fonds d'expérience qu'il va mettre à profit. Il ne dira plus qu'il faut tâcher d'être soi-même : mais bien au contraire qu'à tout prendre le monde n'est qu'un bal masqué, une mauvaise comédie, qu'il faut savoir y prendre un rôle. Vous vous ennuyez ? Chantez. Vous êtes malheureux ? Chantez, et chantez encore plus haut que tous les autres. Celui qui s'afflige en public est un sot ou un

1. *Journal*, p. 41, avril 1804.

2. *Journal*, janv. 1805, p. 127.

3. *Journal*, 1804, p. 52.

homme plein d'orgueil. S'il croit qu'on prend part à ses chagrins, c'est un sot ; s'il se croit assez important pour vous en affliger, c'est un orgueilleux. En proie aux chagrins les plus noirs, le désespoir au cœur, il se met donc à chanter, à jouer le rôle de l'homme gai, du causeur agréable. Peut-être finit-il, en bon acteur, par s'identifier à son rôle, en prenant la comédie pour la réalité. Un jour il avoue aimer la vie de salon. « La vue seule de quelqu'un que je connais [dans la rue] me contrarie. Quand je vois un tel être de loin, et qu'il faut que je pense à le saluer, cela me contrarie cinquante pas à l'avance. J'adore, au contraire, rencontrer des amis le soir en société, le samedi chez M. Cuvier, le mardi chez M^{me} Ancelot, le mercredi chez le baron Gérard, etc.(1). » Il va jusqu'à dire que l'endroit du monde où il se trouve le mieux, celui où il est dans son milieu, est « un salon de huit ou dix personnes, dont toutes les femmes ont eues des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi » (2).

Du reste il n'allait dans le monde que pour le plaisir qu'il y trouvait, jamais pour se créer des relations, pour s'assurer une situation. Il y avait beau jour qu'il avait renoncé à toute ambition et avec cela

1. *Souvenir d'Egotisme.*

2. *Brulard*, 189.

à l'idée de cultiver un salon pour *percer*. Ce qui plaisait le plus à ce curieux, ce n'était pas de parler, c'était d'observer, d'augmenter sa connaissance de la nature humaine, en regardant, en faisant parler, en tirant quelque chose de chaque homme, en disséquant les cœurs pour voir ce qu'il y avait dedans, comme disait Mérimée. Mais il savait qu'il n'avait pas été invité pour se tenir dans un coin, et s'amuser à un jeu qu'il était seul à comprendre. Il ne fallait pas regarder ce salon comme une salle d'opération, où il trouverait force victimes pour ses expériences de vivisection. Il était invité pour être aimable, et pas pour autre chose. Il se hâtait donc de faire son devoir, et appelait cela « payer son billet d'entrée » d'un de ces mots qui firent sa réputation. Il se mit donc à causer et à causer gaïement (c'était se conformer à l'un de ses préceptes). Sa gaieté fut parfois jugée de mauvais ton, ce dont on s'étonne peu quand on se souvient de son mépris des convenances « cette sottise invention du xix^e siècle ».

Il aimait un peu trop ce qu'il appelait le « genre l'inuendo ou l'apologue, c'est-à-dire, égratigner avec *décence et imprévu*. » Il arrivait quelquefois que l'imprévu de ces égratignures dépassât leur décence, et alors, pour peu que le ton du salon inclinât à être collet-monté, on se scandalisait, et M. de Stendhal était tout surpris de l'accueil glacial qu'il recevait à une seconde visite. Il était également surpris

qu'on fût blessé de ces fines moqueries, s'apercevant, dit-il, de toute la gentillesse des mots qui lui venaient à l'esprit, et non pas de leur méchanceté. D'ailleurs, s'en fût-il aperçu, cela n'y aurait rien changé. C'est qu'il était un artiste en conversation, et mettait son art avant tout. Rien ne pouvait l'arrêter, ni la peur de se faire des ennemis, ni celle de blesser ses amis. Il lançait des épigrammes contre la religion et les tés (comme il appelait les jésuites); contre le gouvernement; contre tous les hommes éminents du siècle, sans jamais se soucier de son entourage. Il aimait la discussion, trouvait qu'il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures, mais il oubliait trop qu'il y a des esprits faibles qui préfèrent être ménagés. Il dira dans une société très rigoriste que « ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas » : il demandera dans un salon très patriote : « Qu'a perdu Sarrelouis à n'être plus France ?.. » et il sera de bonne foi en trouvant très bizarre que tout le monde ne goûte pas, sans réserves, son originalité.

Pourtant, s'il avait des ennemis, il avait aussi des admirateurs, et beaucoup, et des plus distingués. Ceux-là savaient apprécier son esprit si personnel, ses aperçus si fins, ses observations si pénétrantes, ses épigrammes, ses anecdotes, sa verve. Il parlait, comme il écrivait, pour *the happy few*, laissant souvent deviner sa pensée, sûr d'être compris par la petite élite; et tandis que les uns le déclaraient par-

fois inintelligible, souvent inconvenant, toujours bizarre, les autres le trouvaient un esprit rare, unique, inimitable.

Suivons-le dans les salons de Paris, lions connaissance comme lui et Mérimée, avec les Anglais qui les fréquentaient. Il allait le mardi chez M^{me} Ancelot, très bonne femme en réalité, mais qui se prêtait inconsciemment aux railleries indiscrètes de ses hôtes. Elle était bien contente de nommer Beyle dans son armée, avait employé mille coquetteries pour le pousser à y entrer, et l'y entourait de toutes sortes de prévenances. Elle raconte qu'il était « ému de tout et il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes. Rien ne lui échappait, et rien ne le laissait de sang-froid, mais ses émotions tristes étaient cachées sous des plaisanteries, et jamais il ne semblait aussi gai que les jours où il éprouvait de vives contrariétés. Alors quelle verve de folie et de sagesse ! (1) »

Parmi d'autres hôtes — Mérimée, Lefèvre-Durufilé, Amédée Thierry, le prince de Monaco, Elie de Beaumont, la comtesse de Viel-Castel, la marquise de Gaucourt — il y en a un surtout qui nous intéresse. C'est lady Morgan, qui pendant sa visite en France fréquenta assidûment le salon Ancelot. Elle

1. Ancelot. *Salons de Paris. Foyers Eteints*, p. 64.

avait déjà fait à Paris un séjour de plusieurs années ; sa seconde visite en 1829 fut plus courte (1).

Elle n'en travailla que davantage à se faire des connaissances utiles, toujours dans le but de se procurer des matériaux pour le livre qu'elle projetait de faire sur la France. Elle était très docile, prête à se laisser aider par n'importe qui. Elle avait tout ce qu'on voulait bien lui dire avec une bonne foi charmante. Certains d'entre les hôtes de M^{me} Ancelot — et nous pouvons être sûr que Beyle était du nombre — trouvèrent amusant de lui fournir des renseignements plus excentriques que véridiques. Elle les reçut avec des protestations de reconnaissance touchantes. Quelque ami sérieux a dû l'instruire de la farce (c'est le mot de Stendhal) : sans quoi le livre aurait été bien plus amusant que ne le voulait son auteur. Non pas que la plaisanterie fût entièrement perdue. Il en reste certaines traces. Lady Morgan nous présente par exemple un député voltairien et tapageur sous les traits d'un vénérable ecclésiastique (2). Mais elle ne se doutait jamais

1. Voir son livre *La France*, 1817 ; ouvrage très superficiel. Une certaine facilité de style, alliée à une grande franchise dans les opinions, rachète mal des observations inexactes, une légèreté de jugement surprenante, des appréciations dictées surtout par un amour-propre puéril. Le livre fut traduit en français et fort mal reçu.

2. Ancelot. *Un Salon de Paris*, 1824 à 1864, p. 171.

qu'on se moquât d'elle, tant son amour-propre la rendait naïve. Elle avait en effet eu des succès, tant littéraires que mondains, qui auraient complètement tourné une tête moins solide que la sienne. Depuis sa jeunesse la flatterie était son partage. Fille d'un acteur irlandais, homme charmant sans doute, mais père très faible, et qui se laissait plutôt guider par sa fille, elle dut tous ses succès à ses propres efforts. Tout enfant, elle était décidée à réussir, et elle réussit. Son talent littéraire y contribua pour beaucoup, car malgré son éducation négligée et son inintelligence absolue de la bonne littérature, elle avait la plume facile, et ses romans de mœurs irlandaises, quoique nous les trouvions aujourd'hui illisibles, firent fureur à leur apparition (1).

1. Victor Hugo les jugea sévèrement. « Une Irlandaise, lady Morgan, s'est offerte, pour ainsi dire, comme la rivale naturelle de Walter Scott, en s'obstinant, comme lui, à ne traiter que des sujets nationaux, mais il y a dans ses écrits beaucoup plus d'amour pour la célébrité que d'attachement pour son pays, et beaucoup moins d'orgueil national que de vanité personnelle. Lady Morgan paraît peindre avec plaisir les Irlandaises, mais il y a une Irlandaise qu'elle peint surtout et partout avec enthousiasme et cette Irlandaise, c'est elle. Miss O'Hallogan dans *O'Donnell* et lady Clancare dans *Florence MacCarthy* ne sont autres que lady Morgan flattée par elle-même.

« Il faut le dire, auprès des tableaux pleins de vie et de chaleur de Scott, les croquis de lady Morgan ne sont que de pâles et froides esquisses. » (*Littérature et Philosophie mêlées*, p. 149).

C'est à peu près le jugement qu'on passerait aujourd'hui sur

Elle sut fort bien profiter de sa renommée littéraire pour faire son chemin. Au fond, il y avait chez elle quelque chose de l'aventurière. Elle était, pour tout ce qui n'est pas talent littéraire, une espèce de Becky Sharpe, plus un cœur. N'éprouvant jamais le besoin de la solitude, parlant, riant, souriant même pour les autres, aimant se faire valoir, elle était dans son élément quand elle se trouvait dans un salon, entourée d'admirateurs, car il n'en manquait jamais, choyée, adulée, abreuvée de cette flatterie qui était comme nécessaire à son bien-être. Elle racontait à plaisir des anecdotes, des anecdotes irlandaises de préférence, avec une verve et un comique réellement irrésistibles. Elle parlait de tout, avec beaucoup d'entrain et une désinvolture qu'on prenait communément pour de l'esprit. Nullement conséquente dans ses opinions, elle ne trouvait pas nécessaire de faire accorder son dire d'aujourd'hui avec celui d'hier. Il lui suffisait d'exprimer au moment même ce qu'elle pensait. A d'autres le soin d'arran-

ses romans, si on les lisait encore. Mais leur succès en Angleterre à leur apparition fut prodigieux, et presque unanime. Sa réputation était définitivement établie dès son troisième ouvrage, écrit à l'âge de vingt-trois ans : *Glowina ou la Jeune Irlandaise : histoire nationale* (1806). On peut nier le talent de lady Morgan : on ne peut pas mettre en doute son patriotisme. Elle mettait tous ses efforts à dissiper par ses romans les préjugés religieux et politiques qu'opposait l'Angleterre à la prospérité de sa patrie.

ger les choses comme ils l'entendraient. Son sujet de prédilection était toujours elle-même, et l'on était certain de lui plaire en flattant sa vanité.

On pense bien qu'en brave insulaire qu'elle était, elle ne se laissait aucunement décourager, quand elle se présentait dans les salons français, par les difficultés de la langue. Elle bavardait avec la même éloquence en français qu'en anglais ; elle croyait même très bien posséder la langue, affectant de la parler en Angleterre, semant à profusion des phrases françaises dans ses ouvrages. Pendant une visite que lui fit Stendhal dans son appartement à Paris, il l'assura que son anglo-français avait pour ses oreilles un charme infini, bien autrement agréable que le français des puristes, et que la simplicité de son langage, simplicité pour ainsi dire primitive, rappelait les lettres de Horace Walpole, si préférables à celles de sa correspondante, M^{me} du Deffand.

Et lady Morgan rapporte cela très sérieusement, n'ayant pas aperçu le sourire moqueur sur les lèvres de Stendhal. Désormais elle croira que sa conversation française a tout le charme des lettres de Walpole à M^{me} du Deffand, que, comme disait Stendhal, « ses mots sont des idées, et ses phrases, exemptes de la monotonie du rythme français, tiennent toujours l'esprit éveillé ». Ou plutôt elle ne s'arrêtera pas à se demander si elle le croit. Mais

elle ira répétant ce compliment de salon en salon, et elle n'aura garde de l'oublier, quand elle écrira son livre (1).

A l'en croire, elle avait beaucoup de succès à Paris. « Depuis midi jusqu'à quatre heures, mon petit salon ressembla à un congrès composé des représentans de toutes les vocations, des arts, des lettres, des sciences, du *bon ton* et de la philosophie, cù, de même que dans les loges de l'Opéra de Milan, les allans et les venans se succédaient, les étroites limites de l'emplacement exigeant que les premiers venus fissent place aux derniers. » Elle nomme ses invités, attachant à chacun comme une réclame un petit mot pour expliquer sa qualité. Pigault-Lebrun est le « patriarche des romanciers évolutionnaires » ; Mignet « l'historien de son siècle et l'homme de son siècle, candide, disant la vérité sans détour, donnant à ses narrations une évidence mathématique et une brièveté épigrammatique dans un style qui est en lui-même une philosophie ». Il y a encore Mérimée, « simple (pauvre Mérimée !) naturel, animé comme ses délicieux petits drames » (2), et enfin « le brillant

1. Lady Morgan. *La France en 1829 et 1830*. Vol. I, p. 268 (trad. fr.).

2. Mérimée ne lui en gardait pas rancune. Il la jugea, « une bonne femme, malgré ses pensées sur les hommes et sur les choses ».

Beile (*sic*), dont les amusans voyages m'avaient fait désirer d'en connaître l'auteur et dont la conversation est encore plus piquante que ses ouvrages ». Là se trouvaient aussi Dumas, David, Lefèvre, Montrol, Tolstoï, les deux Ugoni. David, comme on le devine, est occupé à faire le portrait de lady Morgan. Les autres « représentans distingués de la civilisation européenne », comme les appelle très obligeamment la maîtresse de la maison, causent, ou plutôt avec « une franche simplicité, une confiance aimable » ils « laissent échapper de ces choses inattendues, de ces mots heureux, dont le mérite est tout entier dans l'abandon, la gaieté qui les inspire et que la supériorité seule permet de risquer. »

La conversation roule sur la politique, La Fayette, Rossini, la littérature, les nouveaux scandales parisiens. Beyle « pétillant d'esprit » entame avec Mérimée une discussion sur le libéralisme, lance des épigrammes contre les classiques, fait à lady Morgan une petite conférence sur Rossini : après quoi il juge sans doute qu'il y a payé son « billet d'entrée » et se tait. Lady Morgan, qui entendait admirablement l'art de tirer profit de tout, prenait mentalement les notes dont elle se servit plus tard dans ses chapitres sur la littérature française. Elle y reproduisit, en effet, avec une fidélité frappante, tout ce qu'elle avait pu retenir des théories

de Stendhal (1). Elle ne paraît cependant pas avoir produit sur lui une impression aussi vive que celle qu'elle recevait, car malgré le plaisir qu'il prenait à écouter son accent irlandais, Stendhal ne la mentionne que pour dire du mal de son livre sur l'Italie (2).

1. Voir *La France en 1829, 1830*. Surtout les chapitres « Classiques et Romantiques » et « Littérature Moderne ». Elle reproduit jusqu'aux tournures de phrases de Stendhal, ayant sans doute rafraîchi ses souvenirs par la lecture de « *Racine et Shakespeare* ».

2. Voir sur lady Morgan. *Lady Morgan's Memoirs, Autobiography, Diaries and Correspondence*. London, 2 vol., 1862.

Il est intéressant de voir son nom rapproché de celui de Stendhal, dans un livre français de 1834. « M. de Stendhal est prodigieusement spirituel... Il est né avec le talent d'observer : mais comme presque tous les hommes d'une imagination facile, et d'une conversation brillante, accoutumé à saisir au bond dans une soirée la première thèse qui se présente, et à trouver à toutes des développements ingénieux, il porte jusque dans ses livres la passion pour le paradoxe. Il part d'un fait vrai, exposé avec une verve qui charme... et pour l'ordinaire, il n'en tire que des conséquences, que, par politesse, je qualifierai de singulières.

Un voyageur anglais, lady Morgan, dont je vous recommande aussi la lecture, a le défaut contraire. Dénuée de tout talent d'observation, chez elle le fait qui sert de point de départ est ordinairement faux et absurde, mais le syllogisme est déduit avec talent et méthode, et le trait qui résume est toujours net et original. M. de Stendhal et lady Morgan auraient pu composer ensemble un excellent livre ; il aurait, lui, raconté l'anecdote, la fable, elle se fût chargée d'y coudre la morale (*l'Italie*, publiée par Audot. Paris, 1834).

Grand admirateur de l'*Idéologie* de Destutt de Tracy, Stendhal fréquentait assidûment son salon, où se donnaient rendez-vous bon nombre de personnages remarquables : Augustin et Amédée Thierry, Charles de Rémusat, François de Courcelles, le voyageur Jacquemont. C'est là qu'il rencontra Sarah Newton, jeune femme de Victor de Tracy. Elle plaisait fort à Stendhal, tant par sa beauté délicate que par son esprit charmant et tout personnel (1). Anglaise de naissance (2), elle gardait toujours le cachet de la patrie qu'elle avait à peine connue. « Je ne sais rien de mon pays paternel : je suis Anglaise, *God bless the king*, voilà tout » (3), écrit-elle en 1808 et plus tard elle dira plaisamment dans une lettre à Cuvillier-Fleury : « Je suis Anglaise et je vous en souhaite autant (4). »

Quoiqu'en général elle parlât français et écrivit en cette même langue, elle lisait de l'anglais de préférence, raffolant surtout de Shakespeare, qu'elle

1. Elle naquit à Stockport en 1789 et appartenait à la famille d'Isaac Newton.

2. Il la décrit ainsi : « Jeune et brillante, un modèle de la beauté délicate anglaise, un peu trop maigre. » (*Souv. d'Egot.*).

3. M^{me} de Tracy. *Essais divers, pensées, etc.*, I.,

4. *Loc. cit.*, III, 362.

5. « Quand j'ai n'importe quel sujet de tristesse, je pense aussitôt à quelques vers anglais. L'anglais a été ma première étude, ma première passion. C'est la plus expressive de toutes les langues. » (*Loc. cit.*, III, 212.) « Les poètes anglais,

prétendait connaître par cœur. Elle alliait selon Cuvillier-Fleury « le bon sens français et l'originalité britannique » apprenant des deux langues à combiner « la raison et le sentiment, l'imagination et le goût ». Mais c'est le génie anglais qui domine en elle. Son originalité va parfois jusqu'à l'excentricité, qui est comme un des traits caractéristiques de l'esprit anglais (1). Enfin, elle y joignait de l'*humour* et un profond amour de la nature, échappant avec joie à sa vie de Paris pour goûter la tranquillité des champs. C'est là qu'était pour elle le vrai bonheur, là parmi ses oiseaux et ses fleurs, loin de cette agitation qui « dévore la vie au lieu de la remplir ». « Après les miens parents, les pianos d'Erard et les oiseaux, ce que je préfère ce sont les fleurs », disait-elle (2).

Son charme et sa beauté délicate avaient suggéré à une grande dame de sa connaissance, M^{me} de Coigny,

sont souvent très libres dans leur langage, mais on trouve toujours au fond de leur œuvre quelque chose de simple, de moral, de sévère. Quand on vit avec les poètes anglais, on est enchanté de croire. Ils révèlent l'humanité : ils nous font voir le bon côté des choses, et la plupart de leurs ouvrages sont de bons livres d'éducation. » (*Loc. cit.*, III, 225.)

1. Cuvillier-Fleury a blâmé comme excentrique ce passage de son journal : « Nous sommes descendues vers un moulin dont j'aimerais être la meunière : l'eau est si claire qu'elle a l'air d'être doublée de satin vert, tant elle réfléchit avec netteté les arbres qui entourent le moulin. » (Cuvillier-Fleury. *Premières études historiques et littéraires.*)

2. M. de Tracy. *Essais divers*, I, 82.

de lui donner pour emblème une hermine avec cette légende : *Douce, blanche et fine* (1), et cela dépeignait aussi très bien son caractère. Fréquentant un monde politique, elle n'était nullement une femme politique, pas plus qu'elle n'était bas-bleu pour avoir fait des livres ou étudié la métaphysique et la théologie. Elle disait, d'un mot qui aurait plu à l'auteur du livre de *L'amour*, que c'était sottise pour les femmes de vouloir se mettre sur un pied d'égalité avec les hommes. « Combien elles perdent, écrit-elle à Cuvillier-Fleury, à se mêler ainsi à vous pour tout et à comprendre progrès, chemins de fer, économie politique, civilisation ! On les aimait bien plus et bien mieux au temps passé, quand elles n'étaient pas si savantes. Les femmes doivent avoir un léger parfum d'esclavage. » Sa conversation était charmante, pleine d'esprit, épigrammatique. Du reste, elle n'était nullement bavarde, trouvant qu'on devrait plus écouter que parler, puisqu'on a deux oreilles et qu'on n'a qu'une langue (2).

Comme elle réfléchissait beaucoup, ayant le goût de la solitude et de la méditation, elle était arrivée à se faire des idées très justes sur bien des choses, et entre autres sur l'amour, ce qui fut tout de suite un lien entre elle et Stendhal.

1. *Loc. cit.*, I. 18.

2. M^{me} de Tracy. *Essais divers*, etc., III.

Ils discutaient ensemble des problèmes d'amour ; ils se racontaient des anecdotes et en tiraient des conclusions.

Après avoir raconté dans son journal une histoire de ce genre, elle ajoute : « M. Baisle (*sic*) pour qui j'aurais voulu réserver cette histoire, en aurait conclu que tous les maris sont trompés, même quand leurs femmes n'ont pas de nez. Moi, j'en conclus que toutes les femmes peuvent avoir des amoureux, même quand leurs maris les battent. » C'était apparemment leur sujet de prédilection dans leurs conversations.

Malheureusement M. de Tracy et Stendhal se brouillèrent, à cause du livre *de L'Amour*. M. de Tracy essaya de le lire, n'y comprit rien, et déclara à l'auteur que c'était absurde. Il semblerait avoir eu la malheureuse habitude de Stendhal d'employer le mot propre en toute occasion, sans se soucier de l'effet violent qu'il produirait. Il avait aussi, dit M^{me} de Tracy, une certaine façon de tirer brusquement son flacon de sels lorsqu'un individu peu estimable à ses yeux parlait, et de le respirer avec « une fureur qui semblait dire à l'interlocuteur qu'il lui était nauséabond ». On comprend après cela que les deux amis se soient vus de moins en moins (1).

1. Voir sur M^{me} de Tracy : Sainte-Beuve *Causeries du Lundi*, XIII, 2 février 1857

Une autre Anglaise fixée depuis sa jeunesse à Paris était Mary Clarke. Stendhal lui fut présenté par Fauriel, ce même Fauriel à qui il fit ce compliment d'être avec Mérimée et lui le seul exemple de non charlatanisme parmi les gens qui se mêlent d'écrire. Au moment où Stendhal fit sa connaissance, elle habitait avec M^{me} Clarke, sa mère, la rue Bonaparte. Là se réunissait un cercle d'intimes : Fauriel, ami dévoué de « Mary », malgré les vingt ans qu'il avait de plus qu'elle ; Quinet, grand admirateur de sa « chère miss » ; Thiers, qui prolongeait tellement les séances que le concierge menaçait de le laisser dormir sous la porte cochère, Auguste Sirey, Mérimée, Stendhal.

Plus tard, quand elle sera M^{me} Mohl, femme du savant orientaliste, « Mary » aura un salon à elle, et les hommes les plus distingués de toutes les capitales de l'Europe se donneront rendez-vous à ses vendredis. M^{me} Clarke ne tenait pas à recevoir ainsi : elle aimait trop sa tranquillité pour viser à des succès mondains, et elle n'aurait rien compris à la prière de sa fille : O Dieu, fais que je meure un samedi ! On allait chez elle tout simplement parce qu'on aimait causer avec Mary.

Cuvillier-Fleury : *Dernières études historiques et littéraires.*

Cuvillier-Fleury. *Etudes historiques et littéraires.*

M^{me} de Tracy. *Essais divers, lettres et pensées.*

A l'époque où Stendhal la connaissait, elle avait plus de trente ans, mais ses manières naturelles comme celles d'un enfant, sa franche gaieté, son *fun* (le mot ne se laisse pas traduire) la faisait toujours prendre pour une jeune fille. Elle était, comme elle l'avait été à quinze ans, « la jeune Anglaise », et telle elle restera toute sa vie. Stendhal lui trouva de l'esprit, mais « un esprit comme les cornes du chamois, sec, dur et tordu » (1). Elle lui retourna le compliment, en disant de la manière saccadée dont Beyle causait et lançait des traits : Il a de l'esprit par chiquenaudes (2). Mais le mot de Stendhal était juste. Oublieuse du conseil familial d'un de ses parents de retourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, Miss Clarke disait tout ce qui lui passait par la tête, et comme elle allait toujours en tout aux extrêmes, ses paroles véhémentes donnaient souvent une impression exagérée de ses sentiments. Alors elle était toute surprise de découvrir la blessure qu'avait faite un de ses traits, lancé sans réflexion. « De toutes les créatures qu'a formées le bon Dieu, disait-elle, aucune ne gâte une réunion comme une dame anglaise », et elle ne comprenait pas pourquoi toutes ses compatriotes prenaient un air gêné et lui battaient froid dès leur seconde rencontre. Pourquoi

1. *Souvenirs d'Egotisme*.

2. Sainte-Beuve. *Cahiers*, p. 143.

tous ses invités italiens étaient-ils sortis avec hauteur de son salon, parce qu'elle s'était mise dans la tête de s'écrier tout d'un coup : « Tous les Italiens, c'est de la canaille ! » ? Elle n'y entendait pas malice. Il ne fallait pas prendre toutes ses observations au sérieux.

Si on lui pardonnait ses excentricités et ses coups de langue, on ne pouvait que la trouver charmante. « Il n'y a que Béranger et M^{lle} Clarke, dit un jour M^{me} Tastu, que je puis écouter pendant des heures et sans fatigue. Qu'elle est pleine d'esprit ! » et M^{me} Récamier la faisait venir exprès dans son salon pour désennuyer M. de Chateaubriand. Personne ne savait comme elle dérider le front plissé du Grand Ennuyé. Il disait qu'elle ne ressemblait à personne au monde.

Stendhal prétend qu'elle était à demi bossue, mais il n'en était rien. Ses admirateurs la disaient même jolie. Sans être précisément cela, elle en faisait l'effet avec son teint rose et blanc, un petit nez retroussé qui semblait indiquer une source intarissable d'esprit et d'impudence, de grands yeux ronds excessivement brillants et audacieux, une petite tête bien posée sur ses épaules et couronnée de boucles courtes, s'échappant en désordre de ses peignes. M. Guizot disait plus tard : « M^{me} Mohl et son petit skyeterrier se font coiffer à la même enseigne. » On voit qu'elle n'était pas coquette. Une anecdote court sur

son compte — nous ne savons si elle est vraie, car il y a toute une « légende Mary Clarke », — mais elle la caractérise bien. Après avoir travaillé toute la journée à copier des tableaux au Louvre, car elle avait beaucoup de talent pour la peinture, elle partait telle quelle pour aller dîner en ville. En arrivant, elle retirait d'une des grandes poches de son tablier une couronne de fleurs artificielles, la plantait sur ses boucles désordonnées, pliait son tablier, et la voilà prête. On croit sans peine qu'elle ne manquait jamais son entrée. Ses amis anglais et allemands trouvaient ces bizarreries très amusantes ; les Français, tout en les mettant sur le compte de sa nationalité, auraient pourtant préféré qu'elle se contentât d'une caricature un peu moins parfaite. Ils se consolaient en se disant qu'on voyait dès le premier instant qu'elle était anglaise. Il n'y avait pas à s'y méprendre.

D'ailleurs elle avait ce charme indicible, qui fait que l'on pardonne tout. Quel en était le secret ? Un Allemand de sa connaissance disait qu'il consistait justement dans son manque de charme. Jamais de femme qui visât moins souvent à l'effet, et qui se perdit plus continuellement de vue dans sa conversation — c'est ce que ses amis allemands appelaient « son talent d'être objective ». Nullement introspective, n'ayant jamais l'idée d'analyser ses pensées, de disséquer ses émotions, de faire de la philosophie sur elle-même, son esprit était par cer-

tains côtés d'une trempe presque masculine. Elle préférait de beaucoup la société des hommes à celle des femmes, et voulait traiter avec eux d'égal à égal, disant qu'elle détestait les façons que prend un homme pour plaire. Celui qui se risquait à la flatter excitait chez elle un accès de gaieté très déconcertante. Elle déplorait l'inintelligence des femmes : « Pourquoi ne veulent-elles pas exercer leurs cervelles, comme elles exercent leurs doigts et leurs jambes à broder et à danser ? demanda-t-elle... Pourquoi ne lisent-elles pas ? » Elle-même avait pour les livres un appétit insatiable, les dévorant plutôt que les lisant. Non pas qu'elle fût savante. Elle était très bien renseignée sur tout, son esprit savait s'assimiler sans difficulté des sujets auxquels elle n'avait jusqu'alors aucune connaissance, mais elle se gardait bien d'être bas-bleu.

Et des hommes de science et de lettres aimaient causer avec elle de leurs travaux et de leurs livres, parce qu'elle savait s'intéresser à tout ce qui en valait la peine. « Esprit aimable », était le verdict d'Ampère (1). Tel n'était pas l'avis de Stendhal. Il la nommait « petite pie-grièche » et finit par se brouiller avec elle. Fauriel avait rapporté à Miss Clarke ce principe de l'auteur de *L'Amour* que : « Quand on a affaire à une princesse ou à une femme trop riche

1. A.-M. et J.-J. Ampère. *Corresp. et Souv.*

il faut la battre, où l'amour s'éteint. » Elle en était scandalisée : « Ce qui fait, dit Stendhal, qu'elle me fit faire une réprimande par un nigaud de ses amis (M. Augustin Thierry, membre de l'Institut) et je la plantai là » (1). Miss Clarke, à langue tranchante, était habituée à ces refroidissements temporels chez ses amis. Elle appelait cela gentiment « être en délicatesse avec un tel ». Seulement c'était sérieux, cette fois. Stendhal la « planta là » très définitivement, sur quoi les familiers de Miss Clarke crurent fermement qu'il était « un monstre, un monstre d'immoralité surtout » (2).

Le salon de M^{me} Edwards et du fameux Dr Edwards, frère de Milne Edwards, était bien différent de celui de M^{me} Clarke. Stendhal s'y était fait présenter par son ami Edward Edwards, son compagnon de voyage à sa seconde visite en Angleterre. La chose n'avait pas été facile, car Stendhal venait de refuser à Edwards de le présenter à M^{me} Pasta, pour la raison suffisante, mais délicate à expliquer que son ami n'était plus très capable, le soir venu, de savoir ce qu'il disait et ce qu'il faisait. Et puis, même quand son esprit n'était pas « offusqué par cinquante verres

1. *Souvenirs d'Egotisme*.

2. Voir sur Miss Clarke. Kathleen O'Meara. — M^{me} Mohl. *Her Salon and her Friends* (1885). — M^{rs} Simpson. *Letters and Recollections of Julius and Mary Mohl* (1887).

d'eau-de-vie », il avait un penchant malheureux pour les mauvaises plaisanteries.

Edwards avait pris très mal ce refus, et avait failli provoquer Stendhal en duel, ce qui aurait mal tourné, car ils tiraient fort bien tous les deux. Toutefois Edwards n'était pas homme à garder rancune, et quand Stendhal lui demanda de le présenter à son frère, il fut désolé de ne pas pouvoir le faire.

C'est que le savant docteur se méfiait des compagnons de son trop aimable frère. Enfin il se laissa fléchir. « Je trouvai, dit Stendhal, un petit salon archi-bourgeois ; une femme du plus grand mérite qui parlait morale et que je pris pour une *quakeress*, et enfin dans le docteur un homme du plus rare mérite caché dans un petit corps malingre duquel la vie avait l'air de s'échapper. On n'y voyait pas dans ce salon (rue du Helder, n° 12) (1). » Ce n'était déjà pas un titre de recommandation auprès du docteur d'être l'ami de son frère : l'idée préconçue qu'il avait de l'auteur du livre *de L'Amour* fit le reste. « Il m'a fallu trois années », dit Stendhal, « pour vaincre la répugnance et la frayeur que j'inspirais dans le salon de M. Edwards. On me prenait pour un Don Juan, pour un monstre de séduction et d'esprit infernal. Certainement il ne m'en eût pas coûté davantage pour me faire supporter dans le salon de M^{me} de Talaru ou

1. *Souv. d'Egot.*

de M^m^e Duras ou de M^m^e de Broglie, qui admettait tout couramment des bourgeois. »

Quelle étrange idée de Stendhal, que de fréquenter ce salon, si peu fait pour lui plaire. Il détestait d'instinct tout ce qui sentait la bourgeoisie, et le fuyait comme la peste. Le bourgeois est lourd d'esprit, il est pédant et bête ; on ne peut parler littérature avec lui, musique non plus. Il étale du luxe, il s'empare de la conversation, il parle d'une voix haute pour le plaisir de s'écouter. Donc il faut l'éviter.

Mais en 1822 Stendhal était trop malheureux pour agir d'une manière logique. Il n'était que trop content de se découvrir une envie même la plus passagère, et mettait tous ses efforts à la satisfaire. S'étant dit une fois qu'il aimerait lier connaissance avec le Dr Edwards, il s'y appliqua, et une fois que son salon lui fut ouvert, il y demeura fidèle « comme on l'est à une maîtresse laide, qu'on peut quitter quand on veut ».

Du reste il garda toujours un bon souvenir du docteur, si peu aimable qu'il fût pour lui, et le mentionne souvent dans ses ouvrages comme « le savant Dr Edwards ».

Une esquisse des connaissances anglaises de Stendhal à Paris ne serait pas complète, si l'on n'y faisait une petite place à Sutton Sharpe. Pendant ses visites annuelles à Paris, il faisait partie d'un petit

cercle de viveurs, qui se donnaient rendez-vous à la Rotonde. « Nous étions huit qui dînions très souvent ensemble », écrit Mérimée, à la comtesse de Montijo, et il en nomme deux, Beyle et Sutton Sharpe. Les autres étaient probablement le baron de Mareste, petit, râblé, myope, avare et égoïste, mais sagace et pénétrant ; Koreff, le médecin de Stendhal, homme spirituel, mais débauché et prêt à tout ; Viel-Castel, diplomate et gastronome ; Delacroix, parfois aussi Alfred de Musset. « On s'amusait fort, on causait bien et beaucoup et on ne se grisait pas », dit Horace de Viel-Castel (1). La dernière assertion ne s'applique pas peut-être à tous les convives, puisque Mérimée, faisant la description d'une de ces réunions, écrit : « Musset, qui avait été tout affectation jusqu'au vin de champagne, s'étant trouvé saoul au dessert, est devenu naturel et amusant. »

Cela fait contraste avec le salon de M^{me} Ancelot, des Edwards, des Clarke, mais Stendhal ne trouvait-il pas que la variété est le sel de la vie ?

1. *Mémoires*, I, 147.

CHAPITRE III

Observations de Stendhal sur la politique et l'Etat social de l'Angleterre

A l'en croire, Stendhal ne prenait aucun intérêt à la politique, ni française, ni étrangère. « Je compare l'état de ces patriotes qui songent sans cesse aux lois et à la balance des pouvoirs, à celui d'un homme qui prendrait un souci continuel de l'état de solidité de la maison qu'il habite. Je veux bien, une fois pour toutes, choisir mon appartement, dans une maison solide et bien bâtie ; mais enfin on a bâti cette maison pour y jouir tranquillement de tous les plaisirs de la vie, et il faut être, ce m^e semble, bien malheureux quand on est dans un salon avec de jolies femmes pour aller s'inquiéter de l'état de la toiture de la maison (1). » Il prétend que c'est folie

1. *Vie de Haydn*, etc., 329. « Je sais que notre liberté s'augmentera d'un centième tous les ans, écrit-il à une amie :

de s'indigner, de blâmer, de passer son temps à haïr, de perdre en vaines discussions les plus belles années de la vie. Quelle duperie ridicule de prendre les soucis de la grandeur et seulement ses soucis !

« Lorsque la politique intervient dans une conversation agréable, dit-il, elle fait l'effet d'un coup de pistolet dans un concert. » Et Delécluze raconte que, dans une de ses réunions du dimanche, la conversation ayant tourné sur l'économie politique, Beyle fit une affreuse grimace, prit son chapeau, et s'en alla, au milieu du rire universel (1). Mais c'étaient là de simples boutades. Au fond, Stendhal goûtait beaucoup les discussions politiques. Ses conversations journalières avec le sagace baron de Mareste le prouvent, comme d'ailleurs sa correspondance, qui traite pour le moins autant de politique que de littérature.

Quant à la politique anglaise, il y prenait un intérêt très vif, se donnant beaucoup de mal pour la comprendre et pour se tenir au courant des événements. Dans une note où il résume ses états de service il prétend connaître parfaitement le mécanisme du gouvernement actuel de l'Angleterre (2).

C'était assurément beaucoup dire. Mais il s'y était très consciencieusement appliqué. Pour mieux com-

et aura doublé en 1929. Cela cru, rien d'ennuyeux comme les discussions politiques. (*Corr. Inéd.* Paris, jeudi 1829),

1. Delécluze. *Souvenirs*, 265.

2. Farges. *Stendhal diplomate*. Annexe V.

prendre le présent, il commença par se donner la peine de bien étudier le passé ; il lut les historiens anglais : — Hume, Robertson, Hallam. Il avait longtemps gardé des préjugés contre Hume, parce qu'il lui avait été recommandé par son père, mais il finit par le trouver excellent. Quant à Robertson, il en est si enthousiaste vers 1805 qu'il veut même communiquer sa passion à la petite actrice Mélanie, et il est tout à fait heureux le jour où son amie lui dit qu'elle *brûle* de le lire. « Elle *brûle*, s'écrie-t-il, trouvez-moi une fille de conseiller d'Etat, une demoiselle du monde à Paris qui ait ce désir. » Il poursuit donc ses études avec Mélanie. Hallam, Hume, Robertson — c'était là une base très solide sur laquelle il échafaudera plus tard ses appréciations.

Il va sans dire que dans ses études du passé, Stendhal n'oublia pas les mémoires, ce genre qu'il affectionnait tant, et qui jette une lumière bien autrement vive sur les temps passés que les pages de l'historien. Il lisait avec un intérêt toujours nouveau les *Mémoires* d'Horace Walpole, ce tableau achevé de l'Angleterre du XVIII^e siècle, ceux de M^{rs} Hutchinson, d'Evelyn et de Miss Bellamy. C'étaient peut-être, après Shakespeare, ses lectures favorites, celles qu'il reprenait avec un plaisir jamais diminué.

Pour bien comprendre l'économie politique, il se mit à étudier Bentham et Adam Smith. Ils le transportaient. Il se déclara disciple enthousiaste de Ben-

tham et de sa doctrine du bien du plus grand nombre et préférerait lire Adam Smith que d'aller visiter Mélanie. Il citera constamment ces deux noms dans ses ouvrages, à l'appui d'une opinion qu'il aura émise.

Quant à la politique du jour, il y a peu de Français qui soient aussi bien renseignés là-dessus. Il lit assidûment les revues et les journaux anglais — le *Times*, le *Morning Chronicle*, le *Spectator*, l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review*. Il parcourt une grande partie des brochures, *Voyages*, et *Mémoires* qui paraissent sur l'Angleterre, écrits soit par des Anglais, soit par des Français, prétendant en tirer un grand profit (1).

Il nous semble cependant qu'il doit ses idées justes

1. Nous savons que Stendhal aime se vanter de dettes qu'il n'a point contractées. Il nous semble que cela lui arrive surtout quand il écrit sur la politique. Il se réclame de Glover, de Dodington, de Pillet, de Dickinson, de Custine (voir ci-dessous). Nous avons vu ces auteurs, nous les avons lus d'un bout à l'autre, sans être frappé des emprunts que Stendhal leur aurait faits. Au contraire, il diffère d'eux bien plus souvent qu'il ne tomba d'accord avec leurs opinions.

Glover. *Memoirs of a celebrated literary character*. London, 1813. (Stendhal écrit erronément Gover). *Diary, of the late Geo. Bubb. Dodington, Baron of Melcombe*. Salisbury, 1784. — *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant un séjour de dix années*. Le Maréchal-de-Camp-Pillet. Paris, 1815. — *L'Angleterre et les Anglais*, t. III. Paris, 1817, — *Mémoires et voyages de M. de Custine*. Paris, 1830.

bien plus aux discussions politiques qu'il avait avec des Anglais de sa connaissance, des hommes instruits, mêlés à la politique eux-mêmes, qu'à ses lectures. Nous l'avons vu en Italie parlant avec Hobhouse, Brougham, et d'autres Anglais du jour qu'il signale sans les nommer. C'était une éducation unique pour un étranger. Pendant ses visites en Angleterre, Sutton Sharpe se constitua son mentor ; il fréquenta, grâce à lui, un milieu intelligent, où il avait l'occasion d'échanger ses impressions avec des hommes instruits, pénétrants, qui eux aussi avaient voyagé, et savaient regarder, comparer, tirer des conclusions. D'ailleurs, quelle mine d'information il était à lui seul ce Sutton Sharpe ! Et Stendhal l'avait comme compagnon tous les jours. De retour en France, il l'aura pour correspondant fidèle ; il lui mandera les dernières nouvelles politiques de Londres (1), lui faisant savoir maint détail curieux qu'on ne trouve pas dans les journaux. On pressent que les observations de Stendhal sur la politique et l'état social de l'Angleterre auront du moins le mérite de ne pas être superficielles (2).

1. Aucune lettre de Sutton Sharpe à Stendhal ne nous est parvenue, mais d'après le ton des lettres que Stendhal lui envoie, l'on peut être sûr que la politique y tenait une grande place.

2. Stendhal n'a rien écrit de suivi sur ce sujet, sauf *De l'Angleterre et de l'esprit Anglais* (Nap., etc. 153-161). Voir aussi deux lettres dans la *Corresp. Inédite* (datées de l'An-

Il paraît au premier abord vouer une admiration sans réserves à la constitution anglaise. Il dit que « le gouvernement anglais est le seul en Europe qui paraisse valoir la peine d'être étudié. Partout ailleurs, c'est un despote, bonhomme au fond, mais timide et trompé à plaisir par des nobles ou des généraux, remplis de haine, mais plus ou moins imbéciles » (1). Et il s'écrit qu'il n'y a point de vraie grandeur dans une nation sans une constitution à l'anglaise, que c'est grâce à elle que l'Angleterre, petite île brumeuse et infertile, qui, à liberté égale, aurait été vingt fois conquise par sa voisine, est devenue l'égale de la France. Il ne se lasse pas de préconiser le gouvernement des deux Chambres. « J'appelle *mal moral* en 1822, dit-il, tout gouvernement qui n'a pas les deux Chambres (2). » Mais il ne faut pas songer à une république, qui est « le plus sûr chemin du despotisme militaire ». « Parmi les modernes si corrompus, le rouage le plus nécessaire à la liberté, c'est un roi (3). » Quand il songera un jour à fonder un prix de littérature, la devise qu'il fera inscrire sur la médaille sera, d'un côté *Nosce te ipsum*, de l'autre : *Bonheur dans la monarchie tempérée*.

gleterre, pendant sa visite en 1826) où il fait part à ses correspondants de ses impressions sur l'Angleterre. Pour ses autres observations, voir toute son œuvre.

1. *Mémoires d'un touriste*, II, p. 250.

2. *De l'Amour*, p. 144.

3. *Rome, Naples et Florence*, 6 mai 1817.

Pour que la liberté soit complète, il faudrait la liberté de la presse. On a pu dire spirituellement que c'est la seule plaie dont Moïse oublia de frapper l'Egypte, elle n'en est pas moins fort utile, et pour s'en assurer il ne faut que regarder les pays — tel l'Italie — où elle n'est pas de mise.

Après la forme de sa constitution, ce que l'Angleterre présente de mieux, c'est l'honnêteté des partis — impossible dans une république, où le pays est livré aux égoïsmes effrénés du vulgaire. Les affaires publiques étant entre les mains de la classe supérieure, qui trouve dans leur direction son emploi naturel, chacun regarde sa place, non pas comme une bonne affaire, dont il faut tirer tout le profit possible, mais comme un héritage qui lui serait confié. Un membre, qui pour entrer au Parlement trouverait tout naturel de profiter de toute la corruption du système des bourgs pourris, serait aussi incapable de vendre son vote, soit pour de l'argent, soit pour une place, que de se faire voleur de grand chemin. Voilà en quoi il faudrait imiter l'Angleterre.

En un mot, gouvernement des deux Chambres et liberté de la presse, le tout à l'enseigne de la royauté, voilà l'idéal qu'il s'est formé après l'étude de la constitution anglaise. Il l'admire, la donne comme exemple à la France, mais quand en artiste et en aristocrate il en envisage les conséquences, il vient renverser toutes nos idées. C'est d'abord l'aristocrate qui parle.

Il proteste qu'il désire passionnément le bonheur du peuple, mais en même temps il se sent pour lui une répugnance invincible. « J'ai horreur de ce qui est sale, dit-il, or, le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais là la saleté est cachée par la beauté (1). » Il dit aimer le peuple et détester les oppresseurs, mais ce serait pour lui un supplice de tous les instants que de se mêler au peuple (2). De même il ne peut supporter la petite bourgeoisie. Il estime le petit commerçant, le petit fabricant, trouve que la vertu est dans leur classe, mais c'est un sacrifice au-dessus de ses forces que d'avoir des communications avec eux. Tous les instincts aristocratiques qui sont cachés au fond de son être s'éveillent pour protester contre cet empiétement de la masse. Et il en vient à se demander si tout ne vaut pas mieux que d'être forcé de vivre avec le vulgaire, première conséquence du suffrage universel (3). Puis c'est l'artiste qui proteste. Quoi de plus

1. *Brulard*, 150.

2. Il dit ailleurs : « J'ai la peau beaucoup trop fine, une peau de femme ; je m'écorche les doigts que j'ai fort beaux, pour un rien ; en un mot, la superficie de mon corps est de femme. De là peut-être une horreur incommensurable pour ce qui a l'air *sale* ou *humide* ou *noirâtre*. »

3. Dans un pays où règne le suffrage universel « si je ne plais pas à mon cordonnier, il répand sur mon compte une calomnie qui me fâche, et il faut que je flatte mon cordonnier. Les hommes ne sont pas pesés, mais comptés dans le suffrage

funeste aux beaux-arts que la liberté? Tous les hommes un peu doués d'intelligence s'occupent d'intérêts politiques, et on a plus de loisir pour *sentir* la musique, la peinture. C'est le cas de l'Angleterre. Et le jour où les Italiens s'aviseront de se révolter contre leur gouvernement despotique, on aura, là aussi, à la place des beaux-arts, de belles discussions politiques.

Quoi de plus funeste aussi à la gaieté et à l'amabilité? Outre qu'on n'a plus le temps de plaie, ni la finesse d'esprit nécessaire pour apprécier les plaisanteries, tout le monde se défie trop de son voisin pour s'ouvrir à lui. « Un Anglais qui voyage par la diligence de Bath se garde bien de parler et de plaisanter sur la chose du monde la plus indifférente ; il peut trouver dans son voisin un homme d'une classe ennemie ; un méthodiste ou un tory furieux, qui lui répondra en l'envoyant paître. » (1).

Ce sont là des arguments graves contre la constitution anglaise, qu'on était tenté à première vue de porter aux nues. Comment s'arrêter à une opinion ? Stendhal se tire de la difficulté en laissant aux autres le soin de voir clair dans les idées qu'il a émises. Et qu'on les retourne comme l'on voudra, qu'on les regarde sous tous leurs aspects, on n'arrivera pas à découvrir quelle forme de gouvernement aurait plei-

universel, et le vote du plus grossier des artisans compte autant que celui de Jefferson.

1. *Rac. et Shake* : Note 196.

nement satisfait Stendhal. Il y faudrait une forme qui fût à la fois favorable à la liberté politique, aux beaux-arts et à une vie oisive et toute de jouissance. Elle est difficile à trouver, cette constitution-là. Stendhal s'en est sans doute aperçu, et il s'est arrêté à temps.

Il entre plus avant dans la politique anglaise. Il s'intéresse aux questions du jour, il a une opinion sur tous les hommes éminents. Il critique la politique extérieure de l'Angleterre, la trouvant lâche, peu loyale, mercenaire. Le traitement que reçut Napoléon aux mains de l'Angleterre, « ce pays de bonté et de moralité » comme il l'appelle avec ironie, excite surtout sa colère. « Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre, écrit-il, je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations, en effet, se sont élevées contre ce grand crime ? Quel généreux transport de tout le peuple à la nouvelle de cette infamie a désavoué son gouvernement aux yeux des nations ? Oh ! Sainte-Hélène, roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. L'Angleterre, s'élevant par une trompeuse hypocrisie au-dessus des nations, osait parler de ses vertus ; cette odieuse action l'a démasquée ; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore (1). » Et il est obsédé, torturé, à

1. *Corr. Inéd.*, 10 juillet 1818.

l'idée de John Bull, cet être à demi stupide, mais toujours prudent, calculant, assis à son comptoir, riant à son aise des sublimes folies de Napoléon. « De tout temps, dit-il avec amertume, les vils Sancho Pança l'emporteront à la longue sur les sublimes Don Quichotte. »

Les héros du jour lui sont en général peu sympathiques. Il accuse Nelson d'avoir toujours supputé ce que chaque blessure lui rapporterait en donations et croix (1). Wellington n'est guère à ses yeux qu'un « héros de hasard », et c'est avec un sourire d'ironie qu'il cite le mot de M^{me} de Staël sur lui (2), admirant la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner « un être aussi séductible. » Pitt éveille en lui une certaine admiration — il pourrait être sûr du ministère des Finances si Stendhal avait un royaume à gouverner, — mais il ne l'en tient pas moins pour un fameux fripon, oppresseur du peuple, chargeant les pauvres d'impôts excessifs pour subvenir aux frais d'une guerre dont l'aristocratie seule profitera. En somme Stendhal, qui ne prodigue pas ses éloges, ne voit de vraiment admirable en Angleterre que Canning. Mais par contre, l'estime dont il le comble est sans réserves. Quant aux souverains, il ne trouve pas qu'ils vaillent la peine

1. Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu.

2. Dix ans plus tôt, le Parlement avait passé un *bill* par lequel il était désormais impossible à un soldat de se procurer ses galons à prix d'argent.

qu'on en parle, si ce n'est pour rapporter le dernier bruit sur la reine Caroline — « la catin la plus ignoble des trois royaumes » comme il l'appelle — ou pour faire part à un correspondant d'un scandale sur la reine Victoria amoureuse d'un de ses ministres.

Il s'est aussi formé une opinion sur les questions qui, à cette époque, préoccupaient l'Angleterre. Il y a d'abord la question de punition dans l'armée. Faut-il, ne faut-il pas supprimer les coups de bâton ? Si vous les supprimez, c'est-à-dire si vous ôtez aux soldats la crainte, il faut leur donner l'espoir de devenir officiers s'ils se distinguent, comme on le fait en France. La peur et l'espérance sont des mobiles puissants. Sans l'un des deux l'homme ne marche pas et assurément l'espérance est l'aiguillon le plus fort (1).

Puis, se servant, dit-il, des observations d'un ami — serait-ce de celles de son professeur d'anglais Stritch, irlandais de naissance ? — il veut résoudre la difficulté de l'*absenteeism* en Irlande, rappelant, à la honte de l'Angleterre, la misère des paysans, avilis et hébétés, écrasés de travail et pourtant mourant de faim (2). C'est une question maintes fois rebattue et

1. La punition corporelle fut définitivement abolie dans l'armée anglaise en 1881.

2. Stendhal écrit ceci en 1822 (*de L'Amour*, p. 143). L'année 1820 (et par suite 1821, 1822), avait été particulièrement dure pour l'Irlande. Les paysans mouraient en grand nombre,

d'un intérêt aussi palpitant aujourd'hui qu'au temps de Stendhal. La solution qu'il y trouve n'a probablement jamais été proposée ni avant lui, ni après. Elle est assez curieuse pour valoir la peine d'être citée. Il lui paraît, en comparant l'Irlande avec la Sicile, que cette dernière autant et plus que l'Irlande est « gouvernée par des fous au seul profit du petit nombre » ; toutefois elle est heureuse, infiniment plus heureuse que l'Irlande. Et pourquoi ? C'est qu'elle ne connaît pas le joug du prêtre ; la religion n'a pas miné sa gaieté : elle garde au moins pour sa consolation l'amour et la volupté. Que l'Irlande se fasse païenne et elle apprendra à connaître le bonheur, même si ses maux politiques ne sont pas guéris (1). C'était décider avec une certaine désinvolture d'une question qu'on cherche à résoudre depuis des siècles.

Du reste, les opinions politiques de Beyle sont souvent plus intéressantes par leur originalité et leur caractère stendhalien que par la possibilité de leurs applications pratiques. Ce qu'il a fait de plus digne

soit de la peste, soit de la faim. Il y avait disette de pommes de terre, et comme c'était la seule nourriture d'une grande proportion des paysans, ceux-ci n'avaient d'autre choix que la mort.

1. Le dévouement absolu du paysan irlandais à l'Eglise catholique est chose trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler, afin qu'on apprécie toute l'originalité de la proposition de Stendhal.

de notice, c'est peut-être de prévoir l'entente entre la France et l'Angleterre. A un moment où les deux pays se regardaient d'assez mauvais œil, il osa dire que toute cause d'hostilité avait disparu entre eux, et que dans un avenir peut-être proche, peut-être lointain, une estime profonde les unirait. Pour sa part, il a noblement travaillé en vue de cette fin. Il n'a jamais manqué une occasion de flétrir la haine inintelligente qui n'était encore que trop répandue, et de faire voir tous les avantages qui résulteraient pour les deux pays d'une amitié étroite et stable. Cela vaut certainement mieux que son jugement sur Wellington et le remède original qu'il propose aux maux de l'Irlande.

Ses observations sur l'état social de l'Angleterre nous paraissent moins dictées par la fantaisie. Il avait eu l'occasion, lors de son voyage de 1826, d'étudier de près la justice du pays. Quelle meilleure initiation à ses mystères que d'aller en tournée avec un avocat distingué, qui expliquera tous les rouages de la machine ? La conclusion à laquelle il arrive, c'est que l'Angleterre est le premier pays du monde pour la justice, le seul où elle ne soit pas vénale (1). Mais cette justice si admirable, si impartiale n'est pas pour les pauvres. « Le malheureux qui vit de sa journée est plus esclave qu'à Maroc (2) ». Non pas que les

1. Lettre à Sutton Sharpe, 14 août 1827.

2. *Corr. inéd.*, 15 sept. 1826.

lois ne s'appliquent qu'aux riches, mais parce que la justice est trop chère, de sorte que celui qui n'aura pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche pour commencer un procès est virtuellement hors la loi. Alors il n'a que deux ressources. Si l'injustice dont il se plaint est assez intéressante pour mériter d'être mise dans un journal, il peut espérer la voir réparée sans plus de démarches, tellement l'aristocratie a peur de la publicité. Ou bien, la plainte est si bonne qu'il est sûr de la gagner. Dans ce cas, il trouvera peut-être un procureur, qui entreprendra le procès dans la certitude d'être payé par la partie défenderesse, condamnée aux dépens.

C'est un fait avéré que la cherté de la justice en Angleterre, mais Stendhal se plaît à ce tableau du misérable mis par sa pénurie hors la loi, et il outre un peu la vérité. « Un paysan qui se trouve seul dans un bois après le soleil couché, dit-il, peut être jeté en prison pour un an, car il effraie les lièvres. » Ce qui est pour le moins exagéré (1).

1. *Cor. inéd.*, 15 sept. 1826. Voici la loi :

« Of Hares ». If any person shall knowingly and wilfully kill, take, or destroy, or use any gun, dog, snare, net, or other engine, with intent to kill, take or destroy any hare in the night, or in the day time upon a Sunday or Christmas day ; he shall on conviction on oath of one witness before one justice forfeit for the first offence not exceeding £ 20 nor less than £ 10, and for the second offence not exceeding £ 30 nor less than £ 20 (in either case 3 months imprisonment if not paid).

Premier pays du monde pour la justice, l'Angleterre a aussi la meilleure police, et Stendhal souhaiterait en voir une aussi bonne à Paris (1).

Mais la grande supériorité de l'Angleterre, ce sont sans nul doute ses manufactures. Elle est par excellence la fabricante de l'Europe. On ne s'attendrait pas à voir Stendhal s'enthousiasmer pour cette qualité si essentiellement pratique. Aussi ne le fait-il pas. Mais il lui arrive, quand il a passé trop longtemps parmi les petites bourgeoisies et mesquines de la province, de regretter l'activité industrielle des villes d'Angleterre. Saturé qu'il est de vie simple et monotone, Le Havre lui plaît par cela seul qu'il est « la plus exacte copie de l'Angleterre que la France puisse montrer » (2). Il va presque sans dire que tous les personnages de ses romans font venir de l'Angleterre leurs meubles, leurs vêtements, leurs objets de toilette, jusqu'à leur papier à lettre et leurs

And if it shall appear that such offender hath already been convicted of a first and second offence, in such case justice shall commit him to the common gaol or house of correction till the next quarter session, ... and if upon indictment the offender shall be convicted, he shall forfeit and pay in court the sum of £50; and if he shall neglect or refuse to pay the same, he shall be committed to the common gaol or house of correction, for not less than 6 nor more than 12 calendar months.

(Richard Burn. *The Justice of the Peace*. Article Of Hares.)

1. *Mém. d'un Touriste*, I, 296.

2. *Mém. d'un Touriste*, II, 72.

voitures. La mode l'exigeait (1). Admirable pour l'administration de la justice, pour la police, pour ses manufactures, l'Angleterre ne s'entend pourtant pas à tout.

Mais ce qui est d'une importance bien autrement grande c'est l'injuste division de richesses, avec tous les maux qu'elle entraîne. Ainsi la vie sociale en Angleterre présente d'un côté le luxe effréné des riches, de l'autre la misère honteuse des pauvres. Les impôts excessifs sont un véritable fléau, et ils sont payés surtout par les basses classes, car l'Angleterre est gouvernée au profit des riches « le tout suivant les règles de la morale soi-disant biblique ». C'est Pitt qui a attaché cette pierre autour du cou du pauvre ouvrier, Pitt qui, en faisant la guerre à la France — et une guerre, remarquez-le bien, dans le seul intérêt des aristocrates — a triplé la dette nationale, de sorte qu'elle absorbe les deux tiers des impôts (2). Outre

1. Voir Gibbins. *Industrial History of England*, p. 176. Even Napoleon, in spite of all his edicts directed against English trade, was fain to clothe his soldiers in Yorkshire stuffs when he led them to Moscou... During the progress of the Great War, England had definitely become the workshop of the world.

2. *Corr. Inéd.*, 14 août 1826.

La dette nationale qui était en 1793 de 247.874.438 livres sterling, s'éleva en 1815 jusqu'à 861.039.049 livres sterling. (Voir Gibbins, 173). Quant à Pitt, Stendhal répète constamment qu'il chercha la guerre contre la France, et que la faute lui en revient. Voir là-dessus Rosebery. *Pitt* (p. 118). It is

l'argent qui est englouti par la dette, de vastes sommes sont payées, sous un prétexte ou un autre, comme salaires de fonctions, pensions, bénéfices, sinécures, aux familles aristocratiques (1). Comme les pairs croient de bonne foi qu'ils ont le droit de gouverner le reste de la nation de façon à y trouver leur propre avantage, c'est le paysan et l'ouvrier qui doivent payer. Ce sont les choses nécessaires à la vie qui sont taxées et non pas les objets de luxe (2).

Ils ne s'en révoltent pas, parce que le prêtre, souvent frère cadet d'un lord, ou son ancien précepteur, leur enseigne à respecter, à aimer même l'aristocratie. Ils la regardent comme un des remparts de la constitution : on le leur a dit et ils le croient.

probable that on the continent of Europe he still stands higher than any of his contemporaries, as having headed the great league against France. Never was there a more involuntary distinction. If we can fancy lord Eldon complimented for his performance at the Carmagnole, or Wycherley upon his theology, we can form some idea of the feelings with which Pitt would have regarded such a reputation... There was no man in England more resolutely determined on peace, and non-intervention.

1. Stendhal cite des exemples : Lord Westmoreland qui prélève sur le revenu public 50.650 livres sterling ; lord Waterford qui en reçoit 53.265 ; lord Bute et sa famille 64.891 (*Rac. et Shake*, 262).

2. Gibbins. *Industrial Hist.*, p. 173. Taxation fell with special severity upon the poor, since taxes were placed on every necessity and convenience of daily life. Even as late as 1841, there were 1200 articles on the customs tariff.

Telle est la force d'une idée, qu'ils travaillent douze, même quinze heures par jour, sans s'aviser de murmurer contre leur sort.

Quelle alternative s'offre, en effet, à eux ? Il leur faut ou bien accepter ce travail acharné, avilissant, criminel, ou bien mourir dans la rue. Les ouvriers de Manchester gagnent quatre schellings par jour, dit Stendhal et grâce aux impôts en vigueur depuis 1792, c'est à peine si leurs gages leur procurent de quoi vivre (1). S'ils travaillaient dix heures au lieu de quatorze, leur journée ne suffirait pas même à leurs modestes besoins. Pourtant leur maître ne peut leur donner davantage. S'il payait plus cher ses ouvriers il faudrait augmenter le prix de ses produits apportés sur le continent : et cela couperait court tout de suite à son commerce. Tant que les aristocrates continueront à regarder la classe ouvrière comme une mine de richesses, qu'il leur est loisible d'exploiter dans leur propre intérêt, l'ouvrier anglais sera l'être le plus hébété, le plus malheureux, le plus esclave de la terre. Il ne peut dire qu'il ait une vie à lui, puisqu'il n'a pas un seul instant de loisirs. Il appartient à celui qui l'emploie, il est sa chose, sa ma-

1. En 1817 les tisserands gagnaient 4 schellings 3 1/2 pence par semaine et non pas par jour : les fileurs gagnaient de 24 à 26 schellings par semaine. Voir Gibbons 194. *The material conditions of the working class of England were at this time at the lowest depths of poverty and degradation.*

chine. Il a définitivement perdu sa liberté le jour de la bataille de Waterloo. C'est alors, écrit Stendhal « que les nobles et les riches de toute espèce ont définitivement signé ce traité d'alliance offensive et défensive contre *les pauvres et les travailleurs* (1) ». Désormais, c'est un galérien et rien de plus.

Mais quel sera l'avenir de l'Angleterre ? Il est évident que le moment où la question sera tranchée est proche, et l'on ignore la nouvelle forme que le gouvernement revêtira quand la crise sera passée. Ou bien l'Angleterre sera vers 1880 un royaume où les travailleurs se laisseront exploiter à plaisir par le roi, les nobles et les prêtres ; ou bien une république, dirigée par un simple président, comme aux

1. C'est aussi l'avis des meilleurs historiens anglais. Voir Green : *Short History of the English people*, 805. It is indeed from the fatal years which lie between the peace of Amiens and Waterloo that we must date that war of classes, that social severance between rich and poor, between employers and employed, which still forms the great difficulty of English politics.

Gibbins dit (194) : « Thousands of homes were starved, in order to find the means for the great war, the cost of which was really supported by the labour of those who toiled on and earned the wealth that was lavished freely by the Government. The enormous taxation and the gigantic loans came from the store of accumulated capital which the employers wrung from the poor wages of labour, or which the landlords extracted from the growing gains of their tenants. »

Etats-Unis (1). L'Angleterre en est au moment d'une révolution ; il n'y a plus à balancer (2)

Stendhal ne se trompe pas entièrement, mais cette révolution qu'il prévoit déjà en 1817 prendra une direction qu'il ne devine pas : il n'y aura pas les massacres atroces dont il parle, car c'est dans les *mass-meetings*, les assemblées politiques, et les deux Chambres que la bataille se livrera, et son triomphe sera le Réform-Bill de 1832.

1. *De l'Angleterre et de l'esprit anglais.*

2. Jetant un coup d'œil dans l'avenir, Stendhal s'écrit : On parlera ainsi de l'Angleterre en 1880. Après avoir entr'ouvert à la liberté les yeux de l'Europe, elle la perdit pour elle-même vers 1794, sous un roi sans vertu et par un scélérat habile et orgueilleux (M. Pitt)... Elle eut encore quelques habitudes de liberté jusqu'en 1830, mais depuis longtemps le bonheur avait entièrement disparu du sein d'un peuple sombre, religieux, féroce et travaillé par des lois monétairement atroces.

Alors éclata une révolution sans exemple par le nombre des massacres.

L'Amérique, avec une population double de celle de l'Angleterre, et une position bien autrement inattaquable que la Russie, réduisit facilement sa superbe rivale au rang de puissance de 3^e ordre.

Elle est maintenant heureuse sous un roi constitutionnel par force, qui meurt d'envie d'être absolu, mais qui n'y parviendra jamais... (*De l'Angleterre et de l'esprit anglais*).

CHAPITRE IV

L'Anglais d'après Stendhal : son esprit, son caractère, ses mœurs

Il va sans dire que ce qui intéresse Stendhal dans l'Angleterre, c'est l'Anglais. Son étude capitale a toujours porté sur l'homme — sur l'homme vivant de préférence, qu'il a connu et observé d'un bout de l'Europe à l'autre, dans les salons de Paris et à travers les steppes de la Russie, sous le ciel bleu de l'Italie et les brouillards de la Tamise. Il l'étudie sans émotion, n'éprouvant pas plus de répugnance ni de dégoût à la vue de toutes les bassesses et les infirmités qu'il lui découvre que n'en ressent le naturaliste, appliquant son microscope à un affreux petit microbe. Et non content de le suivre, « depuis Naples jusqu'à Moscou », il parcourt toute l'échelle sociale, fréquentant les mondes les plus divers. Homme d'Etat et voleur italien : respectable bour-

geois de province et chevalier d'industrie sur le pavé de Paris : grande dame, petite bourgeoise et fille : il les a tous connus et de près : tous, sans s'en douter, ont été l'objet de ses études psychologiques.

Ses lectures sont faites dans le même esprit. Il étudie la physiologie dans Cabanis, la métaphysique dans Destutt de Tracy ; la littérature d'imagination n'a de valeur pour lui qu'en tant qu'elle l'avance dans la connaissance de la nature humaine.

Ses goûts, ses études, les hasards de sa vie : tout contribue donc à faire de lui un observateur attentif, intéressé, richement informé. Mais, pour être psychologue, il ne s'agit pas seulement de constater ou de vérifier des faits : il faut pénétrer plus avant, et comprendre quelque chose « au jeu de la machine ». Stendhal a-t-il été cet observateur non seulement éveillé, mais intelligent, qui sait lier ensemble ses idées et chercher le pourquoi et le comment des choses ? Une seule de ses lignes suffit pour répondre à cette question : « L'homme est le produit du climat et du gouvernement. » Quel lieu commun pour nous aujourd'hui, que cette constatation. Mais une idée n'est pas banale dès son début, et sans Stendhal, il est permis de croire que Taine n'aurait pas énoncé sa fameuse théorie sur les milieux. Certes, il ne faut rien exagérer. Montesquieu avait écrit avant Stendhal ; et, si l'on veut savoir jusqu'à quel point Stendhal est empreint de ses idées et de son

génie, on n'a qu'à ouvrir l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Il n'y a pas jusqu'à la marche de l'ouvrage, la coupe des chapitres, l'exactitude de la pensée et la netteté du style qui ne rappellent les écrits de cet homme d'esprit que « toute l'Europe en se cotisant ne saurait égaler ». C'est Stendhal qui émet cette affirmation tant soit peu hardie, revendication certaine de parenté intellectuelle, puisque, au dire de l'auteur même, « toute admiration est un brevet de ressemblance ». Il est possible, il est même sûr, que Stendhal ait trouvé dans Montesquieu ses théories sur les climats et les gouvernements, dont Taine s'emparera plus tard. Le mérite qui en revient à Stendhal n'est donc pas d'avoir trouvé une idée neuve — il y en a peu de nos jours — mais d'avoir reconnu la justesse d'une théorie qui ne courait pas les rues. Et il la fait sienne en s'en servant.

Le monde moral n'est pas pour lui comme pour Champfort « le produit des caprices d'un diable devenu fou ». Qu'il soit mauvais, ce n'est pas Stendhal qui dira le contraire. Mais pour qui tient compte du climat et du gouvernement tout s'explique, s'éclaire, s'enchaîne.

Importance du milieu : voilà l'idée fondamentale, qui est la base, comme nous allons le voir, de toutes ses observations sur le caractère anglais. Non content de constater il éclaire, et c'est là en grande partie sa supériorité. Quelquefois il fait son raisonnement

tout haut : le plus souvent, comme il n'est pas là pour « faire l'éducation des sots » (c'est M. de Stendhal qui parle) il nous le laisse faire nous-mêmes. C'est ce qui a fait dire à certains de ses critiques qu'il a eu une idée heureuse, et que ne sachant qu'en faire, il s'est borné à l'énoncer. Comme il trouve ennuyeux de faire voir les rouages de son esprit, on en a déduit qu'il fonctionne sans rouages.

Cette façon de contrôler ses observations par ses théories, ses théories par ses observations, a le mérite d'être la seule vraie méthode pour qui prétend voir juste. Elle en a un second d'un ordre sans doute inférieur, mais qui nous est précieux parce qu'il nous fournit la clef de maintes difficultés. Nous savons que la manière d'écrire de Stendhal, si différente de celle du vulgaire professionnel, consistait à noter ses idées à mesure qu'elles lui venaient, sans se soucier de ses lecteurs. Tant pis pour eux, s'ils ne peuvent le suivre. Il nous faudrait désespérer de faire de ses observations sans liaison, sans suite, un tout quelque peu cohérent, si nous ne savions pas déjà qu'elles ont toutes une base commune. Pour nous, qui connaissons cette base, il ne reste plus qu'à mettre les pierres de l'édifice dans leur place.

Nous allons tâcher de donner, sous une forme succincte et logique, les idées de Stendhal sur les Anglais de son temps. Mais détournons un instant

les yeux de l'Angleterre, pour regarder l'Anglais à l'étranger. C'est un être à part qu'il serait injuste de confondre avec l'Anglais de l'Angleterre. Le même homme, qui serait charmant chez lui, met de l'emphase à montrer, et cela dès l'instant où il met le pied à l'étranger, tous les ridicules qui lui sont échus en partage. C'est l'avis de Stendhal, et c'est assez l'avis de tout le monde. Stendhal a eu de copieuses occasions d'étudier ces Anglais-là en Italie, où leur présence n'était guère faite pour lui plaire. Il se plaint que toutes les églises soient encombrées d'Anglais (1), que Florence ne soit qu'un musée d'étrangers (2) qui y transportent leurs usages ; que l'on ne puisse plus avoir de place au théâtre, grâce aux Anglais qui accaparent tout (3), que, pour tout dire, on fasse en Italie un voyage en Angleterre. Et ce n'est pas la peine. Cela rappelle la jolie réponse du Fantasio de Musset à Spark qui lui conseille de voyager en Angleterre pour se désennuyer : « J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie ? J'aime autant les voir ici que chez eux. » On comprend qu'il fût contrariant pour Stendhal de trouver des Anglais quand il allait voir des Italiens. Il s'en venge, en faisant aux voyageurs anglais tous les reproches qui

1. *Rome, Naples et Florence*, 25 décembre.

2. *Rome, Naples et Florence*, 28 janvier.

3. *Loc. cit.*, 12 décembre.

circulent sur leur compte depuis que Voltaire accabla de son ironie le

Parfait Anglais, voyageant sans dessin,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les saints et leurs reliques.
De tout Français, c'est l'ennemi mortel
Et son nom est Christophe d'Arondel,
Il parcourait tristement l'Italie ;
Et se sentant fort sujet à l'ennui
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse, encore lus impolie
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour
Douce la nuit, insolente le jour.

Stendhal leur en veut de leur tristesse, de ces figures « aux yeux mornes et aux lèvres primes » (1) que l'on rencontre partout en Italie (2). Comment en

1. *Mém. d'un touriste*, II, 72. Stendhal écrit *primes*. C'est peut-être *prim* qu'il veut dire ?

2. Les met-on en présence d'une chose charmante, ils se disent : « Je ne jouis pas de ce plaisir, et cependant combien je serai malheureux lorsque je serai hors d'état de le goûter ! Quels regrets atroces troubleront mon âme ! » Ce sont des gens incapables de sentir la joie, et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*. Si on laisse sa liberté à un Anglais qui est dans cette disposition, et qu'on ne s'occupe pas de lui, son chagrin redouble, et le soir il est capable de faire une scène à sa femme. Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et d'amitié, cherchez-vous

effet ne s'ennuieraient-ils pas ? L'idée qu'ils se font d'un voyage en Italie les met dans l'impossibilité d'y trouver aucun plaisir. Totalelement dépourvus de goût artistique, ils visitent, puisque c'est un devoir, les musées et les monuments, carnet en main, plongés dans leurs guides, s'arrêtant tout juste le temps de pousser les exclamations admiratives qu'ils croient de rigueur. Du reste, leur ignorance est sans bornes. « Par Dieu ! s'écrie l'Anglais, à la vue du Colysée, où travaillent une centaine de maçons à consolider quelque pan de mur ébranlé par les pluies. Par Dieu ! le Colysée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît : il sera magnifique quand il l'auront fini. » (1). Si les Italiens les regardent comme des pigeons très bons à plumer, doit-on les plaindre ?

Ils ne comprennent rien à rien. Les mœurs du pays et le caractère italien leur restent aussi inintelligibles que les beaux-arts. Après un séjour pendant lequel ils ont mené autant que possible la vie anglaise, ils quittent l'Italie, maudissant les mœurs italiennes,

à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'animation que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais en lui montrant clairement que son âme manque de ce feu qu'il voit dans la vôtre, et dont il est jaloux. *Prom. dans Rome*, I, 272.

1. *Prom. dans Rome*, I, 325.

qu'ils ne connaissent — quand ils les connaissent — que par leurs rapports avec la plus basse classe. « Quelque esprit qu'aient ces messieurs, dit Stendhal, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs *autrement qu'en Angleterre*. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers (1). » Par conséquent, les usages italiens les enragent.

Mais les Italiens la leur rendent belle. Si Rome se trouve fort heureux de l'invasion des Anglais, apportant avec eux de l'argent, si nécessaire pour la basse classe, des nouvelles du jour, si goûtées dans les classes supérieures, l'accueil qu'elle leur fait n'en est pas plus cordial. Les paysans les détestent franchement, le beau monde se moque de leurs ridicules. Non pas sans cause. Très avares en fait de pourboires, dépensant leur argent sans grâce, marchandant tout, les tableaux comme le reste, leur insolence et leur mauvaise humeur leur ont valu la haine et le mépris de tous leurs inférieurs. Faut-il après cela s'étonner, si le peuple ne pense qu'à les exploiter : *Ne hanno* (ils en ont) dit le Romain, en parlant des Anglais ; sans trouver même nécessaire de prononcer le mot *or* (2).

1. *Prom. dans Rome*, I, 271.

2. Voir *Revue bleue*, 30 décembre 1905. Un chapitre inédit des *Prom. dans Rome* : « Les Anglais à Rome ».

« Un Anglais que je pourrais nommer va chez un (peintre)

Leurs succès ne sont d'ailleurs pas brillants dans les salons italiens. Ils déplaisent dès le premier instant par un air de méfiance toujours empreint sur leur figure, et qui fait une impression difficile à effacer sur l'Italien nerveux et sensible. D'ailleurs, leur hostilité à toute gaieté, leur air découragé n'est guère pour plaire dans une société pleine de feu, de passion, de bonne envie de s'amuser.

Ajoutez à cela leur « métalent » complet de se lier, et l'on comprendra pourquoi les Anglais en Italie restent toujours et éternellement étrangers.

Voyons maintenant l'Anglais chez lui, étudions son esprit, son caractère, ses mœurs, tâchons de l'expliquer par le milieu où il vit et où ont vécu ses pères.

Pour ce qui est de l'esprit, il lui est impossible d'en avoir. La constitution de son pays, le travail excessif qui est nécessairement son partage, le protestantisme qui le tient sous son empire : tout s'y oppose. Comment avoir de l'esprit, quand il faut toute la journée s'occuper d'intérêts sérieux, parler

marchander un petit tableau. — Quel est le prix ? — Quarante louis. — Monsieur, combien avez-vous mis de temps à le faire ? — Douze jours. — Eh bien, monsieur, je vous en donne 144 francs ; il me semble que 12 francs par jour, c'est assez payé. L'artiste, indigné et humilié, retourna son tableau contre le mur, tourna le dos au riche Anglais, et alla se remettre à peindre. »

politique, vaquer aux affaires publiques ? Comment avoir de l'esprit quand on manque de loisirs pour tout ce qui n'est pas argent, à moins qu'on ne veuille mourir de faim dans la rue ? Et comment surtout avoir de l'esprit, quand on a le malheur d'être protestant, quand par conséquent on est nourri des images gigantesques, terribles de la Bible, si contraires à l'invention des idées agréables (1). Quand on est protestant, on est préoccupé uniquement de son salut éternel. Il y a tant de maladies et de choses tristes dans cette vie que rire n'est pas raisonnable ; les espérances que nous concevons sur l'autre vie sont si peu assurées, la perspective de l'enfer si effrayante, que la tête est plus remplie de sombres alarmes que de bons mots. Les *Lettres Persanes*, les *Mémoires de Beaumarchais* n'auraient jamais été écrits par des protestants.

C'est au point que les Anglais ne savent même pas apprécier l'esprit quand ils le rencontrent. « L'esprit et le génie perdent 25 o/o de leur valeur en abordant en Angleterre » écrit Stendhal, et il constate que l'aristocratie méprise les lettres, comme elle méprise les musiciens et les peintres, parce qu'elle est incapable de les comprendre.

Non pas que les Anglais soient inintelligents. Au

1. *Napoléon, de l'Italie*, etc. Chap. « De l'Angleterre et de l'esprit anglais ».

contraire, mais leur esprit ne ressemble pas à l'esprit français, et serait peu goûté hors de leur pays. Imaginez par exemple un Anglais doué d'autant d'esprit que le Président de Brosses, qui serait allé en Italie. Il eût laissé un voyage « hérissé d'idées d'*utilité publique*, d'idées de punition, d'*idées d'argent* » mais il n'aurait pas montré la vie du côté agréable comme fait le Président. Conséquence fâcheuse du régime parlementaire, qui force l'attention à ne se fixer que sur des choses sérieuses. Le petit pamphlet à la Voltaire, les délicieux articles du *Charivari*, sont intelligibles à l'Anglais, encore plus inimitables. « Tous les gens d'esprit d'Allemagne, d'Angleterre et même d'Italie, écrit Stendhal, se cotiseraient ensemble, qu'ils ne pourraient faire de tels articles (1). » Les Anglais comprennent en effet si peu l'esprit français, qu'ils rangent *Gil Blas* parmi les livres immoraux, et entrent en fureur aux chansons de Collé, de Pagnard, de Désaugiers prenant leur ironie légère pour de la méchanceté. Du reste, il leur est impossible d'apprécier l'ironie. Et Stendhal compare le Français au rossignol, perché sur un acacia en fleur, chantant gaiement, tandis que la taupe anglaise, s'avancant au bord de son trou, le regarde avec de la commisération, lui disant : « Il faut que vous soyez bien fou pour passer votre vie dans une posi-

1. *Mém. d'un touriste*, t. XXV.

tion aussi désagréable, posé sur une branche qu'agite le vent, et les yeux éblouis par cette effroyable lumière qui me fait mal à la tête ». Lequel avait tort ?... demande Stendhal, et il répond « Tous les deux » : il le répond, sans peut-être le croire.

Entièrement dépourvu de toutes les grâces de l'esprit, l'Anglais ne brille que par la raison, le bon sens, la logique, et encore cette logique, si admirable en finance, devient-elle confuse dès qu'on s'élève à des sujets « un peu abstraits et *qui directement ne produisent pas de l'argent* ». Pratique par excellence, dès qu'on parle à un Anglais de quelque théorie sublime, il vous répond : A quoi cela me servira-t-il aujourd'hui ? Il lui faut, continue Stendhal, une utilité *pratique et dans la journée* ». Il paraît manquer totalement de curiosité intellectuelle, être insensible aux doux plaisirs de l'esprit. Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'un homme peu intelligent. Il y a des imbéciles dans tous les pays, qui ne s'intéressent à rien. Mais les hommes d'esprit distingués sont justement ceux qui sont les victimes du système anglais de travail accablant. Par conséquent « tel homme fait pour raisonner sur le génie de Shakespeare, et de Cervantes, est marchand de fil de coton à Manchester. » Cela veut dire qu'il lui faut consacrer au coton toutes les forces de son intelligence.

« Les arts à l'Italie, l'esprit comique à la France,

la science à l'Allemagne, la raison à l'Angleterre : tel a été l'arrêt du destin, écrit Stendhal. Nous ne croyons pas que soit comme Italien, soit comme Français, il ait cherché querelle au destin.

Le pédantisme des Anglais lui fait horreur, car ce défaut n'est-il pas le pire de tous, le seul irrémédiable ? S'ennuyant un jour à une séance de l'Académie, il s'amuse à faire un tableau imaginaire de cette cérémonie comme elle se passerait à Edimbourg. « Au lieu d'être gaie, brillante, coquette, écrit-il, la séance serait ennuyeuse, mélancolique, puritaine. Le révérend M. Jarvis commencerait par faire un discours sur la religion des sauvages. Il serait suivi par un professeur, élevé à Oxford, qui parlerait pendant deux heures sur la mesure d'un pied dans un certain vers grec. Après cela, il faudrait venir à l'utile... et l'on nous ferait une longue dissertation sur la meilleure manière de semer et de cultiver les petits pois. Ensuite il y aurait une poésie sur un brouillard d'automne, planant sur un cimetière où l'auteur vient une nuit de déposer les restes de sa mère. La séance se terminerait par une discussion folâtre sur les avantages respectifs des voies ferrées et des canaux. (1) »

Augmentez encore la place faite aux idées raisonnables, et froides et vous saurez comment les Anglais

1. Nous traduisons librement d'un article de Stendhal, paru dans le *London Magazine*, août 1825.

comprennent l'art de la conversation. Voilà à peu près leur ton quand ils causent, mais il faut ajouter que s'ils ne savent pas parler, ils savent du moins se taire. Un Anglais passerait fort bien des journées entières en silence. C'est un trait qu'ont remarqué presque tous les voyageurs en Angleterre — dont Mérimée, qui écrit à l'*Inconnue* : « Nous sommes ici quatorze personnes. Dans la journée chacun s'en va de son côté. Le soir après le dîner, chacun prend un livre ou écrit des lettres. Causar et chercher à s'amuser les uns par les autres est chose inconnue aux Anglais. » (1) Pour sa part Stendhal aime autant le silence, qu'une conversation qui roule sur les petits pois.

Les mêmes causes qui font que l'Anglais ne peut pas avoir de l'esprit, l'empêchent de goûter les beaux-arts. La première condition pour les sentir c'est une âme passionnée, mais toutes les passions sont anéanties chez les Anglais par la dure nécessité du travail. D'ailleurs le protestantisme proscrit les passions, comme immorales. C'est tuer d'un coup toute disposition aux beaux-arts. S'il n'a pas senti le feu des passions, l'homme au goût le plus fin n'aperçoit les beaux-arts qu'au travers d'un voile. « Il voit, et ne voit pas ce qui a fait le principe. Plein de finesse, et d'une admirable sagacité pour

1. Mérimée. *Lettres à une Inconnue*, 22 août 1860.

tous les autres objets de l'attention humaine, dès qu'il arrive aux beaux-arts, il n'aperçoit plus que le matériel de la chose, il ne voit que la toile dans la peinture et que le physique des sons et leurs combinaisons diverses dans la musique (1). » Ce jugement s'explique par la manière de Stendhal, manière toute subjective, de goûter les arts. C'est en amoureux, non pas en artiste qu'il en jouit, y cherchant des échos d'amour, des souvenirs, de beaux rêves. Voilà ce qu'il veut dire quand il écrit : « Toute musique qui me laisse penser à la musique est médiocre pour moi. » Evidemment cette façon d'envisager les jouissances artistiques en exclut grand nombre de personnes, et entre autres toute la classe de ceux qui sont préoccupés uniquement de leurs affaires.

C'est une raison pour que la musique soit pour l'Anglais lettre close, et pourtant il l'aime. Il ne s'y entend nullement, il écoute avec un plaisir égal la bonne musique et la mauvaise, mais cela n'empêche pas qu'il y ait en lui une veine très considérable de sensibilité pour la musique. D'où vient-elle ? De la timidité innée des Anglais, de cette crainte de s'exposer au ridicule, qui comprime chez eux tous les épanchements de l'âme. Ils cachent soigneusement, honteusement même, toutes leurs émotions, (car on en peut avoir sans les manifester à la façon italienne) ; et

1. *Vie de Rossini*, p. 35.

ils prennent la musique pour confidente de leurs sentiments les plus intimes.

Quant à la peinture, l'Anglais se contente en général de la payer, sans s'en mêler autrement, n'ayant « ni le temps ni l'*aisance nécessaire* pour s'occuper de bagatelles comme les arts » (1). Il estime un tableau d'après le coloris. Pourtant si cette habitude de travail à outrance lui en laissait le loisir, il comprendrait Michel-Ange. « Je comprends, écrit Stendhal, que les brouillards de la Hollande et de l'Allemagne avec leurs gouvernements minutieux, ne sentent pas Michel-Ange. Mais les Anglais m'étonnent : le plus énergique des peuples devrait sentir le plus énergique des peintres (2). » Cela s'explique peut-être par le penchant général en Angleterre pour la mélancolie et l'architecture gothique - résultat du climat.

Malgré le manque de goût qui les a toujours caractérisés, ils commencent à sortir de leur ignorance barbare, et à moins qu'une révolution ne vienne y couper court, une école anglaise de peinture parviendra peut-être à naître. Déjà elle peut nommer quelques peintres distingués : West, Lawrence, Cons-

1. C'est aussi l'avis de Mérimée : « Tout ce qui peut se faire avec de l'argent, du bon sens et de la patience, ils le font; mais ils se doutent des arts comme mon chat. » (*Lettres à une inconnue*. Londres, 1^{er} juin 1850.)

2. *Hist. de la peinture en Italie*, 373.

table. Non pas qu'ils aient du vrai génie. Reynolds est à vrai dire le seul peintre qu'ait eu l'Angleterre : Lawrence, « l'étonnant sir Thomas Lawrence » n'a que le seul mérite de savoir rendre l'expression des yeux et encore est-il inférieur à Ingres. Constable vaut bien mieux. Malgré sa négligence et son manque d'idéal, il charme par la naïveté de couleur et la vérité de sa peinture. « Je voudrais cependant, ajoute Stendhal, que le miroir fût placé vis-à-vis un site magnifique... et non pas vis-à-vis une charrette de foin, qui traverse à gué un canal d'eau dormante. » C'était mettre tout de suite le doigt sur la plaie du goût anglais. On lui a assez souvent reproché depuis, soit en littérature, soit en peinture, son manque d'élévation.

Impuissant à avoir de l'esprit, mais intelligent, raisonnable, peu sensible aux beaux-arts, surtout à la peinture : tel est le jugement que prononce Stendhal sur le peuple qu'il juge.

Pour bien comprendre le caractère anglais et les mœurs anglaises il nous faut remonter à leurs sources profondes : celles-ci sont cachées dans les traditions du pays. L'Angleterre est sous le joug de deux institutions qui se soutiennent mutuellement : l'Eglise et l'aristocratie. L'Eglise enseigne au peuple à vénérer l'aristocratie, et en revanche les aristocrates protègent les prétentions ecclésiastiques. Il suffit d'un regard superficiel pour constater le rôle malfaisant et

tout-puissant que les deux institutions jouent dans la vie quotidienne. L'une dispose des heures de travail de la nation, l'autre de ses heures de loisir. L'aristocratie, exploitant les basses classes, gouvernant le pays à son seul profit, forçant l'homme à travailler quatorze heures par jour ; l'Eglise, fort respectée dans une nation naturellement religieuse, profitant de son prestige pour se rendre maîtresse de la vie privée de l'homme : voilà les deux forces qui ont formé le caractère anglais, en formant les mœurs nationales.

On a déjà vu toute la place faite au travail dans la vie anglaise. Voyons maintenant jusqu'à quel point les habitudes du pays sont dictées par l'Eglise. Son empire est indicible. L'Angleterre, c'est le seul pays du monde où il y ait encore de la religion, le seul où on lise encore la Bible, mais en revanche elle a assez de piété pour en dispenser tous les autres. C'est au point qu'on trouverait difficilement une page dans les trente journaux littéraires de l'Angleterre qui ne soit sanctifiée par quelque allusion à la Bible (1). Cette influence se montre de la façon la plus funeste dans la manière anglaise de passer le dimanche. Que dire de ce jour où toute espèce de plaisir est défendue, où c'est un péché irrémissible que de s'amuser un peu — se promener

1. *Vie de Rossini*, p. 239

à pied par exemple, ou aller à la campagne — où l'on passe son temps à chanter des psaumes ou à lire ce recueil de contes souvent atroce et d'odes sublimes, nommé la Bible ? (1). La religion gâte un jour sur sept, et détruit la septième partie du bonheur possible. L'imagination ne peut même pas concevoir le dernier ridicule auquel cette habitude peut atteindre. Stendhal raconte qu'allant un dimanche matin à l'église, l'ami écossais avec lequel il se trouvait lui dit : Ne marchons pas si vite, nous aurions l'air de nous promener ; ce qui veut dire rompre le sabbat. Et cela, ajoute Stendhal, « chez un peuple qui, les six autres jours de la semaine, est écrasé de travail ». Mais le dimanche de Londres n'est rien auprès de celui des Ecossais. Ce jour, destiné à honorer le ciel, est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre, dit Stendhal. La religion ainsi comprise devient de la superstition toute pure, mais une superstition fort utile à ceux qui sont placés à la tête des affaires. Elle leur met entre les mains un excellent moyen de mener le peuple.

Quant à l'influence de ce moyen sur le caractère anglais, elle est moins excellente, et la double tyrannie de l'Eglise et de l'aristocratie explique les défauts les plus saillants du caractère national. Tel le culte exagéré du rang et de l'argent reproché aux Anglais.

1. *Corr. Inéd.*, 14 août 1826.

L'Anglais ne vit que d'idées de rang, l'unique affaire de sa vie est de tâcher de grimper au rang supérieur, et de ne pas laisser envahir le sien : il a un respect qui va jusqu'à la folie pour l'aristocratie. « J'ai vu en Angleterre le peuple, dit Stendhal, qui se rendait à un *meeting* où Cobbett devait parler, ne pas oser se placer sur les charrettes qui avaient amené les denrées au marché. Le cordonnier anglais disait avec un profond respect : Ces places sont réservées pour les *gentlemen* (1). » Cela serait-il seulement possible dans aucun autre pays du monde ?

L'ouvrier cède le pas au *gentleman* ; le bourgeois, avec une révérente attention, cherche dans son journal l'annonce du rout de milord tel, et du grand dîner donné à une *partie choisie* par milady une telle, qu'il n'a jamais même vue.

L'habitude anglaise de créer des majorats vient de ce même faible pour l'aristocratie. Elle peut, selon le mot de Johnson, avoir ce grand avantage de ne faire qu'un sot par famille, mais ce n'est pas là sa raison d'être : elle est en réalité une des mille formes du culte du rang, dont toute la société, du haut jusqu'en bas est saturée. Ce sentiment perce partout. « Un Anglais me disait à Londres, » raconte Stendhal « en me parlant de sa maîtresse avec ravissement : Il n'y a chez elle

1. Rome, Naples et Florence, 18 août.

rien de vulgaire ! (1) Il me faudrait huit jours pour faire comprendre cette exclamation à un Milanais, mais une fois comprise, il en rirait de bien bon cœur. Je serais obligé de commencer par expliquer au Milanais comme quoi l'Angleterre est un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes, comme aux Indes. » C'est la cause de ce que Mérimée appelait la « hérissosserie des Anglais. » Un Anglais se gardera bien de parler à quelqu'un qui ne lui a pas été présenté, car il pourrait très bien se trouver que son voisin fût d'une classe différente de la sienne. Et quel désagrément si, de retour à Londres, ce voisin se croyait le droit de le saluer ! C'est le culte du rang dans tout son ridicule (2).

De ce même culte vient en grande partie l'amour de l'argent qu'on regarde comme la marque extérieure d'un haut rang. Et enfin si l'Anglais estime aussi l'argent en lui-même ce n'est pas chez lui un sentiment bas : il lui faut en avoir et en avoir beaucoup

1. Voir Taine. *Notes sur l'Angleterre* Un Anglais vous dit, en parlant de sa maîtresse : Venez chez *my little girl*, elle est tout à fait une *lady*.

2. Taine se moque plaisamment du snobisme anglais. Un marchand demande obséquieusement à une dame de bonnes façons et d'extérieur distingué : Quelle espèce de fromage patronnez-vous, madame ? — C'est qu'il est honorable pour une denrée d'obtenir la sanction aristocratique. A cet effet, on voit sur des boîtes de gâteaux, sur des pots de pommade : Adoptés par la nobility et la gentry. (*Notes sur l'Angleterre*. 261.)

afin de satisfaire aux conditions de vie et au niveau de luxe de son pays. Ce respect démesuré qu'il témoigne aux personnes riches est accordé, non pas à leur richesse, mais à la haute naissance dont il les gratifie.

Stendhal n'est pas assurément le premier observateur qui ait mis le doigt sur ce côté déplaisant du caractère anglais ; encore moins est-il le dernier. Mais aucun, que nous sachions, n'a tâché de l'expliquer. Pourtant il doit bien y avoir une explication. Stendhal pense l'avoir trouvée dans la timidité naturelle à l'Anglais, qui fait qu'il aime d'instinct la protection donnée par un rang. Il y a trouvé une sorte de refuge dans le passé et voilà que maintenant il oublie pourquoi le rang a du prix à ses yeux, tout en continuant à lui vouer un respect irraisonné et sans bornes. L'explication est pour le moins ingénieuse.

Si le snobisme anglais à l'égard du rang et de l'argent découle de la place importante qu'a prise dans le pays l'aristocratie, le second grand défaut national est la suite, non moins funeste, de la toute-puissance de l'Eglise.

Le *cant* paraît être un des vices indigènes de l'Angleterre, tout comme le snobisme, puisqu'on se trouve forcé de leur donner des noms anglais. En tout cas, il y est plus répandu que partout ailleurs. On sait la guerre acharnée que Stendhal lui a faite,

soutenu en cela par Byron et Shelley, ces deux autres ennemis de toute hypocrisie. On prétend qu'il est allé trop loin, et qu'il n'était pas souvent à proprement parler sincère. « Son besoin de scandaliser, écrit un critique, en fit un fanfaron de vices un peu puéril et un cynique souvent tout à fait ridicule. (1) » Et un autre critique ajoute : « L'ombre d'une idée morale le fait tressaillir, le soupçon d'un principe lui donne un accès d'hilarité folle, l'apparence d'un dogme lui inspire les plus amusantes colères... Est coupable de *cant* quiconque ose parler de règles et de principes, réclamer en faveur de Dieu outragé ou de la morale méconnue, prétendre qu'il est bon parfois de combattre un désir, et de sacrifier une sensation agréable, penser, sentir, vouloir, autrement que M. de Stendhal et ses amis. (2) » Toutefois le cant anglais est un fait trop bien avéré pour qu'on crie à l'injustice quand Stendhal le flétrit. Il dit qu'un vernis de la plus sale hypocrisie s'étend comme une lèpre sur les mœurs du pays, et que la presse en est toute imbue. Qu'entend-il cependant par ce mot *cant* ? Pour Mérimée, c'est le cocher écossais, répondant le dimanche quand son client réclame contre la double taxe : « Croyez-vous que je voudrais profaner le jour du seigneur pour

1. Faguet. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1892.

2. Caro. *Études morales sur le temps présent*.

moins ? (1) ». Voilà le cant religieux, et c'est le sens donné en général en Angleterre au mot. Mais Stendhal n'est pas si précis. On dirait que sa colère est trop sincère, pour qu'il exprime jamais sa pensée avec clarté. Il admet que ce qui ressemble au cant est parfois de la pudeur, dans lequel cas c'est un sentiment admirable. Puis il s'empporte sur-le-champ contre le cant des Anglais, qui n'aiment pas discuter des questions religieuses d'un certain genre : celles-ci par exemple : « Pourquoi, au moment où un assassin tue un homme, ne tombe-t-il pas mort aux pieds de sa victime ? » « Pourquoi la durée de la vie n'est-elle pas en proportion exacte avec le degré de vertu de chaque homme ? » Mais est-ce bien le cant qui les tient silencieux ?

Stendhal tombe plus juste quand il se moque du cant des Anglais, qui font punir un coiffeur pour avoir rasé un client le dimanche (et ce client, c'était son frère !), tandis qu'ils permettent à Wellington de piller en paix des nations étrangères. C'est bien de la sévérité d'un côté et bien de l'indulgence de l'autre. « Quant à nous autres Français, dit Stendhal, nous avons mis à sac Berlin, mais nous ne nous sommes pas modestement donnés comme le peuple le plus

1. « Do you think that for less I would pollute the Lord's Day ? »

Mérimée. *Une Correspondance inédite*, 12 octobre 1856.

moral de l'univers » (1), et il s'excuse ironiquement de ses propos légers, disant qu'il faut pardonner à un misérable Français qui n'est pas aussi vertueux qu'il l'aurait été si le hasard l'avait fait naître de l'autre côté du détroit.

C'est encore de l'union intime des pairs et des prêtres qu'est né le pouvoir tyrannique des convenances, qui menace d'ôter toute individualité à ce peuple autrefois si original. L'aristocratie et l'Eglise toute-puissante forment l'opinion publique, et gare à qui ne veut désormais se modeler sur un type conventionnel d'élégance et de bon ton, le type adopté par la haute société. C'est en singeant leurs mœurs, leurs opinions, jusqu'à la nuance de leurs cravates qu'on se donne pour ainsi dire un titre de « respectabilité » ; et l'on se méfie de celui qui ne suit pas la foule, comme d'un *outsider*.

L'opinion publique règne donc en tyran, et ce tyran est bien autrement gênant que les petits despotes de l'Italie.

L'Angleterre n'est plus le pays de la liberté, car toutes vos actions doivent se conformer aux mille convenances inventées par une société collet-monté et intolérante. A quoi sert la liberté politique, si on l'achète au prix de sa liberté individuelle ? Le plaisant marché ! L'Anglais se croit libre parce qu'il envoie des députés au Parlement, mais il est l'es-

1. *London Magazine*, sept. 1825.

clave de la peur — peur de manquer aux convenances, partant de paraître les ignorer, partant d'être *vulgaire*. Pas un Anglais sur cent n'ose être lui-même, se livrer à ses fantaisies, aller où il veut et quand il le veut, fréquenter le monde qui lui plaît, s'habiller suivant son goût personnel, dire ce qu'il pense et non pas ce que pense tout le monde, laisser s'épancher son caractère, dans toute son individualité. L'originalité se perd en Angleterre comme en France, et tous les jours le *cela se fait* ou *cela ne se fait pas* devient un arrêt de plus en plus sans appel.

Le type de bon ton qu'on a imaginé n'est remarquable que par sa fadeur. L'élément essentiel en est un sang-froid qu'il faut étaler dans toutes les circonstances de la vie, les plus tragiques comme les plus gaies. Ne paraître ému de rien, ne jamais témoigner de surprise, de joie, de chagrin, c'est tout le code social de l'Anglais. Avec de l'indifférence, on fait face à tout. Le pire, c'est que les Français aussi commencent à trouver que cela fait très bien, et veulent imiter leurs voisins. « Les écureuils un jour renoncèrent à leurs grâces et à folâtrer sur les branches des arbres ; ils descendirent à terre et prirent la démarche grave des moutons qu'ils voyaient paître. » (1). C'est assez d'une nation où l'on ne sait qu'être plein de dignité.

1. *Journal*, p. 332

Si c'est là l'Anglais normal, que dire de cet être ridicule, le *dandy*, qui est la charge du type conventionnel ? Sa grande affaire est de montrer de l'affectation dans l'action la plus simple, ou de prendre, dès que cette action a quelque importance, l'air de la mépriser. La couleur d'une cravate, la manière de tenir une canne, le degré d'empressement à témoigner envers telle ou telle personne, les lieux où l'on peut se montrer : voilà des choses sérieuses et auxquelles il est louable de s'intéresser. C'est seulement alors qu'il est permis de quitter son air d'être ennuyé de tout, et d'être supérieur à tout.

Quelquefois cet esclavage de la mode produit un type très différent : c'est l'homme timide (*bashful*), qui préfère vivre en ermite que d'encourir le ridicule qui pourrait l'atteindre s'il se montrait en quoi que ce fût différent des autres. Dès lors, il se réfugie en lui-même, vivant d'une vie à lui, souffrant horriblement quand il lui faut parler, se mettre en avant, attirer l'attention sur lui. Ce phénomène n'est pas rare. C'est assez dire les agréments de la société anglaise.

Ajoutez à cela la tristesse traditionnelle de la nation. C'est à la fois la suite de la religion protestante, d'un travail excessif, de l'inclémence du climat. La faute en est surtout au protestantisme. « Le climat est la même que celui de Kœnisberg, de Berlin, de Varsovie, villes qui sont loin de marquer par leur tristesse » dit Stendhal, hardiment. « Les classes

ouvrières y ont moins de sécurité et y boivent tout aussi peu de vin qu'en Angleterre ; elles sont beaucoup plus mal vêtues... Je ne vois qu'une différence : dans les pays gais on lit peu la Bible. (1) » Peut-être que si la religion ne les prédisposait déjà à des idées tristes, les Anglais seraient moins à la merci des noires suggestions de leur climat, et n'en seraient pas amenés à se suicider, les jours de brouillard et de pluie. Mais point de gaieté dans ce pays protestant. A Edimbourg les jeunes filles trouvent agréable de discuter avec les jeunes gens du mérite de tel ou tel prédicateur, en citant des fragments de son sermon ; et la conversation la plus entraînante qu'elles puissent imaginer roule sur l'utilité des sociétés bibliques et l'immoralité des Français.

Jamais un Anglais ne fait une chose parce qu'il y trouve du plaisir, mais parce que c'est son devoir. Cela est peut-être très estimable, mais c'est ennuyeux pour l'Anglais, et comme la tristesse est contagieuse, ennuyeux pour tout le monde. Il y a peu de gens qui savent apprécier ce genre de mérite. Il y en a peu mais il y en a. « Une maison *du haut* a fait venir précieusement d'Angleterre une *cuisinière sérieuse* écrit Stendhal de Genève : Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une cuisinière qui ne fait pas la cuisine à la légère : qu'importent les sensations gastronomiques

1. *De l'Amour*, p. 269.

à une famille qui entreprend de restaurer en Europe les grands intérêts monarchiques et religieux. Il s'agit d'une cuisinière qui ne rit jamais. Croiriez-vous à ce fait, ô lecteur bienveillant ! » (1) Malgré cela, les Anglais ne perdraient rien à diminuer un peu leur sérieux. Leur société serait plus agréable s'ils savaient rire à l'occasion, et on ne dirait plus avec Saint-Amant que l'Anglais est :

Si fait à la pendaison
Qu'au premier mal qu'il se forge
Il se pèse par la gorge
Aux poutres de sa maison.

« Depuis dix ans, dit Stendhal, la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castle-reagh, Samuel Romilly et Withbread se couper la gorge. (2) »

Mais l'Anglais n'apprendra jamais à envisager les choses du côté gai et à mettre un peu de joie, d'étourderie, de laisser-aller dans sa manière de voir et d'agir. C'est une victime de la pensée. Jamais il ne se livre. Se livrer à qui, à quoi ? Les habitudes de vie active et morale, dans lesquelles il est emmaillotté,

1. *Mémoires d'un Touriste*, II, 233.

2. *Corr. inéd.*, 12 février 1823.

le serrent trop. Il n'est plus capable de sortir de sa tristesse. Tel il est en Angleterre, tel en Italie, tel partout où il pénètre. « Rien au monde n'est capable de lui procurer *la vue du bonheur*, pas même sa place de *vice-président* d'une société biblique. »

Les Français s'acheminent à grands pas vers cet ennui qui est le fléau de l'Angleterre, apprenant de leurs voisins à raisonner avec gravité sur des choses sérieuses. Bientôt Paris sera aussi triste que Londres l'est actuellement. Mais alors que sera Londres ?

Si l'Anglais est triste, morose, renfermé en lui-même, on voit que c'est l'habitude de penser, et non pas une excessive sensibilité qui le fait souffrir. Cette sensibilité-là ne se trouve guère sous un climat comme celui de Londres, et parmi un peuple affairé. Tandis que la journée du jeune Français est occupée par vingt petites sensations, que l'Italien est esclave de deux ou trois, l'Anglais n'a qu'une sensation toutes les deux semaines, et s'ennuie en l'attendant. Sa sensibilité s'émousse, faute d'occasions pour s'exercer, car « l'âme est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint, s'il ne s'augmente. » Mais les sensations tendres ne s'allient guère avec la vie laborieuse, active, toute positive, telle que la pratiquent les Anglais. « Peu à peu le cœur de ces messieurs s'ossifie, dit Stendhal : le positif et l'utile sont tout pour eux et leur âme se ferme à celui de tous les sentiments qui a le plus

grand besoin de loisir, et qui rend le plus incapable de toute occupation raisonnable et suivie. (1) »

Culte démesuré du rang et de l'argent : hypocrisie sans limites : assujettissement à l'opinion publique : tristesse et sérieux exagéré : manque de sensibilité — voilà les défauts les plus saillants du caractère anglais.

Ses qualités s'expliquent comme ses vices, par les conditions sociales du pays. Ainsi, comme la vie est dure et qu'il faut un travail acharné pour en arracher sa subsistance, l'Anglais est réfléchi, exact ; il connaît le prix du temps et ne le gaspille pas en bagatelles ; il aime la lutte et la soutient avec une énergie fort rare de nos jours. C'est au fait le seul peuple au xix^e siècle qui sache encore vouloir, c'est-à-dire avoir des volontés longues et continues et mettre son orgueil à les mener à bonne fin, en ne se laissant jamais décourager par les difficultés. Les Anglais ont un mot spécial pour désigner le courage calme et plein de dignité qui sait souffrir, ne se laissant ébranler par aucun coup, faisant face avec un sang-froid impénétrable aux angoisses physiques et morales. Ils appellent cela *manliness*. C'est, selon Mérimée, un des défauts de la race saxonne, et il raconte la visite qu'il fait à un Anglais dont la femme vient de mourir. « La résistance qu'il fait à la douleur est

atroce à voir, écrit-il, ... il était avec sa petite fille et deux dames américaines, parlant lentement, faisant un effort surhumain pour que ses mots se suivissent, et avec un calme qui était pire que des convulsions de désespoir (1). »

Le même homme, dans d'autres circonstances, mettrait tout son plaisir à risquer sa vie pour surmonter quelque obstacle difficile — grimper par exemple au sommet d'une montagne inaccessible, ou pénétrer dans des régions inexplorées et barbares. Cela est *manly*. C'est une qualité très nationale, qui ne se comprend guère hors du pays.

Stendhal a très bien compris tout le prix qu'attache l'Anglais à son chez-lui, à son *home*, où il trouve un refuge contre les intempéries du dehors, et le repos du travail fatigant qui a rempli sa journée. « Quelle horreur ! dit l'Anglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiter qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété ! Etre peut-être l'objet de leur curiosité, être peut-être examiné par eux ! Quelle horreur (2) ! » C'est que, comme le dit Stendhal, les Anglais sont des taupes,

1. Mérimée. *Une Corr. Inédite*, 28 juin 1856.

2. *Corr. Inéd.*, 30 sept. 1822.

qui aiment habiter leurs trous, plaignant les oiseaux exposés à la pluie, au vent, au soleil, chassés continuellement par de nouveaux dangers, jamais à leur aise. Qu'il fait infiniment meilleur sous terre !

Disons, avant de quitter l'Anglais, un mot de son patriotisme, ce sentiment farouche, irraisonné, égoïste, qui est tellement fort chez lui qu'il chasse à l'occasion tous les autres. Un Anglais « brûlerait avec plaisir toutes les villes de la Belgique pour augmenter la prospérité d'un des faubourgs de Londres » (1). Est-ce exact ? C'est du moins l'avis de grand nombre d'étrangers.

Ajoutons à ce portrait de l'Anglais, celui de l'Anglaise.

En en parlant, Stendhal se place à un point de vue un peu spécial. Il s'arrête à peine pour remarquer quelques traits caractéristiques qui l'ont frappé — son indépendance d'esprit, son courage, sa simplicité — et passe tout de suite à la considération de l'Anglaise dans ses relations avec son mari. Toute l'explication de sa vie et de son caractère est là.

Il faut d'abord se rendre bien compte de ce que c'est que cet être redoutable — un mari anglais. Un seul mobile gouverne sa conduite envers sa femme : ce mobile, c'est un orgueil maladif et inintelligent, qui fait le malheur de son ménage. Il regarde sa

1. *Mém. d'un Tour.*, I, 72.

femme comme lui appartenant à la façon de son cheval : seulement elle lui donne plus d'inquiétudes. Comme il n'est pas très apte à sentir que ce faisant il se rend ridicule il lui impose mille règles gênantes et elle, très douce par nature, les accepte sans même questionner leur utilité. Elle voit dans son mari son maître, et ne pense pas à se demander si après tout il n'a point tort. C'est dommage, car cela finit par nuire à tout le monde.

L'Anglaise n'est nullement insensible à l'amour ; elle a une profondeur et une énergie de sentiment qui ne se trouvent ni en France, pays de la vanité, ni en Allemagne, pays de la douce rêverie. Mais son mari lui dit que c'est là un sentiment peu estimable, qu'il faudrait plutôt combattre. Alors elle le combat.

De même son mari met tous ses efforts à l'a rendre peu aimable, lui donnant les idées les plus exagérées sur les exigences de la bienséance. Elle est persuadée qu'elle y manquerait en montrant quelque enjouement devant tout autre que lui. C'est à peu près comme les femmes de Genève, qui croient être aimables en répétant à chacun des étrangers qu'on leur présente la formule de politesse que leur a apprise leur bonne. Faire voir de la vivacité, du naturel, du laisser-aller, ce serait blesser la vertu. D'ailleurs, quand on leur parle, il faut songer à surveiller sa conversation, car la prudence d'une Anglaise, comme celle d'une Genevoise, s'effarouche

si l'on sort des lieux-communs. A moins d'avoir tâché de causer avec elles, l'on ne s'imaginerait pas comment la religion, la morale, les convenances se lèvent en mur d'airain à tout bout de champ pour arrêter le cours de vos idées.

Dépourvues de toute aptitude à la conversation, elles ne sentent rien aux beaux-arts. « Je n'oublierai jamais la musique de Genève, écrit Stendhal ; c'est un des spectacles les plus singuliers que m'ait donnés mon voyage : ces jeunes femmes posant leur tricot, s'approchent du piano, et se mettent à chanter les *duos passionnés* des grands maîtres (1). »

L'Anglais a beau persuader à sa femme que s'ennuyer et ennuyer tout le monde est son premier devoir ; l'ennui, ce fléau des hommes et surtout des femmes, n'en devient pas pour cela plus facile à supporter. Leurs figures sont marquées au coin de l'ennui : sur les plus belles même se lit habituellement une sorte de mauvaise humeur ; tout au moins y devine-t-on qu'elles ne sont pas heureuses. Pourtant la beauté anglaise est très touchante, par son caractère presque divin de douceur et d'innocence. Les femmes gardent toujours quelque chose du charme des enfants anglais. Ces beaux enfants aux cheveux bouclés, aux yeux ornés de longs cils, au regard presque angélique, au teint transparent, si profondément coloré à

1. *Rome, Naples et Florence*, 5 juillet.

la moindre émotion. Seulement ils'y ajoute chez les femmes une froideur, qui promet l'ennui, et qui ôte beaucoup de son charme à leur sourire d'enfance. D'ailleurs quand une Anglaise se met à être laide, ce qui arrive trop souvent, elle l'est franchement. Parmi 100 femmes françaises, si une à peine est belle, 80 sont agréables ; parmi 100 Anglaises, 30 sont des caricatures grotesques, 40 sont décidément laides, 20 passables mais 10 des divinités sur la terre. Mais celles-ci même disparaissent auprès des ravissantes Italiennes ; comparée à la leur, la beauté des Anglaises paraît mesquine, sans âme, sans vie. Quel ne serait pas les charmes de ses Anglaises, si leurs maris ne les avaient pas plongées dans cet ennui mortel !

Pour les en dédommager, les Anglais leur permettent comme amusement toutes les folies de la mode, flattant les vulgaires faiblesses de leur vanité, leur faisant croire que ce qu'il y a de plus souhaitable sur la terre, c'est d'avoir l'air *lady-like*, fashionable et aristocratique. Ils les encouragent à mettre tout leur orgueil à suivre la mode et à l'observer plus religieusement que leurs voisines, soit dans leur façon de s'habiller, soit dans celle de se conduire. Il s'en suit naturellement que les Anglaises renchérissent sur les usages reçus, toujours dans le but de se distinguer du commun vulgaire, jusqu'à ce que leur conduite devienne du dernier ridicule. « Comme demander un verre d'eau quand on a soif est vulgaire,

les héroïnes de miss Burney (et Stendhal les prend pour l'image des femmes d'Angleterre) ne manquent pas de se laisser mourir de soif. Pour fuir la vulgarité, l'on arrive à l'affectation la plus abominable. (1) »

Voilà en vérité un effet baroque et inopiné de l'orgueil conjugal.

On est curieux de savoir si ce système réussit. Il réussit : c'est-à-dire, il procure la fidélité de la femme dans le mariage, ce qui est apparemment son but. Il n'y a certainement aucun pays où l'on voie moins de maris malheureux, car ce n'est que dans la très haute classe de la société que le mariage n'est pas inviolable. Tout le mérite de ces mœurs décentes n'en revient pas sans doute au système. L'opinion publique, intraitable à cet égard, y est pour quelque chose. Toute conviction personnelle à part, — tout préjugé, dirait Stendhal — l'Anglais est obligé de se soumettre aux idées en vogue sur le mariage « et un avocat, un médecin, un speaker de la Chambre des Communes qui aurait une maîtresse, femme mariée, se ferait beaucoup de tort. (2) » En Angleterre, il y a des raisons pratiques pour tout.

Ce sont donc en apparence des ménages heureux et unis que l'on trouve dans ce pays vertueux. C'est

1. *De l'Amour*, p. 141.

2. *Corr. inéd.*, 14 août 1826.

là que règne l'esprit de famille, et que l'on peut dire d'une famille, comme de celle du *Vicar of Wakefield*: *They had but one character, that of being all equally generous, credulous, simple and inoffensive.* Voilà pour les apparences. Mais le système a son côté faible. Cet extérieur souriant couvre en réalité un vide et une monotonie effrayants. Aucun abandon, aucune sympathie entre les époux. Ils vivent ensemble en étrangers. Il n'y a pas le moindre nuage, jamais une querelle, pas même un conflit d'opinion, mais jamais non plus une marque de tendresse. La femme, ayant la grande vertu des esclaves, la résignation, accepte cela comme elle accepte tout. Elle laisse faire son mari, et elle trouve toute naturelle cette indifférence. Il l'a toujours traitée ainsi. Un Anglais, même passionnément épris, serait au désespoir qu'une femme pût se croire nécessaire à son bonheur. Sa vanité le glace même dans les beaux jours de sa passion ; plus tard la société de sa femme l'ennuie réellement. Dès lors il se distrait de la façon dont on entend en Angleterre la distraction. « Sous prétexte d'un exercice nécessaire (les Anglais) font 4 ou 5 lieues tous les jours, comme si l'homme était créé et mis au monde pour trotter. Ils usent ainsi le fluide nerveux par les jambes et non par le cœur(1). » Le soir, l'on a la ressource de s'enivrer, mais c'est un amuse-

1. *De l'Amour*, p. 140.

ment qui n'est plus de mise dans la très bonne compagnie. Quand il aura définitivement disparu, l'on se figure avec difficulté ce qu'il restera comme passe-temps au pauvre Anglais. Alors il comprendra peut-être tout l'ennui de sa femme.

Pourtant il y a des familles qui ont échappé à la contagion générale, où l'on retrouve un milieu plein de douceur et de charme. « Et que ce mot *charmant* est insignifiant... pour rendre ce que je voudrais exprimer ! La douce Imogène, la tendre Ophélie trouveraient bien des modèles vivants en Angleterre, mais ces modèles sont loin de jouir de la haute vénération unanimement accordée à la véritable Anglaise *accomplie*, destinée à satisfaire pleinement à toutes les convenances, et à donner à un mari toutes les jouissances de l'orgueil aristocratique le plus maladif et un bonheur à mourir d'ennui. (1) »

On se demandera, en lisant les observations de Stendhal, jusqu'à quel point elles sont exactes ? Il ne faut pas perdre de vue que l'Anglais qu'il avait connu était un personnage bien autrement « anglais » que celui de nos jours. Bien des angles ont disparu en ces trois quarts de siècle qui se sont écoulés ; le caractère national a perdu quelque chose de sa rudesse, et devenant plus pliable s'est laissé influencer par des forces étrangères. Quand Stendhal écrit,

1. *De l'Amour*, p. 142.

on est encore franchement Anglais, Français, Allemand, comme cela se trouve. On ne pense pas encore à être « cosmopolite ». Il vaut donc mieux contrôler ces observations sur les héros d'un Thackeray, d'un Dickens, que sur la génération nouvelle.

Et pourtant, le changement qui s'est opéré n'a peut-être atteint que la surface, et sous un extérieur nouveau il est possible que le fond soit toujours le même. Nous sommes usés et effacés par le temps comme une vieille pièce de monnaie, pour employer une comparaison de Stendhal, que lui aussi emprunta, mais si l'inscription ne se laisse plus lire, la valeur originale de la pièce demeure. L'or ne se change pas en argent, ni le cuivre non plus.

CHAPITRE V

Stendhal et la langue anglaise

Il n'est pas sans importance d'examiner jusqu'à quel point Stendhal s'est rendu maître de la langue anglaise.

Outre l'intérêt que la question comporte en elle-même, elle s'impose avant qu'on puisse songer à considérer Stendhal comme juge de la littérature anglaise. Du reste, ce chapitre ne nous arrêtera pas longtemps.

Stendhal paraît avoir commencé ses études d'anglais à Paris en 1802, car il n'y avait pas de professeurs de langues vivantes à l'Ecole Centrale de Grenoble, à l'époque où il y suivait des cours (1). A son retour d'Italie, en avril 1802, il se fixa à Paris et se mit à étudier avec acharnement. Il voulait refaire son éducation. Il passait sa vie dans son cinquième

1. Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 22.

étage de la rue d'Angiviller, lisant avidement La Bruyère, Montaigne, J.-J. Rousseau, étudiant les philosophes du XVIII^e siècle, ébauchant des comédies, et rêvant la gloire. « Je vivais solitaire et fou, dit-il, comme un Espagnol, à mille lieues de la vie réelle. » (1). L'anglais tenait une large place dans son programme. Il se mit à l'étudier au mois de juin avec un certain M. Dowtram, mais au bout d'un mois il changea de professeur, et continua ses études avec le père Jeki, prêtre irlandais, qui lui plaisait beaucoup (2). Il travailla ferme. « Je travaille uniquement l'anglais depuis le 20 vendémiaire, écrit-il dans son journal le 20 brumaire, et cela durera jusqu'au 1^{er} frimaire, époque à laquelle je veux prendre un maître de grec. » Il paraît en effet avoir commencé des études de grec, car des déclinaisons grecques retranscrites par lui ont été trouvées parmi ses papiers, mais il n'en interrompit pas pour cela ses leçons d'anglais. Comme preuve qu'il s'en occupe toujours, il y a les nombreuses allusions qu'il fait dans son journal à ses études. Il écrit le 1^{er} mars 1803 à son père pour lui demander de l'argent, afin de payer deux mois de leçons qu'il doit au père Jeky (3). Le

1. Brulard, p. 10.

2. *Journal*, p. 18.

3. Lettre du 1^{er} mai 1803, publiée dans les *Souv. d'Egot*. Stendhal écrit indifféremment Jeki et Jeky. Colomb préfère Yeky.

19 germinal XII, il mentionne dans son journal une visite du bon père Jeky, et avant de partir de Paris au mois de mai 1805, il note, entre autres choses qui lui restent encore à faire avant son départ, ses adieux à ses parents et au père Jeky (1). Il alla à Lyon, à Grenoble, enfin à Marseille pour rejoindre Mélanie. Il n'était de retour à Paris que le 10 juillet 1806. Que devint son anglais pendant cette période ? Peut-être continua-t-il toujours ses études, car le 18 mai 1806 il écrit dans son journal : J'ai fait mon thème d'anglais, ce qui semblerait indiquer des leçons suivies. Mais une absence de plusieurs années vint y couper net. Au mois d'octobre 1806, Stendhal partit pour l'Allemagne, où il devait rester, sauf un court séjour à Paris jusqu'à la fin de l'année 1809. Il serait naturel que, très pris par son nouveau train de vie, habitant un pays étranger, il ne trouve plus le temps de poursuivre ses anciennes études. C'est ce qui arriva, à en juger du moins d'après les rares fois qu'il emploie l'anglais dans ses lettres et ses papiers de l'époque, tandis qu'au contraire le journal qu'il écrit à Paris fourmille d'expressions anglaises. Quand il revint à Paris au mois de janvier 1810, il reprit ses leçons. Le 3 mai il écrit dans son journal « Première et très bonne leçon de M. Goodson, de midi et demi à 2 heures. Cet homme annonce des

1. *Journal*, 295.

idées très nettes et beaucoup de sensibilité sans nulle enflure. Il paraît très instruit en grammaire générale, et a déclamé *The Country Churchyard* comme un ange, vraiment d'une manière supérieure. » (1)

Son journal porte les traces de ce renouveau. Les mots et les phrases anglais deviennent aussi fréquents que jamais. Mais à la fin d'août 1811 il quitta Paris pour l'Italie, et ce fut, paraît-il, la fin définitive de toute étude sérieuse. Ces leçons couvrent, comme nous venons de le voir, une période de neuf ans, mais elles furent constamment interrompues par des voyages de durée plus ou moins longue. Ce n'est guère que tout au commencement, vers 1802 et 1803 que Stendhal travailla avec application. Plus tard — c'est lui qui le dit dans son journal, — il se laissa emporter par des distractions mondaines, donnant de moins en moins de temps à son travail, dans la crainte que sa vie d'ermite ne le rendit maussade et sauvage. Pourtant il continuait toujours de s'intéresser à l'anglais et saisissait les occasions qui s'offraient de se perfectionner. Il causait leur langue avec les Anglais rencontrés en Italie (2) : il s'en servait volontiers pour écrire à des amis anglais (3), il lisait la

1. *Journal*, 362.

2. Byron, écrivant à Beyle, emploie l'anglais, et pour s'excuser dit qu'il sait que Beyle le parle parfaitement bien.

3. Voir *Mercure de France*, 15 mai, 1^{er} juin 1906. Dix-neuf lettres inédites de Stendhal à Sutton Sharpe.

littérature anglaise autant et plus que la littérature française ; il fréquentait des Anglais à Paris. Non pas que l'anglais lui plût. Il engage sa sœur à apprendre l'italien plutôt que l'anglais, qui est froid et dépourvu de gaieté. « Je voudrais bien pouvoir te céder ce que j'en sais », lui écrit-il en 1804 (1) ; et il dit un jour lui préférer l'allemand, — l'allemand, qu'il oublia plus tard « par mépris ». Il lui paraît « moins enflé, plus près de la nature, plus vrai, plus naïf » que l'anglais (2).

Il commença à l'étudier apparemment dans un accès d'ambition littéraire, espérant se donner ainsi du talent. Il écrit modestement, à vingt ans : « Quel est mon but ? D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue comme Voltaire, mais en la méritant véritablement ; pour cela, savoir le grec, le latin, l'italien, l'anglais (3). » Le goût qu'il prit à cette dernière langue survécut à ses bouffées d'ambition ; il en vint à l'aimer en elle-même, bien qu'il l'eût tout d'abord déclarée triste et monotone ; du reste, son grand intérêt pour l'Angleterre politique, littéraire et sociale eût, à lui seul, suffi pour le réconcilier avec la langue.

Toutefois il ne la connut jamais à fond. La faute

1. *Lettres Intimes*, 18 messidor an XII.

2. *Lettres Intimes*, 12 mai 1807.

3. *Journal*, p. 24.

en était peut-être au père Jeki, qui le plongeait dans *Hamlet*, dès les premiers mois (1). Il ne combla jamais les lacunes de son instruction première. D'ailleurs, il avoue franchement à sa sœur Pauline en 1803 qu'il y a peu d'hommes qui aient aussi peu de dispositions que lui pour les langues. Il ajoute bien que néanmoins, ayant senti la nécessité de les savoir, il possédera dans deux ans le grec, le latin, l'anglais et l'italien ; mais il n'a pas encore essayé (2).

Puis il va assurant avoir en 1819 enseigné l'anglais en vingt-six jours à une connaissance milanaise, qui, le trentième jour, rendit à un libraire sa traduction des *Interrogatoires de la Princesse de Galles*, et en 1830 dans une note où il résume ses états de service, il dit : « M. Beyle peut écrire des dépêches en anglais et en italien (3) ». Des dépêches, passe encore ! Mais enseigner l'anglais à un Italien ! Cela indiquerait des connaissances approfondies qu'il ne possédait point.

Si Stendhal ignore la grammaire, ne peut écrire une phrase sans faire des fautes d'écolier, il lit l'anglais avec la plus grande facilité. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort il ne cessa point de le lire, abordant même les auteurs les plus difficiles, Sha-

1. « J'explique *Hamlet* de Sakespeare » (sic). *Journal*, 20 brumaire an XI.

2. *Lettres Intimes*, 28 ventôse an XI.

3. Louis Farges. *Stendhal diplomate*, Annexe V.

Shakespeare entre autres, et cela dans l'original (1).

Il lit aussi les journaux anglais et saisit exactement le sens de tout ce qu'il lit. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur des pages de ses livres où il a plagié des œuvres anglaises et de les comparer avec l'original : on verra que, malgré les différences qu'il a fait subir au texte original, l'emprunt garde assez le caractère de traduction toute pure pour

1. Les traductions répugnaient à Stendhal. Il juge très sévèrement M^{me} de Staël quand elle écrit sur la littérature allemande. « ...C'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand... Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos grands écrivains sans savoir un mot de français, et en ne lisant que des traductions?... la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de cette femme distinguée. » (*Corr. Inéd.*, 17 juin 1818.)

On a retrouvé de nombreuses éditions anglaises parmi les livres de Stendhal, entre autres un exemplaire de *Hamlet* (1820), de *Macbeth* (1821), de *The Rivals* (1820), de *The Beaux Stratagem* (1819). Des notes en marge de la main de Stendhal nous montrent qu'il les lisait avec attention (Voir *Molière jugé par Stendhal*, Préf. XXIII). Il dit dans les *Souvenirs d'Egotisme* (p. 57) qu'à son retour à Paris en 1821 il achète « quelques pièces de Shakespeare, édition anglaise, à 30 sols la pièce. » « Je les lisais aux Tuileries. » Dans un de ses testaments (1835) il lègue à Mérimée dix ou quinze volumes anglais. (Cordier. *Stendhal et ses amis*.)

Il lisait certainement Byron dans l'original, puisque des citations qu'il donne tirées de ses poèmes, sont toujours en anglais. Et il en est de même quand il s'agit de Scott.

témoigner de l'exactitude des connaissances de Stendhal en anglais (1).

D'ailleurs, est-ce qu'on lit les journaux et les revues anglaises : le *Morning Chronicle*, le *Times*, la *Revue d'Edimbourg*, l'*Examiner*, si l'on ne comprend pas bien la langue ? On s'en tient en général à la littérature pure. Or, nous savons que Stendhal était abonné à la *Revue d'Edimbourg* et il cite constamment d'autres journaux.

Il est donc hors de doute qu'il comprit très bien la langue écrite. Mais savait-il bien parler l'anglais ? Malgré le compliment flatteur de Byron, ceci est plus douteux. Il paraît plutôt avoir imité Scott, quand il lui fallait parler français :

... dash on through thick and thin

Through sense and nonsense, never out nor in.

Il va sans dire qu'il savait en général se faire comprendre, qu'il soutenait même sans trop de difficulté une conversation suivie, une discussion obscure. Autrement, comment se serait-il entretenu avec Byron, avec d'autres Anglais rencontrés soit à l'étranger, soit en Angleterre, surtout en Angleterre, car tout Anglais éprouve une horreur invincible à parler une autre langue que la sienne quand il est chez

1. Voir à l'appendice A.

lui. Il le fait à l'étranger quand il n'y a pas moyen de s'y soustraire.

Etre capable de faire comprendre sa pensée n'est pas nécessairement synonyme de bien parler, et à en juger d'après l'anglais dont il se sert pour écrire, Stendhal ne devait parler un anglais ni élégant, ni idiomatique, ni même correct.

Il dit lui-même qu'il laissait beaucoup à désirer. Entrant un jour chez un marchand de gâteaux de Bond Street, pour demander ce que c'était qu'une « jolie chose d'un jaune brillant » qu'il voyait « faire une figure superbe dans un verre à pied de cristal » il rappela vainement tout son anglais à son secours : le marchand n'y comprit goutte. Cette situation embarrassante dura un bon quart d'heure et il n'en fut tiré que par une jeune fille lui disant : C'est de gelée de pieds de veau, Monsieur. « Il faut avouer, remarque Stendhal, que son français était diablement ridicule », mais il avoue aussi que son anglais l'était encore davantage (1). Il dit dans la même lettre où il raconte cette anecdote qu'il vient de servir d'interprète à trois Anglais, qui devaient bien se moquer de sa prononciation, et il est peu probable que son accent se soit amélioré plus tard.

S'il le parle mal, il l'écrit mal aussi — très mal même. Vocabulaire, grammaire, idiotismes : tout lui

1. *Corr. Inéd.*, 31 oct. 1823.

manque. C'est bien l'anglais de Panurge. Toutes les fautes s'y trouvent : des contresens, des tournures françaises traduites mot à mot en anglais, des fautes d'orthographe, des erreurs grammaticales, des mots qui ne furent jamais anglais que dans l'imagination de Stendhal, des obscurités, et mainte expression française pour suppléer à son vocabulaire défectueux. Voici quelques exemples, — non pas des plus extraordinaires — tirés de ses lettres à Sutton Sharpe, où Stendhal passe de l'anglais au français, du français à l'anglais avec une agilité surprenante :

Un des contes is that the K. will go to St-Omer, where he will find 22 or 25 thousand men, till there perfectly true, but here begins the Romance : and with them, march upon Paris, make 80 bishops pairs, and propose to the two Chambers to adjourn till 1837, the nation being inflamed etc. The few séances of this extraordinary session would be secrètes, à huis clos. They would, by a Law perfectly legal, establish the Jésuites. The K. would give his word of not surpassing the budget of 1828, and legally enough all would be dispatched. Utinam, in 2 or 3 years, by all the innumerable foolish enterprises of our Jacques, we would fall upon the era of one Washington (1).

« In this moment, perhaps now in a year, the heir apparent has got two excellent ideas : 1st that the « noblesse » is

1. *Mercur de France*, juin 1906. Lettre du 11 juillet 1827.

the cause of the dislike that the nation entertains against his family ; 2nd, that the nation will never bear the influence of the sons of Loyala who shall govern. Do you understand and believe that in 20 actions of the potens and wild bear named government, the said sons dispose of 18 ou 19 decisions? Perhaps your English coldness says : I see nothing of that sort in the Strand, so it is impossible that they exist on the banks of the Rhone. I believe you are very prope to this sort of reasoning. I have not hellebores enough for making writhe so many heads. So you will believe or not believe. (1) »

The things of Portugal are considered there by our good heads as an immense evenement : that is the word. Will John Bull be or not to be out of temper at these news ? That is the great query. » (2)

C'est un anglais qu'on comprend mieux, si l'on a déjà quelque connaissance du français. Non pas qu'on puisse l'appeler du français habillé en anglais. Quant Stendhal veut faire cela, il écrit « *je have trouvé une lettre* » (3) et il forge des mots comme *sheperderies* (4). Mais c'est l'anglais d'un étranger resté très étranger.

Pourtant, à la longue, on peut constater des progrès. Quand Stendhal se sert de l'anglais dans son journal, il s'aventure rarement à écrire une phrase

1. *Mercur de France*. 15 mai 1906. Lettre du 5 déc. 1826.

2. *Loc. cit.* Lettre du 5 déc. 1826.

3. Lettre du 4 mai 1818 : publiée dans les *Souv. d'Egol*.

4. Lettre du 20 oct. 1816.

complète : on y en trouve des quantités d'inachevées, ce qui indiquerait qu'il aimait employer l'anglais, mais que celui-ci ne pouvait aller jusqu'au bout de sa pensée. Il ne peut exprimer les idées les plus simples sans avoir recours au français. Il écrit par exemple :

Ne croire que ce que j'aurai vu moi-même : *joy, happiness, fame, all is upon it* (1804, p. 47).

On ne compose pas bien *the comedy in the too* continuelle solitude (1804, p. 82).

Je me suis montré tel que je suis, à part cependant les traits de *love for glory*, et de *great sensibility that are not but for the intimes friends*, (1805, p. 142).

Il ne sait pas choisir *in the luxuriancy* de premiers moyens (1806, p. 316).

Pris une leçon de danse avec La Bergerie, *with which I have wit* (1809, p. 332).

Our eyes se sont dits *that they love themselves* *I have seen her an instant* embarrassée, et n'osant lever les yeux (1810, p. 359).

Your husband me voit de mauvais œil (1811, p. 426).

I am loving Maria à cause d'un songe, *I was with her speaking naturally and tenderly of my love* (1813, p. 429).

Le rival était là, *she was going to a walk* (1813, p. 86).

Ces exemples — on en donnerait un nombre illi-

mité de pareils — suffisent pour démontrer que pendant les années où Stendhal étudie ostensiblement l'anglais, il l'écrit beaucoup plus mal que vingt ans plus tard. Il l'a perfectionné par ses voyages en Angleterre.

On sent pourtant à travers ses phrases incorrectes que, s'il a laissé de côté grammaires et versions, il a lu les bons auteurs dans l'original. De plus, s'il ne peut retenir des expressions courantes et des idiotismes, il n'en a pas moins pour cela le sentiment des mots. Que l'on examine sa manière d'employer l'anglais dans ses écrits destinés au public et l'on en conviendra : car ce n'est pas seulement dans des lettres à ses amis ou dans son journal intime qu'il se sert de l'anglais. C'est là sans doute qu'il s'abandonne le plus entièrement à son penchant pour la confusion des langues, là qu'il se livre tout entier, sans retenue aucune, à cette gymnastique linguale, qui lui paraît un exercice plein d'agréments. Quand il écrit pour le public il garde une certaine mesure, se bornant en général à remplacer une locution française par une anglaise, mettant souvent les deux côte à côte. C'est justement à cause de ce frein qu'il impose à son imagination, que l'on étudie le mieux dans ses œuvres faites pour publication l'usage qu'il fait de l'anglais, car alors il ne s'en sert ni pour s'amuser, ni pour s'exercer à la langue, comme dans ses écrits intimes.

Une des nombreuses raisons qui expliqueraient cette habitude singulière de mettre constamment à contribution la langue anglaise quand il écrit en français pour un public français, serait justement son sentiment très fin des mots. Comment rendre avec exactitude en français le mot *distant* (1) ? (appliqué à une personne). Cela ne veut pas simplement dire hautain, mais hautain d'une façon spéciale, hautain à l'anglaise. Comment rendre *snug* (2) mot qui renferme une idée essentiellement anglaise du confortable ? Y a-t-il en français un mot qui évoque une image aussi saisissante, aussi dégoûtante du flagorneur que celui de *toad-eater* (3) ? Comment traduire en français cette disposition d'âme que les Anglais nomment couramment *high-spirits* (4), ou cette qualité qu'ils nomment *bashfulness* (5) ? Comment rendre *weather-beaten* (6) à moins qu'on n'emploie une périphrase ? De même *wayward* (7), *cant* (8), *rout* (9).

1. *Chartreuse de Parme*, p. 324.

2. *Mém. d'un touriste*, II, p. 36.

3. *Brulard*, p. 122.

4. *Rossini*, p. 268. Stendhal propose « vivacité dans le cœur », mais il sent évidemment que cela ne rend pas son idée, puisqu'il y ajoute l'expression anglaise.

5. *De l'Amour*, p. 143.

6. *Mém d'un touriste*, II, p. 263.

7. *De l'Amour* 25.

8. *Prom. dans Rome*, II, p. 81.

9. *Rome, Naples et Florence* (éd. 1817), 30 mai 1817.

C'est Stendhal lui-même qui vient jeter de la lumière sur certaines expressions anglaises dont il se sert. « Combien en France de femmes aimables, écrit-il, qui savent l'anglais, et pour qui le mot *love* a un charme que le mot *amour* ne peut plus présenter. C'est que le mot *love* n'a jamais été prononcé devant elles par ces êtres indignes d'en éprouver le sentiment. Rien ne souille la brillante pureté de *love*, tandis que tous les couplets du vaudeville viennent gâter, dans ma mémoire, l'*amour*. (1) » Ainsi réalisera-t-il un peu son rêve d'écrire dans une langue sacrée, connue des seuls initiés.

La pudeur doit donc expliquer en partie son emploi de l'anglais. Il s'y réfugie pour rappeler des souvenirs d'amour, pour noter des sentiments tendres, pour parler de tout ce qui est intime. Ainsi il écrit dans *De l'Amour* cette note cryptographique : *From december 27 1819 till the 3 juin 1820, Mil* (2). C'est la langue sacrée dans tout son mystère. Il écrit dans le même livre : « Ce soir, je ne puis me dissimuler que j'ai le malheur *of being too great an admirer of milady L.* (3). Dans la *Vie de Henri Brulard* il dit : « Mon lecteur de 1880 me prendra en grippe quand je lui avouerai que cette mort... me fit

1. *Vie de Haydn*, etc., 274.

2. *De l'Amour*, 307, note.

3. *De l'Amour*, p. 32.

pleasure. Voilà le grand mot écrit (1). » Par le moyen d'une langue étrangère il s'analyse, il se confesse, il s'épanche, ... à mots couverts. C'est surtout dans le *Journal*, le plus intime de ses écrits, partant celui où il faut le plus de délicatesse, qu'il couvre son âme de ce voile transparent. Tout ce qui remplit son cœur, ses amours et ses projets de travaux littéraires, lui inspire comme un sentiment de révérence (2).

Il emploie l'anglais aussi par prudence, pour se garantir contre la police. Nous savons toute la frayeur qu'elle lui inspire, comment il la regarde comme une bête féroce, toujours en quête de proie, que l'on ne peut trop chercher à dépister (3).

1. *Vie de H. Brulard*, p. 159.

2. Voir *Journal*. 45. *If the two men* réussissent (Pièce de Beyle : *Les deux Hommes*).

45. Faire vite *The new Philosophy* (Livre projeté).

167. Adèle *of the gate* (voir aussi p. 188 : 205).

302. La première, la plus forte, l'unique (de mes passions) : *this of fame*.

327. *My love for M.*

359. Je songe à revenir *to my true talent, if I have a talent, that of com. bard* (comic).

365. Les premiers mots simples *of my love*.

367. Une seule chose me ferait un vif plaisir : *to work at* (Letellier).

392. La platitude et le pédantisme *of my parents*.

406. *I was, I believe, in love*.

3. Les précautions qu'il prend contre elle sont infinies.

Quel déguisement plus sûr qu'une langue étrangère ? Elle rebute la police aussi effectivement et elle s'écrit et se lit plus facilement qu'un langage en chiffres. Il faut du temps pour réfléchir que *surdeab-tiondévo* (1) veut dire « absurde dévotion », que *Jvaisa voir la 5* (2) n'est que « je vais avoir la cinquantaine » déguisé pour n'être pas compris ; que la *gion* est la religion (3), que les *téjés* sont les jésuites, les *blesno* les nobles, et les *trespré* les prêtres. Mieux vaut, somme toute, se servir de l'anglais. Stendhal traduit donc les mots dangereux en anglais, écrivant par exemple constamment *K.* ou *King* (4) pour roi et mettant en anglais toute allusion politique. Pour éloigner la police et lui faire croire qu'il n'y a rien de politique dans son *Journal* il écrit sur un de ses cahiers : *The Life and Sentiments of Silencioas Har-*

Il signe ses lettres Cotonnet, Old Hummanus, J.-B. Laya, Chaperonnier, Cornichon, L. C. G. Martin, Claude Choppin, W^m Crocodile ; n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas Beyle. Il donne de fausses adresses : il remplit sa correspondance d'allusions déroutantes, à sa femme, ses enfants, son château. Il se fait même passer pour anglais, écrivant : *My dèar brother*, je ferai usage de la langue française pour vous faire comprendre que je sais quelque chose d'elle. (*Mer. de France*, 1^{er} juin 1906).

1. *Brulard*, 67.

2. *Brulard*, 5.

3. *Brulard*, 28.

4. *Souvenir d'Egol*, 115, 121, 297. *Brulard*, 109, 9, 144.

ry (1), sur un autre : *Memoirs of my Life during my Amour of Graeffin P...y* (2). C'est assez marquer sa préoccupation. Mais la preuve la plus définitive est sa correspondance avec son ami Sutton Sharpe, à qui il envoie des nouvelles politiques, tremblant, dit-il, pour le sort de ses lettres, malgré qu'il ait constamment recours à l'anglais pour tout ce qui pourrait le compromettre.

La pudeur et la prudence sont donc les raisons principales de Stendhal de se servir de l'anglais. Il va sans dire qu'il emploie toutes les expressions qui ont déjà cours : telles par exemple *gentleman, high-life, dandy, groom, jockey* et *cant*.

Quelquefois il en emploie d'autres sans que l'on puisse s'expliquer pourquoi. Pour quelle cause, après avoir dit que Milan est la ville d'Europe qui a les plus belles rues ajouterait-il en note *the most comfortable streets* ? (3) C'est d'autant plus étrange que cet adjectif n'est guère appliqué aux rues en anglais.

Il serait intéressant de marquer combien Stendhal a aidé à faire passer en français certains mots

1. *Journal*, 350.

2. *Journal* 364. De même il inscrira sur la *Vie de Henri Brulard* « Vie de H.-B. écrite par lui-même, roman moral. A MM. de la Police : rien de politique, le héros de ce roman finit par se faire prêtre comme *Jocelyn*. Roman imité du *Vicaire de Wakefield*, surtout pour la pureté des sentiments. »

3. *Rome, Naples et Florence* (éd. 1817), p. 21.

anglais qui semblent dater de cette époque. Il est pour le moins difficile de rien savoir de précis là-dessus. On peut tout au plus relever les expressions anglaises qui se trouvent dans ses écrits, constater qu'il les emploie fréquemment, et en déduire jusqu'à quel point elles lui sont redevables de leurs lettres de naturalisation. La liste qu'on rédigerait serait considérable, plus longue probablement que celle d'aucun autre écrivain de l'époque (1) Mais comme Stendhal n'a jamais été goûté du gros public et que surtout il ne l'était pas de son vivant, il n'est pas probable qu'il ait contribué directement par ses écrits à faire entrer quelques néologismes dans l'usage commun. Son influence devait être plus restreinte.

Pour n'avoir jamais atteint le gros public, il n'en a pas moins compté et eu sa petite bande d'admirateurs. C'est probablement plutôt par sa conversation que par ses livres qu'il exerça son influence. C'est du moins dans ses entretiens — ces brillants entretiens que l'on écoutait avec délices — qu'il employait constamment *brio*, *cristallisation seccatura*, leur obtenant ainsi droit de cité dans le vocabulaire de ses amis. C'est lui qui nous en assure. Comment cela ne serait-il pas vrai également des mots anglais qu'il affectionnait ? C'est une supposi-

I. Voir Appendice B.

tion qui paraît d'autant plus probable que nous retrouvons de temps en temps sous la plume de ses amis de ces expressions qui reviennent continuellement sous la sienne, et qu'on ne rencontre guère dans d'autres livres de l'époque. Mérimée, par exemple, a un faible pour *draw-back* (dans le sens d'inconvénient), les prédilections de Jacquemont vont vers *snug* et *the happy few* — cette expression qu'aimait tant Stendhal, qu'il employait pour désigner le seul public auquel il voulût plaire, non pas « le public mouton », la « canaille humaine » mais « ces cent lecteurs... malheureux, aimables, charmants, point hypocrites, point moraux » auxquels il dédiera ses livres (1).

1. Stendhal paraît avoir employé cette expression pour la première fois dans une lettre du mois de février 1804. (Voir *Nouvelle Revue*, septembre 1885. Paquet de lettres inédites de Stendhal à son ami Edouard Mounier). Après avoir donné le nom de plusieurs personnes qui avaient assisté à certaines fêtes à Grenoble, Beyle continue : « Pour leur donner un peu plus d'intérêt, j'y ajouterai que *the happy few* a trouvé que Turquin, Perier, Pascal, Malein étaient les plus aimables. »

Jacquemont donne une très jolie définition de cette élite choisie : « Vous savez que M. Fortin (notre habile ingénieur) fait des balances qui, chargées d'un kilogramme et enfermées dans une cage de verre et dans une chambre elle-même bien close, trébuchent et s'affolent quand un modeste fiacre vient à passer dans la rue. Les *happy few*, mon cher ami, sont des machines également subtiles, et bien plus délicates encore, bien plus impressionnables. L'épicier qui pèse ses denrées dans des

Stendhal n'exerce donc son influence que sur un public restreint, mais il serait oiseux de nier qu'il ait aidé par l'emploi qu'il en fit à naturaliser un certain nombre de mots anglais qui n'étaient pas encore admis à son époque. On peut regretter ou non leur introduction : le rôle de Stendhal comme innovateur reste un fait avéré.

balances très grossières tendant toujours à l'équilibre, en voyant celles de Fortin trébucher au passage d'une voiture, ne soupçonnerait pas la cause de leur oscillation, et comme *les autres* il les jugerait fantasques et mauvaises. » (Victor Jacquemont. *Correspondance* ; lettre du 23 août 1828.)

CHAPITRE VI

Stendhal juge de la littérature anglaise

Peu enthousiaste de la littérature française, exception faite d'un petit nombre d'écrivains du ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, très rebelle au goût du jour, dont il trouve l'expression dans les *belles pages de M. de Chateaubriand*, cette littérature de la démocratie qui veut faire effet sur des « épiciers devenus millionnaires » et qui outre tout pour réveiller l'attention desdits épiciers, c'est une admiration sans partage que Stendhal voue aux auteurs anglais. « Rien ne peut égaler mon amour pour la littérature des Anglais, écrit-il, ajoutant à sa louange cette goutte de fiel, « si ce n'est mon éloignement pour leurs personnes ». Cet enthousiasme dépasse toute limite : c'est plus que de l'admiration, c'est de la passion.

Et cela date de la jeunesse de Stendhal. Il suivait à l'Ecole centrale de Grenoble les cours de belles-

lettres de Dubois-Fontanelle qui, en admirateur très convaincu de Laharpe, enseignait à ses élèves tous les préceptes du jour sur le bon goût, d'après lesquels « il ne peut guère exister deux manières de voir et de sentir, sans que l'une soit nécessairement mauvaise, ou du moins inférieure à l'autre » (1). Le cours de Fontanelle était très complet et traitait avec détail de la littérature anglaise. Stendhal le suivit avec intérêt... et désapprobation. « J'avais un certain beau littéraire dans la tête en 1796 ou 1797 » écrit-il, « quand je suivais le cours de M. Dubois-Fontanelle. Ce beau était fort différent du sien. Le trait le plus marquant de cette différence était mon admiration pour la vérité tragique et simple de Shakespeare, contrastant avec la *puérilité emphatique* de Voltaire... Je n'apprenais tout ce qu'il me disait que comme une fausseté utile. Quand il blâmait Shakespeare surtout, je rougissais intérieurement » (2). Les larmes aux yeux, il aurait voulu crier à son professeur qu'il lui perçait le cœur, quand celui-ci louait la traduction de *Hamlet* par Voltaire, la déclarant au moins égale, sinon supérieure à l'original, ou quand il approuvait les « corrections » faites aux pièces de Shakespeare, et tout en admirant son génie, ne le trouvait pas assez « noble »,

1. Dubois-Fontanelle. *Cours de Belles-Lettres*. Préf.

2. Brulard, p. 212.

assez soumis aux règles et attentif aux préceptes du bon goût. Il répétait volontiers les critiques de Voltaire. Stendhal l'écouta... et se raidit contre ses idées, s'affermissant par cela même dans les siennes propres. Toute sa vie il détestera Laharpe, cet « eunuque du sérail » qui, dépourvu de génie lui-même, étouffe des littérateurs naissants.

Mais les leçons de Dubois-Fontanelle, si elles n'atteignaient pas le but auquel visait le bon professeur, ne sont pas sans avoir eu de sérieuses conséquences pour Stendhal. Elles éveillèrent chez lui une vive curiosité de la littérature anglaise et il va bientôt chercher à la satisfaire.

Il entendit parler dans ces cours des dramaturges anglais, de Shakespeare, Ben Jonson, Otway, Dryden, Congreve, Rowe ; des romanciers Fielding, Richardson, Anne Radcliffe ; de Robertson et Gibbon ; de Milton, Pope et Thomson. Peu importait ce qu'il en entendait dire, car il ne fut jamais de ceux qui acceptent des idées toutes faites, et soit par peur d'être sifflés, soit par paresse, aiment à réciter des phrases apprises au collège. Savoir de quel lait on l'a nourri dans sa tendre jeunesse est donc d'importance secondaire.

Le seul résultat de cette éducation littéraire fut de le rendre encore plus récalcitrant qu'il ne l'était par nature aux doctrines prêchées par les « littérateurs estimables, les bonnes gens de lettres, les Laharpe, les auteurs académiques » ; et de diriger son attention

vers les régions inconnues de la littérature anglaise. Comment sa curiosité de dix-huit ans n'aurait-elle pas été piquée, au nom de ces auteurs, qui étaient encore pour lui lettre close ? Les semences jetées par Dubois-Fontanelle ne tardèrent pas à porter leur fruit. Grâce à un camarade de collège, neveu d'un moine bénédictin, il se procura la traduction de Shakespeare par Letourneur.

Ce fut là son premier amour littéraire. « Je me sentais renaître en le lisant » (1), dit-il, et il le lisait continuellement, de 1796 à 1799, aveugle heureusement à tous les défauts de la traduction, transporté par les beautés éternelles de l'œuvre, cachant jalousement son admiration et ses lectures à tout le monde.

On se souvient que, dès son arrivée à Paris en 1799, il se jeta dans l'étude de la langue et la littérature anglaise. Il passait à lire jusqu'à dix heures par jour. Trouvant dans la lecture un puissant remède contre cet ennui qui ne cessait de le guetter, il dressa sans broncher des listes d'ouvrages à étudier, dont la seule vue aurait suffi à rassasier un appétit moins vorace que le sien. Les auteurs anglais y figurent largement. Shakespeare a la première place sur sa liste, comme il l'a dans son cœur ; il l'explique avec son professeur d'anglais ; au lieu d'aller dans

1. *Brulard*, 200.

le monde, il s'enferme pour le lire dans la solitude de sa chambre ; il tâche de le faire goûter à « Mélanie ». Quand un des employés de M. Daru, auteur d'une fade tragédie intitulée *Thésée*, pâle imitation de Racine, attaque Shakespeare avec mépris, Stendhal se sent venir les larmes aux yeux, tant il aime tendrement le poète anglais (1). Il y eut des escarmouches fort vives entre ces deux partisans d'écoles ennemies, et qui servirent, comme toutes les discussions du reste, à raffermir chacun dans ses opinions.

Des livres, annotés par Stendhal, nous montrent comment il entendait la lecture. Elle n'était pas pour lui un simple passe-temps agréable, propre à charmer ses loisirs, mais une occupation sérieuse, la plus sérieuse de toutes. Rêvant dans sa jeunesse la gloire littéraire, il lisait non pas pour s'amuser, mais pour surprendre les secrets de l'art de chaque auteur. « Si vous lisez une comédie pour votre plaisir », écrit-il en marge de son exemplaire de Molière, « laissez-vous aller ; mais si vous voulez vous instruire dans l'art de Moccenigo, il faut avant de commencer une pièce vous demander quel a été le but de l'auteur (2). » Ses livres sont parsemés d'observations pareilles. C'est assez dire qu'il n'avait pas le défaut ordinaire des grands mangeurs littéraires, qui ne se donnent

1. Brulard, p. 263.

2. Molière jugé par Stendhal, p. 105.

pas le temps de digérer, tellement leur appétit est vorace. D'ailleurs, malgré sa maxime orgueilleuse qu'il ne faut jamais parler littérature, il aime beaucoup les discussions littéraires, ce qui est un excellent moyen de mettre de la clarté dans ses idées.

Ses études littéraires, et surtout ses études de littérature dramatique, devaient profiter de son goût pour la déclamation. Il prenait des leçons de Dugazon, ce qui le forçait à une lecture très attentive de certains rôles, à l'étude minutieuse des caractères, et à l'analyse intelligente des sentiments. Il prenait ainsi l'habitude de juger avec soin des pièces de théâtre.

Cet apprentissage ne pouvait pas durer un temps indéfini. L'idée d'apprendre de Shakespeare son art dans l'intention de le battre plus tard sur son propre terrain, lui passera, comme passera la rage des leçons de déclamation ou celle du tir. Il lui en restera l'habitude de beaucoup lire et de lire attentivement. Et cette habitude, Stendhal ne la perdra jamais.

Les livres sont essentiels à son bonheur. Il s'en achète en voyage chaque fois qu'il s'arrête dans une nouvelle ville : il écrit incessamment de l'Italie pour demander qu'on lui en envoie et il trouve le moyen de s'en procurer même pendant la retraite de Moscou. Il ne conçoit pas la vie sans eux. Les lire et les faire : voilà le grand intérêt de sa vie.

Il se rendait les mercredis soirs, puis plus tard les dimanches matins, aux « réunions anglaises » de Delécluze, où il rencontrait entre autres Ampère fils, Monod, A. Stapfer et Mérimée. Tous étudiaient ensemble la littérature anglaise.

« On lut et l'on expliqua tantôt des chants de Milton, mais plus habituellement les drames de Shakespeare. Le *Paradis Perdu* avait déjà une teinte classique dont les jeunes auteurs ne s'arrangeaient pas, tandis que l'auteur d'*Othello* et de *Hamlet* convenait infiniment mieux à de jeunes imaginations ébranlées déjà par les hardiesses de lord Byron (1) ».

Certes, aucun parmi les invités ne connaissait aussi bien que Stendhal la littérature anglaise, aucun ne lui avait donné la même attention. D'ailleurs ses voyages en Angleterre et ses fréquentations d'Anglais à l'esprit distingué, le disposaient déjà à comprendre la langue ; ils lui donnaient une certaine supériorité puisque étudier la littérature d'une nation sans avoir visité le pays et sans en connaître les habitants, c'est se condamner en quelque sorte à lire seulement des traductions. Nous savons de plus que Stendhal ne se bornait pas à la lecture d'une seule littérature, qu'il connaissait probablement mieux que pas un autre Français la littérature italienne contemporaine, qu'il avait lu les auteurs

1. Delécluze. *Souvenirs*, p. 222.

allemands du jour, sans trop en tirer de profit du reste (1), qu'il connaissait très bien la littérature française, quelque renversants que puisse paraître ses jugements sur cette dernière. Ces connaissances variées servaient à élargir son esprit, à faire de lui un juge compétent et instruit.

Déchiffrons maintenant ces notes gribouillées en marge de ses livres, relevons dans ses œuvres ces réflexions notées sans suite à mesure qu'elles lui sont venues. Ce n'est assurément pas un cours de littérature, mais nous allons trouver maint jugement curieux qui vaut bien la peine qu'on le mette en lumière. Tous portent au moins l'empreinte de la sincérité.

Comme il se révolte contre la littérature dramatique en France, qu'il est imbu d'un mépris qui va jusqu'à la haine pour les pseudo-classiques et que les grands classiques, malgré leur génie, lui sont très antipathiques, il ne peut trouver que dans les auteurs dramatiques anglais le genre qui lui plaît.

1. Voir Kontz. *De Henrico Beyle, sive Stendhal*, etc.

Voici un jugement caractéristique de Stendhal. Les Allemands se sont dit : « Les Anglais vantent leur Shakespeare, les Français leur Voltaire ou leur Racine, et nous, nous n'aurions personne ! C'est à la suite de cette observation que Goethe a été proclamé grand homme. Qu'a fait cependant cet homme de talent ? *Werther*. Car le *Faust* de Marlow qui fait apparaître l'*Hélène* (de l'*Iliade*) vaut bien mieux que le sien. » (*Prom. dans Rome*, II, 49.)

« On sait mieux que nous, en Angleterre, écrit-il, faire des tragédies qui montrent les profondeurs du cœur humain, qui excitent la terreur, et réveillent toutes les passions. » (1). Les vieux écrivains, Massinger et Ford, Marlow, Webster, le charment par leur naïveté et la vérité de leur peinture. « Les peintres miroirs dans tous les genres, dit-il, sont infiniment préférables aux gens communs, qui veulent suivre Raphaël. Si ces gens étaient capables de produire un effet, ce serait de dégoûter de Raphaël... La nature a des aspects singuliers, des contrastes sublimes ; ils peuvent rester inconnus au *miroir* qui les reproduit sans en avoir la conscience... J'aime mieux une vieille pièce de Massinger que le *Caton* d'Addison (2). » Il les lit constamment et il les cite en anglais ; ce qui indique qu'il ne se contente pas d'une traduction. Il devait retrouver dans ces vieilles pièces la même simplicité, la même énergie et la même force de passions, qui lui faisait tant goûter les chroniques italiennes du moyen âge.

Il étudia *the Rivals* dans l'intention de la copier, exception faite du dernier acte qui lui paraît manqué (3) ; toutefois ce projet se borna à une inscrip-

1. Traduit du *New Montlly Magazine*, juillet 1828. Article de Stendhal.

2. *Racine et Shakespeare*, p. 101.

3. *Molière jugé par Stendhal*.

tion en marge de son exemplaire : « *Good* à copier, excepté le dernier acte. »

Il peut bien goûter, aimer même les autres écrivains dramatiques, rien n'égale son enthousiasme pour Shakespeare. C'est la seule d'entre ses passions à laquelle il n'ait jamais fait d'infidélités.

Il en tomba amoureux à première vue, quand il le rencontra sous le déguisement dont Letourneur l'affublait, et à mesure qu'il le connut mieux son admiration augmenta.

Il engage sa sœur à le lire malgré l'opposition qu'on lui fera à la maison paternelle, où elle est « plus gardée du côté du bon sens qu'une odalisque ». Il le prête à Mélanie, lui fait cadeau de *Cymbeline* (1), se désole de ce qu'elle préfère à l'*Othello* de Shakespeare, l'imitation de Ducis (2), et se fait fort de lui inspirer son sentiment pour le poète. « Je passe sans cesse pour ce grand homme, écrit-il, du plus tendre amour, à la plus vive admiration ; hier soir encore, en relisant par occasion les premières scènes d'*Othello*. C'est pour mon cœur le plus grand poète qui ait existé : en parlant des autres, il y a toujours un alliage d'estime sur parole ; sur lui, j'en sens toujours mille fois plus que je n'en dis (3). » Quand il songe à fonder un prix annuel de littérature, ce prix

1. *Journal*, 167.

2. *Journal*, 160.

3. *Journal*, 134.

sera une édition complète de Shakespeare en anglais (1). Quand il fera un voyage en Angleterre, ce sera dans l'intention de voir jouer Shakespeare. Mort, il veut proclamer encore son admiration, et rêve de faire inscrire sur sa pierre tumulaire : Il aima Cimarosa, Shakespeare, Mozart, Le Corrége (2).

Il ne l'aimait pourtant pas aveuglément, trouvant ennuyeuses certaines pièces et surtout *Titus Andronicus* « si horrible que je n'ai jamais pu l'achever, tant elle me faisait mal » (3). Son goût était sûr. La pièce n'est certainement pas en entier de Shakespeare, si tant est qu'il en ait rien écrit (4).

Il nous dit que les pièces qui lui plaisent le plus sont : *Othello*, la *Tempête*, le *Bon Roi Lear*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard III*, *Cymbeline*, la première partie de *Henry IV* (à cause du caractère si original de Falstaff), et enfin *Romeo et Juliette*, cette admirable peinture des cœurs italiens. Mais c'est *Cymbe-*

1. *Corres. Inéd.*, 1810.

2. Dans une autre notice nécrologique (1822) Beyle dit : Il adorait Shakespeare et avait une répugnance insurmontable pour Voltaire et M^{me} de Staël (*Journal*, 469).

3. Lettre du 9 septembre 1805 publiée dans *Souv. d'Egot.*

4. Voir Dowden : *Shakespeare, his mind and art* qui ne l'admet pas parmi les œuvres de Shakespeare. C'est l'avis de nombreux critiques. Geraeld Massy dit : « Shakespeare's tragedy is the tragedy of Terror : this is the tragedy of Horror... It reeks blood, it smells of blood, we almost feel that we have handled blood, it is so gross (cité par Dowden).

line qui l'emporte sur toutes les autres, *Cymbeline* qu'il lit le plus attentivement, le crayon à la main, analysant les caractères, examinant l'action, s'arrêtant pour méditer les idées, y étudiant ses propres sensations (1). C'est peut-être parce qu'il s'y appliqua tant, qu'il veut savoir mettre avant les autres pièces.

Quel est le secret de ce charme qu'exerce sur lui le poète anglais ? Stendhal s'est contenté trop souvent de pousser des cris d'admiration, et de nous laisser le soin de deviner pourquoi il admire.

Il nous paraît que c'est d'abord et avant tout le psychologue, l'observateur de caractère et de mœurs, le peintre des passions, de la passion d'amour surtout, qui lui plaît en Shakespeare. « Le premier talent est toujours de peindre des caractères et... celui d'amener des coups de théâtre n'est, au théâtre comique comme au tragique, qu'un mérite secondaire » (2), dit-il. Shakespeare est pour lui le poète qui a le mieux peint les caractères, qui a « le mieux connu le secret des passions humaines (3). » C'est encore avec Cervantes le seul grand artiste du xvi^e siècle — et aussi du xix^e — qui paraît avoir songé aux tempéraments, sans quoi il n'y a pas de peinture vraie. « Ses personnages sont la nature même, ils sont sculp-

1. Voir cette analyse : *Hist. de la Peint. en Italie*, p. 240.

2. *Journal*, 75.

3. *Vie de Rossini*, 306.

tés, on les voit agir. Ceux des autres sont peints ; et souvent sans relief, comme ceux de Voltaire (1). »

Quel tableau plus ravissant de l'amour que nous sentons tous les jours, l'amour heureux et satisfait sans pour cela être languissant, que le premier acte d'*Antoine et Cléopâtre* (2) ?

Où trouver la jalousie mieux dépeinte que dans *Othello*, cette jalousie féroce, passionnée, mortelle — la seule qui puisse toucher — qui naît, non pas dans une âme où domine la vanité blessée, mais dans une âme de feu, qui ne saurait supporter le malheur de se voir abandonnée ? N'est-ce pas à la vérité des caractères de cette pièce qu'il faut attribuer l'action de ce soldat qui, la voyant jouer pour la première fois, tira un coup de fusil à l'acteur qui faisait Othello en s'écriant : « Il ne sera jamais dit qu'en ma présence un maudit nègre aura tué une femme blanche (3). »

Qui osera faire après *Macbeth* de la terreur d'assassinat ? Qui osera analyser après *Hamlet* les tourments d'un caractère contemplatif appelé à agir ? Shakespeare peint toutes les passions, comme s'il les avait toutes ressenties dans toute leur force.

Stendhal aime donc en Shakespeare l'observateur pénétrant et profond : il l'aime encore parce qu'il

1. *Journal*, 1806.

2. *Racine et Shake*, 235.

3. *Racine et Shake*, p. 13.

trouve dans ses œuvres l'expression de cette énergie primitive, voisine de la férocité, qui lui plaît tant. Il ne nous l'aurait pas dit, que nous en aurions été convaincus. Par hasard, il se trouve qu'il nous le fait remarquer. « Pour des âmes efféminées, pour des âmes rouillées par l'étude du grec, et rapetissées par la vie monotone du cabinet et qui ne peuvent souffrir un vers énergique si elles n'y reconnaissent à l'instant une imitation d'Homère ; pour de telles âmes, dis-je, la mâle poésie de Shakespeare, qui montre sans détours les malheurs de la vie, est physiquement insupportable.

«... Shakespeare écrivait pour des âmes fortes, formées par les guerres civiles de la *Rose rouge* et de la *Rose blanche*... Nous étions des hommes alors, nous applaudissions franchement à ce qui nous faisait plaisir. Maintenant, nous nous laissons régler par des gens qui, sensibles à la seule vanité, loin d'exposer leurs âmes à toutes les passions, passent froidement leur vie à commenter de vieux auteurs (1). » Shakespeare ne s'est pas abaissé, comme Racine, à flatter l'affectation d'un moment, pour s'assurer les suffrages d'une cour étiolée. Il écrivait pour des gentils-hommes campagnards, qui avaient la franchise rude et sévère d'une génération guerroyante, non pas pour des courtisans polis, vaniteux et spirituels. Il n'y a

1. *Racine et Shak.*, 244.

dans la littérature française que le seul Rotrou chez qui se retrouve cette énergie. « On a fait depuis Rotrou des Hippolyte, des Cinna, des Orosmane ; mais il n'a plus paru de Ladislas. J'aime à mettre aux prises, par la pensée, les Bajazet, les Achille, les Vendôme, si admirés il y a quarante ans, avec ce fougueux Polonais. Les figures que ces grands seigneurs feraient devant ce grand homme venge ma vanité. Pour lui tenir tête, il faut aller chercher l'*Hotspur* de Shakespeare (1). » Les Italiens ont senti le caractère viril de Shakespeare : ainsi, bâillant aux tragédies d'Alfieri, se moquant de la pusillanimité d'un Britannicus, de la délicatesse d'un Bazajet, ils écoutent avec délices *Richard III*, *Othello*, *Roméo et Juliette*.

A cette énergie shakespearienne s'allie une grande sensibilité. C'est là une raison de plus pour que Stendhal le trouve sympathique. Voyez le Brutus de Shakespeare et celui de Michel-Ange ; l'un « le plus tendre des hommes, mettant à mort en pleurant le grand général qu'il admire, parce que la patrie l'ordonne » : l'autre le soldat intransigeant, inébranlable, insensible (2). Shakespeare n'avait pas l'âme moins énergique que Michel-Ange, mais il l'avait plus sensible. Nulle part cette sensibilité ne se trahit plus sûrement

1. *Histoire de la peinture en Italie*, p. 72.

2. *Histoire de la peinture en Italie*, p. 391.

que dans la peinture des objets les plus indifférents. « Quoi de plus froid en apparence que cette observation que les hirondelles font leurs nids dans les lieux remarquables par la pureté de l'air ? Et rien n'avertit l'homme de sa misère plus vivement, rien ne le jette dans une rêverie plus profonde et plus sombre que ces paroles :

This guest of summer
The temple haunting martlet, does approve,
By his lov'd mansion'ry, that the heaven's breath
Swells wooingly here...

Where they most breed et haunt
I have observed the air is delicate.

(*Macbeth*, acte I, sc. VI.)

Les pièces de Shakespeare ont un autre grand mérite : c'est celui d'être riche d'action, mais cette qualité est si inconnue dans les pièces françaises que le Français, homme d'habitudes, en fait un défaut, et s'en choque réellement quand il voit jouer Shakespeare. Il est vrai que l'intérêt dans une pièce de Shakespeare n'est pas uniforme, que toutes les scènes ne sont pas également intéressantes, ou plutôt, car on s'intéresse toujours à une scène vraie, que toutes ne découlent pas du sujet principal. Evidemment il manque à Shakespeare l'art de la *Sceneggiatura* d'Alfieri ; mais s'il faut un certain effort d'attention et une certaine agilité d'imagination pour suivre le fil de

l'action, que d'avantages pour racheter ce défaut ! Ce ne sont plus seulement les caractères qui se définissent et ressortent naturellement des situations où ils se trouvent placés, se montrent à nos yeux dans toute leur complexité, mais nous sommes enfin à mille lieues du bavardage éternel, intarissable qui fait des pièces classiques une longue suite d'odes. Il n'est plus besoin d'expliquer, quand l'on peut faire voir : cela est plus naturel, et combien plus dramatique !

Tout le monde a loué l'observation fine et pénétrante de Shakespeare. Les trois quarts de ses admirateurs ont loué aussi sa sensibilité. Tous, sans exception, ont constaté, soit pour blâmer, soit pour louer, comment il brouille ses intrigues, et multiplie les incidents. Mais combien de ses critiques ont parlé de cette espèce de couleur locale que Stendhal nomme « l'originalité de lieu » ? Véritable trouvaille d'expression, qui mérite de vivre. Il ne s'agit plus ici de la couleur locale des romantiques, d'appliquer une couche de couleur qui permette de distinguer l'Espagne de l'Egypte, l'Ecosse de la Grèce. Savoir inventer l'originalité de lieu, c'est savoir choisir le lieu le plus en harmonie avec ce qui va se passer, et qui viendra augmenter nos émotions. Tel la terrasse de *Hamlet*, la grotte dans *Cymbeline* où Belarius reçoit Imogène, le balcon de Juliette, éclairé par la lune. Cela ne s'appelle-t-il pas aujourd'hui savoir mettre de l'atmosphère ? Ce qu'il y a de

curieux, c'est que Stendhal y soit si sensible, et que ses ouvrages en manquent totalement (1).

Si enthousiaste que Stendhal soit de Shakespeare, son admiration n'est pas prodiguée sans réserve. Non pas qu'il se laisse rebuter par les défauts sans importance que les petits critiques de tout temps se plaisent à relever, justement parce qu'ils sont à leur portée (2).

Les reproches que Stendhal fait à Shakespeare sont d'un ordre plus élevé. Et d'abord, il lui en veut des brutalités qu'il affectionne. Les beaux-arts, ainsi appelés parce qu'ils ont pour objet la représentation du beau, ne devraient jamais s'emparer de sujets horribles. Ainsi Shakespeare a-t-il tort de faire brûler les yeux sur la scène à un roi détrôné, de multiplier les assassinats et les empoisonnements. Qui pourrait supporter de voir jouer *King Lear*

1. Car ils en manquent. A preuve cette scène de *Rouge et Noir* où Julien prend la main de M^{me} de Rênal. Ils sont tous les deux dans un jardin et il fait nuit : voilà tout. Certes le lieu est en harmonie avec ce qui va se passer, mais il nous semble que pour qui a compris « l'originalité de lieu » il y avait place pour autre chose.

2. Quelle joie, dit Stendhal, n'éprouve pas un de ces pédants à faire remarquer que Shakespeare met des ports de mer en Bohême. Qu'il est fier de la supériorité de son savoir géographique, tandis qu'il devrait rougir de la mesquinerie de son âme. Il ne réfléchit pas que ce sont là des fautes que corrigerait le premier homme médiocre.

sans le spectacle de la charmante piété filiale de Cordelia ? C'est une erreur dans laquelle Shakespeare ne tombe que trop souvent. Cette critique est connue, pour avoir été faite de tout temps (1). Il n'y a eu en France qu'une période très courte pendant laquelle on différa d'avis là-dessus, et c'est justement du vivant de Stendhal parmi les romantiques que le fait se produisit. Le public de Shakespeare avait besoin de sensations fortes pour être ému, et c'est probablement à ce besoin qu'il faut attribuer cette prodigalité d'horreurs. De la même façon un autre de ses défauts, celui de verser trop souvent dans la rhétorique, s'explique, si l'on tient compte de l'Anglais du temps d'Elisabeth. Il fallait creuser l'idée, souligner le trait, développer la pensée, pour les mettre à la portée de son esprit. L'art de Shakespeare s'en ressent. « Ce qui manque à Shakespeare et à

1. Elle est tellement vénérable, que nous la retrouvons dans la bouche d'un Français déjà en 1665.

... Les poètes anglais, pour flatter l'humeur et l'inclination de leurs spectateurs, font toujours couler du sang sur leur théâtre, et ne manquent jamais d'orner leur scène des catastrophes du monde les plus cruelles. Il ne se joue pas une pièce qu'on n'y pende, qu'on n'y déchire ou qu'on n'y assassine quelqu'un. Et c'est à pareils endroits de leurs comédies que les femmes battent des mains et éclatent de rire.

(Le Pays. *Amitiez, amours et amourettes*, p. 202 ; cité par Texte. J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.)

Alfieri, c'est de n'avoir pas eu à amuser des ennuyés rendus difficiles, écrit Stendhal (1).

Il nous semble que Stendhal ne rend pas justice au poète comique qui est en Shakespeare. Il en est de même de la grande majorité des Français ; pourtant il y a des critiques anglais qui prétendent que Shakespeare avait surtout le génie comique et beaucoup prétendent qu'il l'avait aussi bien développé que le génie tragique. C'est que la tragédie est partout pareille, mais que la comédie revêt différentes formes avec chaque nation, presque avec chaque esprit. Le comique qui plait à Stendhal est le genre bouffon, le bas comique, la farce, qui fait que le spectateur se tient les côtes et se pâme de rire.

Pour cette raison Falstaff lui paraît délicieux, mais Falstaff est unique. A la vérité Shakespeare a ignoré la source du rire, qui est la perception soudaine de notre supériorité sur un autre. Il tombe le plus souvent dans un de ces deux défauts : ou il cherche à faire rire des personnages bas, tel Caliban dans la *Tempête*, ou bien il donne à son personnage un cœur tendre et noble, et cherche à nous faire goûter sa gaieté charmante et folâtre. Dans le premier cas, nous sentons trop distinctement d'avance notre supériorité sur la sottise de convention des caractères pour en éprouver plaisir ou surprise. Dans le second, nous sym-

1. *Journal*, 329.

pathisons avec un état si délicieux et oublions d'en rire : nous rions avec les personnages. C'est le rire nerveux, non pas celui qui naît de situations comiques ; c'est-à-dire, ce n'est pas un jugement, c'est une sensation (1).

Stendhal ne veut donc absolument pas qu'on voie en Shakespeare un poète comique.

Est-ce qu'il voyait en lui un poète du tout, pour employer le mot dans un sens restreint ? Il nous semble plutôt que non. Il était du reste de bois quand il s'agissait de poésie ; trouvait que conserver les vers dans l'art dramatique était un reste de barbarie, puisqu'ils n'avaient été inventés que pour aider la mémoire ; qu'ils étaient un cache-sottise ; que les classiques français en les gardant étaient comme un homme qui choisirait de marcher à cloche-pied. Il dit, il est vrai, qu'il n'a manqué à Shakespeare, pour avoir atteint le comble de la perfection que l'art de la *Sceneggiatura* et la manière de faire les vers de Corneille, mais cela est en 1804, et il n'a pas encore dit son dernier mot (2). D'ailleurs, si cette observation indique une rare admiration du vers cornélien, elle indique en même temps une insensibilité non moins rare du vers shakespearien. C'est comme si l'on reprochait à Keats de ne pas calquer Pope.

1. *Racine et Shake.* chap. II, surtout p. 24. Henri Cordier *Molière jugé par Stendhal*, p. VI.

Histoire de la Peinture en Italie, p. 222.

2. *Journal*, 68.

Il arrive constamment à Stendhal d'estropier en les citant les vers de Shakespeare, d'où l'on peut conclure qu'il n'en sent pas la musique. Il écrit en tête d'un des chapitres d'Armance (la mode était alors à des citations mises en tête des chapitres).

The third day comes a frost, a killing frost
And then he falls — see his character (1)

sans se soucier des exigences du mètre.

Ailleurs il écrit

I'm never merry when I hear sweet music (2)

Et encore, faisant la même faute :

By that sin fell the angels, how can man then
The image of his Maker, hope to win by't (3).

Quelquefois il traite les vers cavalièrement, comme s'ils étaient tout uniment de la prose. Ainsi :

Age cannot witherit, nor custom stale its infinite variety (4)

1. The third day comes a frost, a killing frost

And then he falls as I do. I have ventured (*Henry VIII*, III, 2), (cité Armance, XXVIII).

2. I am never merry when I hear sweet music (*Merchant of Venice*, V, I. cité dans *Vie de Haydn*, 99.

3. *Armance*. Chap. VI. La citation exacte est naturellement :

The image of his maker, hope to win by it.

4. *Hist. de la Peint. en Italie*, 73. Les vers se trouvent dans

Il se permet toutes les libertés, mutilant, abrégant, supprimant à volonté. Quand il cite de mémoire, c'est souvent avec inexactitude. « Vous direz avec Shakespeare, écrit-il : *Like patience sitting on her tomb*. Mais Shakespeare ne l'a jamais dit (1). Il n'a jamais dit non plus

Somewhat light as air

There's language in her eye, her cheek, her lip (2).

qui est l'entête du chapitre XI d'*Armance*.

Ant. et Cléop; II, 2. Outre le défaut poétique de la citation, elle est inexacte :

Age cannot wither her, nor custom stale,
Her infinite variety.

1. *Vie de Haydn*, p. 188. La citation exacte est :

She sat like patience on a monument,
Smiling at grief.

(*Twelfth Night*, II, 4.)

Stendhal écrit dans *Rome, Naples et Florence* (1854), p. 239. « There live not three great men in England, and one of them is poor et grows old » ce qui paraît être une citation inexacte tirée de *Henry IV*, IV, 2. : « There live not three good men unchanged in England, and one of them is fat et grows old. »

2. Cette citation est un mélange de :

... Trifles light as air
Are to the jealous as confirmations strong

.....
(*Othello*, III, 3.)

et

... Fie, fie upon her !
There's language in her eye, her cheek, her lip

(*Troilus and Cressida*, IV, 4.)

Il paraîtrait donc que Stendhal ait peu goûté la poésie de Shakespeare, comme d'ailleurs bien d'autres de ses qualités. Il n'en est pas moins indigné de la façon dont il est mutilé sur la scène anglaise. La mode était à ce moment à « adapter » Shakespeare au goût du jour, au lieu de jouer ses pièces telles qu'il les avait écrites. Elles sortaient des mains irrévérencieuses des rénovateurs, dépouillées de toute leur beauté shakespearienne. Apparemment le gros public les goûtait mieux ainsi. Mais Stendhal, qui n'était pas du gros public, sentait le sacrilège de cet usage, et protestait hautement. Se conformant aux habitudes anglaises, il alla jusqu'à écrire à un journal, pour demander qu'on remplaçât au théâtre ces grotesques parodies par le vrai Shakespeare. La lettre parut le 26 novembre 1821 dans l'*Examiner* dont le rédacteur se déclara entièrement de l'avis du « noble littérateur étranger ». Il est curieux que ce soit un Français qui vienne défendre la gloire du dieu national (1).

Mais Shakespeare est très réellement universel

1. Nous reproduisons ici cette lettre en anglais, telle qu'elle fut publiée dans le journal anglais. Elle a dans une certaine mesure l'intérêt de l'inédit, car elle n'a paru dans aucune édition des œuvres de Stendhal, et son existence jusqu'ici a été ignorée. Il n'est fait mention de cette lettre que dans *Molière jugé par Stendhal* où on lit à la p. 76 « My letter on *Richard III*, mal traduite in the *Examiner* of the 24 dec., le

aux yeux de Stendhal. Il trouve en lui la réunion et au plus haut degré des qualités qui ne sont qu'éparses parmi les autres auteurs dramatiques qu'il aime. Shakespeare a le génie du dialogue de Beaumarchais, et l'énergie de Rotrou. Il les surpasse tous. « Je

jour of my arrival à Paris from London ». (Note écrite par Stendhal en marge d'un de ses livres.)

To the Theatrical Examiner.

Sir, I am a great admirer of your manner of giving an account of the Theatricals. Your article yesterday on Miss Tree delighted me. Allow me to communicate through you a fact at which I am indignant.

On arriving in London, I saw the announcement of *Richard III* and leaped for joy. I flew to Drury Lane and found a melodrama worthy of the *Porte Saint-Martin*. I believed myself at the *Théâtre Française* [sic], witnessing the representation of *Adelaïde du Guesclin* [sic] or *Mithridates*. The hero observes without ceasing that he is a great man, and he is described to be such by others ; but nothing passes before the eyes of the spectator to oblige him to believe that the *Richard* whom he sees there, so well represented by Mr. Kean, is the famous *Richard, Duke of Gloucester*. Upon the correction of a number of verses in *Richard III* and the justifiable suppression of certain scenes, I have nothing to say, so long as the adapter uses his scissors alone ; but when a modern pretender resolves to give us his own paltry sentiments instead of the great thoughts of Shakespeare I detect the last stage of the ridiculous. When in Shakespeare *Gloucester* exclaims in reply to *Lord Gray*

« To thee, that hast not honesty nor grace ».

the most listless spectator cannot help exclaiming : — That is a man who will not pause upon the road — behold a true

pense, écrit Stendhal, c'est la déclaration la plus fervente de son amour : je pense que les personnes à qui il a été donné de comprendre Shakespeare, ne seront jamais touchées jusqu'à un certain point par les compositions d'aucun autre écrivain dramatique. Shakespeare ne ressemble pas plus à Alfieri qu'à tout autre poète.

Alfieri, Corneille et tous les autres considèrent une tragédie comme un poème : Shakespeare y a vu une représentation du caractère et des passions des hommes, qui doit toucher les spectateurs en ver-

picture of the manners of the middle ages. When *Gloucester* says to the Murderers.

How now, my hearty, stout, resolved mates ?

the dullest beholder will remark : — This Prince knows how to accomodate himself to mankind.

But the folly of the author of the Melodrama sparkles in every part. He has the effrontery to make a man like Richard explain :

Now is the winter of our discontent

Made glorious summer » etc.

whilst *King Henry* is yet alive.

The modern scribe makes this poor *King Henry*, when dying, finish a sentence of *Richard*, and a fine specimen of *sang-froid* it is. *Richard* has said.

For this among the rest was I ordained.

Upon which, the poor devil, who is bathed in his own blood, adds —

Oh ! and FOR much more Slaughter !

In the deepest tragic moment of the scene with *Lady Anne*, when I am absorbed with sad reflections upon the inconstancy

tue de la sympathie, et non par une vaine admiration pour les talents du poète. Chez les autres tragiques, le style et la couleur générale du dialogue, la distribution et l'économie des diverses parties de la pièce sont les principaux objets : pour Shakespeare,

of human ties, the paltry poetaster distracts my attention by running after an epigram worthy of the ale-house.

FRESSEL

I scarce can credit what I see

STANLEY

Why you see — a woman

Subsequently, Shakespeare says.

My dukedom to a beggarly denier

The little adapter, faithful to the taste of the guard-room, substitutes.

My dukedom to a widow's chastity

And the audience, Sir, allows such an absurdity to pass. What I have written, Sir, is to induce you to expose to the English public the necessity of newly arranging the sublime tragedy of Shakespeare. For my own part, I find the murder of a brother, of an ancient comrade in arms, of the sad dog, *Clarence* sufficiently describes the character of *Richard III* without the assassination of an enemy and a king, without whose death his family is nothing.

Richard, exercising his wit upon conscience,

Conscience ! 'tis a coin, etc.,

has borrowed from the French tragedy. It is by this fine road the latter becomes so tedious. I conclude. Sir, by asserting that it is *shameful* to the taste of the English nation to allow a flat melo-drama *where all is recited*, peaceably and

c'est la vérité et la force de l'imitation. Les poètes classiques sont satisfaits s'il y a dans leur ouvrage assez d'action et de peinture de caractère pour empêcher la composition de tomber dans la langueur et pour amener d'une manière à peu près convenable les dialogues élégants dont elle se compose. Shakespeare était satisfait si sa fable se trouvait assez bien ménagée pour ne pas choquer trop fortement cette disposition à l'illusion que le spectateur apporte au théâtre. Il croyait avoir assez fait pour son style, quand il avait évité tout ce qui pouvait être ridicule. Dans le monde quand nous parlons à nos rivaux ou à nos amis, sommes-nous affectés par ce qu'ils nous disent, ou par le plus ou moins d'élégance de leur toilette (1) ? » C'est en résumé le culte de Stendhal.

Après Shakespeare, les romanciers anglais sont

without resistance, to usurpe the place of one of the masterpieces of Shakespeare.

It is enough to make one die with laughter to attend to the journals, prosing continually on this said melo-drama, as if it were the tragedy.

It is ridiculous in the good public of London to suffer the Court of a King of England to be represented as composed of seven individuals. At all times they have been in England, as everywhere else, greater lovers of power.

Accept the assurance of my perfect consideration,
London, nov. 18.

XXX

1. *Rome, Naples et Florence* (éd. (1817), p. 200.

peut-être ce qu'il a le mieux goûté. Il lut avec grand plaisir les romans du XVIII^e siècle : le *Vicar of Wakefield*, Sterne, Smollett, Richardson et Fielding. C'est ce dernier qui lui plaît surtout, à cause de la profondeur d'observation dont il fait preuve dans la peinture des caractères. « Ce roman est aux autres, écrit-il, ce que l'*Illiade* est aux poèmes épiques (1) » : ce qui est un peu le jugement de Byron, appelant Fielding l'Homère en prose de la nature humaine.

Stendhal lit aussi les romans contemporains qu'il juge très diversement. Il trouve que les uns donnent une idée tellement fausse de la société qu'on les croirait écrits par et pour les habitants de la lune, et l'engage sa sœur à ne pas former ses opinions d'après *these donned books* (*sic*) (2). D'autres lui déplaisent parce qu'ils ne sont que des attaques voilées contre des personnages en vue. Pourtant il y a des romanciers contemporains d'un talent plus élevé, dont deux surtout, Miss Edgeworth et M^{rs} Radcliffe, sont tout à fait distinguées. La première aurait pu aller très loin, si la « considération nécessaire à une jeune miss anglaise ne lui eût fait une nécessité lorsqu'elle débuta de transporter la chaire dans le roman (3). » Quant à M^{rs} Radcliffe, Stendhal ne cesse pas de louer ses descriptions de la nature, ce qui étonnerait beaucoup,

1. *Mém. d'un Tour.*, I, 39.

2. *Lettres intimes*, 25 novembre 1807.

3. *De l'Amour*, p. 202.

si tout d'un coup il ne désavouait pas ses éloges en s'écriant : « J'ai remarqué que les belles descriptions de M^{me} Radcliffe ne décrivent rien (1). » D'ailleurs ses connaissances des passions ne méritent seulement pas qu'on en parle. Le comble du ridicule, n'est-ce pas une dame anglaise douée de toutes les perfections de son île, mais regardée comme hors d'état de peindre la *haine* et l'*amour* même dans cette île : M^{me} Anne Radcliffe donnant des noms italiens et de grandes passions aux personnages de son célèbre roman : le *Confessionnal des Pénitents noirs* (2) ?

Mais, à l'instar de sa génération, Stendhal prête peu d'attention au roman contemporain en dehors des œuvres de Walter Scott. C'est lui qu'il lit et qu'il relit ; c'est son nom qui revient incessamment sous sa plume ; c'est encore dans ses romans qu'il va chercher des exemples pour illustrer les états d'âme et les passions qu'il dissèque dans *de L'Amour* (3).

1. *Mém. d'un Tour.*, II, 128.

2. *Abbesse de Castro*, p. 238.

3. Voir *de l'Amour*, p. 17, 22, 39, 65, 71, 72, 99, 223, 239, 118, 282. Gardons-nous du reste de mettre cette habitude sur le compte de l'admiration de Stendhal pour Walter Scott. Il l'explique autrement : « Un homme qui a vécu trouve dans sa mémoire une foule d'exemples *d'amour* et n'a que l'embarras du choix. Mais, il veut écrire, il ne sait plus sur quoi s'appuyer. Les anecdotes des sociétés particulières dans lesquelles il a vécu sont ignorées du public et il faudrait un nombre de pages immense pour les rapporter

Lire n'est pas toujours admirer, et Stendhal ne fut jamais entièrement emporté par le flot d'admiration qui coulait vers le « Grand Inconnu ». Il paraît avoir subi, pendant une courte période, la fascination et le prestige que toute la France, l'élite intellectuelle et artistique autant que le gros public se plaisait à reconnaître en lui. Ainsi il rappelle que son plus grand plaisir autrefois, après celui de rêver au spectacle des choses humaines, était de lire Montesquieu et Walter Scott (2). Il déclare dans *Rossini* qu'il n'écrit que pour ceux qui ont lu avec délices les romans de Walter Scott et les brochures de M. Courier; car l'autre public, celui qui se plait à la lecture des *Mélanges* de M. Villemain, des *Histoires* de MM. Lacretelle ou Raoul Rochette le trouvera chimérique, inconvenant et plat (3). Il regrette profondément que l'Italie n'ait point son Walter Scott, qui tirerait des romans sublimes de son histoire du moyen âge, faisant mouvoir dans son drame le Dante, Castruccio-Castrucani, Cola di Rienzi, l'archevêque Guillelminio, figures bien autrement saisissantes que celles de la vieille Ecosse.

avec les nuances nécessaires. C'est pour cela que je cite des romans généralement connus, mais je n'appuie point les idées que je soumets au lecteur sur des fictions aussi vides et calculées la plupart pour l'effet pittoresque plus que pour la vérité.

De l'Amour, p. 39.

2. *Vie de Henri Brulard*, 18.

3. *Rossini*, 344.

Cette admiration n'est pas faite pour durer, et les yeux de Stendhal ne tardent pas à se dessiller. A un moment où tous ses contemporains restent encore sous le joug de l'Ecossais, il secoue ce joug, et vient hardiment porter des coups à la renommée du maître. Jamais personne n'a mieux vu les côtés faibles de son talent et de son exécution.

S'il lui laisse un certain mérite de style, contrastant sa diction si simple, si facile, si naturelle, avec l'enflure et l'emphase d'un Chateaubriand, il trouve que Scott pousse cette qualité jusqu'aux extrêmes limites, les dépasse même et tombe dans le négligé.

D'ailleurs Scott abuse de sa facilité d'écrire, il en abuse surtout dans les descriptions où se plaît trop son talent.

On ne saurait nier qu'il ne comprenne parfaitement l'art de soutenir ses dialogues et ses récits par des descriptions, qu'au moyen de celles-ci il ne prépare l'âme à se laisser émouvoir par le dialogue, se servant des paysages comme les musiciens de génie se servent de l'harmonie en musique. Mais s'il a le vrai sentiment de la nature, il ne lui tient pas la bride assez haute. Toutes ces descriptions sont trop longues, et ce qui est pire, elles viennent souvent d'une manière impatientante interrompre le récit, comme lorsque la petite muette Fenella de *Peveril du Pic* veut empêcher Julian de

sortir du château de Holm-Pcel dans l'île de Man (1). Bientôt Stendhal en vient à écrire ce mot qui le condamne : J'abhorre presque également la description de Walter Scott et l'emphase de Rousseau.

Si l'on trouve ennuyeuses ses descriptions de la nature, que dire des détails minutieux qu'il nous donne sur l'armure, les habits, tous les effets mobiliers du moyen âge ? Pour avoir tant soigné les décors, il croit avoir ressuscité le passé, mais rien de plus faux. D'abord, il n'est pas même suffisamment documenté sur l'histoire, pour en parler sans trahir à l'occasion une ignorance crasse. Et cette ignorance s'étend aux choses d'actualité. Ainsi il place des bosquets d'oliviers aux environs de Tours ; il fait servir à un diner français d'abord la soupe, puis le bouilli puis le potage !

Mais ce qui est plus grave, c'est son inhabileté à comprendre l'esprit du passé, c'est la conception radicalement fausse qu'il se fait de son âme. Malgré son goût des vieux manuscrits, des institutions surannées, des bibelots historiques, il n'arrive pas à se transporter dans ces époques lointaines, à sortir de sa personnalité d'Ecossais de talent du commencement du xix^e siècle, baronnet et tory, protestant,

1. *Rossini*, 47.

2. *Brulard*, 221.

bon père de famille, bien élevé, *gentleman* pour tout dire (1).

De cette impuissance à pénétrer l'enveloppe extérieure des hommes et des choses vient un manque de toute profondeur dans la peinture de ses personnages. Plusieurs de ses jeunes filles sont charmantes de simplicité et d'innocence, mais ce n'est pas comprendre les passions que de savoir dépeindre la candeur. Là où il a fallu faire preuve d'une connaissance des passions, des secrets replis du cœur humain, Walter Scott reste au-dessous de tout ce qui a tenu

1. « Le moindre défaut, dit Stendhal, de ces peintures des habitudes sociales du ^{xiii}^e siècle est une fausseté complète et ridicule. Ces héros si brusques, si égoïstes, si grossiers, si profondément raisonnables de ce siècle de fer dans lequel la moindre erreur de calcul pouvait être punie par la mort, sont remplacés par des êtres factices, tout pétris de la générosité du ^{xviii}^e siècle, et dont l'unique affaire semble être d'exagérer la grimace terrible qu'ils doivent faire lorsqu'ils paraissent revêtus de leurs armures. » (*Corr. Inéd.*, 28 novembre 1836.)

G. Taine. *Hist. de la litt. ang.*, IV. — Walter Scott s'arrête sur le seuil de l'âme et dans le vestibule de l'histoire, ne choisit dans la Renaissance et le moyen âge que le convenable et l'agréable, efface le langage naïf, la sensualité débri-dée, la férocité bestiale. Après tout, ses personnages en quelque siècle qu'il les transporte sont ses voisins, fermiers finauds, lourds, vaniteux, *gentlemen* gantés, demoiselles à marier, tous plus ou moins bourgeois, c'est-à-dire, rangés, situés par leur éducation et leur caractère à cent lieues des fous voluptueux de la Renaissance ou des brutes héroïques et des bêtes féroces du moyen âge.

une plume. Décrire l'habit et le collier de cuivre d'un serf du moyen âge, voilà ce qu'il fait à merveille, mais il est dérouté s'il se trouve en présence d'un état d'âme à analyser. « En littérature, c'est une manière de Gérard Dow, dit Mérimée, qui peint merveilleusement une cruche et qui n'a jamais su faire une figure » (1) ; et c'est assez pour le condamner aux yeux de Stendhal. Quand il oppose les romans de Walter Scott, faits de peinture de décors, et la *Princesse de Clèves*, fine analyse de sentiments il n'est pas difficile de deviner lequel il préférera.

Voltaire donnait une fois à une jeune fille une leçon de déclamation tragique, et comme elle disait son rôle très froidement, il lui demanda : Mais, mademoiselle, si votre amant vous avait trahie, lâchement abandonnée, que feriez-vous ? — Monsieur, j'en prendrais un autre, répondit-elle, en jeune fille raisonnable. En fait de sentiments, Scott est exactement au niveau de cette jeune personne prudente. Il l'aurait certainement trouvée très convenable, très estimable aussi. Quand il se trouve en face d'une situation passionnée ses personnages semblent avoir honte d'eux-mêmes, absolument comme M^{lle} Mars, quand elle joue le personnage d'une sotte. En entrant en scène, cette grande actrice jette un petit

1. Mérimée. *Une Correspondance inéd.*, 15 août 1859.

coup d'œil fin sur le spectateur. « N'allez pas croire que je suis une sotte, dit ce coup d'œil : j'ai autant d'esprit que vous ; dites-moi seulement si, pour vous plaire et mériter vos applaudissements, objet de tous mes vœux, je ne sais pas bien jouer le personnage d'une sotte. » On dirait d'un peintre qui aurait le défaut de Walter Scott et de M^{lle} Mars : *ses couleurs manquent de naïveté* (1).

Ce n'est pas là peindre la nature humaine. Il est convenu que l'art n'est qu'un beau mensonge, mais il y a des limites et Scott a été trop menteur.

Si Stendhal le juge sévèrement, il ne lui en a pas moins rendu un grand service, celui d'attirer l'attention publique, tant en Angleterre qu'en France, sur la faiblesse écœurante des traductions de ses œuvres. Il prétend que le libraire emploie quatre traducteurs par volume, dont trois ne savent pas l'anglais, et qu'il donne dix sous la feuille à ce prétendu littérateur pour en corriger le style (2). Il écrit constamment dans les revues anglaises que les traductions de Scott sont d'un style non seulement inélégant mais illisible, qu'elles fourmillent de contresens, qu'il faut avoir recours à l'original seulement pour en comprendre la signification. Et il cite comme exemple un traducteur, qui trouvant *Old Play* écrit à la fin de cer-

1. *Walter Scott et la Princesse de Glèves.* (Rac et Shake: 298).

2. *Corr. Inéd.*, 12 février 1823.

tains en-tête de chapitres dans l'original, met dans sa version : Traduit de M. Old Play (1). Stendhal n'exagère pas, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir le premier ou l'un des premiers protesté contre ces traductions, que toute la France s'acharnait à dévorer. On avait alors soif de romans historiques et c'est le propre de la soif, comme disait un critique, de ne pas être très difficile sur la nature des boissons dont on l'étanche.

Après avoir jugé le talent de Scott, Stendhal cherche à apprécier son influence : question plutôt délicate du vivant de l'auteur. L'influence immédiate se laisse facilement voir. D'un côté, nouvel intérêt dans l'histoire et nouvelle conception de la manière de l'étudier ; de l'autre, véritable manie pour faire du Walter Scott, un flot d'imitateurs qui va toujours croissant. Rien de plus avantageux que la première de ces conséquences, rien de plus fâcheux que la dernière. Si MM. Guizot et Barente font maintenant de grands ouvrages sur l'histoire de la France, si l'on commence à s'intéresser aux vieilles chroniques, aux documents historiques, et à concevoir que l'histoire peut ne pas être ennuyeuse, c'est à Scott que revient le mérite de cette réforme (2).

1. Article de Stendhal dans le *London Magazine*. 1 (New Series) 277.

2. L'histoire est fort à la mode en France. On était tellement ignorant et nos histoires avaient été si puériles, que

Il faut que le service rendu à cet égard soit bien grand, pour compenser tout le mal qu'il a fait en donnant naissance à un nombre illimité de petits Walter Scott — très petits (1). C'est un commentaire très lumineux sur les défauts du système de Scott, que l'œuvre de ses imitateurs. Ils emploient deux pages à décrire la vue que l'on a de la fenêtre de la chambre où se trouve le héros, deux pages à reproduire son habillement et encore deux pages à repré-

c'est apprendre du nouveau au public que de lui dire que la France a eu la liberté et des espèces de parlements jusque vers l'an 1550 : la servitude ne date que du règne de Richelieu, Louis XIII.

Cinq ou six hommes d'Etat, en France, sont occupés à écrire l'histoire. Walter Scott aura une grande influence sur cette branche de notre littérature ; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. Ce qui semblerait puéril au goût dédaigneux du siècle de Louis XV, nous paraît actuellement fort intéressant et peignant parfaitement les mœurs si pittoresques du *moyen âge*, qui, en France, comme partout, fut l'âge de l'héroïsme. (*Corr. Inéd.*, 12 fév. 1823).

1. Tous les écrivains qui aspirent à la célébrité en France se hâtent de publier leur imitation de Walter Scott. M. de Salvandy a donné son *Alonzo* ; M. Félix Bodin *Le Père et la Fille* ; M. Trognon son *Childebert III*, M. Kératry les *Derniers des Beaumanoir*... Voici maintenant M. le comte de... qui publie *Le duc de Guise*. Jusqu'ici de tous les romans publiés en imitation de sir Walter Scott c'était *Le Père et la fille* de M. Félix Bodin qui était le plus ennuyeux. Je crains beaucoup que M. le comte de... ne détrône M. Bodin et ne lui enlève la palme de l'ennui. (*Corr. Inéd.*, 24 décembre 1824.)

senter la forme du fauteuil sur lequel il repose. Et les voilà sûr du succès !

Mais ce succès durera-t-il ? Pendant que sir Walter Scott jouit toujours en France d'une célébrité sans bornes, qu'on lui fait une place bien autrement grande dans la presse contemporaine qu'à un Lamartine ou un Chateaubriand, qu'on s'acharne à dévorer ses œuvres et celles de ses plus faibles imitateurs, Stendhal ose écrire que dix ans suffiront pour faire tomber de moitié sa réputation, comme est tombée celle de Richardson (1).

Le mérite de Stendhal est d'avoir jugé si saine-ment les excellences et les faiblesses de Scott, à ce moment où le monde littéraire paraissait avoir perdu tout son sens critique, pour se livrer poings et pieds liés à une folie d'admiration.

On ne s'attend pas à trouver Stendhal un grand liseur de la poésie anglaise, lui qui est si insensible à la beauté des vers, et qui sue sang et eau quand il tâche d'en écrire (2).

1. Voir Maigron. *Le roman historique*, etc. Préface III. « Moins de dix ans après ses premiers triomphes le roman historique ne rencontrait déjà plus qu'indifférence auprès de ce même public qui l'avait accueilli avec tant de transport... Il a fallu à peu près dix siècles pour l'organiser, dix ans en ont épuisé la vogue, et sa renaissance demeure fort problématique, pour ne pas dire impossible. »

2. *Journal*, 163. « Je me souviens encore quelle peine j'avais cet été à faire quatre vers en huit heures de travail abominable ».

Il ne s'est peut-être jamais familiarisé avec l'œuvre d'aucun poète sauf Byron. Quand il lui arrive de parler d'autres poètes que lui, il se contente en général de les nommer ajoutant tout au plus quelques mots sur leur talent. Il a lu Pope, Thomson, Young, Gray et Ossian ; nous le savons parce qu'il nous le dit, mais il n'a pas émis d'opinion sur leurs œuvres. Goldsmith lui plaît par sa naïveté ; mais Dryden est tout simplement illisible, tellement il verse dans l'emphase ; Southey, l'atroce Southey, ne mérite que le mépris le plus noir pour sa bassesse politique et quant à Milton son *Paradis Perdu* est un livre admirable sans doute, mais qu'on prend par devoir et qu'on quitte sans peine. Burns plaît davantage à Stendhal. Il est à ses yeux un des plus grands poètes qui aient paru dans ces derniers temps, il l'appelle « le sublime Robert Burns » et le compare à Béranger : — ce qui est assurément le plus bel éloge qu'il sût lui faire. Mais il ne le cite qu'une seule fois, et encore la citation est-elle en français (1).

Il mentionne avec délices *Lalla-Rook* (*sic*), et tout enthousiasmé de ce charmant poème il adresse à Moore une lettre où il exprime son admiration dans les termes les plus chaleureux (2). Il lui envoie en même temps trois exemplaires de l'*Histoire de la*

1. *Armance*, chap. IX.

2. *Corr. Inéd.*, Bologne, 25 mars 1820.

Peinture en Italie, le priant de les présenter à ses amis, qui « font sans doute partie de ces *Happy-few* pour lesquels seuls j'ai écrit, très fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries ». C'est la seule lettre de Stendhal à Moore qui ait été retrouvée mais elle ne paraît pas être la première qui lui ait écrite. Moore note dans son *Journal* (1) le 8 mai 1819 qu'il vient de recevoir une lettre datée de Rome de Count Stendahl (*sic* : avec un point d'interrogation), l'auteur de l'*Histoire de la Peinture* qui lui envoie un exemplaire de son livre, et loue abondamment *Lalla-Rookh* et *Fudge Family*. L'identité de Stendhal intrigue beaucoup Moore. Il écrit dans son *Journal* le 26 mars 1820 (2) : « M. Warden qui vient de me prêter son exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie* dit qu'il lui fut offert par un certain Comte Stendhal. Aussi, malgré mes conjectures sur l'*alias* de cet auteur, il se peut que Stendhal soit son vrai nom. J'ai demandé à Warden où il est, pour que je puisse le remercier pour l'exemplaire qu'il m'a envoyé de l'Italie il y a quelques mois. Il croit qu'il est aux environs de Londres : du moins il croit que le comte Stendhal qu'il prend pour l'auteur du livre s'y trouve (4). » Décidément les connaissances anglai-

1. Moore. *Mémoires, Journal and Correspondence*, II, 306.

2. *Loc. cit.*, III, 108.

3. Nous traduisons du *Journal* de Moore.

ses de Stendhal ne savent pas à quoi s'en tenir sur son compte.

Le mystère va croissant. Moore remarque dans son *Journal* (1), en recevant la lettre du 25 mars 1820, que l'affaire devient de plus en plus curieuse, la lettre étant signée Stendhal, tandis que la note pour le libraire porte la signature Aubertin. Il se rendit quelques jours après chez le libraire pour prendre ses trois exemplaires, et celui-ci lui dit qu'il ne savait rien sur le compte de l'auteur, qu'il le croyait en voyage et qu'il signait toujours ses lettres « Aubertin ».

Moore ne paraît pas avoir répondu aux lettres de Stendhal, probablement pour l'excellente raison qu'il ne put avoir son adresse, et la correspondance en resta là.

Byron intéresse Stendhal, à l'exclusion presque

I. III, 109, 31 mars 1820. Received to my great surprise a letter from Stendhal dated (as well as I could judge from a fracture in the paper) « Palerme », telling me he had just read *Lalla-Rookh* for the fifth time and saying that, as I must have friends who love the arts, *pour avoir quelque chose de commun avec eux* he sends me an order for 3 copies of his *Histoire de la Peinture*, which he begs me to read. The order on the bookseller is signed Aubertin, but the note to me is signed Stendhal. This is all odd enough.

Il y a une autre allusion à Stendhal à la page 103 (vol. III), Feb. 13-19 1820, où Moore dit être en train de lire « Stendhal's *Histoire de la peinture en Italie*. Il était à Paris du 1^{er} juin 1820 jusqu'au 18 nov. 1822, mais ne paraît pas avoir rencontré Stendhal.

complète des autres poètes. Il l'a plus lu que critiqué. De nombreuses citations tirées de son œuvre, des allusions constantes à ses personnages, sont une preuve suffisante que ses poèmes lui sont familiers. Mais il n'en a pas fait une critique très approfondie. Pendant un certain temps il l'admire sans réserves. Après une lecture du *Corsaire*, il le place, pour l'expression des passions fortes et tendres, immédiatement après Shakespeare, il le nomme le seul grand poète vivant, lui prodigue l'épithète de sublime, assure que depuis sa première enfance il n'a ressenti des émotions aussi fortes et tenaces que celles qu'éveillent chez lui les poèmes de Byron. Mais déjà en 1820 il constate que décidément les vers l'ennuient, comme étant moins exacts que la prose, que Rebecca dans *Ivanhoe* lui fait plus de plaisir que toutes les Parisina (1), et Byron n'est plus que « le trop vanté lord Byron ».

Pourtant il garde une certaine admiration pour Don Juan, dont il aime les « charmantes plaisanteries », la « beauté scintillante des vers » et surtout l'« énergie ». Mais la conception du héros est fausse. Byron en a fait un beau jeune homme insignifiant, auquel les alouettes tombent toutes rôties, tandis que le vrai don Juan c'est le maréchal de Retz, c'est Cenci de Rome, c'est l'homme qui ne trouve de plai-

1. Lettre du 20 oct. 1820, publiée dans *Souv. d'Egot.*

sir qu'en bravant l'opinion. Il doit ressembler à cette princesse italienne du xvii^e siècle, qui s'écria en mangeant une glace un jour qu'il faisait excessivement chaud : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! »

Parisina avait plu également à Stendhal dans le temps, et il rapporte avec délices dans *Rome, Naples et Florence* une « divine soirée » à Bologne, passée à lire ce poème dans une société italienne. Mais il parle avec tant d'enthousiasme de la société où la lecture se faisait, qu'il est fort possible qu'elle ait été pour beaucoup dans son plaisir.

Cain au contraire, ne lui paraît guère qu'une plate amplification de collège ; et il appelle les tragédies de Byron mortellement ennuyeuses, rapprochant sa manière de celle de Racine, l'accusant de faire parler éloquemment ses personnages, au lieu de les faire agir.

Stendhal met le doigt sur la plaie quand il écrit : l'âme de lord Byron ressemblait beaucoup à celle de J.-J. Rousseau, en ce sens qu'il était toujours et constamment occupé de soi et de l'effet qu'il produisait sur les autres. C'est le poète le moins dramatique qui ait jamais existé : il ne pouvait se transformer en un autre. De là, ajoute-t-il, d'une idée fantastique, sa haine marquée pour Shakespeare ; je crois de plus qu'il le méprisait pour avoir pu se trans-

former en Shylock, vil juif de Venise, ou en Jean Cade, méprisable démagogue. »

Ainsi, Byron déchoit dans l'admiration de Stendhal, jusqu'à n'y être plus qu'au même rang que Lamartine. Si les idées de Byron sont plus justes, s'il a une intelligence du monde tel qu'il est, qui manque absolument à Lamartine, ce dernier est doué d'une sensibilité douce et profonde, bien autrement émouvante que l'orgueil et la misanthropie aristocratique du *nobleman* anglais. Il trouve scandaleuse et humiliante pour la France la réception qu'elle fait à Musset, pendant que l'Angleterre dévore les poèmes de Byron. Il en vient à lui préférer les satires de l'Italien Buratti, si admirable par son énergie de pensée et d'expression, sa verve délicieuse, sa gaieté intarissable, entièrement dépourvue de méchanceté. Au lieu des expressions pompeuses, générales, philosophiques de Byron, il choisit toujours ce qu'il y a de plus comique, de plus familier, de plus pittoresque. C'est la poésie la plus gaie qui soit. Stendhal prétend que Byron a subi son influence dans son *Beppo* et *Don Juan*, car il y a des passages, notamment dans ce dernier poème qui rappellent tout à fait son style. Et « c'est après un an de séjour à Venise où tout le monde parle de Buratti, que Byron a écrit dans le genre de Buratti. »

Stendhal s'acharne contre les traducteurs des poè-

mes de Byron, ainsi qu'il s'est acharné contre ceux de Scott.

Il s'acharne aussi contre ses imitateurs français, qui prennent un ton sombre et mélancolique, et voulant à tout prix faire du bruit, arrivent à ressembler à lord Byron comme le tonnerre de l'opéra ressemble à un orage dans les Alpes. C'est que le génie français, si apte à exprimer l'ironie, la satire, le persiflage, trouve son expression caractéristique dans les *Lettres Persanes*, *Candide*, les comédies de Beaumarchais, non pas dans la poésie passionnée à la Byron.

Après le théâtre, le roman, la poésie anglais, ce sont les récits de voyageurs qui attirent l'attention de Stendhal. Il s'y intéresse à un degré surprenant, d'autant plus surprenant qu'il finit toujours par les juger défavorablement. L'explication de ce fait serait peut-être que les Anglais avaient, à cette époque, à peu près le monopole de ce genre littéraire. Stendhal lit donc leurs productions avidement. Ce sont les voyages en Italie qui l'intéressent le plus, mais il ne s'en tient pas à ceux-là seuls. Il lit Norht-Douglas sur la Grèce, le voyage de Russell en Allemagne, John Scott en France, les explorations de Bruce en Nubie et Abyssinie, Heckewelder chez les Indiens, le voyage de Lewis et Clarke à la source du Missouri. Autant de livres tombés aujourd'hui dans l'oubli, et qui ne servent qu'à prouver la curiosité très

vive de Stendhal pour tout ce qui était la littérature anglaise. Quant aux voyages en Italie qu'il dévore, ils seraient longs à nommer. On citerait Eustace, Forsyth, Marie Graham, Craven, Young, Lady Morgan, Elphinstone, John Scott, Walpole, que la liste ne serait pas complète. A l'exception de Forsyth, d'Elphinstone, et peut-être de Marie Graham il les juge très sévèrement. « Que voit-on dans ces myriades de voyages qui naissent chaque année sous les auspices de Colburn ou de Murray ? Des déclamations d'écoliers sur des souvenirs historiques, de l'enthousiasme à froid à l'aspect de certains paysages, un catalogue bien sec de tableaux et de statues, l'inventaire de quelques palais, le nom et la carte des meilleures auberges, enfin pour les Italiens, des injures grossières et des sarcasmes sans esprit (1). »

Mais ce sont des ouvrages à peine littéraires ; d'ailleurs d'un intérêt passager et qui ne valent certainement pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

N'oublions pas que Stendhal lit assidûment les journaux et les revues anglais, surtout la *Revue d'Edimbourg*, qu'il met au-dessus de toutes les publications du genre, soit anglaises, soit étrangères.

C'est ainsi qu'il cultive la littérature anglaise, et

1. *Le Globe*, 13 février 1828. Article sur le *Voyage en Italie et en Sicile*, par M. L. Simond.

ainsi qu'il la critique. Malgré ses paradoxes, ses affirmations hardies et imprévues, ses conclusions toutes personnelles, son dédain de l'opinion régnante, la postérité a ratifié une grande partie de ses jugements. Non pas que cela lui eût fait aucun plaisir. Sa seule ambition était de dire sa pensée avec sincérité, trouvant que la sincérité supplée à tout. « Quel qu'on soit, roi ou berger, sur le trône ou portant la houlette, on a toujours raison de sentir comme on sent et de trouver *beau* ce qui donne du plaisir. » Stendhal ne se pique même pas de constance dans ses opinions. « Mes jugements varient comme mon humeur, di-il : mes jugements ne sont que des aperçus » et il cite une lettre de M^{lle} Lespinasse, défendant ses jugements de l'accusation d'être exagérés, outrés et contradictoires. « Je dirai de tout ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses neveux : *J'aime mon neveu aîné parce qu'il a de l'esprit, j'aime mon neveu cadet parce qu'il est bête*. Oui, elle avait raison, et je dirai comme elle : j'aime la moutarde parce qu'elle est forte, et j'aime le blanc-manger parce qu'il est doux... » Telle la tournure d'esprit du critique qui est en Stendhal, et si ces jugements sont en effet bien autre chose que des caprices d'esprit, ce n'est pas parce qu'il s'est appliqué à juger et à sentir d'après un certain code. Réduire ses idées en un système, ç'aurait été se mettre au même niveau que « ces juges dont l'âme manque de sensibilité et

de *folie romanesque*, mais qui du reste ont étudié avec l'exactitude et la persévérance d'un caractère froid tout ce qui a été dit ou écrit sur l'art malheureux qu'ils affligent de leur culte ».

CHAPITRE VII

Stendhal amateur du théâtre anglais. — Son rôle dans la querelle romantique

L'admiration de Stendhal pour la littérature anglaise dans tous ses genres est un fait avéré ; mais si maintenant l'on veut savoir dans quelle mesure il a contribué à la faire connaître en France, nous pouvons nous arrêter à ses services vis-à-vis du théâtre seul, car il n'y eut pas de guerre autour des noms de Byron et de Scott. Ils s'imposèrent d'emblée.

Le rôle de Stendhal dans la propagande en faveur de Shakespeare (car le théâtre anglais, c'est Shakespeare) a été double. D'un côté, ses efforts ont tendu à faire connaître en France le théâtre de Shakespeare, le vrai Shakespeare, et non pas en Shakespeare expurgé, atténué, adouci, habillé à la française ; de l'autre il a contribué directement à introduire sur la scène française des pièces modelées plus ou moins exactement sur celles de Shakespeare.

Il ne s'agit plus que de préciser les services de Stendhal à ces deux égards.

Pour bien comprendre dans quelle mesure il a aidé à faire connaître en France le théâtre shakespeareien, commençons par voir la place qu'avait déjà gagnée le poète anglais. Au moment où Stendhal se déclare son champion, c'est-à-dire vers 1800, tout le monde va répétant d'une seule voix les vieilles idées qui courent sur son compte depuis le moment où Voltaire apprit à la France que Shakespeare avait « un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles » (1). Et cette phrase a pour tous exactement le sens qu'elle avait pour Voltaire. Personne ne se serait avisé à l'époque dont nous parlons de découvrir que ce n'est pas après tout, si l'on y regarde bien, condamner le génie anglais, que de remarquer qu'il « ressemble à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement avec force ». Si le parti de Shakespeare avait gagné du terrain depuis que Voltaire engagea la lutte, on était aussi loin que jamais de le mettre sur le trône en une autorité suprême. Ses adhérents y songeaient aussi peu que ses pires ennemis. Tout ce qu'ils voulaient, c'était de faire une place

1. Voltaire. *Lettres philosophiques*, XVIII.

sur la scène pour un Shakespeare préparé à la française. Les traductions de Ducis leur paraissaient le *nec plus ultra* de l'audace intellectuelle. Quant aux critiques classiques, ils se tordaient les mains, croyant voir s'approcher la fin du monde. La Révolution, en bouleversant tout dans l'Etat, n'avait point touché au théâtre, qu'elle avait laissé dans sa vieille ornière.

Quelle mutilation monstrueuse de Shakespeare, que ces prétendues « adaptations » de Ducis ! « Il a rogné les drames de Shakespeare avec d'impitoyables ciseaux, sur le patron de Voltaire, dit un critique : il a retaillé des tragédies à la française, creuses, sentencieuses, sentimentales, avec tous les agréments traditionnels, ballets, travestis, méprises, conspirations, songes, confidents. (1) »

Et voilà le Shakespeare auquel applaudit le public du Théâtre Français, car il faut dire que ces pièces jouirent d'un succès très réel, que certaines firent

1. Lanson : *Hist. de la Litt. fr.*, p. 830. Il continue : « Ophélie est une princesse de tragédie, fille de Claudius, afin que l'amour et la nature déchirent le cœur du sensible Hamlet. Un banal édit forme un obstacle pour séparer les deux amants, avant les révélations du spectre. Plus de comédiens, bien entendu, et plus de pantomime, presque plus de monologue : à peine quelques traits de cette admirable méditation surnagent. Plus de fossoyeurs, ni de crânes. Au dénouement, une sédition, où Hamlet tue Claudius, et Gertrude se tue pour éviter un parricide au sympathique jeune premier. » Il va sans dire que le style reste scrupuleusement dans les convenances classiques.

même fureur. Aucun critique ne songeait à désirer plus de Shakespeare et moins de Ducis, et l'idée de transporter le poète anglais tout entier sur la scène française aurait paru à tout le monde une folie de la dernière absurdité (1).

Quand donc Stendhal, lisant Shakespeare en anglais, dit qu'il a pour lui le plus tendre amour et la plus vive admiration, quand il en parle dans des termes d'amoureux exalté, il est bien en avance de sa génération. On aurait probablement pu compter sur ses doigts les jeunes gens de Paris qui en 1803 étaient comme Stendhal « amoureux fous » de *Hamlet*, du *Hamlet* de Shakespeare bien entendu, qui se sentaient réellement au désespoir parce que leur maîtresse préférait Ducis à l'original (2), qui étaient émus jusqu'à en avoir la voix étouffée de larmes par les critiques amères dirigées contre le grand poète.

Il va sans dire que les premières sorties d'un jeune homme de vingt ans contre l'école classique, et son

1. Voir Jusserand : *Shakespeare en France sous l'ancien Régime*. La plupart du temps, Ducis à part, Shakespeare fournissait surtout la matière d'opéras, de pantomimes, de pièces à machines et de spectacles pour le cirque...

Par exemple : « *Les Visions de Macbeth ou les Sorcières d'Ecosse*, mélodrame à grand spectacle avec force magie, sorcière s'élevant perpendiculairement le long d'un haut sapin, les pieds appuyés seulement sur les ailes d'un vautour. »

2. *Journal*, 160.

culte plein de révérence pour le génie de Shakespeare, n'eurent pas une influence très considérable sur le goût du jour. Il n'en importe pas moins de remarquer son attitude, d'abord parce que cela permet de constater que, longtemps avant les réclamations des romantiques, Stendhal était shakespearien enthousiaste, et cela sans plus de réserve que les admirateurs les plus effrénés de 1830, et en second lieu parce qu'il est impossible d'affirmer qu'une opinion, quelle qu'elle soit, une fois émise, n'a pas fait de disciples. Celui qui jette une pierre dans un lac ne voit pas toujours jusqu'où s'étendent tous les ricochets.

Constatons donc que Stendhal a écrit le premier : « C'est Shakespeare que je veux et *tout pur*. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au *mezzo termine* (1) ! » et qu'il disait cela en d'autres termes depuis vingt ans.

Dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, et *Rome, Naples et Florence* les allusions à Shakespeare abondent, les observations fines sur son génie, les aperçus nouveaux, les jugements originaux (2). Ces observations décousues avaient la vertu de piquer la curiosité du monde littéraire, et c'est là ce qui fut en grande partie l'importance de la brochure *Racine et*

1. *Corr. Inéd.*, 19 avril 1820.

2. Voir par exemple, *Histoire de la Peinture en Italie*, 240.

Shakespeare. Considérée comme manifeste romantique elle est incomplète, elle est même quelquefois obscure et contradictoire, mais les observations sur Shakespeare sont très fines.

En vrai amoureux de Shakespeare, Stendhal s'est toujours montré impitoyable pour ses traducteurs timorés. Lançant des épigrammes mordantes contre les traductions comme contre ceux qui les lisent, il combat courageusement pour *Shakespeare tout pur*. « Je sors de *Macbeth* de Ducis, écrit-il en 1804, il est d'une monotonie ennuyeuse; ... c'est la charge du terrible, comme les figures du papier de M^{me} Muron sont la charge des formes de l'Apollon du Belvédère et de la Diane. C'est une des plus détestables manières dont on pût gâter la superbe pièce de Shakespeare. Ducis semble avoir oublié qu'il n'est point de sensibilité sans détails. Cet oubli est un des défauts capitaux du théâtre français... Le *Macbeth* de Ducis ne vaut pas exactement une pipe de tabac (1). » Et il juge avec une sévérité tout aussi exempte d'indulgence la traduction de *Hamlet*. « Je sors de *Hamlet* qui m'a déplu et pour le fond et pour le style... Cette plate tragédie ne fait pas un pas du premier acte jusqu'au dénouement. Hamlet est, passez-moi le terme, un c...on. Il faut que son ennemi l'assiège, pour

1. *Journal*, 21 frim. an XIII.

qu'il se détermine à le tuer... Un jeune homme à côté de moi faisait de petits cris d'admiration, et moi je bâillais (1). » Il trouve la traduction de Guizot plate ; il critique l'inexactitude de celle qui avait paru chez Ladvocat, citant une étrange bévue où le titre *Twelfth Night* se trouve traduit par *La douzième Nuit* (2), et il soupire après le jour où l'on verra jouer *Macbeth* et *Othello* traduits par M^{me} Belloc.

Les traits qu'il aiguisse contre le public qui applaudit à ces misérables traductions sont tout aussi tranchants : tout son esprit se dirige contre cette classe privilégiée, destinée par la nature à aimer de passion les dindes truffées et les grands cordons « et qui, pour le malheur de la littérature et des arts, veut juger de ce qu'elle ne comprend pas ».

Stendhal ne se contente pas de réclamer une traduction fidèle, exacte, « inspirée » du poète anglais, il veut la voir jouer à Paris en anglais. Déjà en 1822, des acteurs anglais en avaient fait la tentative au théâtre de la Porte Saint-Martin, mais elle échoua complètement. Stendhal prétend que les journaux libéraux avaient persuadé aux calicots qu'il fallait siffler Shakespeare, parce qu'il était aide de camp

1. *Journal*, 1813, p. 425.

2. *Paris. Monthly Review*, 1822. Cela vaut à peu près la *Dernière Chemise de l'Amour*, titre sous lequel parut en France la pièce anglaise *Love's Last Shift*. (Biog. Universelle, art. Colley Cibber).

du duc de Wellington, et que des agitateurs à gage circulaient dans les groupes une heure avant le lever du rideau. Aussi les acteurs furent-ils accueillis avec des sifflets, des pommes, des œufs, des cris de : Parlez français ! Parlez français ! auxquels se mêlaient quelques voix hurlant : A bas Shakespeare ! C'est un aide de camp du duc de Wellington ! Le spectacle finit au milieu du plus épouvantable vacarme. On s'imagine l'indignation qu'en ressent Stendhal. Il s'applique à faire honte de leur conduite aux Français, ignorants et intolérants, et en même temps, par ses articles dans des journaux, à inspirer aux Anglais le courage de tenter de nouveaux efforts (1). Il les assure de la bienveillance naissante des Français à leur égard, sentiment répandu déjà parmi les esprits élevés et qui devient tous les jours plus général : il explique par de viles intrigues de parti la réception scandaleuse faite aux acteurs lors de leur première visite : il rapporte le bon accueil qu'on leur a fait à leur seconde visite ; il s'étend sur les mutuels avantages, tant politiques que sociaux, qui résulteraient d'un rapprochement entre les deux pays : il fait des vœux pour l'inauguration prochaine d'un théâtre anglais à Paris. Le monde dramatique en Angleterre, froissé de la première chute des

1. Voir articles de Stendhal dans le *New Monthly Magazine* et surtout dans le numéro pour août 1826.

acteurs anglais à Paris, devait se sentir encouragé par les assurances de Stendhal. Ne se contentant pas d'encourager, il donne encore des conseils utiles sur les pièces et les acteurs qui plaisent le mieux, insistant surtout sur la nécessité d'envoyer les meilleures troupes, réclamant la présence de Kean entre autres, car comment faire applaudir à Paris des acteurs qui seraient sifflés à Londres ? C'est un point, assure Stendhal, auquel les directeurs n'avaient pas attaché assez d'importance, car des Anglais fixés à Paris, voyant jouer la troupe de Penley, avaient hautement déclaré que leur réception à Londres aurait été pire encore.

Ainsi Stendhal travaille des deux côtés de la Manche pour faire jouer Shakespeare en anglais à Paris. Si le succès du théâtre anglais va croissant, jusqu'à ce que des transports d'enthousiasme aient succédé aux sifflets et aux hurlements de dérision de naguère, n'est-ce pas en grande partie à lui qu'on le doit (1) ?

1. Voir, pour le succès des acteurs, une série de comptes rendus parus dans *Le Globe* du 18 septembre 1827 au 8 août 1829. On décrit ainsi la dernière représentation avant la clôture annuelle pour 1828

« ... Des transports d'enthousiasme ont éclaté à la chute du rideau et ont succédé bruyamment à la muette émotion de l'assemblée. Le grand artiste qui venait de faire de si admirables adieux à la France a été redemandé à grands cris par toute la salle. Abbot est venu rappeler au parterre la bizarre ordonnance de police qui ne permet plus au public d'émettre un vœu dans une enceinte où, de temps immémorial, sa

Attaquons maintenant la seconde question, celle de savoir jusqu'à quel point Stendhal veut imposer Shakespeare comme modèle aux auteurs du jour, et quel est à cet égard son mérite de novateur. Il importe de se faire une idée très nette de l'attitude de Stendhal, car les partisans du mouvement romantique l'accusaient de son vivant, et l'on n'a pas cessé de le répéter depuis, de s'être montré innovateur peu loyal, en abandonnant la cause et quittant les rangs.

Que Stendhal ait voulu innover, rien de surprenant. C'est le contraire qui aurait étonné, car le théâtre de l'époque était tombé dans une décadence d'où il ne pouvait être arraché que par des réformes violentes. On faisait toujours des tragédies modelées sur les chefs-d'œuvres du xvii^e siècle, c'est-à-dire que sans l'ombre du génie qui les anime, on reproduisait consciencieusement leur mécanisme et leur appareil théâtral.

volonté a fait loi ; mais le public a protesté. Vingt minutes d'attente, au milieu du bruit, n'ont pas lassé la persévérance des réclamants. Enfin cette scène, vraiment dramatique, et dont il commençait à devenir difficile de prévoir le dénouement, s'est terminée par un coup de théâtre. Macready, entraîné par de jeunes députés du parterre, a paru dans l'orchestre et s'est trouvé porté par eux, en un clin d'œil, sur l'avant-scène, où une couronne est venue tomber à ses pieds. Jamais hommage rendu à un grand talent ne nous a paru plus mérité. » (*Globe*, 25 juillet 1828.)

C'est à ce moment que Stendhal, écœuré de la faiblesse des pseudo-classiques, lance sa brochure *Racine et Shakespeare*. Ces deux articles, parus dans le *Paris Monthly Review* furent publiés sous forme de brochure en 1823, et une deuxième partie leur fut ajoutée en 1825. On se rappelle la réception faite l'année d'avant aux acteurs anglais à la Porte-Saint-Martin ; six ans après, en 1829, Vigny est sifflé pour avoir osé se servir dans *Othello* du mot vulgaire *mouchoir* et substituer au classique poignant un oreiller. C'est assez marquer quelle vigueur manifeste jusqu'au bout le parti vaincu, et la hardiesse dont Stendhal fit preuve en l'attaquant (1).

Jusqu'à qu'elle point Stendhal prend-il dans le théâtre anglais, c'est-à-dire dans Shakespeare, le modèle du drame nouveau qu'il réclame ? Affirmons

1. Voir Pellissier. *Mouvement romantique au XIX^e siècle*.

La bataille d'*Hernani*, joué quelques mois après *Othello*, suffit à montrer combien les superstitions sont encore vivaces. On reprochait à Victor Hugo de violer les unités ; malgré les coupures qu'il avait jugé prudent de faire subir au texte primitif, on trouvait encore des longueurs et des hors-d'œuvre dans ce drame si compact et si rapide ; on se révoltait contre le mélange du comique et du tragique ; on ne pouvait entendre sans protestations un roi demander quelle heure il est ; on réclamait contre « des tortures, des cris qui feraient trop mal à voir et à entendre dans une salle d'hôpital » ; on se plaignait que « la toile se levât au premier acte sur les féeries d'un bal de l'Opéra, et qu'elle s'abaissât sur un spectacle digne de la Morgue ». Une pétition fut adressée à Charles X pour qu'il fit interdire la pièce.

d'abord qu'il n'a jamais conseillé une imitation servile de Shakespeare ; que, pour lui, il n'a jamais été question de décider s'il faut donner comme modèle à la postérité Racine ou Shakespeare ; qu'il n'a pas voulu ravalier le génie des classiques français au profit du dramaturge anglais ni tâché de leur faire céder la place à Shakespeare. « Sa gloire est impérissable, dit-il de Racine : Ce sera toujours l'un des plus grands génies qui aient été livrés à l'étonnement et à l'admiration des hommes (1). » Ce n'est pas là le langage de la haine. Mais Stendhal a reconnu dans le théâtre de Shakespeare un grand principe qu'il ne trouvait pas chez Racine, et qui était incompatible avec l'esthétique du xvii^e siècle. Ce principe, celui de la liberté, est la base même de l'œuvre de Shakespeare, comme elle l'est de la vie et du caractère anglais. Voilà ce que le xix^e siècle avait à apprendre chez Shakespeare — une manière large et tolérante d'envisager l'art. Stendhal fut très vite et très complètement converti à cette manière de voir. « Qu'est-ce que le goût ? demande-t-il. C'est la juste appréciation de ce qui doit plaire en tel pays où à telle époque, d'après l'état des esprits... Comme cet état moral varie infiniment d'un siècle et d'un pays à un autre, il en résulte les vicissitudes les plus étonnantes (2). »

1. *Racine et Shakespeare*, p. 17.

2. Et ailleurs : « Le goût examine l'état moral du pays et de

« Il n'y a pas un bel idéal absolu, dit-il ailleurs. Rien de plus beau aux yeux d'un crapaud que sa crapaudes aux gros yeux sortant de la tête. » C'était mettre son argument à la portée de tout le monde. Il va jusqu'à prétendre que le beau idéal varie non seulement de siècle en siècle, de pays en pays, mais d'individu à individu. Car chacun n'a-t-il pas raison de trouver beau ce qui l'est à ses yeux ? Ce sont ceux qui admirent parce qu'on leur a dit qu'il faut admirer qui ont le goût mauvais. « Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait dire à un tel homme par la voix d'un petit pédant vaniteux : « Prenez garde, mon ami, vous vous « trompez, vous donnez dans « le mauvais goût ; vous aimez mieux les petits pois

l'époque, les préjugés répandus, les opinions en vogue, les passions régnantes ; et, d'après le résultat de cet examen, il enseigne au génie les convenances, les bienséances à observer, lui indique comment il doit présenter ses idées, pour faire sur le public l'impression la plus vive et la plus agréable. » (*Racine et Shakespeare*, 118). Cf. la définition, si souvent citée, si souvent attaquée, que donne Stendhal du romantisme : « Le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible.

« Le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères. » (*Racine et Shakespeare*, p. 32.)

« que les asperges, tandis que *moi* j'aime mieux les asperges que les petits pois. » La préférence, dégagée de tout jugement accessoire, et réduite à la pure sensation, est inattaquable (1).

C'est justement cette idée de liberté intellectuelle qui est la base du théâtre shakespearien, et Stendhal se montre juge plus fin, plus pénétrant qu'aucun de ses contemporains par cela qu'il a su démêler à travers tant de dissemblances extérieures, la grande différence essentielle et fondamentale qui sépare le génie de Shakespeare du génie de Racine. La question n'est pas de savoir s'il faut violer les trois unités, si l'on doit employer la prose, admettre le mot propre, faire voir sur la scène des meurtres, des empoisonnements, des assassinats. L'essentiel c'est d'apprendre à reconnaître le beau sous toutes ses formes, d'affranchir son esprit de l'influence desséchante des pédants et d'oser sentir et juger pour soi-même. « Soyons nous-mêmes » est le cri de bataille de Stendhal, et non pas « Imitons Shakespeare ».

C'est la leçon la plus fructueuse qu'on puisse tirer de la lecture du poète. C'est aussi la seule chose que Stendhal ne se soit jamais lassé de répéter, la seule dont il fasse une question essentielle. Faire comprendre l'esprit qui anime le théâtre de Shakespeare : voilà son but.

1. *Histoire de la Peinture en Italie*, 182.

Les innovations qu'il propose sont d'une importance secondaire, car, une fois admis que le goût change selon l'époque, tout changement ne peut qu'être de nature passagère. Tous ceux que réclament Stendhal sont amenés par les nouvelles conditions de la société, si différente de celle du siècle de Louis XIV, où seuls des « marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires coûtant mille écus » décidaient des succès littéraires, où de petits marquis rapetissés par la vie de cour, vivant d'idées de convenances et de vanité, soufflaient leur goût à la Renommée. Comment veut-on que la même poésie plaise à un marquis de la cour de Louis XIV et à un soldat du XIX^e siècle, qui a été de la retraite de Moscou (1) ?

C'est surtout parce que la France contemporaine reproduit à plus d'un égard l'Angleterre d'Elisabeth que le drame shakespearien, qui en est l'expression naturelle, s'implante en France. Comme les Anglais de cette époque, préparés à ce genre de tragédie par cent ans de guerres civiles et de troubles presque continuels, de trahisons, de supplices, d'actions héroïques, de dévouements généreux, les Français de

1. « Pour moi, je l'avouerai, fait dire Stendhal à un jeune colonel, il me semble, depuis la campagne de Moscou, qu'*Iphigénie en Aulide* n'est plus une belle tragédie. Je trouve cet Achille un peu dupe et un peu faible. Je me sens du penchant au contraire pour le *Macbeth* de Shakespeare. » (*Vie de Haydn*, etc., p. 172).

1825 ont trop réellement vécu, ils ont vu de trop près la mort, ils ont éprouvé avec trop de violence la grandeur et la bassesse de la nature humaine, pour se contenter d'une représentation de la vie factice et étiolée des cours. « Nos circonstances sont les mêmes que celles de l'Angleterre en 1590, dit Stendhal, nous aussi nous avons des partis, des supplices, des conspirations. Tel qui rit dans un salon, en lisant cette brochure, sera en prison dans huit jours. Tel autre, qui plaisante avec lui, nommera le jury qui le condamnera (1). »

Voilà pourquoi le nouveau drame sera imité de Shakespeare, ou plutôt non, il ne le sera pas, il lui ressemblera comme étant l'expression d'une époque pareille à la sienne.

Comme Shakespeare, les auteurs oseront prendre leurs sujets, non pas dans les anciens, mais dans l'histoire nationale ; ils feront voir les grandes actions des du Guesclin, des Montmorency, des Bayard, si propres à émouvoir une génération de soldats. « J'aimerais à voir, je l'avoue, sur la scène française *la mort du duc de Guise à Blois*, ou *Jeanne d'Arc et les Anglais* ou *l'assassinat du pont de Montereau* » : dit Stendhal « Ces grands et funestes tableaux, extraits de nos annales, feraient vibrer une corde sensible dans tous les cœurs français et

1. *Rac. et Shake.*, 39.

suivant les romantiques, les intéresseraient plus que les malheurs d'*Œdipe* » (1).

Il s'ensuivra naturellement, dès que l'on aura admis le drame national, que les unités de temps et de lieu disparaîtront du théâtre, car comment représenter les grands sujets historiques si l'on continue d'observer les unités ? D'ailleurs pourquoi les conserver ? Les pédants répondent que l'illusion théâtrale les exige. C'est que l'observation des unités est une habitude française, et que les pédants sont des hommes aveuglés par l'habitude. Mais l'illusion qu'on trouve au théâtre ne dure qu'une demi-seconde, ou un quart de seconde, et « ces instants si charmants ne se rencontrent ni au moment d'un changement de scène, ni au moment précis où le poète fait sauter douze ou quinze jours au spectateur, ni au moment où le poète est obligé de placer un long récit dans la bouche d'un de ses personnages uniquement pour informer le spectateur d'un fait antérieur et dont la connaissance lui est nécessaire, ni au moment où arrivent trois ou quatre vers admirables et remarquables *comme vers*. Ces instants délicieux et si rares *d'illusion parfaite* ne peuvent se rencontrer que dans la chaleur d'une scène animée, lorsque les répliques des acteurs se pressent... Or je dis que ces courts moments d'il-

1. *Racine et Sake.*, 183.

lusion parfaite se trouvent plus souvent dans les tragédies de Shakespeare que dans les tragédies de Racine » (1). C'était présenter la question sous une face nouvelle.

A l'instar de Shakespeare, affranchissons-nous donc des unités de temps et de lieu, mais gardons-nous surtout de mettre de la pédanterie dans nos nouvelles façons. Il faut voir dans l'abolition des unités une conséquence naturelle de la nouvelle manière d'envisager la tragédie, et non pas une règle arbitrairement imposée : « Ainsi, dit Stendhal, s'il se trouve par hasard que tous les événements que va représenter le poète se passent dans un lieu restreint et dans une durée de trente-six heures, la pièce n'en sera pas moins romantique, si elle est calculée sur les besoins du public de 1825. La *Tempête* de Shakespeare n'est-elle pas romantique ? Pourtant l'action ne dure que quelques heures, et les incidents se produisent dans l'enceinte d'une petite île de la Méditerranée. » Shakespeare nous apprend à nous défaire de notre culte superstitieux des unités, et il nous apprend en même temps à ne pas nous constituer esclaves de notre nouvelle théorie.

Ces mêmes tragédies nationales seront en prose, dit Stendhal, car tandis que les vers anglais permet-

1. *Racine et Shakespeare*, p. 15. Voir à la p. 234 de cette brochure une longue argumentation contre les unités. Il est emprunté à Johnson (Voir à l'appendice A.).

tent de tout dire, et se prêtent à tous les usages, le vers alexandrin, majestueux, noble, inflexible, ne sied guère aujourd'hui qu'à la tragédie mythologique, où il faut peut-être un voile pour cacher l'absurdité et laisser le public sensible aux beaux effets qui ressortent de données ridicules. Mais les Français s'obstinent encore à applaudir aux beaux vers, tellement ils ont l'habitude de les chercher au théâtre, ne se doutant pas que c'est là un plaisir épique, et non pas dramatique, qu'ils vont au Théâtre Français entendre une suite d'odes, bien pompeuses, non pas un drame. Quand ils auront vu jouer des tragédies historiques en prose, ils apprendront à faire la différence entre des dialogues, extraits d'un poème épique, tels les pièces de Racine, et des représentations dramatiques. Pour le moment ils trouvent une satisfaction de vanité à admirer les vers d'une pièce, comme d'autres admirent le dessin en peinture. Le jour viendra où ils sentiront tout l'ennui de « l'éternel bavardage » des héros classiques (1). « Moi, dit Stendhal, Français moderne, qui n'ai jamais vu d'habits de satin et à qui le despotisme fait courir l'Europe dès l'enfance et manger de la vache enragée, je trouve que les personnages de Racine, d'Alfieri, de Manzoni, de Schiller, ont toujours la mine de gens

1. Tout ceci est le résumé des idées de Stendhal, exprimées çà et là dans ses œuvres.

contents de si bien parler. Ils sont remplis de passion — soit ; mais ils sont d'abord contents de bien parler (1). » Comment s'enthousiasmer pour un héros qui a l'air de dire : « Allons ! je vais dire une belle parole, je vais faire une belle action. » C'est à nous de le trouver sublime, non pas à lui.

D'ailleurs, le vers alexandrin proscrit comme vulgaires une foule de mots dont la nouvelle tragédie ne saurait se passer. « Comment peindre avec quelque vérité les catastrophes narrées par Philippe de Comines, si le mot *pistolet* ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique (2) ? » L'alexandrin est fait de périphrases. Voyez Legouv  , dit Stendhal, dans sa tragédie d'*Henri IV* voulant reproduire le beau mot de ce roi : « Je voudrais que le plus pauvre paysan de mon royaume pût au moins avoir la poule au pot le dimanche ». Evidemment cela est trop vulgaire pour Legouv   : il dit, lui, en termes plus augustes :

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos,
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble, ait, par ma bienfaisance
Quelques-uns de ces mets réservés    l'aisance.

« Ce mot vraiment français e  t fourni une scène

1. *Racine et Shakes.*, 113.

2. « *Pistolet* » est malheureusement choisi !

touchante au plus mince élève de Shakespeare », dit Stendhal. Et dire que l'histoire de France est remplie de ces mots naïfs et charmants que l'alexandrin est impuissant à rendre (1) !

Faut-il, comme Shakespeare, mêler le comique au tragique ? Dans cette question, que les autres romantiques tranchent hardiment, Stendhal hésite pour arriver enfin à la conclusion peu compromettante qu'il faut procéder avec circonspection. « L'intérêt passionné avec lequel on suit les émotions d'un personnage, dit-il, constitue la *tragédie* ; la simple curiosité qui nous laisse toute notre attention pour cent détails divers, la *comédie*... Le mélange de ces deux intérêts me semble fort difficile. » S'il admet cet emploi dans les mains d'un Shakespeare, il n'ira pas avec Victor Hugo jusqu'à prétendre que les romantiques liront Molière et Corneille, et complèteront l'un par l'autre.

A tout prendre, Stendhal aime mieux conserver la

1. Voir aussi *Rac. et Shakes.*, 221 (note) : « Un roi arrivant la nuit dans une maison ennemie dit à son confident : « Quelle heure est-il ? » Eh bien l'auteur du *Cid d'Andalousie* n'a pas osé faire répondre : « Sire, il est minuit. » Cet homme d'esprit eu le courage de faire deux vers.

La tour de Saint-Marcos, près de cette demeure.

A, comme vous passiez, sonné la douzième heure.

... Quel est le confident qui, dans un moment de péril, s'aviserait de ne pas répondre nettement à son roi qui lui dit : « Quelle heure est-il ? »

tragédie et la comédie comme deux genres différents, au lieu de les fusionner pour produire ce qu'on appellera plus tard *le drame*. Mais la comédie jouira de la même liberté que la tragédie, et elle ira tirer ses sujets de la société contemporaine, au lieu de représenter des travers qui faisaient rire nos pères (1). « Le sot de 1780 produisait des plaisanteries bêtes et sans sel ; il riait toujours : le sot de 1823 produit des raisonnements philosophiques, vagues, rebattus, à dormir debout, il a toujours la figure allongée ; voilà une révolution notable. Une société dans laquelle un élément aussi répété que le *sot* est changé à ce point, ne peut plus supporter ni le même *ridicule* ni le même *pathétique* (2). » Ainsi il faut regarder ce qui se passe sous nos yeux, représenter les hommes parlant et agissant comme nous les voyons tous les jours, pas plus affectés, pas plus *guindés* qu'ils ne le sont dans la nature, et certes c'est bien assez.

1. Stendhal définit ainsi la comédie romantique : « La comédie romantique d'abord ne montrerait pas ses personnages en habits brodés ; il n'y aurait pas perpétuellement des amoureux et un mariage à la fin de la pièce ; les personnages ne changeraient pas de caractère tout juste au cinquième acte ; on entreverrait quelquefois un amour qui ne peut être couronné par le mariage ; le mariage, elle ne l'appellerait pas l'hyménée pour faire la rime. Qui ne ferait pas rire, dans la société, en parlant d'hyménée ? » (*Rac. et Shakes.*, p. 36).

2. *Rac. et Shakes.*, p. 38.

Pour répondre à ceux qui demandent avec dédain une comédie romantique Stendhal fait l'ébauche de la sienne : *Lanfranc ou le Poète*, comédie en cinq actes, en prose, dont les événements durent trois mois et demi et se passent en divers endroits de Paris. On y voit les ridicules d'un homme de génie à Paris, qui, doué d'une âme de poète et par conséquent méconnu en est réduit à solliciter la protection de gens puissants, ce qu'il fait avec toute la maladresse du génie. Voilà une comédie remplie de personnages pris sur le vif et bien autrement amusants pour le public de 1823 que les marquis de Molière.

Si le théâtre romantique ressemble sous tous ces égards à celui de Shakespeare, il s'en écartera dans une certaine mesure, car le Français de 1825, fin, spirituel, sceptique diffère essentiellement par l'intelligence de l'Anglais du temps d'Elisabeth. « Une bonne foi naïve et un peu bête, un dévouement parfait, une sorte de difficulté à être ému par les petits incidents et à les comprendre, mais en revanche une grande constance dans l'émotion et une grande peur de l'enfer séparent l'Anglais de 1600 des Français de 1825 (1). » Le premier défaut à éviter pour satisfaire le Français du XIX^e siècle sera de tomber dans la déclamation et la rhétorique shakespearienne nécessaire du temps d'Elisabeth quand il fallait faire

1. *Rac. et Shakes*, 217.

comprendre le drame à un public grossier, peu apte à saisir la situation à demi-mot. De même il ne faut pas représenter sur la scène des combats, des exécutions, des « horreurs » ; c'est là le premier article du code littéraire que Stendhal insérera dans le nouveau *Cours de Littérature* qu'il projette. Toutes ces choses ont pu être émouvantes aux yeux des contemporains de Shakespeare : aujourd'hui elles nous répugnent ou paraissent tout simplement ridicules. Leur représentation sur un théâtre parisien de 1825 serait un anachronisme choquant.

Il n'est aucunement notre intention de prétendre que Stendhal ait, le premier en France, cherché à détruire le système classique et sa conception arbitraire du goût. Avant lui Rousseau avait dit que le goût varie avec les époques et qu'il n'est d'ailleurs que « la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre » ; il estime que Corneille et Racine avec tout leur génie « ne sont que des parleurs » dont « les tragédies n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulières du peuple qu'elles amusent » et il veut que le théâtre se modèle sur l'idéal social, qui change constamment (1). Mais

1. « Le rôle de Rousseau dans la critique est précisément d'avoir substitué à l'idée d'un goût absolu — parfaitement réalisée dans quelques œuvres de génie — la notion d'un goût relatif, variable suivant les époques et les pays. (Texte. *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*).

même en 1825 il y avait de la hardiesse et beaucoup à répéter ces idées : il y avait aussi de l'originalité.

Si Stendhal s'était contenté d'étudier Shakespeare et de se prononcer en juge arbitraire sur ce qu'il convenait d'imiter dans son théâtre, il ne se serait guère distingué des autres précurseurs des romantiques. Avant lui les critiques se plaignent de la monotonie de la tragédie française et vont chercher un remède dans les théâtres étrangers, et notamment dans celui de Shakespeare. Ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la nature des innovations qu'ils veulent introduire (1). Seul Stendhal met toute la question dans l'état de la société et c'est là son originalité. Au lieu d'extraire du théâtre shakespearien un *Cours de littérature dramatique* qui, somme toute, serait aussi pédant que celui de La Harpe, tout en l'étant autrement (2), il dit : « Appre-

1. Ainsi M^{me} de Staël en 1813 propose des changements auxquels Victor Hugo n'aurait rien trouvé à redire, mais la fausseté de ses aspirations devient apparente quand elle déclare qu'il faut « combiner artistement Racine et Shakespeare. » Quand Soumet combat en 1816 les préjugés qui retiennent encore M^{me} de Staël dans l'armée classique, il n'est pas moins dans l'erreur en proposant tout bonnement l'imitation des théâtres étrangers. De même Guizot dans son *Essai sur la vie et les ouvrages de Shakespeare* vise plutôt à faire un éclatant plaidoyer en faveur du poète, qu'à considérer les besoins de la France contemporaine.

2. Stendhal appelle Schlegel « ce pauvre et triste pédant,

nons de Shakespeare à aimer le beau sous toutes ses formes, et inventons, après l'étude attentive de son œuvre, la tragédie qui convienne le mieux au moment actuel. On a tort de comprendre autrement la leçon et d'insister outre mesure sur des innovations que Stendhal lui-même ne regardait que comme temporaires (1). » Plus tard d'autres, qui ne conseilleront pas de copier Shakespeare pas plus que ne le fait Stendhal, diront : « Apprenons du poète anglais à représenter la Nature. » Ce n'est pas le génie universel et de tous les temps qu'on s'accorde à reconnaître à Shakespeare qui frappe Stendhal : il n'envisage son œuvre — et ici nous parlons uniquement de son attitude comme innovateur — que comme l'expression complète et entière de l'esprit d'un siècle généreux, rude et guerroyeur. Il y a là peut-être de l'étroitesse : il y a certainement de l'originalité.

Reste la tâche délicate d'apprécier l'influence qu'exerça Stendhal. C'est Sainte-Beuve qui nous

qui sera dans la boue au premier jour » (lettre du 1^{er} oct. 1816) ; « ce pédant pire que La Harpe » (lettre du 26 déc. 1816).

1. Parce qu'il revenait sans cesse sur la nécessité d'abolir l'alexandrin, un critique (Maurice Souriau dans la Préf. de *Cromwell*, p. 115) prétend que c'est là l'idée maîtresse du livre : mais l'idée maîtresse d'un livre est-elle donc forcément celle qui est répétée le plus grand nombre de fois ? La base sur laquelle repose tout l'édifice bâti par Stendhal est la conception du théâtre comme le miroir de la société contemporaine.

fournira cette appréciation. « Imaginez, dit-il, un hussard, un hulan, un cheval-léger d'avant-garde, qui va souvent insulter l'ennemi jusque dans son retranchement, mais qui aussi, dans ses fuites et refuites, pique d'honneur et aiguillonne la colonne amie qui cheminait quelquefois trop lentement et lourdement, et la force d'accélérer le pas. C'a été la manœuvre et le rôle de Beyle : un hussard romantique, enveloppé sous son nom de *Stendhal* de ne je sais quel manteau scandinave, narguant d'ailleurs le solennel et le sentimental, brillant, aventureux, taquin, assez solide à la riposte, excellent à l'escarmouche. (1) ».

Peut-être Stendhal a-t-il communiqué ses idées personnelles telles qu'elles lui étaient chères à la petite élite de ses amis (2) : le rôle qu'il a joué auprès du gros public est, selon le mot de Sainte-Beuve, celui d'un excitateur d'idées, et c'est là sa véritable importance dans le mouvement romantique.

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, 2 janvier 1854.

2. C'est ce que le témoignage de Delécluze ferait croire. Racontant les discussions sur le romantisme qui avaient lieu à ses réunions du dimanche, il dit : Albert Stapfer et quelques autres des plus jeunes, marchant sous la bannière levée par Beyle, se laissaient séduire par les sophismes de cet homme spirituel, mais irréfléchi, pour qui toute nouveauté, ayant chance de déranger ce qui était bien établi, avait un attrait irrésistible... Le rôle qu'a joué Beyle dans l'affaire du romantisme est curieux à étudier, car il fait voir qu'avec de la persistance, sans grande conviction, on peut, à l'aide d'un jargon spirituel, entraîner même de bons esprits (*Souvenirs*, 156).

CHAPITRE VIII

Stendhal Journaliste : Ses articles pour les revues anglaises

Si nous parcourons tous les historiens de Stendhal, commençant par le premier en date, Colomb, et finissant par Chuquet qui a donné en 1902 la biographie complète de Stendhal-Beyle, nous verrons qu'il n'en est pas un qui fasse mention, autrement qu'en passant, des articles qu'il publia dans des revues anglaises. Ce côté de son activité littéraire est encore à peu près ignoré aujourd'hui. Les renseignements que l'on a à ce sujet sont si maigres, et il y en a si peu que les biographes les ont, ou à peu près, passés sous silence.

Colomb dit que pendant dix ans, de 1821 à 1830, Stendhal « donnait des articles aux journaux, aux revues françaises et anglaises, toujours pseudonymes ou anonymes, mais auxquels les lecteurs dont il ambitionnait plus particulièrement le suffrage mettaient tout de suite le nom de l'auteur » ; et il parle incidemment de l'inexactitude du libraire Colburn à payer les articles insérés dans le *New Monthly Magazine*. Retrouvant dans les papiers de

Beyle l'autographe d'un certain nombre de ces lettres littéraires, il les place dans la *Correspondance Inédite*, mais sans autre éclaircissement que celui-ci : « On me dit que parmi les lettres adressées à M... à Londres, il en est qui, traduites en anglais, ont paru dans le *New Monthly Magazine*, et qu'ensuite, traduites en français, elles ont été reproduites par une *Revue de Paris*. En admettant le fait, un tel mode de publication n'a pu être que vicieux et incomplet et certainement très peu de personnes en ont profité. » Colomb s'empresse de combler la lacune de son mieux, mais il se contente de reproduire les lettres sans donner aucune indication sur leur sort définitif (1). Ce mode de publication, lui aussi est défectueux, et en outre incomplet, car Colomb n'a connaissance que d'un nombre restreint des articles. Il est vrai qu'il entre en plus de détail dans une des notes manuscrites ajoutées à sa notice biographique : il y enregistre, afin de les conserver, quelques petits faits qui n'avaient point trouvé place dans son étude, et il en vient à mentionner certains articles de Stendhal publiés dans le *Paris Monthly*

1. Voir *Correspondance Inédite* : 1822. 5 août ; 1^{er} sept. ; 7 sept. ; 11 nov. ; 27 nov. ; 4 déc. — 1823. 1^{er} janv. ; 3 janv. ; 12 fév. ; 6 mars. — 1824. 30 avril ; 24 déc. — 1825. 15 fév. ; 20 fév. ; 13 avril ; 21 avril ; 20 juin ; 30 sept. ; 14 oct. ; 15 oct. ; 1^{er} nov. ; 16 nov. ; 30 nov. — 1829. 15 janv. — 1830. 8 févr. — 1836. 28 nov.

Review (1). Mais c'était ne nommer qu'une petite partie des productions de Stendhal.

Tout ce que nous savons encore sur cette phase de sa vie littéraire, c'est qu'il récoltait ses articles dans les réunions du dimanche chez Delécluze. Evidemment il y a lieu ici à des recherches.

Arrêtons-nous un instant afin de voir comment se fabriquent ces articles. Si nous acceptons de diviser d'après un critique les fileurs littéraires en deux classes, les vers à soie et les araignées, c'est-à-dire ceux qui filent parce qu'ils sont pleins et ceux qui le font parce qu'ils sont vides, il faut convenir que Stendhal de ver à soie qu'il était s'est transformé en araignée. Et pourtant la métamorphose n'est pas complète, car pour être araignée littéraire dans la force du terme il faut, non seulement fabriquer sa toile dans le seul but d'attrapper la nourriture quotidienne, mais ne plus rien avoir de son propre

1. Appendice inédit à la Notice de R. Colomb. Collection C. Stryienski. Articles de Beyle, signés Alceste, insérés dans *Paris Monthly Review* et traduits en anglais par Stricht, comme ceux envoyés plus tard à Colburn. Egalement canevass sur la vie de Rossini, et articles sur les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, articles signés D. K. N., où il passe en revue Foscolo, Manzoni, Pellico. Pensées sur la philosophie d'Helvétius. Exposition de Peinture au Louvre. (Paupe, *Hist. des Oeuvres de Stend.*, p. 299.)

Voir aussi Paupe, p. 44. Avant d'écrire la *Vie de Rossini*, Beyle en avait donné le canevas au public dans le *Monthly Review* du 1^{er} janv. 1822.

fond. Tel n'est évidemment pas le cas de Stendhal, quoiqu'il soit clair qu'il déroge en partie à sa dignité d'esprit amateur et indépendant, qui ne noircit du papier que pour s'amuser. « Faire de la copie » — phrase autrefois proscrite de son vocabulaire — lui est devenue très intelligible. « J'écris comme on fume un cigare, pour passer le temps », dit le dilettante, mais le journaliste s'exprime autrement. « Quel est le degré d'absurdité et de mensonge, demande-t-il, exigé par le rédacteur en chef ? C'est là la question. Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude, et je laisserai, tant qu'on voudra, mutiler mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des convenances et des amours-propres à ménager (1). » C'est que Stendhal est dans la gêne, une gêne si réelle qu'il en est réduit à mener sa vie mondaine et artistique avec 5 fr. 80 par jour (2). Alors l'araignée se met à filer. Elle dispose savamment sa toile dans le salon de Delécluze, s'y cache dans un coin et guette sa proie.

1. *Corr. Inéd.*, juillet 1824. (Ils'agit ici d'articles pour des journaux français).

2. Voir Cordier. *Comment a vécu Stendhal*.

Cordier établit son budget de gêne de 1817 à 1831, et met son revenu à 2.132 francs par an. Mais il oublie ce que Stendhal reçoit pour ses articles et qui devait être une somme appréciable.

« Pour remplir l'engagement qu'il avait contracté avec l'éditeur du *Magazine* anglais, dit Delécluze, Beyle sentit la nécessité de fréquenter quelques maisons de Paris où l'on se tenait au courant de tout ce qui se passait et se disait alors. Un de ses amis qui faisait partie des réunions des vendredis et des dimanches chez Viollet-le-Duc et chez Etienne l'y présenta et il y fut bien accueilli.

« Toutefois, le petit grenier d'Etienne, où chacun avait la liberté de parler avec une certaine liberté convenait mieux au caractère plus qu'indépendant de Beyle, et surtout au besoin qu'il avait de faire tous les quinze jours une ample récolte de bruits de ville, de discussions sur les événements politiques et les opinions diverses qui agitaient alors le monde littéraire. Beyle fut en effet un des habitués les plus fidèles aux réunions du dimanche, et il paraît certain que c'était là l'arsenal où il puisait le plus abondamment pour faire face à la voracité de la revue anglaise. Son ami a raconté à Etienne les tribulations qu'éprouvait Beyle, lorsqu'ils montaient ensemble jusqu'au lieu de la réunion.

— Ecoutez, écoutez bien ce que l'on dira, lui répétait-il, afin de me fournir des sujets, car je suis distrait, et quand je parle j'oublie ce que disent les autres. Après la séance, et lorsqu'il se retirait avec son confident, en descendant, tantôt il lui disait : Je n'ai rien et vous ? Ou quand sa récolte était

bonne, il s'écriait tout joyeux : « Mon article est fait ! » (1)

Il fréquentait dans le même but le salon Aubernon, où se réunissaient une quinzaine de personnes — dont le spirituel Duvergier de Hauranne, Cousin et Chatelain, rédacteur en chef du *Courrier Français* — tous à des degrés différents lancés dans l'opposition libérale. Là aussi Stendhal se tenait coi, occupé qu'il était à écouter et à sténographier ce qui se disait.

C'était bien là la vie pour laquelle il se sentait fait, celle dont la marque extérieure est deux bougies et une écritoire, mais peut-être aurait-il aimé être plus certain de pouvoir se payer les bougies.

L'article fini, Stendhal le faisait traduire en anglais, au dire de Delécluze, par un Irlandais de ses amis — sans doute son professeur d'anglais Stritch. Plus tard il eut la bonne chance de rencontrer comme traducteur Sarah Austin, femme instruite et d'un goût très fin, qui était étroitement liée avec *Le Paris littéraire* de l'époque. Elle devait bientôt entreprendre des travaux de traduction autrement ambitieux que des articles de revues ; quoi qu'il en soit, elle commença par faire le bonheur de Stendhal, qui n'avait certes pas toujours eu à se louer des aptitudes de ses traducteurs (2).

1. Delécluze. *Souvenirs*.

2. Voir à l'appendice I, lettre inédite de Stendhal à Sarah Austin.

Rien de très surprenant à ce que Stendhal ait pénétré dans le journalisme anglais. Nombre de revues de l'époque avaient leur *Lettre de Paris* hebdomadaire ou mensuelle, et celle-ci ne pouvait que gagner à être écrite par un Français.

La fanfare sonnée par le rédacteur quand il peut annoncer un article par *a distinguished foreign gentleman* fait suffisamment voir qu'il n'était pas insensible à cet avantage. D'ailleurs, il avait grand raison, à en juger d'après la fadeur et les bévues des lettres écrites par « notre correspondant anglais à Paris ». Lié comme il l'était avec des littérateurs anglais, Stendhal avait plus de facilité qu'un autre pour entrer en relations avec des rédacteurs de revues. Il se peut bien aussi que ses œuvres aient été la clef qui lui ouvrit la porte, car elles étaient connues en Angleterre déjà en 1821 (1). Cette supposition paraît d'autant plus probable que c'est Colburn qui donna en 1818 une édition anglaise de *Rome, Naples et Florence* (2) et que Colburn est aussi le premier rédacteur avec lequel Stendhal entra en relations.

Il donna du 1 novembre 1822 jusqu'au mois de janvier 1826 des comptes-rendus très succincts des livres qui venaient d'être publiés à Paris. Son

1. Voir au chap. X.

2. Voir à l'appendice D.

article paraissait avec plus ou moins de régularité tous les mois dans le *New Monthly Magazine and Literary Journal* de Colburn, dans la partie de la revue consacrée à des notices littéraires et autres, des critiques en petit, des annonces, et intitulée *Registre Historique*, comme opposé au gros du volume renfermant des « articles originaux » (1). Le *New Monthly* était, après la *Revue d'Edimbourg*, une des meilleures revues du jour. Destiné à un public moins littéraire et moins savant que celui qui lisait la *Revue d'Edimbourg*, il était peut-être un peu trop rapproché de la revue pour les familles d'aujourd'hui, mais fort supérieur si nous tenons compte de l'époque.

Ce n'est qu'à partir de 1822 qu'une place fut faite dans ce *Registre Historique* à des comptes-rendus de publications étrangères (2), et c'est Stendhal qui eut l'honneur d'en commencer la série (3).

1. La revue nomme ainsi ses deux parties : *Original Papers* et *Historical Register*.

2. Malgré ce que le mot « étranger » donne à attendre, ces notices sont presque exclusivement sur des livres français, rarement très rarement sur des œuvres italiennes, jamais sur celles des autres nations.

3. Et presque de la terminer, car ce département de la revue ne survécut pas longtemps à sa désertion (janv. 1826). Les articles deviennent après 1826 de plus en plus rares, il en parut seulement un en 1827, et en 1828 ils cessèrent définitivement.

Il fallait de l'habileté pour donner de l'intérêt à des comptes-rendus si sommaires, car le plus long n'était guère qu'une notice, et le plus court était la simple indication du titre d'un livre. Et pourtant il y passe quelque chose du souffle stendhalien. Ceux qui ont été reproduits par Colomb dans la *Correspondance Inédite* le prouvent assez, quoiqu'ils ne soient que les premières ébauches des notices et qu'un nombre restreint en ait seul été publié. Telles qu'elles paraissent dans le *New Monthly*, ces notices diffèrent sensiblement de celles qu'on a connues jusqu'ici, et on ne peut que se louer de la différence. Dans la majorité des cas, les livres sont critiqués bien plus à fond dans les comptes-rendus du *New Monthly* que dans ceux de la *Correspondance Inédite*.

Malgré les bornes imposées par la nature de l'article, Stendhal y reste bien Stendhal. Il est évident que beaucoup des livres critiqués n'ont plus aucun intérêt pour nous ; leur succès fut éphémère et ils sont depuis longtemps tombés dans un oubli mérité. Mais d'autres jugements sur des œuvres qui ont survécu nous intéressent aujourd'hui pour le moins autant qu'ils intéressèrent en 1822 les abonnés du *New Monthly*. Il ne manque pas l'occasion de parler en passant de ses propres productions (1) :

1. *New Monthly*, 1^{er} nov. 1822 et 1^{er} juin 1824.

Après avoir éreinté un auteur malheureux, qui vient de

il s'abaisse même à faire du puffisme. « Nous allons maintenant examiner les observations de M. Beyle, dit-il, après avoir expliqué à ses lecteurs la querelle en France des romantiques et des classiques. « C'est un des partisans les plus sincères et les plus déterminés de l'école romantique. Quoiqu'il ne présente ses idées que sous la forme modeste d'une brochure, son pamphlet n'est pas la production la moins remarquable provoquée par cette querelle prolixie. Dans la limite d'un petit nombre de pages serrées et mordantes, l'auteur a porté des coups qui vont droit au but contre les champions des unités de temps et de lieu. Il s'y met pourtant avec tant d'esprit de bien-séance et de bonne humeur que ceux-ci sont contraints de sourire en dépit de leurs souffrances. Il s'ajoute (à ce manifeste) un petit traité sur la cause probable du rire, qui est pour le moins curieux et ingénieux, même s'il n'est pas absolument décisif.

publier une *Histoire de la Musique en Italie*, où il néglige de parler de Rossini, Beyle dit : « We hope to see this desideratum supplied by the author of the *Lives of Haydn, Mozart and Metastasio*, l'*Histoire de la Peinture en Italie*, etc., who, we understand, intends shortly to publish in London a biographical sketch of Rossini, and a view of the present state of Music in Italy, with notices of all the distinguished composers and singers — a work which, from the winter's long residence in Italy, and acquaintance with the musical world there, promises much interesting matter (N. M. M., 1^{er} nov. 1822. Cette notice n'est pas reproduite dans la *Correspondance Inédite*).

La brochure se termine par un fragment sur le *romanticisme*, qui est probablement la partie du livre la plus originale et la plus piquante. Plusieurs des idées sont nouvelles et convaincantes, tandis que les illustrations sont d'un choix heureux. Le défaut dominant de cet auteur c'est qu'il a l'air de ne jamais douter de ses raisonnements : il saute avec une rapidité inconcevable des prémisses à la conclusion. Le plus souvent il saute juste, mais le pied le plus sûr glisse quelquefois (1). »

Jugez de notre corruption, écrit Stendhal ailleurs, et l'on voit d'ici le sourire moqueur sur ses lèvres : — presque tous nos auteurs renommés écrivent dans les journaux et critiquent leurs propres livres. Mais Stendhal est en somme si peu prévenu en faveur des siens, qu'on ne songerait guère à l'accuser de « corruption ».

En même temps que les comptes rendus des nouvelles publications envoyés au *New Monthly*, Stendhal écrit pour une autre revue mensuelle, le *London Magazine*, qui est du même genre que le *New Mont-*

1. Traduit du *New Monthly* (Historical Register), 1^{er} avril 1823.

Racine et Shakespeare : pamphlet littéraire de 60 pages par M. de Stendhal (Beyle).

Nous reproduisons cette critique en entier, croyant que le jugement de Stendhal sur un de ses propres livres ne manquera pas d'intérêt. C'est un des comptes rendus qui ne figurent pas dans la *Correspondance Inédite*.

thly. Il s'y trouve en bonne compagnie, parmi Hazlitt, Charles Lamb, Thomas Campbell et Leigh Hunt. Pendant deux ans, de novembre 1824 à avril 1826, il envoie à ce journal des articles de critique sur des livres récemment parus en France, des articles sur la littérature italienne, puis, pendant l'année 1825, une série de Lettres de Paris par Grimm's Grandson sur les événements du mois (1).

Ces lettres ressemblent à celles qui paraîtront l'année suivante dans le *New Monthly*, car Stendhal ne rompt pas ses relations avec Colburn quand il cesse en 1826 d'envoyer ses comptes rendus de nouveautés littéraires, pour publication dans le *Registre historique* de la revue. Au contraire, il se charge d'une tâche bien plus ambitieuse. Elle consiste à fournir chaque mois une lettre sur les dernières nouvelles mondaines, littéraires et politiques de Paris, qui devait être publiée parmi les « articles originaux ». Ces lettres, comme celle du *London Magazine* ne sont pas signées (et pour cause), sauf une qui porte les initiales L. P. N. D. G., mais il n'y a aucun doute qu'elles ne soient de la plume de Stendhal. Elles forment une série qui va (semée d'interruptions variant d'un mois à un an) du mois de janvier 1826 jusqu'au mois de juillet 1829. Ce sont des tableaux pris sur le vif, saisissants de vérité,

1. Voir à l'appendice C.

comme Stendhal savait les peindre. Tout le Paris de l'époque revit à nos yeux. Des potins politiques ; des bruits mondains ; des nouvelles littéraires et théâtrales ; des observations sur les arts ; ici une indication sur un nouveau livre qui vaut la peine qu'on le traduise en anglais ; là une remarque obligeante sur les acteurs anglais ; des anecdotes, beaucoup d'anecdotes et sur tous les mondes, racontées avec une malice et une indiscretion très caractéristiques ; un compte rendu du cours de Villemain ; un éreintement du dernier salon de peinture ; la description d'une nouvelle pièce de théâtre qui conviendrait à la scène anglaise — Stendhal traite tout cela en homme d'esprit, d'esprit français. Comme il ne pratique la corruption ni en petit ni en grand — il nous en assure, mais ce n'était pas nécessaire — il est libre de dire toute sa pensée... et il la dit. Il donne des coups à droite et à gauche, lâchant la bride à toutes ses anciennes haines. Non pas qu'il fasse voir la grosse haine aveugle des esprits peu intelligents : il emploie plutôt le stylet italien que les coups de poing. Les injures du *Quarterly*, qui déclare « bêtes, pédants, ennuyeux, grossiers, indécents, et même de temps à autres gens dangereux qu'il est à propos de surveiller » (1) tous les écrivains qui refusent de se

1. *Cor. Inéd.*, 14 déc. 1824.

ranger sous sa bannière, ces injures ne sont point son fait.

Ce sont des articles très propres à éveiller en Angleterre un vif intérêt pour la France. Ils n'étaient pas seuls de leur genre. D'autres revues, *Westminster*, le *Quarterly*, l'*Edinburgh*, *Blackwood* faisaient dans leurs pages une place à la littérature française, mais ces critiques, souvent très détaillées, provenaient en général d'écrivains anglais, ce qui leur ôte tout de suite une certaine valeur. Ces critiques anglais se placent en effet exactement au point de vue où se placeraient leurs lecteurs. Puis, ils laissent échapper des erreurs dont Stendhal ne manque pas de se moquer. Il ne se lasse pas de parler de l'ignorance crasse de l'Angleterre à l'égard de la France, citant volontiers des bévues commises par la *Revue d'Edimbourg* qui « passe orgueilleusement ses jugements sur la France, les Français, et la littérature française » (1)

1. *London Mag.*, sept. 1825. It is infinitely amusing to see the Edinburgh Review... discuss the Memoirs of Fouché as the work of that distinguished scoundrel. The degree of ignorance with this blunder supposes is much greater than appears at first sight. At eight or ten different dates the newspapers have been filled with the suit instituted by the Fouché family against the bookseller Le Rouge... The Court decided that the Memoirs of Fouché were supposititious and condemned the bookseller to pay 5 fr. : on every copy he had sold... Nothing can be so ludicrous as to hear the *Edinburgh Review* talk of Fouché's naïveté. Somebody certainly shows naïveté in this business, but it is not the Duke of Otranto

et qui « ne ferait pas mal de chercher à connaître un peu la littérature française avant d'en parler ».

Ce qui est pire, dit Stendhal, c'est la haine inintelligente qui motive trop souvent les observations fausses des journaux anglais sur la France. « Je sais bien, écrit-il, qu'un journal anglais est écrit pour l'Angleterre, mais quand il parle d'un pays éloigné de l'Angleterre de moins de vingt milles, il ferait peut-être bien de ne pas commettre des erreurs aussi flagrantes » et il ne tarit plus sur la fausseté répétée et la mauvaise foi du *Times* (1).

This unhappy article is full of blunders, none of them I must acknowledge so amusing as the naïveté of Fouché.

Voir aussi. *Corr. Inéd.*, 15 fév. 1825.

New Monthly, oct. 1826.

1. *New Monthly*, oct. 1826. The *Times* and *Morning Chronicle* are much more read in Paris in the present year than they were during the last. This habit, which is regarded with much satisfaction by all sensible persons, would soon be discontinued, were we frequently to find in English journals such futile observations as the *Times* inserted, on the profound sensation excited in France by the Portuguese Constitution. The *Times* remarked: tous les journaux de Paris parlent de la Constitution du Portugal avec cette exagération et cette sensibilité folle que les Français portent dans tout. Chez nous seuls (les Anglais) la sensation produite par cette révolution a été raisonnable... The *Times* would be very much embarrassed to reply to the following question: Will the giving of a Charter to Portugal by Don Pedro hasten or retard the emancipation of the Irish Catholics — hasten or retard Parliamentary Reform — or have any influence on the Corn Laws.

At present matters as important to the French as the

Quant aux *Lettres de Paris* publiées dans certaines revues, elles n'ont rien du charme de celles de Stendhal.

Elles visent à un ton plus facile que les articles savants, et elles n'y arrivent que trop bien. Beaucoup ne sont qu'un bavardage vide et ennuyeux : les meilleures sont fades et incolores. Rien de plus amusant, au contraire, de mieux documenté, de plus brillant et plein de verve que les articles de Stendhal.

Il n'est pourtant pas certain qu'il soit un guide très sûr en littérature contemporaine. Ses jugements, nous le savons, sont éminemment personnels, et il les énonce comme s'il s'agissait de lieux communs, que personne ne pense plus à discuter. Avec sa haine

Emancipation of the Irish Catholics or the disputes about the Corn Laws can be to the English will be accelerated or retarded by the constitution which has been granted to the Portuguese. I have noticed the mistake in the *Times* with regard to France, because errors of this sort frequently occur in the most esteemed English publications. Not long ago, the *Edinburgh Review* very gravely affirmed that the celebrated poet, Joseph Chénier, who, of all the imitators of Voltaire, most nearly resembles that great writer, contributed to the death of his brother André Chénier. Such mad statements appear the more ridiculous because they are always advanced in a tone of ill humour and jealousy which does not become one great nation in speaking of another. England and France are the fountain-heads of all the civilization that is diffused over the world. If anything can cast a doubt on the rank occupied by Great Britain, it is the feeling of envy and jealousy which she cherishes towards France.

de Chateaubriand, le « Grand Lama », le « plus grand hypocrite de la France » ; son mépris pour tout le parti classique du jour et pour un grand nombre d'écrivains qui n'en font pas partie ; son admiration exagérée pour Béranger au détriment de tout autre auteur, il ne donne pas toujours une idée très exacte de l'opinion régnante à Paris. « Béranger est le premier des poètes français vivants », dit-il ; soit, mais il aurait été préférable d'indiquer, tant soit peu légèrement, que tout le monde ne souscrirait pas à ce jugement. Mais cela n'est guère la façon d'agir de Stendhal. Il donne donc la palme à Béranger, et il place après lui Lamartine, mais seulement le Lamartine du premier volume des *Méditations*, car il a montré depuis, que joint à une grande sensibilité il a un cerveau vide et stérile. Après lui vient M. de La Vigne, infiniment supérieur au « somnifère Hugo ». Ces jugements cassants et originaux font que les articles de Stendhal ont peut-être plus de valeur pour nous, qui y cherchons l'auteur, que pour les lecteurs du *New Monthly* et du *London*, désireux de se faire une idée nette et impartiale de la France littéraire du jour. Pourtant que de mérites pour racheter ce défaut !

Entre mille jugements curieux, relevons-en un, qui mérite d'être cité, car Stendhal s'y érige en critique d'un de ses propres livres. Il écrit à propos du roman *Olivier* par la duchesse de Duras : « Ce sujet con-

duisit l'auteur sur un terrain dangereux. Cependant, M. de Stendhal a entrepris de braver ce danger, et une seconde édition d'*Armance* est actuellement en cours de publication. Cet ouvrage dépeint lessalons et les mœurs de 1827, sujet délicat à manier... *Armance* a été critiqué avec beaucoup de sévérité et en effet c'est une production pleine de défauts (1). » C'est faire preuve d'un admirable détachement, que de juger ainsi. Mais Stendhal n'avait pas de fatuité littéraire, nous le savons, et ce nous est une raison de le croire quand il nous dit que ses articles sont beaucoup goûtés en Angleterre (2).

Malheureusement Colburn ne jugeait pas ainsi, ou peut-être croyait-il seulement faire son métier en interrompant de temps en temps ou en menaçant de le faire, ses relations avec Stendhal. Celui-ci lui prodigue les épithètes désobligeantes : ce coquin de Colburn : this *rascal* : ce voleur : cet animal de Colburn : ce demi-fripon. Il se plaint de ce que Colburn ne lui paye pas ce qu'il lui doit ; il cherche à s'aboucher avec une autre revue. Au mois de février 1827, Colburn dit qu'il n'avait pas la moindre idée de continuer après la fin de 1826 « à déranger M. Beyle

1. *New Monthly*, mai 1828.

2. Lettre publiée dans *Mercure de France*, le 15 mai 1906. M. Yate a dit que cette marchandise était estimée en Angleterre. M^{me} Morgan m'a fait dire la même chose d'Irlande.

(M. Yate est l'acteur : Pour M^{me} Morgan, voir au chap. II)

pour de nouveaux articles » et qu'il considère les articles insérés au mois de janvier et de février comme des suppléments aux envois de 1826, ce qui veut dire qu'il ne veut pas les payer. Stendhal confie ses ennuis à Sutton Sharpe (1) qui travaille ferme à « faire honte à Colburn de son procédé » ; il y a des chamailleries de part et d'autre sur le prix des articles et finalement, après avoir donné une lettre au mois de mars, une autre au mois d'avril, Stendhal interrompt temporairement ses relations avec le *New Monthly* pour ne renouer qu'en avril 1828 (2).

Comme il n'écrit plus depuis 1826 pour le *London*, force lui est de tenter des démarches pour faire recevoir ses articles dans d'autres journaux, et Sutton Sharpe le seconde vaillamment. « Comme tout peut se rencontrer dans ce monde, écrit Stendhal à son ami, même un libraire honnête homme, si le hasard vous rapproche jamais de ce phénix, et que vous puissiez faire un arrangement pour moi, je quitterais

1. Voir dix-neuf lettres à Sutton Sharpe : *passim* (*Mercur de France*, 15 mai, 1^{er} juin 1906).

2. Colburn payait ces articles à l'origine 50 livres sterling pour trois mois (c'est-à-dire trois articles), quand il les payait, bien entendu, car il n'était rien moins qu'exact ; au mois de mars 1827 il consent à renouer en les payant 4 guinées par mois, et Stendhal est prêt à accepter, ayant grand besoin de *fish* (argent) pour voyager. Mais l'arrangement échoua, probablement parce que Colburn ne voulait pas payer une ancienne dette de 1.000 francs.

avec plaisir Colburn, qui, pour payer tous les trois mois, se fait tirer l'oreille. O que je puisse les lui tirer à ma fantaisie (1)! »

Son plus cher rêve est d'entrer en relations avec la *Revue d'Edimbourg*, pour laquelle il a une immense admiration, malgré les étranges idées qu'elle émet sur la littérature française (2). « Je serais glorieux, écrit-il à Sutton Sharpe, qu'un article de ce genre pût convenir tous les trois mois à M. Jeffrey et à l'*Edinburgh Review*, qui, je suppose, ne s'abaissera pas à friponner. Si ce respectable journal me donnait 200 £ par an je m'engagerais à ne pas écrire dans le même genre pour une autre feuille anglaise (3). » « Quels sont les sujets,

1. Lettre du 23 mars 1828.

2. Voir lettre du 28 sept. 1816, publiée dans les *Souv. d'Egot*. Un hasard, le plus heureux du monde, vient de me donner la connaissance of 4 or 5 *Englishmen of the first rank and understanding*. Ils m'ont illuminé et le jour où ils m'ont donné les moyens de lire the *Edinburgh Review* sera une grande époque pour l'histoire de mon esprit : mais en même temps une époque bien décourageante. Figure-toi que presque toutes les bonnes idées de l'H. (*Histoire de la Peinture en Italie*) sont des conséquences d'idées générales et plus élevées, exposées dans ce maudit livre. » Voir aussi *Hist. de la Peint. en Italie* : Qui est-ce qui lit en France les vingt-cinq volumes de l'*Edinburgh Review*, ouvrage qui est à Grimm ce que Grimm est à La Harpe.

Voir aussi : *Racine et Shake.*, 231.. *Corr. Inéd.* : Milan 1818, loc. cit., 24 oct. 1818, *Souv. d'Egotisme*, loc. cit., 1 mai 1818.

3. Lettre du 8 mars 1837.

demande-t-il dans une autre lettre, qui seraient bien reçus par les lecteurs de *l'Edinburgh Review* ? Voilà la véritable difficulté qui m'arrête. Je suis comme un peintre de paysages. Je vous ferai aussi mal ou aussi bien un arbre ou un rocher. Mais qu'aimez-vous le mieux ? L'arbre ou le rocher ? Vous me rendrez un grand service si vous m'indiquez deux ou trois sujets capables d'intéresser les bourgeois à tête étroite et à 2.000 £ *per annum* qui lisent *l'Edinburgh Review* (1). » Malgré cette disposition d'esprit accommodante, Stendhal ne réussit pas à se lier avec la revue. Alors il lance sa ligne dans toutes les eaux, dans l'espoir de pêcher le *fish* qui lui manque trop (2). Il songe à la *Literary Gazette*, au *Westminster Review* et finit, grâce à son ami Stritch, par faire un arrangement en 1828 avec *l'Athenæum*, revue qui venait d'être fondée cette même année. Il devait y écrire de petits articles sur des nouvelles parisiennes. Le rédacteur les annonça ainsi : « Un monsieur de haut rang et instruit, habitant Paris, a entrepris d'offrir aux lecteurs de la revue hebdomadaire, *l'Athenæum*, au jour de sa publication, des

1. Avril 1827.

2. C'est ainsi que Stendhal et Sutton Sharpe désignent l'argent. « Je ne compte pas voyager faute de *fish*. Colburn n'a pas payé... Je voudrais me rengager dans quelque Revue *for fiche* (sic). » (25 juin 1827. Lettre de Stendhal à Sutton Sharpe.)

Anecdotes sur les personnages en vue du monde fashionable de Paris, et en même temps des notices sur les principaux livres qui y ont paru pendant la semaine précédente. Si la tâche est bien remplie, ce dont nous avons toutes les certitudes, cette communication rapide des principales nouvelles intéressantes d'une capitale à une autre, et par cette dernière au monde tout entier, ne peut manquer d'intéresser. »

Il semblerait s'être trompé, car les lettres ne paraissent guère régulièrement et, après quelques mois, cessent même définitivement. Peut-être Stendhal trouve-t-il cette besogne, ajoutée à celle qu'il fait pour le *New Monthly*, qui ne chôme pas depuis 1828, trop lourde, car il se plaint dans une de ses lettres de la fréquence de ces articles (1). En tout cas, ceux de *l'Athenæum* cessent dès le mois de juin 1826. Ils ne sont d'ailleurs pas d'un grand intérêt, étant très courts et faits sans doute un peu à la hâte. La dernière contribution de Stendhal à une revue anglaise parut, autant que nous le sachions, dans le *New Monthly* du mois de juillet 1829, où il publia la dernière lettre de la série commencée au mois de janvier 1826 et intitulée : *Esquisses de la Société, de la Politique et de la Littérature de Paris*. A partir de l'année 1830, la

1. Lettre à Sutton Sharpe, 23 mars 1828.

vie qu'il menait vint s'opposer à ce genre d'activité littéraire.

Le sort d'un petit nombre de ces articles du *London* et du *New Monthly* est fort curieux ; ils furent retraduits en français et publiés dans la *Revue Britannique*, feuille mensuelle paraissant à Paris, qui se composait d'un choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne sur « la littérature, les beaux-arts, les arts industriels, l'agriculture, le commerce, l'économie politique, les finances et la législation » (2).

Ce chapitre ne serait pas complet sans une page sur des articles de Stendhal publiés dans le *Paris Monthly Review*. Ce journal, qui paraissait à Paris le 15 de chaque mois, avait été fondé en 1822 dans le but de réunir tous les mois et de réimprimer en anglais dans une seule revue les meilleurs articles qui venaient de paraître dans les *Magazines* anglais, afin que les Parisiens et les Anglais et Américains habitant Paris aient un moyen plus prompt et moins coûteux de les lire, qu'en faisant venir les revues de l'Angleterre. On y lisait aussi de temps en temps des articles originaux. C'est parmi ces derniers que nous trouvons en 1822 et 1823 une douzaine de contributions de la plume de Stendhal, traduits tous en anglais, sauf deux, où le rédacteur

1. Voir à l'appendice C.

s'excuse de donner les textes en français, assurant qu'il aurait craint, en les traduisant, de diminuer la force et l'habileté des raisonnements. C'était un gracieux compliment au style de Stendhal. Du reste, il aurait bien fait d'étendre ce privilège à tous ses articles, car ils sont traduits d'une façon qui les rend à peu près incompréhensibles. Non seulement le traducteur n'a rien su reproduire du style de l'original, mais encore il ne sait même pas écrire l'anglais correctement et avec clarté (1).

Comme nous venons de le voir, le rôle que joue Stendhal dans le journalisme anglais n'est pas sans importance. La lecture de ses articles éclairera de lumières nouvelles son activité littéraire ; elle affirmera aussi avec éloquence son sincère désir de réunir dans une amitié étroite la France et l'Angleterre, dont les relations n'étaient encore que trop tendues.

Il cherche à effectuer la réconciliation au moyen

1. Voici quelques exemples tirés au hasard d'un article de Stendhal sur *Rossini*, (janv. 1822).

« Rossini has told of himself, that, at the first representation of *Il Barbiere* his heart throbed most violently on placing himself at the piano.

« Rossini is intellectual enough to be modest when put in competition with true and acknowledged merit.

« Notwithstanding the candour of this excuse, the musical puritans of Bologna made the usual bustle about those venial sins of harmony, though the fact is that they are almost imperceptible whilst listening to his music. »

de la littérature, y découvrant un terrain où les deux nations peuvent se rencontrer dans une commune admiration, oublieuses des jalousies et des haines « qui, siéent mal aux deux premiers pays du monde ». Ecrivant sans colère politique, sans préoccupation de faire briller une nation aux dépens de l'autre, imbu du seul désir d'amener une meilleure entente des deux côtés, l'effort de Stendhal n'est assurément pas resté sans résultats. Et ces conséquences, il ne faut pas les oublier, en appréciant l'importance de son rôle dans le journalisme anglais.

CHAPITRE IX

Influence sur Stendhal de la littérature anglaise

Il convient de commencer ce chapitre en offrant toutes nos excuses à M. de Stendhal pour notre indiscretion, en abordant un sujet qu'il aurait préféré voir passer sous silence. Il prétendait fièrement être imperméable (c'est son mot), ne jamais subir d'influences soit françaises, soit étrangères, garder son génie comme renfermé dans un harem, loin des atteintes du dehors. C'est donc avec bien des hésitations que nous nous voyons forcé d'examiner quelle influence a pu exercer sur lui la littérature anglaise. Ne parlons pas ici de ses plagiats d'auteurs anglais (1), d'un passage pris dans Johnson, de tel chapitre de son œuvre traduit d'un article dans la *Revue*

1. Voir à l'appendice A.

d'Edimbourg. Ce sont des marques toutes extérieures de ses fréquentations intellectuelles, et elles ne prouvent rien, sinon qu'il se trouve par hasard que tel ou tel écrivain anglais avait déjà exprimé sous une forme qui se recommandait aux yeux de Stendhal, des idées qui lui étaient chères. Il s'agit ici de pénétrer bien plus avant et de se demander en quoi la littérature anglaise a contribué à former son esprit. Nous osons croire que les conclusions qui résulteront de cette étude nous justifieront de la façon tant soit peu sommaire dont nous écartons ses prétentions à l'imperméabilité.

Et d'abord, qu'il nous soit permis de noter deux manières différentes dont ses lectures anglaises ont influé sur lui. La première est le résultat de l'application que Stendhal y apporte dans le but avoué de cultiver et fortifier son esprit ; la seconde est inconsciente, involontaire, celle justement contre laquelle il se serait défendu avec le plus grand acharnement si ses contemporains la lui avait fait remarquer. Disons qu'il se met à l'école chez les uns, les regardant avec tout le respect que témoigne un bon élève à ses maîtres, et qu'il s'amuse avec les autres, attrapant bien malgré lui et sans s'en douter quelque chose de leurs façons.

Son grand maître, c'est d'abord Shakespeare. Ne nous arrêtons pas à des comédies et des tragédies de Stendhal, esquissées dans sa jeunesse. Elles auraient

sans doute été calquées sur Shakespeare, mais étant restées à l'état d'ébauche, elles ne valent pas qu'on s'en occupe ici.

Contentons-nous de remarquer que pendant nombre d'années il est préoccupé de l'idée de faire une pièce de théâtre, et qu'il étudie Shakespeare dans l'intention de découvrir les secrets de son art (1). Des allusions dans son *Journal* sont là pour prouver avec quel esprit docile il se met à sa tâche, depuis qu'il s'est avisé que Shakespeare est le manuel qui lui convient (2). Mais comme il n'a décidément pas le génie du théâtre, et que ses efforts pour pousser dans cette fausse direction son génie naturel ne vont pas très loin, nous pouvons l'imiter, et en rester là dans nos recherches.

C'est Shakespeare psychologue qu'il étudie surtout, augmentant et fortifiant par son commerce avec le poète la qualité maîtresse de son propre génie. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, jeune homme de vingt ans, au moment même où son esprit se forme, c'est à Shakespeare qu'il s'adresse afin de recevoir des leçons dans cet art du psychologue où il devait passer maître. Il contrôle sur les personnages du poète ses propres observations et expé-

1. Pour la liste de ces pièces ébauchées voir Cordier. *Stendhal et ses amis*, 109.

2. *Journal*, 91.

riences (1), ce qui est la meilleure façon de se mettre à son école. Du reste, pour lui dès le premier moment il ne s'agit pas tant de prendre le théâtre de Shakespeare comme un traité de psychologie, que d'y apprendre comment s'acquiert la science même. Le poète lui montrera le chemin (2).

D'ailleurs, est-ce que sa conception même de l'art comme d'un miroir présenté à la nature n'est pas celle de Shakespeare ? « Nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montré aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers*, dit Stendhal : Ils ont présenté un miroir au public : est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir ? De quel parti est un miroir ? (3) » Et Shakespeare de dire par la bouche des acteurs dans *Hamlet* qu'il prétend « *to hold as 'twere a miroir up to nature : to show virtue*

1. Voir par exemple *De l'Amour*, p. 26, 83.

2. Voir *Journal*, p. 226. « Il est très difficile de peindre ce qui a été *naturel* en vous de mémoire ; on peint mieux le *fac-tice*, le *joué*, parce que l'effort qu'il a fallu faire pour jouer l'a gravé dans la mémoire. M'exercer à me rappeler mes sentiments naturels, voilà l'étude qui peut me donner le talent de Shakespeare. On se voit aller en *jouant*, on a la *perception*. Cette sensation est facilement reproduite, par l'organe de la *mémoire* ; mais pour se rappeler les *sentiments naturels* il faut commencer par faire la *perception*.

3. *Armance*. Avant-Propos, III. Ailleurs Stendhal définit le roman comme « un miroir que l'on promène le long d'un chemin ».

her own feature, scorn her own image, and the very age and body of the time his form and pressure (1).

Il est évident qu'on ne peut pas pousser plus avant cette étude et rapprocher les deux auteurs autrement que par la finesse de leur observation. Chercher une teinte shakespearienne dans l'œuvre de Stendhal serait une futilité trop apparente, pour que nous ayons à nous excuser de ne pas le faire.

Il serait intéressant au contraire de comparer le talent de Stendhal avec celui de ces grands romanciers du XVIII^e siècle, Fielding et Sterne, qui sont fameux eux aussi pour leur don d'observation, leurs aperçus si justes, leurs analyses de sentiments si fines. De nombreuses allusions dans ses journaux et ses lettres nous permettent d'affirmer qu'il les avait lus, et non pas seulement lus, mais médités avec délices, tâchant de dégager et de s'approprier leur méthode d'observation. Il est inadmissible qu'il ne se soit rien assimilé de ces auteurs, dans lesquels il était pour le moins aussi versé que dans aucun écrivain français, et qu'il étudiait au début même de sa carrière, lorsque tous ses efforts tendaient à donner une forme à son talent, à déterminer la voie qu'il allait poursuivre. Considérons en quoi ils ont pu contribuer à son éducation, et en quoi il a dévié du chemin qu'ils ont suivi.

1. *Hamlet*, III, 2.

Il est clair que Stendhal s'écarte de Fielding et de Sterne, mais pour être affranchi en quelque sorte de la tutelle de ses maîtres, il n'en garde pas moins dans son œuvre des traces très évidentes de cet apprentissage et du profit qu'il y a trouvé. Le roman avait fait des progrès depuis le milieu du XVIII^e siècle ; il s'était constitué en un genre, ce qui implique tout de suite d'immenses différences entre *Le Rouge et le Noir* et *Tom Jones*, sans que le génie des deux auteurs y soit nécessairement pour rien. Mais sans nous arrêter à des dissemblances qui s'expliquent par l'évolution du roman, recherchons les ressemblances et les différences plus profondes, qui tiennent au génie même des auteurs. L'esprit radicalement différent de Fielding et de Sterne exige que nous les étudions à part.

Pour ce qui est de Sterne, il y a tout un côté de son génie que Stendhal n'a assurément pas goûté, et qu'il était peu fait pour s'assimiler. Son « shandysme » qui est pour beaucoup de lecteurs tout son charme, n'était guère pour plaire à Stendhal. Fasciné au contraire par les vérités qu'il découvre sur le cœur humain il dirige toute son attention vers sa psychologie, et l'étudie avec application. C'est parce qu'il est psychologue, doué d'un œil perçant, d'un esprit aiguisé, apte à saisir les nuances infinitésimales qui échapperont à des observateurs moins exercés, que Stendhal trouve en lui la nourriture qui

lui convient. Sterne devient avec Shakespeare son maître en psychologie. Mais il ne répète de la leçon apprise que juste ce qui lui en plaît. Stendhal est donc psychologue : quand on a dit cela il faut le répéter et le répéter encore. Sterne aussi est psychologue, mais Sterne est ... Sterne, et M. Shandy et sa femme, Corporal Trim, Yorick, Mon Oncle Toby sont pour le moins les enfants de son cœur tout autant que de son intelligence. Les larmes qu'ils versent sont celles que Sterne répandait, avec tant de complaisance, langoureusement couché aux pieds de ses nombreuses (trop nombreuses !) amies : leurs attendrissements sont ses attendrissements, leurs transports ses transports.

Stendhal est un observateur d'un autre calibre. Il s'est fait psychologue de métier, comme on se fait chirurgien, et que faut-il de plus, quand on se mêle de disséquer, qu'un œil attentif et une main exercée et sûre ? Il est de cette classe d'écrivains, — c'est un lieu commun de le dire — qui n'apportent à leur besogne qu'une intelligence perspicace et éveillée. Aucune faiblesse, aucun mouvement naturel de la part de ces pères romains, ne trahira leur paternité. Si Julien Sorel écrit cela avec deux l, s'il déteste son père et lit Voltaire en cachette, ce n'est pas parce qu'il est le fils de Stendhal. C'est bien plutôt que Stendhal a eu l'occasion de constater, — et peu importe que ce soit sur lui ou sur un autre, — qu'il est possible

de tomber dans ces défauts là. Il faut un talent d'observation tout à fait remarquable pour dépeindre Fabrice, Julien Sorel, la duchesse de Sanseverina : mais la psychologie la plus délicate ne suffit pas pour créer Corporal Trim et Mon Oncle Toby. Elle ne fait que corriger et contrôler, peut-être à l'insu de l'auteur, car on n'avait pas encore le culte du petit fait vrai, les créations d'un cœur sentimental, lié à une nature sensuelle et faible, et un esprit à la Rabelais.

Nous avons appliqué à Sterne le mot « sentimental ». Est-ce un point de ressemblance entre lui et Stendhal ? Non pas assurément au sens où l'entend Sterne dans son *Voyage Sentimental*. Stendhal ne fondra pas en larmes sur la carcasse d'un âne ; il ne se répandra pas non plus en regrets à la contemplation d'un remise fatigué.

C'est dans une sensibilité un peu différente qu'ils se rencontrent. Car Stendhal est excessivement sensible. Il pleure encore, dix ans après l'avoir perdue, une maîtresse qu'il a adorée, et il rêve toute sa vie à une existence qui s'écoulerait doucement en la présence d'une femme aimée. Tel était aussi l'idéal de Sterne (1).

1. I am glad you are in love; 'twill cure you at least of the spleen which has a bad effect on both man and woman. I myself must ever have some Dulcinea in my head ; it harmonises the soul, and in these cases I first endeavour to

Naturellement, il y a entre les deux hommes l'abîme d'un pays et d'une époque, et cela explique certaines différences essentielles dans leurs liaisons. Il y a de plus entre eux la différence d'une nature expansive, décidément caboline, entièrement dépourvue du sentiment de la dignité de l'homme, et d'une nature excessivement orgueilleuse, se sentant supérieure aux autres, meilleure et plus digne, s'ouvrant avec difficulté, mais poussée impérieusement à le faire par ce besoin de sympathie qui l'anima toute sa vie. Toutefois, malgré de nombreux traits qui sembleraient les éloigner l'un de l'autre, un point de contact existe dans leur commune sensibilité malade, qui cherche à s'abriter des choses de ce monde, auprès d'une âme compatissante. Un critique anglais (2), prétend que la liste des femmes qui ont trôné dans le cœur sensible de Sterne est aussi longue et sans nul doute plus réelle que le rôle des maîtresses célébrées par Homère. Que reste-t-il donc à dire de Stendhal et ses amies, sinon que sur ce chapitre il ne le cède en rien à Sterne ? Leur ressemblance à cet égard est encore plus frap-

make the lady believe so, or rather, I begin first to make myself believe that I am in love : but I carry on my affairs quite in the French way, sentimentally. « L'amour, say they, n'est rien sans sentiment. » (Lettre de Sterne du 23 mai 1765.)

1. Traill. Sterne.

pante quand on considère qu'ils aiment tous les deux « avec sentiment » comme disait Sterne, avec beaucoup de sentiment.

Si maintenant on veut aller plus loin et chercher dans leur œuvre des manifestations de cette sensibilité, on sera de nouveau contraint de constater la différence qu'il y a entre la manière de Sterne et celle de Stendhal. Dans une étude très peu sympathique, Thackeray se moque avec une grande sévérité du procédé du premier, qui, « trouvant que ses larmes étaient contagieuses et qu'elle lui apportaient de la renommée exerçait ce don lucratif de pleurer : il s'en servait et pleurait à toute occasion » (1). Ce n'est pas là le reproche que l'on aurait à adresser à Stendhal. Nous avons vu quel sévère observateur il est. Quand il intervient dans ses récits, ce n'est jamais pour s'attendrir et se répandre en larmes. Sa sensibilité est de celles qui ne se devine pas facilement. Aux yeux de la plupart de ses lecteurs, comme d'ailleurs

1.... Finding his tears were infectious and that they brought his a great popularity, he exercised the lucrative gift of weeping ; he utilized it and cried on every occasion. I own that I don't value or respect much the cheap dribble of those fountains. He fatigues me with his perpetual disquiet, and his uneasy appeals to my risible or sentimental faculties. He is always looking in my face, watching his effect, uncertain whether I think him an imposter or not : posture-making, coaxing and imploring me : « See what sensibility I have — own now that I'm very clever — do cry now you can't resist this » (Thackeray, *English Humorists* 313 (Sterne)).

aux yeux de presque tous ses amis, il reste le coupant et froid Stendhal que nous dépeint Mérimée, Sterne, et avec lui beaucoup de ses admirateurs, ne se seraient pas aperçus qu'il est passé dans M^{me} de Rénal et Clelia Conti un reflet de la sensibilité de leur auteur.

Il paraît d'abord surprenant que deux écrivains qui présentent des analogies si frappantes de point de vue et de méthode aient écrit d'une manière si différente, mais nous avons vu que cela s'explique si l'on tient compte de certaines différences non moins frappantes qui existent dans leur caractère et leur esprit. C'est le même phénomène qui se présente si l'on rapproche Stendhal et Fielding. Comme il manque à Stendhal le sens comique de Fielding, et l'énergie de sa plume, plus en accord avec le XVIII^e siècle que le XIX^e siècle, comme il lui manque aussi ses préoccupations morales qui percent malgré la brutalité et le débraillé de sa peinture, le talent des deux auteurs présente au premier abord surtout des contrastes saisissants. Où trouver dans Stendhal des situations comiques ? où découvrir chez lui l'ombre d'une préoccupation morale ? Il est vrai que comme Fielding il déteste l'hypocrisie et l'affectation. Mais son mépris se manifeste par des traits aiguisés, lancés par occasion contre « ce vice ignoble du XIX^e siècle », tandis que Fielding l'attaque dans une intention édifiante, se donnant comme but déclaré de lui faire

une guerre persistante, implacable, sans relâche, jusqu'à ce qu'il ait enrôlé dans son armée tout ce qui compte comme opinion. On s'imagine bien que ce n'est pas par souci moral que Stendhal s'acharne contre les hypocrites, et il est même possible que, s'il s'était vu menacé de cette interprétation de son attitude, il eût retenu sa plume. C'est un défaut essentiellement anglais, que de vouloir se faire une chaire du roman.

Stendhal lit Fielding comme il a lu Sterne, c'est-à-dire l'esprit ouvert, libre de toute révérence superstitieuse, ne cherchant qu'à fortifier par cette lecture le genre de talent qu'il sent en lui. Ainsi il étudie la psychologie chez Fielding (1), mais comme Stendhal est, malgré toutes ses protestations, Français du XIX^e siècle, et que Fielding appartient à l'Angleterre rude, vigoureuse, pas trop civilisée de 1750, sa galerie de portraits ne présente aucune ressemblance extérieure avec celle de Fielding. Il aurait mal appris sa leçon si le contraire s'était produit. C'est son maître lui-même qui lui aurait dit de ne pas se contenter des livres, mais de regarder autour de lui. « Il y a un autre genre de connaissance, écrit Fielding, que la science n'a pas le pouvoir de communiquer, et que l'on acquiert par la conversation. Cela est si nécessaire à l'intelligence du caractère de l'homme,

1. *De l'Amour*, p. 305.

que personne ne l'ignore plus que les pédants instruits, dont l'existence s'est consumée dans les collèges et au milieu des livres : car, si finement que la nature humaine ait pu être dépeinte par des écrivains, le vrai système pratique ne s'apprend que dans le monde... Comme nous ne pouvons manquer de nous en apercevoir, malgré les aperçus les plus délicats d'un Shakespeare, d'un Jonson, d'un Wycherly, ou d'un Otway, quelques traits de la nature échapperont à l'attention du lecteur que le jeu judicieux d'un Garrick, d'un Cibber ou d'un Clive lui fera comprendre : ainsi sur la scène du monde, l'homme se montre sous un jour plus fort, plus audacieux que celui sous lequel il se laisse dépeindre. Si cela est vrai en ce qui concerne les descriptions délicates et nerveuses, que les grands auteurs ont prises dans la vie réelle, quelle vérité incontestable cela ne devient-il pas quand l'écrivain imite, non pas la nature, mais les livres ! Des personnages pareils ne sont que la copie incolore d'une copie, et ne peuvent avoir ni la vérité ni la vigueur d'une peinture originale.

« D'ailleurs, cette conversation du romancier doit être universelle, c'est-à-dire qu'il lui faut faire connaissance avec tous les rangs, tous les degrés de l'humanité, car la connaissance de ce qu'on appelle l'*high life* ne lui enseignera rien sur les basses classes ; et de même, *e converso*, pour bien connaître les

rangs inférieurs, il ne saura nécessairement pas les mœurs de ceux qui sont en haut (1).

Voilà la méthode formulée en des termes très clairs. Nul doute n'est possible que Stendhal ne l'ait bien méditée et mise à profit. Pour nous en assurer, nous n'avons qu'à remarquer que ses connaissances psychologiques sont plus délicates, plus fouillées que celles de Fielding. Jamais il ne tombera dans le défaut de celui-ci, de présenter des types plutôt que des hommes en chair et en os. Si certains des personnages de Fielding vivent devant nos yeux, telle la douce, la patiente, la tendre Amelia, Squire Western avec son amour pour ses chevaux et sa fille, sa belle humeur, ses brusques colères, ses repentirs, ses larmes, ses jurons et son patois barbare ; tels aussi Miss Bridget Allworthy, sévère et empesée, le philosophe Square, le pédant Thwackum ; il n'en est pas moins vrai que, comme Dickens, Fielding cède souvent inconsciemment à son penchant pour la caricature. C'est ainsi que le jeune Blifil paraît être là uniquement comme exemple de l'hypocrisie, de même qu'Allworthy se présente plutôt comme un type de la vertu, que comme un homme vertueux (2). Stendhal,

1. Fielding. *Tom Jones*. Book, IX. Chap. I. Of those who lawfully may and of those who may not, write such histories as this.

2. Voir sur ce point. Austin Dobson, *Fielding*.

regardant dans la vie réelle, voit que les hommes ne sont pas tout d'une pièce, et se garde du défaut de Fielding. Il a appris à fonder sa psychologie sur l'expérience, ou, comme disait Fielding, « la conversation ».

Si l'influence de Sterne et de Fielding sur le génie de Stendhal se laisse indiquer plutôt que préciser, nous aurons à constater d'autres influences sur lui plus nettement marquées et plus restreintes. Examinons-en d'abord une qu'il a lui-même avouée. En parlant de son roman *Armance* il dit qu'après avoir étudié le caractère d'Octave chez plusieurs auteurs il le dépeint en partie d'après Swift dans la *Biographie des Romanciers* par sir Walter Scott (1). C'est sûrement cette dernière étude qui lui a fourni le plus de matériaux car il y a pas de ressemblance entre Octave et ses autres modèles. La duchesse de Duras et De Latouche avaient écrit tous les deux des livres sur le même sujet, et Stendhal les avait médités dans l'intention de les mettre à profit, mais nous ne

1. *Corr. Inéd.*, 23 décembre 1826.

Est-ce bien la *Biographie des Romanciers* que Stendhal veut dire ? Il existe en effet un livre par sir Walter Scott, intitulé *Lives of the Novelists* (Paris, 1825, 2 vol.). Ce sont des notices tirées de divers volumes parus dans *Balantigne's Novelist's Library*. Mais Swift n'y paraît pas. Stendhal ne veut-il pas parler de l'édition de Swift donnée en 1814 par Walter Scott ? Elle consistait en 19 volumes, dont le premier était une étude biographique et critique sur Swift.

croyons pas qu'il ait beaucoup augmenté ses connaissances par l'étude de ces deux auteurs. Un seul point de ressemblance s'offre. L'Olivier de De Latouche, comme celui de la duchesse de Duras, se défend avec obstination contre l'idée du mariage, n'y consent qu'à la suite de certains événements qui l'y forcent en quelque sorte, et le soir même du mariage il disparaît, laissant comme seule explication une lettre des plus vagues.

C'est la meilleure façon que Stendhal ait trouvée, lui aussi, pour tirer son héros d'affaire. Il l'empoisonne quelques jours après son mariage sur un vaisseau en route pour la Grèce, après lui avoir fait dire à sa femme qu'il a fait vœu d'y aller se battre ; c'était un moyen de se suicider sans éveiller de soupçons. Outre ce trait, Stendhal n'a rien trouvé chez les deux Olivier pour son caractère d'Octave. Il a profité encore moins de l'autre source qu'il cite : les *Mémoires de la Duchesse de Brancas*. Quelle ressemblance existe-t-il entre le sombre Octave et ce M. de Maurepas si aimable, si fin, si spirituel, si gai ?

C'est donc Swift qu'il met à contribution avec le plus grand profit. Il lui prend ses traits les plus saillants et les prête tels quels à son héros, sans tenir compte de certaines circonstances de la vie du Doyen, qui avaient donné naissance à des bizarreries moins capables d'être expliquées quand c'est chez Octave

qu'elles se trouvent. Né au milieu de malheurs et de calamités, élevé par des parents éloignés, charitables mais sans délicatesse, forcé à passer des années dans la dépendance, à un âge où elle est particulièrement blessante, il y avait des raisons bien diverses pour les excentricités d'humeur de Swift. Stendhal préfère les ramener toutes à une même cause. Pour que son personnage soit plus logique, il écarte aussi un grand nombre des traits que présente le caractère du Doyen. Sa disposition à faire des jeux de mots, la part importante qu'il prit sans cesse aux affaires du jour, sa brusque franchise, sa vie remplie d'occupations des plus diverses se seraient mal harmonisées avec le jeune et élégant blasé qu'était Octave (1). De même Stendhal dépeint son héros comme un isolé, sans ami aucun, ainsi qu'il convient à un homme de sa sombre humeur, tandis que Swift était très sensible à l'amitié, s'entourant d'un petit cercle d'esprits sympathiques qui étaient ses amis de cœur.

Par contre Stendhal donne à Octave l'amour de la

1. Que je voudrais pouvoir rendre mon âme pure au Créateur comme je l'ai reçue ! (dit Octave). — Miracle ! s'écria le Commandeur, voilà, depuis un an, le premier désir que je vois exprimer par cette âme si pure qu'elle en est glacée ! (*Armance*, p. 8).

2. Addison appelait Swift : « The most agreeable companion, the truest friend, and the greatest genius of his age ».

lecture et de l'étude qui caractérisent Swift. Il est du reste tout naturel que l'homme qui ne trouve pas de plaisir à fréquenter ses semblables se réfugie dans le monde des livres. On peut lui appliquer ces mots de Shakespeare sur Cassius, mots cités si souvent déjà pour décrire le Doyen.

The reads much,
He is a great observer and he looks'
Quite through the deeds of men.
Seldom he smiles, and smiles in such a sort
As if he mocked himself and scorned his spirit
That could be moved to smile at anything.

C'est surtout par son humeur violente et colère qu'Octave se montre le descendant de Swift. Comme lui, il est sujet à des accès de fureur avoisinant la folie, à des passions tellement irrésistibles, des colères si aveugles que s'il avait été quelque « pauvre étudiant en droit, sans parents ni protection, on l'eût enfermé comme fou ».

Ç'aurait été commencer comme Swift devait finir. Mais toute sa vie celui-ci portait en lui les germes de cette maladie, qui allait se terminer par le délabrement de toutes ses facultés intellectuelles. Sheridan, la seule personne qui sût le calmer dans ses moments d'emportement, était connu dans le cercle de leurs amis communs comme « le David qui seul savait chasser l'esprit malin de Saül ».

Le sujet le plus insignifiant suffisait pour provoquer un de ces accès, il s'irritait pour un rien, lâchait tout de suite la bride à sa fureur, s'abandonnait à toutes les mauvaises inspirations de ses colères violentes — puis, la crise passée, il était en proie aux remords les plus poignants. La mort de Vanessa fut causée par une de ces scènes de fureur sans nom : Swift parut devant elle avec une mine si effroyable, si transformé de rage, que Vanessa ne put lui adresser un seul mot. Swift partit dans un transport de furie, et quelques semaines plus tard il apprit sa mort. Dès lors, sa pensée ne le quitta plus, et dévoré de remords, il tomba dans des accès de mélancolie prolongés.

Les passions d'Octave étaient tout aussi violentes, et moins explicables. Si Swift fut toujours, dès sa jeunesse, d'humeur emportée, ce n'est qu'à un âge avancé que ses fureurs se transformèrent en accès de folie, à une époque où les événements de sa vie mouvementée et inquiète auraient presque suffi pour faire de lui un être mal équilibré. L'extrême et continuelle tension de toutes ses facultés morales et intellectuelles ne pouvait qu'aboutir à leur délabrement (1).

1. Un ami ayant parlé une fois à Swift d'un « superbe vieillard » : « Quoi ! répondit-il avec emportement : vous avez donc encore à apprendre qu'il n'existe pas de superbe vieillard ? Si l'homme dont vous parlez avait possédé une intel-

Stendhal étudie les accès de violence du Doyen pour dépeindre son héros et laisse de côté toutes les causes, sauf une, qui les auraient expliqués.

Les femmes étant dans son ouvrage sa principale pierre d'achoppement, c'est surtout dans ses relations avec les femmes que Stendhal étudie Swift. Comment Octave se conduira-t-il vis-à-vis d'elles ? Il n'imitera pas Swift dans les petites choses ; au contraire d'Octave qui évite en général et méprise toujours les femmes, le Doyen recherche leur société, et il y est accueilli avec toutes les prévenances qui appartiennent de droit à celui que Walter Scott appelle d'un mot suranné, *a favourite of the fair*. Quand il fait la cour à Betty Jones, à l'âge de seize ans, il écrit à un ami que c'est un sport qu'il poursuit un peu par vanité, un peu aussi pour s'amuser, mais surtout par habitude. C'est là évidemment la fatuité de l'extrême jeunesse, mais quelle différence avec Octave, qui fait le vœu, dès sa seizième année, de ne jamais aimer de femme, se passionnant par contre pour l'étude, la seule chose au monde qui puisse éveiller en lui aucun intérêt. Swift va même jusqu'à proposer le mariage à la jeune personne, qui succède à Betty Jones dans son cœur, l'importunant avec véhémence quand elle résiste (1). Ce

igence ou un corps de la valeur d'un sou, ils l'auraient épuisé il y a longtemps ».

1. Il est vrai que lorsque quatre ans plus tard, Varina (c'est

n'est que dans sa liaison avec Stella, la plus sérieuse de toutes, celle-là, qu'il ressemble à Octave. Quoique l'aimant plus que tout au monde, protestant qu'elle lui est cent fois plus chère que la vie, faisant l'impossible pour empêcher son mariage avec chacun des nombreux candidats qui se présentent, il manifeste la même répugnance qu'Octave à l'idée du mariage. Il réalise pendant des années le rêve que se fera ce dernier, vivant auprès de Stella dans la douce intimité de deux vrais amis pleins de sympathie l'un pour l'autre, sans pousser plus loin leurs relations. Il prend même mille précautions pour ne pas se mettre dans la nécessité de l'épouser, ne la voyant jamais qu'en la présence d'une troisième personne, tellement il a peur de la compromettre. Quand il cède enfin aux instances de Stella, c'est uniquement pour calmer sa jalousie, excitée à un degré dangereux pour sa santé et sa raison par la présence de Vanessa à Dublin. Il met d'ailleurs des conditions tellement extraordinaires à leur mariage qu'il n'en est pas un, ni pour eux ni aux yeux du monde. Stella continue à vivre comme avant auprès de Mrs Dingley, et le mariage n'est connu de personne. Swift joue la comédie jusqu'à la fin, n'abandonnant pas son système même quand Stella est sur

le nom qu'il donne à la jeune fille) ouvre le feu de nouveau. Swift s'excuse de son mieux de l'engagement. Mais c'est parce que Stella a fait son apparition.

son lit de mort. Il répète avec insistance à ses amis que l'angoisse qu'il ressent à l'idée de la perdre est celle qu'excite l'amitié, non pas l'amour, et il la mentionne comme « une de mes deux amies les plus anciennes et les plus chères » ne la distinguant de la bavarde et banale Mrs Dingley que comme « la plus jeune des deux ».

Octave se montre comme Swift récalcitrant au mariage. Quand il s'aperçoit qu'il aime Armance, il est saisi d'un accès de désespoir non moins poignant que le paroxysme de Swift après la cérémonie de son mariage avec Stella (1). Il enterre une bourse qu'elle lui a donnée ; il se répand en reproches contre lui-même (2) ; il veut à tout prix la quitter, la quitter pour toujours ; un jour qu'il craint de s'être

1. Immediately subsequently to the ceremony, Swift's state of mind appears to have been dreadful. Delany... being pressed to give his opinion on this strange union, said, that about the time it took place, he observed Swift to be gloomy and agitated, so much so, that he went to Archbishop King, to mention his apprehensions. On entering the library, Swift rushed out with a countenance of distraction, and passed him without speaking. He found the Archbishop in tears, and upon asking the reason, he said : « You have just met the most unhappy man on earth ; but on the subject of his wretchedness, you must never ask a question. (Scott. *Swift*).

2. J'aime, se dit-il d'une voix étouffée. Moi aimer ! Grand Dieu ! et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur ; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre

trahi, il lui dit durement : Quant à vous, mademoiselle, on a prétendu que j'avais de l'amour pour vous ; je suis bien éloigné d'avoir une telle prétention. D'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous unit devait suffire, ce me semble, pour s'opposer à la naissance de l'amour. Nous nous connaissons trop bien pour avoir l'un pour l'autre ces sortes de sentiments qui supposent toujours un peu d'allusion (1).

Il ne lui propose le mariage que lorsqu'à la suite d'une légère imprudence qu'elle commet, il la voit irrémédiablement compromise ; dès ce moment ses humeurs noires, ses silences, ses bizarreries redoublent, jusqu'à ce qu'enfin il échappe par le suicide à une situation insoutenable, devenue encore pire par l'idée qu'Armance ne l'aime que pour sa fortune.

qui barrait le chemin, et dans ce moment il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il : je l'ai perdue. L'aveu de son amour qu'il se faisait bien nettement et sans trouver aucun moyen de le nier, fut suivi de transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin... Les heures s'écoulaient rapidement, sans diminuer le désespoir d'Octave. Quelquefois immobile pendant plusieurs minutes, il sentait cette affreuse douleur qui comble la torture des plus grands criminels : il se méprisait parfaitement lui-même.

Il ne pouvait pleurer. La honte dont il se trouvait si digne l'empêchait d'avoir pitié de lui-même, et séchait ses larmes. Ah ! s'écria-t-il dans un de ces instants cruels, si je pouvais en finir ! et il s'accorda la permission de savourer en idée le bonheur de cesser de sentir (*Armance* III).

1. *Armance*, p. 118.

Dost thou ask what secret woe
I bear corroding joy and youth ?
In pity from the search forbear.

avait écrit De Latouche en tête de son roman. Et Octave et Swift de répéter avec lui la même supplication piteuse, obsédés toute leur vie d'une même crainte, qui finit par fausser leur caractère et détruire leur bonheur.

Nous allons maintenant rapprocher la fameuse description de la bataille de Waterloo qui se trouve dans la *Chartreuse de Parme* d'un livre anglais, le *Journal d'un Soldat du 71^e régiment*, que Stendhal aurait médité avec profit, nous autorisant pour ce faire de Sainte-Beuve (1). C'est le journal d'un sol-

1. Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, 9 janv. 1854. « Il existe en anglais un livre qui a donné à Beyle son idée : ce sont les *Mémoires d'un soldat du 71^e régiment*, qui a assisté à la bataille de Vittoria sans y rien comprendre, à peu près comme Fabrice assiste à celle de Waterloo en se demandant après si c'est bien à une bataille qu'il s'est trouvé et s'il peut dire qu'il se soit réellement battu. Beyle a combiné avec les souvenirs de sa lecture d'autres souvenirs personnels de sa jeunesse, quand il partait à cheval de Genève pour assister à la bataille de Marengo. » Le titre exact n'est pas, comme dit Sainte-Beuve, *Mémoires d'un soldat du 71^e régiment*, mais *Journal of a Soldier of the 71st or Glasgow regiment Highland Light Infantry, from 1806 to 1815* (Edinborø 1819).

Comme Sainte-Beuve n'a fait qu'indiquer le livre, et qu'aucun autre critique n'a été plus avant là-dessus, il n'est pas sans

dat qui assiste à la bataille de Monte-Video, fait ensuite la campagne du Portugal, se battant à Rol-leia, à Vimiera, à Corunna ; puis assiste plus tard à la bataille de Fuentes de Honore, de Vittoria, de Bayonne, de Toulouse et finalement à la journée de Waterloo.

Enrôlé à seize ans dans l'armée, sans expérience militaire, sans expérience du reste d'aucune sorte, n'ayant jamais « passé une nuit loin du toit paternel » il ressemble fort à Fabrice par son ignorance. La ressemblance ne va pas plus loin. Stendhal n'a emprunté au soldat écossais aucun des traits de son héros. Ce dernier est imbu d'un noble et ardent enthousiasme pour Napoléon, il a le feu sacré, il est préoccupé à Waterloo de la seule idée d'être réellement au plus fort de l'action. « Je veux me battre ! » est son cri continuel et ses transports ne connaissent plus de bornes quand il aperçoit Ney et sa grosse tête rouge. Quel contraste avec le jeune Ecos-sais qui, au désespoir d'avoir manqué son début dans un théâtre d'Edimbourg, triste et découragé s'en va à l'armée uniquement pour ne pas avoir à rentrer à la maison paternelle, indifférent à tout, ignorant les beaux rêves, les splendides visions qui enflamment l'imagination de Fabrice.

intérêt d'examiner en quoi Stendhal est redevable au récit du soldat écossais.

Mais si Stendhal ne dépeint pas son héros d'après le soldat écossais, il lui prend sa façon de décrire une bataille. Le *Journal* de Tom n'est que la simple notation de ce qu'il a vu. Il raconte son histoire avec simplicité, et c'est l'histoire des marches longues et pénibles sur la neige rougie par les pieds blessés des soldats, des nuits pendant lesquelles tant d'hommes meurent ou, s'ils ne succombent pas, souffrent des douleurs cruelles, des soldats réduits par la faim et la soif à manger les corps de ceux de leurs camarades qui ont péri et à boire de l'eau toute rouge de leur sang. Le tableau est d'un réalisme d'autant plus saisissant que l'auteur manque entièrement d'art. Il dit ce qu'il a vu sans rhétorique, sans faire de phrases, sans avoir l'air de penser un instant à l'effet qu'il produira. C'est en cela que Stendhal lui ressemblera. La différence entre la description de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* et une bataille à laquelle assiste le soldat écossais, c'est la différence entre Fabrice et Tom, l'un jeune homme naïf de cœur et d'esprit, l'autre garçon très honnête, très loyal, très courageux, mais banal, peu accessible à l'enthousiasme et avec la dose ordinaire de sens commun. Ce n'est pas lui qui se serait couché au milieu d'une bataille dans un fossé, pour verser des larmes amères de déception et de colère, en s'apercevant que somme toute ses camarades ne sont que des fourbes égoïstes et vulgaires, au lieu des êtres

tendres, héroïques, et généreux qu'il s'était imaginé. Il ne poursuivrait pas non plus en s'écriant avec indignation : « Au voleur ! au voleur ! » un camarade, qui lui aurait pris son cheval. C'est assez dire qu'une bataille n'est pas pour Tom tout à fait la même chose que pour Fabrice. Mais si c'est Fabrice qui se bat à Waterloo, c'est Stendhal qui est auprès de lui, son compagnon invisible, et comme le soldat écossais, avec la même simplicité et la même vérité, il dépeint ce qu'il y voit, ne décrivant que ce qui se passe sous les yeux d'un seul individu. Pour l'un comme pour l'autre une bataille ce n'est pas deux armées, rangées en ligne de combat, se battant ensuite avec ordre, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de soldats aient péri des deux côtés. C'est du bruit et de la fumée, des hommes morts et mourants, mais c'est aussi un jeune homme se sauvant dans un champ de blé ; c'est, au milieu du combat, un soldat, la langue desséchée par la soif, se courbant sur un ruisseau en s'écriant qu'il va boire, arrive que pourra ; c'est un petit groupe d'hommes affamés, les jambes déchirées par les broussailles, les pieds meurtris, s'arrêtant dans un champ de fèves pour remplir leurs havresacs. Et les généraux ? Ils ne font pas à leurs soldats des discours, propres à édifier des élèves de rhétorique. Mais d'abord, où sont les généraux ? Vous pouvez très bien assister à une bataille sans les voir et certainement vous ne les entendrez point faire de longs

discours. L'éloquence du champ de bataille est surtout remarquable par son énergie succincte, se bornant à un ou deux jurons prononcés avec ferveur. Voilà pour les généraux. Et l'Armée ? L'Armée n'existe plus pour l'individu. Chaque homme se bat seul ou avec sa compagnie, mais l'armée n'est plus rien pour lui. Qui sait ce qui se passe à un autre coin du champ, comment va la bataille ? Non pas le simple soldat. Il ne voit qu'une petite partie du tableau et ce que Stendhal a appris dans le Journal du soldat écossais, c'est à fixer ses yeux sur cette petite partie (1). Voilà en quoi il lui est redevable (2).

1. Voici un spécimen du style du soldat écossais et qui permettra de rapprocher sa manière de celle de Stendhal. Tom décrit la bataille de Waterloo : « A squadron of cavalry rode furiously down upon our line... Many of our men were out of place. There was a good deal of jostling for a minute or two. Our quarter-master lost his bonnet in riding into the square, got it up, put it on, back foremost, and wore it thus all day... A French general lay dead in the square ; he had a number of ornaments upon his breast. Our men fell to plucking them off, pushing each other as they passed, and snatching at them... The whole army retired to the heights in the rear, the French closely pursuing to our formation, where we stood, four deep, for a considerable time. As we fell back, a shot cut the straps of a knapsack of one near me ; it fell and was rolling away ; he snatched it up, saying : « I am not to lose you that way, you are all I have in the world », tied it on the best manner he could, and marched on. »

2. Et voilà la réponse à Tolstoï, disant : Relisez dans la *Chartreuse de Parme* le récit de la bataille de Waterloo.

Les influences que nous venons d'examiner sont pour ainsi dire la suite d'autant de leçons que Stendhal se donne pour tâche d'étudier, mais il subit aussi à son insu certaines influences qui sont dans l'air. Il a beau protester qu'il est imperméable, toute la France littéraire est comme hypnotisée par les romans de Scott et les poèmes de Byron, et il n'échappera pas tout à fait à la contagion. Il est peut-être excessif de parler de l'influence qu'ont exercée sur lui ces deux auteurs. Pour ne rien exagérer, disons que d'avoir beaucoup vécu dans leur intimité lui a laissé comme un léger parfum de leur présence, une odeur délicate qui s'évapore si l'on essaye de l'analyser. Il était, nous l'avons vu, de ceux qui se gardent toujours pour eux-mêmes, qui ne veulent point briser, même dans l'intimité, ce mur de verre qui s'érige entre deux êtres, qui refusent de se laisser pénétrer par un esprit étranger. Ne nous attendons donc pas à le voir sortir de ces amitiés intellectuelles récréées d'esprit et de corps. Il s'en faut de beau-

Qui donc, avant lui, avait écrit la guerre comme cela, c'est-à-dire comme elle est réellement ?

Il continue : Plus tard, au Caucase, mon frère, officier avant moi, m'a confirmé la vérité de ces descriptions de Stendhal ; il adorait la guerre, mais n'était point de ces naïfs qui croient au pont d'Arcole. « Tout cela, me disait-il, c'est du panache, et il n'y a point de panache à la guerre. »

(Tolstoï, conversation avec Paul Boyer : citée par Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 326).

coup. Mais il n'en est pas moins vrai, que M. de Stendhal, pas plus qu'un autre, n'a le secret de rester entièrement et absolument lui-même, tout en pratiquant ses semblables. Il y perd et il y gagne, comme monsieur un tel, le premier venu, qui n'a aucunement la prétention d'être imperméable. C'est que personne n'échappe aux influences environnantes. Ce qui est curieux, c'est que Stendhal ait été un des premiers à constater ce fait, et qu'il ait voulu faire exception à sa propre théorie. Mais on ne se figure pas très bien comment serait cet être, un homme imperméable, sur lequel tout ce qu'il lirait, verrait ou entendrait glisserait « comme de l'eau sur le dos d'un canard ». C'est un phénomène qui n'existe probablement pas. L'esprit habite plus ou moins son « arrière-boutique », mais du moment qu'on consent à sortir dans le monde, l'on s'expose à ses influences et cela est vrai du monde des livres, tout autant que du monde des êtres réels. Alors l'esprit, rentrant dans son arrière-boutique y rapportera avec lui un parfum du dehors, qui, si léger soit-il, changera l'atmosphère de jadis.

Cherchons à savoir ce que Stendhal rapporte de ses fréquentations intellectuelles avec Scott et Byron. Nous ne voulons d'ailleurs rien affirmer d'absolu : la question est trop délicate, pour qu'on la traite d'un ton dogmatique. Ce qui suit n'a pas la prétention d'énoncer des faits incontestables, mais de sim-

ples impressions, qui ne sont peut-être que caprices d'imagination.

Le portrait du docteur bossu dans *Lamiel*, avec son machiavélisme et sa sensibilité malade (1) présente plus d'un trait qui rappelle le « diable boiteux » comme Byron s'appelait plaisamment. De même Lucien Leuwen prend par instant la mine mélancolique, les distractions, l'apparence de méchanceté, de hauteur, de dédain pour toute l'humanité, que Stendhal avait vu à Byron dans la loge du marquis de Brême à Milan. Il va jusqu'à en imiter les excès, s'enivrant régulièrement tous les soirs, non pas par goût, mais pour se distraire de la partie sérieuse de sa vie. Mais c'est surtout dans *Armance* qu'a passé le souffle byronnien. Le roman fut écrit au moment où Byron était au zénith même de sa renommée et le caractère d'Octave s'en ressent. Certes, il n'est pas imité du poète, comme il est imité de Swift : toutefois l'on y sent se refléter mieux qu'on ne peut le définir le caractère byronien.

« On échappe difficilement à la maladie de son siècle », dit Stendhal (2), vérité qui trouve sa démonstration dans le caractère d'Octave. Stendhal a beau se moquer des révoltés romantiques, Octave se

1. Dès l'âge de huit ans, sa vanité incroyable était offensée d'un demi-sourire qu'il voyait éclater de l'autre côté de la rue comme il passait (*Lamiel*, p. 97).

2. *Armance*, p. 72.

rebelle contre la société tout autant qu'Hernani, même s'il ne lui fait pas la guerre d'une manière aussi orageuse. Et dans les veines de l'un comme dans celles de l'autre coule le sang des Conrad, des Manfred, des Lara. Octave ne fera pas résonner le monde de ses plaintes bruyantes ; il ne s'en ira pas chercher le repos moral et l'émancipation des petites tesses du monde, dans une vie tumultueuse et déréglée ; il ne trouvera ni dans le crime, ni dans des aventures de grand chemin un baume pour son mécontentement, ses espérances déçues, son mépris orgueilleux de la vie telle qu'elle est : mais il est atteint du germe du pessimisme, et de la mélancolie byronienne. S'il ne cherche pas à apaiser ses révoltes en encourageant les dangers physiques auxquels s'expose un Lara, il n'en est pas moins en guerre avec la société et mécontent de lui-même : *lord of himself that heritage of woe*. Il voudrait se réfugier dans ses livres, mener une vie de savant retiré du monde, ne jamais voir ses semblables. « J'ai par malheur un caractère singulier, dit-il à sa mère : je ne me suis pas créé ainsi : tout ce que j'ai pu faire c'est de me connaître. Excepté dans les moments où je jouis du bonheur d'être seul avec toi, mon unique plaisir consiste à vivre isolé et sans personne au monde qui ait le droit de m'adresser la parole (1). » — « Hélas, chère maman,

1. *Armance*, p. 12.

continue-t-il, la vue de tous les hommes m'attriste également.

Leshommes lui paraissent méchants et cruels, partagés entre un désir de lui nuire et la préoccupation égoïste de leurs petites affaires, tandis que le monde lui semble arrangé tout exprès pour lui porter malheur (1). S'il supporte passivement son sort, c'est que l'ennui a déjà sapé toutes ses forces. « Octave ne désirait rien, rien ne semblait lui causer ni peine, ni plaisir. » Dès lors, à quoi bon résister ? Rien ne vaut la peine qu'on fasse un effort. Comme Hamlet, s'écriant :

How weary, stale, flat and unprofitable
Seem to me all the uses of the world !

il éprouve un mortel dégoût pour sa vie, et comme Hamlet il lui est impossible de la prendre entre ses deux mains, pour en faire quelque chose. Les médecins disent qu'il n'a d'autre maladie que « cette sorte de tristesse mécontente et jugeante qui caractérise

1. La partie de sa vie qui s'était écoulée avant son intimité avec les habitants de l'hôtel de Bonnavet, commençait à lui paraître folle et entachée de duperie. Il pleuvait, se disait-il, dans ses façons de penser originales et vives, au lieu de prendre un parapluie, je m'irritais follement contre l'état du ciel, et dans des moments d'enthousiasme pour le beau et le juste, qui n'étaient au fond que des accès de folie, je m'imaginai que la pluie tombait exprès pour me jouer un mauvais tour. (*Armance*, p. 75.)

les jeunes gens de son époque et de son rang (1).
C'est le mal byronien.

Il a aussi cet air mystérieux, qui semble dire qu'on n'est pas tout à fait de ce monde. M. de Soubirane proteste que s'il n'est pas le Messie attendu par les Hébreux il est Lucifer en personne (2); sa mère le regarde comme un être singulier (3), elle tremble en le voyant se plonger dans les « mauvais livres », lui disant qu'il finira comme le Faust de Goethe; elle a de vagues appréhensions que son fils ne provoque le courroux divin et ne se fasse anéantir d'un coup. « Il n'y avait pas jusqu'à la physionomie si noble d'Octave qui n'alarmât sa mère; ses yeux si beaux et si tendres lui donnaient de la terreur. Ils semblaient quelquefois regarder au ciel, et réfléchir le bonheur qu'ils y voyaient. Un instant après, on y lisait les tourments de l'enfer. » Est-ce un souvenir des beaux yeux si mobiles de Byron, des transports et des tourments qui y étaient réfléchis? Un dernier trait vient encore accentuer la ressemblance: c'est vers la Grèce que se dirigera Octave quand arrivera le moment où il faudra mourir, et c'est la vue de cette « terre des héros » qui lui donnera le courage de ne pas reculer devant le sort qu'il s'est choisi.

L'influence de Scott sur Stendhal nous paraît tout

1. *Amance*, 10.

2. *Loc. cit.*, 8.

3. *Loc. cit.*, 15.

aussi fugitive que celle de Byron, mais non moins incontestable. Evidemment il est impossible au premier abord de tomber sur deux écrivains de génies plus dissemblables. Les conceptions qu'ils se font du roman sont diamétralement opposées. Scott vise à l'évocation (pour parler comme les romantiques) d'une période historique : les individus, avec leurs passions et leurs caractères particuliers, comptent peu : ils sont bannis pour laisser la place à l'élément historique. Comme c'est à faire un tableau historique qu'il s'applique, ses personnages ne sont que des types historiques, introduits simplement parce qu'ils complètent le tableau. L'amour, étude de prédilection de Stendhal, y joue un rôle très peu considérable, et cela pour qu'aucun élément étranger ne vienne nuire à l'intérêt purement historique. Doué d'une imagination très vive, Scott arrive à présenter une galerie de portraits animés, variés, vivants, mais il ne faut pas les examiner de près, car l'auteur les a peints à grosses touches de pinceau. Admirablement réussis peut-être comme types du caractère de telle ou telle nation, de telle ou telle classe, à une certaine époque, il leur manque toute individualité propre. Ils ne contentent que lorsqu'on les regarde de loin.

Si cela est vrai des personnages, combien plus vrai de l'ensemble ! Il s'agit toujours pour Scott de peindre : il s'attache donc au dehors, décrit avec un

soin minutieux les apparences de ses personnages, le milieu où ils se trouvent à un moment donné, leurs maisons avec chaque chambre de ces maisons, et chaque objet dans la chambre, leurs costumes, leurs armures, leurs meubles : et tout cela tout uniment pour satisfaire son goût de la description, nullement pour mettre en valeur ses personnages.

Ce luxe de détails dans tout ce qui est peinture extérieure, présente un contraste frappant avec la répugnance de Stendhal, à faire dans ses romans aucune place aux dehors. Il dit à Balzac en parlant de ses procédés de style qu'il cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans son cœur ; il assure ailleurs que tout ce qui l'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour lui, et en réponse à un provincial lui demandant sa profession, il dit d'un ton coupant : Observateur du cœur humain. La psychologie est son domaine. « J'ai oublié de peindre ce salon, écrit-il dans les *Souvenirs d'Egotisme*, Sir Walter Scott et ses imitateurs eussent commencé par là, mais moi, j'abhorre la description matérielle. » Il n'est pas jusqu'au style qui ne fasse voir l'immense distance qui sépare les deux romanciers. Bref, sec, clair chez Stendhal, un scalpel entre les mains d'un chirurgien, il est chez Scott pittoresque, colorié, imagitatif, pareil au pinceau d'un artiste.

Et pourtant, en lisant les romans de Stendhal, un

rapprochement s'impose par endroits entre sa manière et celle de Scott. On a voulu voir dans la couleur locale des *Chroniques Italiennes* l'influence de Scott, tirant de ce fait que Stendhal présente des Italiens parlant et agissant comme des Italiens et non comme des Français la conclusion qu'il a appris du romancier écossais, cet évocateur du passé, le secret de reconstituer les époques lointaines. La vérité de cette supposition nous paraît douteuse : Stendhal donnait ces histoires comme des traductions de vieilles chroniques, rédigées peu de temps après les événements qu'elles racontent, mais les supercheres littéraires étant alors à la mode, beaucoup de lecteurs crurent au pastiche. Ils se trompaient (1). Stendhal traduit, et traduit en somme très littéralement, de sorte que si ces histoires paraissent une merveilleuse évocation du passé, c'est parce qu'il garde tant que possible l'allure de l'original, sa naïveté, sa simplicité, sa brutalité aussi. Et certes, il n'est pas nécessaire d'être imbu de Walter Scott, pour traduire avec fidélité une chronique italienne du moyen âge.

Il est possible que nous devions en partie les

1. Voir *Corr. Inéd.*, 11 nov. 1832 ; 27 août 1832 ; 18 mars 1835. — Stryiński. *Soirées du Stendhal club. Comment Stendhal travaillait.* — *Gazette anecdotique*, 15 déc. 1882. « Réflexions inédites », publiées par Chas. Henry.

Chroniques Italiennes à l'engouement général pour Scott, à son intérêt passionné pour le moyen âge, à son culte des chroniques et des documents historiques (1). Il avait mis tout cela à la mode en France et peut-être que sans lui Stendhal n'aurait jamais eu l'idée de tirer de leur poussiéreux oubli de vieux manuscrits italiens. Il convient pourtant de ne pas perdre de vue non plus que les Italiens du moyen âge, énergiques, passionnés, primitifs, sont les seuls êtres (exception faite de leurs descendants en tant qu'ils leur ressemblent) qui trouvent faveur aux yeux de Stendhal, et qu'il n'aurait assurément pas attendu l'autorisation d'un romancier à la mode pour se documenter sur leurs faits et leurs gestes, leur manière, en un mot, « d'aller à la chasse du bonheur ».

Il nous semble que c'est ailleurs qu'il faut aller chercher l'influence de Scott sur son talent, et notamment dans certains épisodes et certains personnages du *Rouge et le Noir* et de la *Chartreuse de Parme*, qui ne seraient pas déplacés dans un roman

1. « Walter Scott est le patron sur lequel tout le monde taille, gens de talent et gens médiocres... C'est une maladie de l'époque. Il y a vingt ans que chacun payait son tribut à la manie d'écrire par une tragédie selon Racine ou une comédie selon Molière : à présent on va s'inspirer à la chronique. La chronique ! la chronique ! La mettons-nous en roman, en soirées, en scènes historiques ? Courons au plus facile et au plus vite fait. » (*Débats*, 13 juillet 1829, cité par Maigron. *Le roman historique à l'époque romantique.*)

de l'Ecossais. Nous y verrons la marque de Walter Scott, mais elle est comme superposée à l'œuvre, elle reste à la surface sans devenir un élément constituant du génie de Stendhal.

Balzac prétend que la description de la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* est faite « comme Borgagnone et Wouvermans, Salvator Rosa et Walter Scott » (1), mais quoi qu'il en soit des trois autres peintres, nous dirons que la manière de Scott y est pour peu, pour si peu même que ce n'est pas la peine de tâcher de nous en apercevoir. Par contre, cette étrange expédition politique de Julien dans le *Rouge et le Noir*, si inattendue, si inexplicable par la suite, n'est-elle pas un souvenir de Walter Scott faisant encourir à ses héros toutes sortes de dangers, toujours exposés à recevoir la mort d'un ennemi inconnu, poursuivant, poursuivis, galo-pant le jour le pistolet à la main, se couchant la nuit le pistolet sous l'oreiller. On s'attend à assister avec Julien à toutes les péripéties d'un roman d'aventure. S'il n'en est rien, c'est que Stendhal revient à temps à sa manière à lui.

C'est surtout dans la *Chartreuse* que malgré soi l'on se souvient par endroits de Walter Scott. Ce personnage de l'abbé Blanès aurait pu être découpé dans un de ses romans. Ce n'est plus un caractère

1. Lettre à Colomb, 20 mars 1837.

fouillé et analysé à la manière de Stendhal, c'est l'astrologue dépeint sans nuances, par l'imagination. Et par conséquent c'est de notre imagination à nous qu'il s'empare, et nous le voyons dans son antique clocher, observant les planètes, calculant, lisant l'avenir dans le ciel, attendant avec sa patience de vieillard que ses prophéties se réalisent (1). C'est pour nous un personnage réel, en chair et en os, et non plus une abstraction psychologique, dont l'intention est de démontrer la justesse de certaines théories sur l'amour. Il n'est pas finement observé, mais il est vivant, il est réel, il frappe l'imagination d'une manière qui caractérise rarement les

1. Il faut lire l'entrevue entre Blanès et Fabrice, au retour de ce dernier.

— Voici ma mort qui arrive, dit l'abbé Blanès.

— Comment ! s'écria Fabrice, tout ému.

— Oui, reprit l'abbé d'un ton sérieux, mais point triste : cinq mois et demi ou six mois après que je t'aurai revu, ma vie ayant trouvé son complément de bonheur, s'éteindra

Come face al mancar dell' alimento.

(Comme la petite lampe quand l'huile vient à manquer.)

Avant le moment suprême, je passerai probablement un ou deux mois sans parler, après quoi je serai reçu dans le sein de notre père ; si toutefois il trouve que j'ai rempli mon devoir dans le poste où il m'avait placé en sentinelle. (*Chartreuse de Parme*, p. 164 et suiv.)

Toute cette scène, jusqu'à la fin du chapitre, rappelle vivement la manière de Walter Scott. Le morceau ferait très bien dans un de ses romans.

créations de Stendhal. Tel aussi Ferrante Palla, jadis médecin, à l'heure actuelle poète, voleur de grand chemin, socialiste avant l'heure et fou. Esquissé sans psychologie aucune, il n'est certainement pas le fils de Stendhal. D'ailleurs, quel personnage romantique que ce brave voleur si aimable au fond, si altruiste dans ses efforts pour répartir d'une manière plus rationnelle la richesse de ce monde, si *gentleman* malgré les circonstances fâcheuses de sa vie, d'un goût si savant pour les beaux habits et les mains blanches.

Stendhal se souvient-il du Louis XI de *Quentin Durward* en décrivant le prince *Ernest IV* ? (1) On pense forcément à ce monarque peureux, faisant mettre des glaces autour des murs de toutes les salles de son palais pour qu'aucun assassin ne s'approche de lui inaperçu, quand on lit les précautions excessives auxquelles se livre Ernest IV chaque soir avant de se mettre au lit. Il n'est pas impossible que ce trait lui ait été suggéré par Scott.

C'est aussi l'intrigue de la *Chartreuse* qui se ressent de son influence, l'intrigue qui par moments le fait ressembler bien plus à un roman d'aventures, qu'à une étude psychologique. Les aventures de Fabrice, si nombreuses et si variées, surprennent dans l'œuvre

1. Nous savons que Stendhal lisait *Quentin Durward* et que le livre l'intéressait beaucoup. (*Mémoires d'un Touriste*, I. 266.)

d'un écrivain qui ne s'intéresse qu'au cœur humain. En vérité, cet étonnant jeune homme n'est pas plus tôt sorti d'une affaire qu'il se jette de gaieté de cœur dans une autre, jusqu'à ce que cela le conduise en prison et qu'il se trouve enfermé dans une espèce de cage, suspendue dans une chambre portant le nom significatif d'Obéissance Passive, et où il ne peut faire un pas sans être entendu. Nous voilà donc en train de passer avec lui par des dangers palpitants. Rien ne manque pour compléter le tableau : ni les tentatives d'empoisonnement, ni la communication avec les amis du dehors au moyen de gros alphabets et d'un code chiffré ; ni le geôlier aimable qui ménage pour son prisonnier des rendez-vous d'amour et garde trois ou quatre petits chiens, tout exprès pour manger ses mets empoisonnés, ni les narcotiques, ni une évasion miraculeuse pour la bonne bouche. Le roman en arrive à ce point, et cependant il ne tombe pas tout à fait dans le genre Walter Scott, parce que tout en adoptant une seconde manière Stendhal reste bien Stendhal. Nous assistons à des scènes des plus aventureuses, mais comme Fabrice nous refusons de nous y intéresser. Que nous importe en somme, qu'importe à Fabrice, qu'importe à Stendhal, que telle tentative de fuite réussisse ou non ? Evidemment il faut que le héros finisse par s'échapper, pour ne pas couper court au roman, mais jusqu'à ce que ce moment arrive tout notre intérêt est absorbé par

l'analyse de l'intimité croissante entre Fabrice et Clélia Conti.

Stendhal s'est tiré avec beaucoup d'adresse d'un pas difficile. Ayant introduit un élément d'aventures dans une œuvre psychologique, il apporte la psychologie au milieu même des aventures, et ramène sur elle tout l'intérêt. Il s'agit bien pour nous de savoir tous les dangers qui menacent Fabrice ! Notre curiosité, comme l'imagination de Stendhal, est préoccupée d'une autre question, et notamment de savoir comment, après quelles hésitations et avec quelles émotions une jeune fille timide, modeste, secrètement éprise de Fabrice, le croyant amoureux fou de sa tante, s'y prendra pour se mettre en communication avec ce jeune homme qu'elle connaît à peine, et qui est de plus le prisonnier de son père. C'est là un genre d'intérêt très caractéristique du génie de Stendhal. On le voit, tout en faisant du Walter Scott, il reste bien lui-même.

Si la mort n'était pas venue interrompre ses projets de travail, il est probable que nous aurions eu un roman bien plus conforme au genre Walter Scott que la *Chartreuse de Parme*. Las d'attendre toujours la renommée et de ne la voir jamais, Stendhal se décida enfin à aller la chercher à moitié chemin. Rêvant donc un succès de vente, il esquissa *Lamiel*, qui devait être un compromis

entre son talent particulier et le goût contemporain. Tel que nous l'avons, inachèvé, mais complété en quelque sorte par des plans déjà tracés par Stendhal, il fait suffisamment voir que Walter Scott lui aurait servi de modèle (1). Il aurait imité son talent de conteur, il aurait appris de lui l'emploi des descriptions. A l'exemple de son modèle, il débute en effet par décrire en trois pages des paysages normands en général, puis le village de Carville en particulier, lui, qui dans toute sa vie littéraire n'a jamais consacré plus de deux ou trois lignes à un paysage, et encore ces quelques lignes faut-il chercher longtemps pour les trouver. Mais si *Lamiel* va être un roman dans le goût du jour, il faut y semer des descriptions à la manière de Scott. Stendhal ne juge même pas avoir accompli son devoir quand il a fini ses trois pages de description : il y revient constamment, et ne manque pas, malgré son horreur de toute description matérielle, de

1. Voir les notes de Stendhal pour son premier chapitre. Voici les lignes sur lesquelles il propose de travailler. « Quelles injustices pour les paysages de Normandie, etc. J'arrive chez la duchesse, moi, petit-neveu des notaires de la famille, etc. Puis l'exposition faite, je dis : Je ne parlerai plus de moi ; ou j'abandonne le moi. Tout ce qui suit n'est plus que la narration d'un simple conteur ordinaire. Introduction originale, et qui porterait les petits détails. C'est par cet artifice que W. S. (Walter Scott) n'effraie pas les hommes communs. (*Lamiel*. Appendice, I, D.)

faire des portraits minutieux de ses personnages (1).

A en juger d'après le plan que Stendhal s'était tracé, il nous aurait introduits dans une société de voleurs et d'assassins généreux, nous aurait mêlés à des aventures palpitantes, des dangers pittoresques, des incendies, des meurtres, des combats. Mais il n'est guère possible de dire, d'après la petite partie du roman qui est achevée et l'ébauche imparfaite du reste, qui nous est parvenue, dans quelle mesure Stendhal serait resté lui-même, tout en faisant des concessions à la mode. Il nous est difficile de croire qu'il aurait changé de manière, même s'il avait mis d'autres couleurs sur sa palette.

Stendhal avait-il ou non raison de se dire imperméable ? De quelle façon que l'on réponde à cette question, après l'examen auquel nous venons de nous livrer, il nous semble que nous nous sommes acquis le droit de mettre en doute son imperméabilité.

1. Voir l'appendice IV (*Lamiel*), portrait de Fédor.

CHAPITRE X

Le succès de Stendhal en Angleterre

Cette étude sur les relations de Stendhal avec l'Angleterre resterait incomplète si nous n'essayions de préciser, tant bien que mal, quel fut de l'autre côté de la Manche le succès de son œuvre.

Les études qui ont paru sur lui en Angleterre, et les traductions anglaises de ses œuvres, sont des indices toujours appréciables et d'autant plus précieux dans le cas qui nous occupe, qu'on n'en a point d'autres. Il est vrai que Stendhal avait une façon à lui de comprendre le succès, le mettant, non pas dans le patronage des masses, mais dans l'admiration éclairée d'une élite. Ce n'est pas chose facile que de deviner ces dévouements discrets et délicats qu'il rêve, l'admiration de ce « lecteur unique » et unique dans tous les sens, celle de cette « jeune M^{me} Roland, lisant en cachette quelque volume qu'elle cache

bien vite au moindre bruit dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boîtes de montres » ; car le propre de ces fidèles-là c'est d'adorer en secret.

Force nous est donc de laisser le *happy few* continuer leur culte en cachette, si tel est leur désir, pour ne considérer le « succès » de Stendhal qu'au sens où l'entendent tous les écrivains.

L'histoire de sa renommée en France nous cuirasse en quelque sorte contre les surprises. A peu près ignoré de son vivant, vilipendé, raillé, estimé avec réserve, ou rangé parmi les dieux depuis lors, il n'est probablement aucun auteur qui ait eu un sort plus curieux que le sien. Il n'y aura donc pas lieu de nous étonner si sa réputation en Angleterre a passé par maintes phases pendant les quatre-vingt-dix ans qui se sont écoulés depuis que son premier livre vit le jour.

Mais on a beau être préparé pour tous les coups, se dire qu'en fait de réputations littéraires tout est possible, on n'en est pas moins légèrement surpris de constater que la presse anglaise commença par lui faire un meilleur accueil que celle de France. *Les Vies de Haydn, Mozart et Métastase : Rome, Naples et Florence en 1817*, et *la Vie de Rossini* furent traduits en anglais tôt après leur apparition (1), et il est

1. Voir à l'appendice D.

loisible de croire que ces ouvrages durent cette distinction à leur seul mérite, aucunement aux sollicitations de Stendhal ni à la protection de ses amis (1).² Il dit vrai quand il écrit au baron de Maresle qu'il est « plus facile pour Henri d'avoir des *Books* traduits en anglais, que de les avoir annoncés à Paris (2). Ces notices qui lui manquent à Paris, on les trouvera dans les journaux anglais. Les *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*, qui passent inaperçues en France, sont l'occasion de trois notices très favorables dans la presse anglaise ; la première un article fort détaillé dans le *Quarterly*, une autre une notice plus courte dans la *Revue d'Edimbourg*, la dernière quelques pages dans *Blackwood's Edinburgh Magazine* au cours d'un article sur la littérature musicale (3). L'auteur de ce dernier s'excuse même de ne pas donner des

1. Vous pourrez donner gratis des exemplaires de la *Peinture* à Murray, Colburn, Longman, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser être dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un juste amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du moins cette traduction, et je ne pense pas à y mettre mon nom que pour pouvoir être accueilli par M. Th. Lawrence et autres artistes gens d'esprit. (*Corr. Inéd.*, 25 mars 1820. Lettre à M. Benurme, libraire à Londres).

2. Lettre du 20 nov. 1818 : publiée dans les *Souv. d'Ego-tisme*.

3. *Revue d'Edimbourg*, mai 1820.

Quarterly, oct. 1817.

Blackwood's Edinburgh Magazine, mars 1830.

extraits des *Vies*, disant qu'elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en citer des passages (1). C'est pour une cause contraire que les journalistes français ne se sentent jamais enclins à en tirer des citations (2).

L'Angleterre continue accueillante, empressée vis-à-vis de Stendhal. L'*Histoire de la Peinture en Italie*, son second livre, quoiqu'elle ne soit pas traduite, est critiquée dans un long article dans la *Revue d'Edimbourg* (3), qui le traite très bien, trop

1. ... From its having been translated and published with annotations by an English writer of some pretensions, it may be considered as belonging to English literature. We shall make no quotations from so well known a work.

2. Voir Paupé. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 16. La première notice française paraît être dans l'étude sur Stendhal parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 janv. 1843 (p. 278).

On ne vendait que 127 exemplaires du livre, de 1817 à 1831. (Auguste Cordier : *Comment a vécu Stendhal*).

3. Octobre 1819. L'auteur loue l'originalité de Stendhal, ses grandes connaissances sur les beaux-arts, sa vivacité, son don d'intéresser, et de distraire, sa perspicacité et la verve avec laquelle il raconte des anecdotes. Néanmoins il lui cherche noise à propos de son ton irrégulier. L'auteur paraît, dit l'article, être un soldat qui a partagé sa vie entre la guerre et l'amour. Depuis la chute de l'Empereur et la perte de sa maîtresse, il a cherché des consolations dans l'étude des beaux-arts. On n'a peut-être pas le droit de lui en vouloir de ne pas avoir trouvé de consolation dans des pensées plus élevées ; mais lui n'a pas le droit non plus de traîner dans la boue les croyances de son pays : car peu importe qu'il appartienne à une nation de l'Europe ou à une autre, ou qu'il s'appelle citoyen du monde. S'il parle du

bien dira Stendhal (1), tandis qu'une revue anglaise parue à Paris *Galvani's Magazine and Paris Monthly Review* prétend qu'il n'y a pas de compagnon plus délicieux, plus amusant et plus instructif pour le voyageur intelligent en Italie que l'*Histoire de la Peinture en Italie* par M. Beyle. La France n'en disait pas autant (2).

Rome, Naples et Florence a le même sort : la France le reçoit en silence (3), l'Angleterre le traduit et le loue dans un article de la *Revue d'Edimbourg* (4), écrit, il faut le noter au cas où l'on serait

monde civilisé sa religion est le christianisme et celui qui affiche son mépris pour ses croyances ne joue un rôle ni très sensé ni très vertueux. Il suffit de parcourir le livre pour s'assurer des profondeurs de son ignorance, et de ses préjugés à ce propos.

Stendhal s'est-il souvenu de cette sortie quand il dit que telle est l'influence du cant en Angleterre, qu'il y est impossible d'écrire une page gaie ?

1. Lettre à M. Benurme, 25 mars 1820. *Corr. Inéd.*

2. Du vivant de Stendhal, il ne paraît sur l'*Histoire* en France que deux petits articles dont l'un (*Débats*, 8 mars 1819) fut retiré le lendemain (Paupe. *Hist. des Œuvres*, etc., p. 22). Stendhal perd sur ce livre imprimé à ses frais 1.570 fr. Il n'en vend que 251 exemplaires. (Cordier. *Comment a vécu Stendhal.*)

3. Pas un seul article ne paraît dans les journaux français à la publication de ce livre.

4. Novembre 1817. L'article aurait mieux valu si l'auteur ne s'était pas donné tant de peine pour paraître folâtre : il gâte sa critique par la légèreté forcée de sa plume, se moquant d'une manière aimable de la sensibilité de Stendhal, de ses critiques sur les Anglais, de ses enthousiasmes d'artiste, de

tenté de croire à un puff professionnel, avant l'apparition de la traduction anglaise, et en toute ignorance que celle-ci se prépare. D'ailleurs, l'honnêteté de la *Revue d'Edimbourg* ne permettait pas de pareilles suppositions.

Le succès continue. *De l'Amour*, si longtemps traité en France comme l'enfant disgracié d'une famille peu avenante, est le sujet de très beaux éloges dans deux revues anglaises (1), la *Vie de Rossini* est critiquée d'une manière tout à fait avantageuse

sa métaphysique. Puis, redevenant sérieux, il lui reproche la légèreté dont il traite des choses sérieuses, et s'emporte en particulier contre le sans-gêne avec lequel il publie ce que le critique anglais appelle *the disgusting slanders of the green-room, with the names of the parties at full length*. Mais il loue sa vivacité, la justesse de ses observations, sa perspicacité, la finesse de ses critiques, son talent de conteur d'anecdotes.

1. *Paris Monthly Review*, octobre 1822.

New Monthly Magazine, novembre 1822.

Le *Quarterly* en parle d'une façon très amusante. L'auteur de l'article, rendant compte des *Mémoires d'un Touriste* (déc. 1839), s'avise de parler de *De l'Amour*, et mélangeant un peu son Stendhal et son Balzac, voici ce qu'il écrit : « About twenty years ago... (M. Beyle) published two little volumes, entitled we think *De la physiologie de l'Amour et du Mariage* which had a great vogue in his own country and were admired and abused read here. Quand à cette « vogue » la vérité est que le *Journal de Paris* (28 sept. 1822) fit une notice sur le livre, et les autres revues françaises le passèrent sous silence. « Il n'eut en vingt ans qu'une centaine de lecteurs et de 1822 à 1833, que 17 acheteurs. Il est sacré, disait le libraire Mongie, car personne n'y touche. » (Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 363).

dans le *London* (1) et traduit l'année même de son

La notice la plus favorable est celle du *New Monthly Magazine*. On voit, dit-il, d'après les extraits que nous venons de donner qu'il y a beaucoup de bizarrerie tant de style que d'opinions dans ce livre ; mais nous ne faisons que rendre justice à l'auteur, quand nous disons que l'ouvrage présente de nombreux mérites qui en rachètent les défauts, et que l'impression générale que nous avons éprouvée en fermant ce livre, était un respect considérable pour les talents de l'auteur : respect mélangé peut-être d'un peu de regret et de surprise, de les voir dirigés dans cette direction irritante. Ses pensées sur l'éducation des femmes, auxquelles il a consacré trois ou quatre longs chapitres, sont libérales et sages ; ses exquisses de la société dans les pays qu'il a visités (sauf l'Angleterre, qu'il ne comprend évidemment pas), sont pleines de verve et originales : partout, au milieu même de ses spéculations fantaisistes, notre sourire naissant a été chassé par quelque observation neuve et délicate, exprimée avec finesse, ou par quelque souffle vigoureux qui nous a prouvé que l'auteur venait de s'amuser avec ses dons et ses connaissances.

Après l'avoir comparé à La Rochefoucauld, l'auteur termine ainsi : « (M. Beyle) a des talents qui le désignent comme capable de travaux supérieurs à celui de composer ce *Manuel d'Amour* (Wooring-made-easy), à l'usage de certaines coteries françaises. Il manifeste aussi le désir louable de s'émanciper des fers du goût français en fait d'art et de littérature, en quoi il a réussi à un degré considérable. Doué de talents pareils, il trouvera sans difficulté des projets plus dignes d'eux, ou bien s'il faut qu'il s'occupe de *Love, still love*, nous voudrions lui conseiller de s'essayer à un roman. Il a beaucoup de dons nécessaires pour ce genre : sensibilité, fantaisie, observation, un style facile et vigoureux. Voilà ce qu'il aurait dû faire avec les matériaux de cet ouvrage. »

Et voilà ce qu'il allait faire.

1. Nous ne parlons pas d'une notice dans le *New Monthly*

apparition. Après quoi, le silence se fait autour du nom de Stendhal, jusqu'en 1839, quand le *Quarterly* publie un article étendu et excessivement favorable sur les *Mémoires d'un Touriste* (1). Puis, de nouveau, silence ; cela durera jusqu'à la mort de Stendhal. Rien sur le *Rouge et le Noir*, rien sur la *Chartreuse* ; en effet, les critiques s'ingénient pour donner une preuve éclatante de la bizarrerie de leurs jugements. Apprécié comme voyageur, comme critique d'art et de musique, il semblerait que Stendhal romancier soit complètement inconnu de son vivant. Et à cela, sa mort ne changera rien. Le seul article qui parut alors en Angleterre est en somme favorable, mais intéressant à l'unique titre de document curieux sur les péripéties de la renommée de Stendhal (2). Un long compte-rendu de la vie de l'auteur (3), beaucoup de citations tirées de l'*Amour*, de la *Vie de Rossini*, des *Promenades dans Rome*, une espèce de

Magazine (Registre historique), parce qu'il est de la plume de Stendhal. Pour la même cause nous n'insistons pas sur une courte notice sur *Racine et Shakespeare*, parue dans la même revue. *Rossini* paraît avoir eu en Angleterre un succès durable. Encore en 1840 le *Quarterly* le cite dans un article sur un livre allemand. (Sept. 1840, p. 514).

1. The book is undoubtedly one of the ablest that the Parisian Press has lately produced... the observations, reflections, jokes and sarcasms of a clever man.

2. Dublin University Magazine, oct. 1843.

3. Inexact et égayé par mainte anecdote légendaire.

résumé de *Rossini*, une petite page sur la *Chartreuse* : voilà tout l'article. Pas la plus petite allusion au *Rouge et le Noir*, dont le titre n'est même pas mentionné. Cela vaut à peu près le *Frédéric Styn-dall*, nom sous lequel la presse parisienne, confondant son pseudonyme avec le titre d'un roman de Kératry, annonce la mort de Stendhal.

C'est la *Revue d'Edimbourg* qui « découvrira » Stendhal, quatorze ans après sa mort (1). Elle lui consacre à l'occasion de la nouvelle édition de ses œuvres complètes, un long article, très judicieux, très bien renseigné, très complet. Il peut n'y avoir dans cette étude rien de bien nouveau pour les lecteurs d'aujourd'hui, mais elle est certainement la meilleure et la plus complète qui ait encore paru à l'époque dont nous parlons, ou qui doive paraître de longtemps. D'ailleurs, elle ne manque pas d'intérêt, même à à l'heure actuelle, à cause de certaines critiques très anglaises (2).

1. Janv. 1856.

2. L'auteur de l'article, suivant en cela l'exemple des autres critiques de la *Revue d'Edimbourg* — cherche querelle à Stendhal à cause de son irrégion ; « ... on trouve ça et là dans la *Correspondance Inédite* des passages qui mettent son âme à nu. L'éditeur est fort coupable de ne pas les avoir supprimés. Même en faisant la part de son habitude de se poser un peu en fanfaron du vice et de se peindre toujours en noir pour choquer les gens graves, il n'est pas permis de

Il semblerait que Stendhal va dès lors avoir sa place en Angleterre ; la *Revue d'Edimbourg* qui fait autorité sur les questions littéraires, l'a introduit au public qui lit, désignant ses œuvres comme « de la bonne littérature », « des livres qui font penser » et qui méritent d'être lus pour leur esprit, leur iro-

douter qu'il n'y ait fort enraciné dans son caractère et son esprit un scepticisme froid, sec et ineffaçable. Dans l'orgueil de sa fausse logique, il pousse son incrédulité aux conséquences les plus extrêmes. Il nie l'existence de la Providence ; il nie toute responsabilité morale ; ses semblables sont pour lui des poupées, qui jouent sur la scène de la vie un rôle ridicule, dans lequel tous leurs gestes sont dirigés par des fils tenus par l'égoïsme. » Ainsi l'écrivain anglais n'est pas satisfait de la façon dont Colomb mutila la *Correspondance Inédite*. Il ne trouvera pas son opinion corroborée par les critiques français. Au contraire. (Voir : Stryienski : « Comment fut éditée la correspondance de Beyle ». *Revue Blanche* du 1^{er} mars 1898).

Voici encore une observation très anglaise. La faculté d'analyse (de Stendhal) est trop développée. On se la figure facilement tenant comme le héros de l'*Homme Blasé* sa montre dans sa main, afin de compter les battements du poulx dans un moment d'émotion. Cette habitude d'analyse aiguisé les facultés d'observation et aide à accumuler des matériaux pour des études psychologiques... Mais elle tue l'imagination... Cela fait qu'il vaut mieux comme critique et métaphysicien que comme romancier dans le sens ordinaire du mot. La tâche du critique est d'expliquer les sources des impressions qu'il reçoit ; le poète, l'auteur dramatique, le romancier doivent être emportés par le courant de leur imagination.

La finesse d'observation de Stendhal, la hardiesse de sa pensée, son intelligence, son ironie, son esprit, sont très justement appréciés dans cet article.

nie, les fines observations qu'ils renferment. Mais à peu près vingt ans s'écouleront avant qu'une autre pierre soit ajoutée en Angleterre au temple de sa renommée, et celle-là ne mérite d'être remarquée que parce qu'il est amusant de les compter quand il y a si peu de maçons qui y travaillent.

C'est en 1874 que parut cette nouvelle étude, un livre, cette fois, émanant de la plume d'Andrew Archibald Paton. Sa valeur consistait alors surtout dans des lettres inédites de Stendhal à sa sœur M^{me} Périer, auxquelles Paton avait eu accès et qu'il reproduisit dans son volume.

Mais, ne se contentant pas de les traduire en anglais, il les condensa, puisque « Beyle était porté à être diffus et à se répéter », ce qui diminua de beaucoup leur intérêt. Nous avons eu depuis les lettres originales de sorte que le livre de Paton n'a plus aujourd'hui d'autre intérêt que celui d'être le seul ouvrage qu'ait produit l'Angleterre sur Stendhal (1).

1. Voir à l'appendice D.

The Nation (17 sept. 1874) dit : Nothing in Stendhal's destiny was so singular as having M. Paton to write his life. Beyond his good-will and industry, we are unable to perceive that the biographer has a single qualification for the task... Nous apportons quelques preuves pour appuyer le jugement de ce critique.

Dans la 2^e partie du livre, qui s'appelle ; *Critical Examina-*

Les années passent, sans que Stendhal paraisse approcher de la renommée à laquelle il semblait en 1856 être sur le point d'atteindre. Aucune autre de ses œuvres n'est traduite, et dans les journaux les articles sur lui sont si rares qu'il n'en paraît que quatre entre sa mort et 1890, c'est-à-dire dans une période d'à peu près cinquante ans (1). Cela est d'autant plus curieux, que les auteurs de ces articles goûtent Stendhal en général, le comprennent et le

tion of Beyle's Principal Works il n'y a aucune mention ni d'*Armance*, ni de la *Chartreuse*, ni du *Rouge et le Noir*.

Voici quelques échantillons des remarques critiques de Paton. Il trouve que dans la *Chartreuse* et les *Chroniques Italiennes* Stendhal s'est égaré : ce qu'il aurait pu faire était quelque chose « in the pleasant, gossiping manner of Louisa Mühlbach ». Ailleurs il compare le *Rouge et le Noir* à « the assize and dungeon literature of the Victor Ducange, Amicet Bourgeois sort, productions of irresistible attraction for the young, but unquestionably belonging to the class of depraved literature. ». Décidément Stendhal ne lui plaisait pas comme romancier. Il disait que : « Scot and Victor Hugo had led Beyle astray into the bow-wow style, which was not his real line » tout en lui trouvant quelque chose de « the glowing eloquence of George Sand, or the naïve Dutch *genre* realism of Balzac or the ease, polish and arch-humour of Charles de Bernand ».

Le style de Paton est très impatientant : l'anglais est fortement mélangé d'écossais, qui était naturel à l'auteur, et de français, qui ne l'était pas. Il fait diverses fautes de français, traduisant par exemple la remarque d'un critique que Beyle était un gentilhomme sans blasons... par « a would-be gentleman without armorial bearings ».

1. Voir l'appendice E.

critiquent avec finesse, malgré leurs jugements parfois stupéfiants. Tous préfèrent la *Chartreuse* ; un écrivain disait qu'elle est un du petit nombre de romans qui vivront (1), tandis qu'un critique dans *the Nation* la range parmi les dix meilleurs romans français qui existent (2). C'est le seul point sur lequel ils soient d'accord sauf peut-être qu'ils se réunissent pour attaquer l'immoralité de Stendhal (3).

Quant à leurs autres observations, elles sont aussi diverses que celles des critiques français. Mais l'im-

1. *Nation*, 5 avril 1877.

2. *Nation*, 17 sept. 1874 : revue publiée à New-York, mais nous considérons dans ce chapitre « anglais » et « américain » comme synonymes, puisque les meilleurs revues et livres américains sont aussi lus en Angleterre, que s'ils étaient anglais.

3. Among writers called immoral, there is no doubt that he best deserves the charge : the others beside him are spotlessly innocent. We recommend his books to persons of sensibility, whose moral convictions have somewhat solidified (*Nation*, 17 sept. 1874) (*La Chartreuse de Parme*) is a series of scenes providing opportunity for the author to exhibit wickedness intellectually, and set his cynicism in shining epigram. Its moral is excessive immorality — that is as respects the behaviour of the characters. The incidents are related without the slightest coarseness, the evil consisting wholly in the idea. *La Chartreuse* is a metaphysical presentation of reasoning misanthropy in narrative form ; the persons introduced being so exquisitely drawn, as patterns of corruption and exponents of art that the reader simultaneously rejoices at the felicity of their delineation and the impossibility of their existence (*Appleton's Journal*, vol. 1. Nouv. série. 1876).

portant n'est pas de remarquer que l'un met *le Rouge et le Noir* et de *l'Amour* au-dessous de tout ce que Stendhal a écrit, tant leur égoïsme et leur corruption lui paraissent secs (1), tandis que *de l'Amour* est le livre de prédilection d'un autre (2). Ce qu'il importe de constater, c'est que l'on commence à comprendre Stendhal, à analyser son âme et son esprit, à parvenir à la connaissance de l'écrivain par l'étude de l'homme. Un critique dans *Appleton's* dit que la vie et le caractère de Beyle sont aussi intéressants et aussi remarquables que ses livres, que les trois réunis forment un chapitre curieux de l'histoire littéraire et qu'il faut les prendre ensemble pour comprendre chacun des trois. C'était mettre la critique dans la bonne voie.

Toutefois l'heure de Stendhal n'est pas encore sonnée. Il avait prédit qu'il serait connu en 1880, mais en Angleterre il faut attendre jusqu'à 1890 pour voir s'éveiller et s'attacher à son œuvre un intérêt durable. A partir de cette date les traductions, les articles dans les revues se suivent à de courtes intervalles (3). La *Chartreuse* est traduite deux fois, le *Rouge et le Noir* aussi ; un recueil de Maximes est extrait de *De l'Amour* ; Stendhal pénètre même dans

1. *Nation*, 17 sept. 1874.

2. *Appleton's Journal*, vol. 1, N.-S, 1876.

3. Voir aux appendices D. et E.

les écoles, et l'on prépare des éditions de ses œuvres à l'usage de la jeunesse, ce qu'il n'avait assurément pas prévu (1). La plupart de ses critiques sont très renseignés sur sa vie, son caractère et son esprit, et si leurs jugements n'ont rien de très original, pour qui a lu les critiques français de Stendhal, étant en somme inspirés par ces derniers, ils sont en général de nature à exciter vivement l'intérêt du public littéraire anglais pour cet « homme à part — étrange et singulier » (2). Ils sont rares, les écrivains qui commettront encore sur son compte des bévues comme celles de ce critique qui dans le *National Review* (3) cite parmi ses œuvres une *Vie du Tasse* et un roman *L'Abbesse de Castro*, *Armance*, et affirme hardiment que tout le monde tombe d'accord pour regarder Stendhal comme la source de presque tous les ouvrages de Balzac (4).

On a maintenant présenté à l'Angleterre presque autant de « Stendhals » qu'à la France ; on l'a regardé en grand, on l'a pris dans le détail, on a

1. Voir à l'appendice D.

2. *Gent. Mag.*, juillet 1898.

3. *National Review*, oct. 1890.

4. It must be stated that public opinion points by common consent to Stendhal as the prime origin of nearly all Balzac's writings. Jusqu'à une date très récente, les observations stupéfiantes sur Stendhal abondent. Le plus curieux est peut-être *the Imperial Dictionary of Universal Biography* nous instruisant que « in the year 1822 Beyle published *L'Amour* and also some sacred poems ».

analysé l'homme, on a critiqué son œuvre, et l'on est occupé à se demander, à l'heure qu'il est, si oui, si non, il faut lui faire une place parmi les Immortels. Bien entendu il n'y a pas en Angleterre comme en France une « question Stendal » ; mais il est en train de gagner ce public de quarante lecteurs, auquel il aspirait, et il a certainement gagné le lecteur unique qu'il souhaitait, puisqu'un romancier anglais, esprit distingué, délicat et fin, vient de déclarer très sérieusement que la *Chartreuse de Parme* est à son avis le meilleur roman qu'ait produit la France (2).

Un écrivain dans l'*Athenæum*, cherchant à expliquer la réception tardive de Stendhal en Angleterre, l'attribue à deux causes, l'indifférence de l'Angleterre à la question du romantisme, et en second lieu l'absence de traductions anglaises de ses œuvres. Ces explications nous paraissent insuffisantes. Est-ce pour avoir écrit *Racine et Shakespeare* que Stendhal a des dévots en France ? Et pour ce qui est des traductions ne sont-elles pas tout autant le résultat que la cause du succès d'un auteur, la preuve qu'il est sympathique à une nation ? D'ailleurs, ce critique a-t-il raison de dire que n'étant pas traduits, les livres de Beyle à cause de leur style

1. Maurice Hewlett. Préf. à la trad. de la *Chartreuse* par Lady Mary Loyd.

2. 17 septembre 1898.

complexe sont hors de la portée de la majorité des lecteurs anglais, qui peuvent tout au plus comprendre « un roman de Dumas, un vaudeville du Palais-Royal, ou le français pellucide de M. Anatole France ? » Le langage de Stendhal est-il tellement plus difficile que celui de Dumas et d'Anatole France, pour ne rien dire du Palais-Royal ?

Les mêmes traits qui rebutaient le lecteur français suffisent pour expliquer son succès lent et partiel en Angleterre. « Les vraies barrières de l'écrivain, dit un critique français, celles qui ont résisté à l'irruption du succès... sont dans la nature de ses idées, et dans sa manière de les présenter par la pointe... Rien n'est clair comme sa petite phrase nette, quoique pleine, preste et concise. Tout le travail qu'il impose porte sur les pensées, mais c'est là un travail réel, indispensable et qui, outre l'application actuelle, demande souvent... toute une bonne éducation antérieure. Voilà derrière quelles difficultés il s'est barricadé ; voilà comment il s'est rendu inabordable à deux classes de lecteurs, en dehors desquelles il n'y a plus de *foule* : les lecteurs indolents et les lecteurs ignorants. Il ne s'est donc point borné à répéter d'un air hautain la première partie des vers d'Horace, il en a mis la fin dans sa pratique : *et arceo*. Il a mis à éloigner le profane un soin, un art, presque un génie, et dans tous les cas, une bonne foi que per-

sonne avant lui, pas même Horace, n'avait été aussi jaloux d'appliquer à ce but. » (1).

Ajoutez à cela que l'Angleterre reste indifférente aux débats des romanciers réalistes, psychologues, matérialistes, le réclamant tous comme chef. Elle ne s'intéresse pas à lui à cause de son influence sur M. Bourget, ni parce que Zola l'a appelé « notre père à tous », et que Taine se dit fier d'être son élève. Stendhal se devêt donc en passant le détroit de l'intérêt historique qui s'attache en France à son nom, et c'est pour cette raison que son succès ne peut être aussi complet en Angleterre que dans sa patrie. Pour qu'il excite en Angleterre tout l'intérêt qui est son partage en France, il faudrait qu'il fasse des disciples, ce qui ne nous paraît guère probable. Son génie est trop français pour qu'une plume anglaise le lui dérobe. On a rapproché l'épisode de Waterloo dans la *Chartreuse* de *the Red Badge of Courage* par Stephen Crane (2), où nous assistons à la guerre, là aussi, en compagnie d'une jeune recrue, voyant simplement ce qu'il voit, sentant ce qu'il sent. Mais faut-il donc voir une imitation de la manière de Stendhal dans tout tableau où un soldat dépeint avec exactitude et sobriété ce qui s'est passé sous ses yeux sur le champ de bataille ? Ce n'est qu'en donnant à

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1843.

2. *Athenæum*, 17 sept. 1898.

« influence » ce sens vraiment large que nous pouvons trouver de la ressemblance entre Crane et Stendhal.

On a rapproché aussi le nom de Stendhal et de Meredith, apparemment parce qu'ils ont écrit, tous les deux, un roman sur l'Italie (1). Mais qui penserait à la *Chartreuse* en lisant *Vittoria*? Quelle ressemblance entre cette héroïne et la Duchesse de Sanseverina, Clélia Conti, ou telle autre héroïne de Stendhal? Le style de Meredith, vigoureux, souple, coloré, n'est pas plus loin de la phrase nette et concise de Stendhal, que n'est le réalisme imaginaire et poétique de l'un (2), de l'observation de l'autre, toute alimentée de « petits faits vrais », notés avec exactitude et précision.

A moins que nous ne voulions forcer la vérité, il

1. Academy, 31 déc. 1898. This vivid and complex Italian novel (la *Chartreuse*) written by a sympathetic foreigner, may be appropriately compared with another vivid and complex Italian novel, likewise written by a sympathetic foreigner, George Meredith's, *Vittoria*.

2. (M. Meredith) is a realist as all great writers have been, not after the modern pattern of those « whom the world imagines to be at nature's depths » because they « are impudent enough to explore its muddy shallows » but after the manner of the poets. This is that imaginative realism, which, after much unhappy experience of another kind, we are again coming to recognize as not simply the only realism, but the only art.

(*Geo-Meredith : some characteristics*, p. 11, Richard le Gallienne).

faut convenir que Stendhal n'a pas eu de disciples littéraires en Angleterre (1), et qu'il n'en aura peut-être jamais. Il aura, il a peut-être déjà, le public qui lui aurait plu, *the happy few* auxquels il dédiait ses livres, très content que les excursionnistes de la littérature choisissent d'autres endroits pour leurs parties de plaisir.

1. Il faut voir dans la *Revue des Deux-Mondes* (11 juin 1867) ce que la critique peut démêler d'influences littéraires inopinées, quand elle y met de la bonne-volonté. L'auteur rapproche un roman anglais de Yates, aujourd'hui oublié, du *Philtre* de Stendhal, affirmant que *Land at Last* (c'est le titre du roman) est en germe dans cette nouvelle, et que ses premières scènes la rappellent surtout très vivement. La seule ressemblance dont nous nous soyons aperçu, c'est que, comme le lieutenant Liéven du *Philtre*, Geoffroy Ludlow recueille un soir dans la rue une malheureuse femme d'une rare beauté, qu'il trouve évanouie et à moitié morte de faim et de froid. La donnée n'a rien de très nouveau, pour qu'on rappelle le nom de Stendhal. D'ailleurs la banalité et la fausseté du reste du roman auraient dû suffire pour éloigner toute comparaison.

APPENDICE A

Auteurs anglais plagiés par Stendhal

Nous savons les idées de Stendhal sur les plagiats : il admet fort bien que l'on prenne son bien où on le trouve. Aussi n'a-t-il jamais hésité à le faire. Il a parfois avoué ses emprunts, mais ce n'est pas là son habitude. D'une façon générale, il préfère indiquer les sources où il n'a rien puisé d'important, et passer sous silence des emprunts moins contestables.

Voici quelques passages de ses œuvres, pris à des auteurs anglais, et que nous croyons avoir jusqu'ici échappé aux critiques.

I

Johnson. — Preface to his edition of *Shakespeare's plays*. London, 1765.

Stendhal. — *Racine et Shakespeare* : (éd. 1854). Qu'est-ce que le Romantisme ?

Johnson

Stendhal

P. 25. The necessity of observing the unities of time and place arises from the sup-

P. 334. La nécessité d'observer les unités de *temps* et de *lieu* découle de la prétendue

posed necessity of making the drama credible. The criticks hold it impossible, that an action of months or years can be possibly believed to pass in three hours ; or that the spectator can suppose himself to sit in the theatre, while ambassadors go and return between distant kings, while armies are levied and towns besieged, while an exile wanders and returns, or till he whom they saw courting his mistress, shall lament the untimely fall of his son. The mind revolts from evident falsehood, and fiction loses its force when it departs from the resemblance of reality.

nécessité de rendre le drame croyable.

Les critiques du dernier siècle (*i' critici antiquati*) tiennent pour impossible qu'une action qui dure plusieurs mois puisse être crue se passer en trois heures. Il est impossible, disent-ils, que le spectateur puisse supposer qu'il est assis sur les banquettes d'un théâtre, pendant que les ambassadeurs, que des rois éloignés s'envoient entre eux partent de la cour de leur maître, arrivent à la cour de son ennemi et retournent dans leur patrie ; pendant que des armées sont levées et vont assiéger des villes qu'on leur voit prendre : pendant qu'un exilé est chassé de sa patrie, se révolte contre elle, trouve des partisans et y retourne à main armée ; ou jusqu'à ce que le jeune homme que le spectateur au premier acte a

vu faisant la cour à sa maîtresse, pleure la mort prématurée de son fils. L'esprit est révolté, continuent-ils, d'une fausseté trop évidente, et la fiction perd toute sa force quand elle s'éloigne à ce point de la ressemblance à la réalité.

From the narrow limitation of time necessarily arises the contraction of place. The spectator, who knows that he saw the first act at Alexandria, cannot suppose that he sees the next at Rome, at a distance to which not the dragons of *Medea* could, in so short a time, have transported him ; he knows with certainty that he has not changed his place ; and he knows that place cannot change itself ; that what was a house cannot become a plain ; that what was *Thebes* can never be *Persepolis*.

Le spectateur qui sait qu'il a vu le premier acte à Alexandrie ne peut pas supposer qu'il voit le second acte à Rome, c'est-à-dire à une distance à laquelle tout le pouvoir d'Armide aurait eu peine à le transporter en aussi peu de temps. Le spectateur sait avec certitude que sa banquette n'a pas changé de place, il sait également que le plancher élevé qui est sous ses yeux et qu'on appelle *palco scenico* et qui, il n'y a qu'un instant, était la place Saint-Marc à Venise, ne peut pas être, cinq minutes après, la ville de Loango en Chine.

Such is the triumphant language with which a critick exults over the misery of an irregular poet, and exults commonly without resistance or reply. It is time therefore to tell him, by the authority of *Shakespeare*, that he assumes, as an unquestionable principle, a position which, while his breath is forming it into words, his understanding pronounces to be false. It is false that any representation is mistaken for reality ; that any dramatic fable in its materiality was ever credible, or, for a single moment, was ever credited.

The objection arising from the impossibility of passing the first hour at *Alexandria* and the next at *Rome*, supposes that when the play

Tel est le langage triomphant de toutes les poétiques imprimées par des pédants, avant le règne de la philosophie. Il est temps de rabattre leur orgueil et de crier à tous ces critiques surannés que ce qu'ils avancent avec confiance, comme un principe incontestable, est une assertion qui, tandis que leur langue est occupée à la prononcer, est démentie par leur conscience intime et par leur propre cœur.

Il est faux qu'aucune représentation soit jamais prise pour la réalité ; *il est faux* qu'aucune fable dramatique ait jamais été matériellement croyable, ou ait jamais été crue réelle *pendant une seule minute*.

L'objection que les pédants tirent de l'impossibilité de passer la première heure à Alexandrie d'Egypte et la seconde à Rome suppose que

opens the spectator really imagines himself at *Alexandria* and believes that his walk to the theatre has been a voyage to *Egypt*, and that he lives in the days of *Antony* and *Cleopatra*. Surely he that imagines this may imagine more. He that can take the stage at one time for the palace of Ptolemies, may take it in half an hour for the promontory of *Actium*. Delusion, if delusion be admitted, has no certain limitation; if a spectator can be once persuaded that his old acquaintance are *Alexander* and *Cæsar*, that a room illuminated with candles is the plain of *Pharsalia* or the bank of *Granicus*, he is in a state of elevation above the reach of reason, or of truth, and from the heights of empyrean poetry may despise the circumscriptions of terrestrial nature. There is no reason why a

quand le *Sipario* se lève le spectateur se croit réellement à *Alexandrie* et que la course de son carrosse, qui l'a conduit de chez lui au théâtre, a été un voyage en *Egypte* et qu'il vit du temps d'*Antoine* et de *Cléopâtre*. Certes, l'imagination qui aurait fait ce premier effort pourrait en faire un second; l'homme qui, à huit heures du soir, peut prendre le théâtre pour le palais des *Ptolémées* peut aussi le prendre une heure après pour le promontoire d'*Actium*; l'illusion, si vous voulez admettre l'illusion, n'a pas de limites certaines. Si le spectateur peut être persuadé une fois que tel acteur, son ancienne connaissance, est *Don Carlos* ou *Abel*, qu'une salle éclairée avec des quinquets est le palais de *Philippe II* ou la caverne d'*Abel*, il est dans un tel état d'extase, son sentiment ac-

mind thus wandering in ecstasy should count the clock, or why an hour should not be a century in that calen- ture of the brains that can make the stage a field.

tuel l'élève tellement hors de la portée de la raison et de la froide vérité, que des hauteurs qu'habite son âme il peut mépriser toutes les impossibilités de la nature terrestre. Il n'y a pas de raison pour qu'une âme voyageant ainsi dans les régions de l'extase compte les heures qui frappent à l'horloge, et l'on m'avouera qu'une heure peut sembler un siècle à l'homme qui a pu prendre un théâtre pour un champ de bataille.

The truth is, that the spectators are always in their senses and know from the first act to the last, that the stage is only a stage and that the players are only players. They come to hear a certain number of lines recited with just gesture and elegant modulation. The lines relate to some action, and an action must be in some place ; but

La vérité est que nous n'avons pas le bonheur de trouver au théâtre un tel degré d'extase. Alors quel puissant remède serait le théâtre pour les peines de l'âme. Le spectateur est assez froid quand il commence à goûter le plaisir d'une belle tragédie. Les spectateurs sont toujours dans leur bon sens, et sa-

the different actions that compleat a story may be in places very remote from each other ; and where is the absurdity of allowing that space to represent first *Athens* and then *Sicily* which was always known to be neither *Sicily* nor *Athens* but a modern theatre.

vent fort bien, depuis le premier acte jusqu'au dernier, que le théâtre est seulement un théâtre, et que les comédiens sont seulement des comédiens. Ils savent fort bien que la Marchioni est la Marchioni, et que Blanès est Blanès. Ils viennent au théâtre pour écouter un certain nombre de vers de l'immortel Alfieri, récités avec des gestes parfaitement analogues (*ai sentimenti che esprimono*) et un ton de voix agréable. Ces vers ont rapport à un fait quelconque, et un fait doit se passer quelque part ; mais les différentes occurrences dont la réunion complète le drame peuvent se passer en des lieux très-éloignés l'un de l'autre. Et, je vous prie, où est l'absurdité d'accorder que cette salle représente d'abord la place de Saint-Marc à Venise, et ensuite l'île de Chypre, si

cette salle a toujours été connue pour n'être ni la place de Saint-Marc, ni l'île de Chypre ; mais bien le théâtre de la *Cannobiana* ?

By supposition, as place is introduced, time may be extended ; the time required by the fable elapses for the most part between the acts ; for, of so much of the action as is represented, the real and poetical duration is the same. If, in the first act, preparations for war against *Mithridates* are represented to be made in *Rome*, the event of the war may, without absurdity, be represented, in the catastrophe, as happening in *Pontus* ; we know that there is neither war, nor preparation for war ; we know that we are neither in *Rome* nor *Pontus* ; that neither *Mithridates* nor *Lucullus* are before us. The drama exhibits successive imitations of successive ac-

Quant au temps, il s'écoule dans les entr'actes, et pour la partie de l'action qui est effectivement mise sous les yeux du spectateur, la durée poétique et la durée réelle sont absolument les mêmes.

Le contraire serait absurde. Si dans le premier acte on voit faire à Rome des préparatifs pour la guerre contre Mithridate, au cinquième acte la conclusion de la guerre peut être représentée, sans absurdité, comme arrivant dans le *Pont*. Nous savons fort bien qu'il n'y a ni guerre ni préparatifs de guerre, nous savons fort bien que nous ne sommes ni à Rome ni dans le royaume de *Pont*, que nous n'avons devant nous ni Mithridate ni Lucullus.

tions, and why may not the second imitation represent an action that happened years after the first, if it be so connected with it, that nothing but time can be supposed to interverse. Time is, of all modes of existence, most obsequious to the imagination ; a lapse of years is as easily conceived as a passage of hours. In contemplation we easily contract the time of real actions, and therefore willingly permit it to be contracted when we only see their imitation.

La tragédie nous offre des imitations d'actions successives. Pourquoi la seconde imitation ne peut-elle représenter une action de beaucoup postérieure à la première, si cette seconde action est liée de telle manière avec l'autre qu'elle n'en soit séparée par *aucune autre chose* que par l'intervalle du temps qui, de toutes les choses de ce monde, est celle qui se prête le plus à l'imagination ; un intervalle de plusieurs années passe aussi vite, pour l'imagination, qu'une suite de quelques heures. Dans nos réflexions sur les événements de notre vie, il nous arrive sans cesse de sauter par-dessus les intervalles de temps ; nous pensons à partir pour Venise ; puis, sur-le-champ, nous nous voyons à Venise. Dans les imitations des actions de la vie, nous permettons facile-

ment qu'on demande à notre imagination un genre d'effort auquel elle *est si fort accoutumée*.

It will be asked, how the drama moves if it is not credited. It is credited with all the credit due to a drama. It is credited whenever it moves, as a just picture of a real original; as representing to the auditor what he would himself feel, if he were to do or suffer what is there feigned to be suffered or to be done. The reflection that strikes the heart is not, that the evils before us are real evils, but that they are evils to which we ourselves may be exposed. If there be any fallacy, it is not that we fancy the players, but that we fancy ourselves unhappy for a moment; but we rather lament the possibility than suppose the presence of mishap, as a mother over weeps

Mais, dira-t-on, comment une tragédie peut-elle émouvoir si elle ne produit pas d'illusion? — Elle fait toute l'illusion nécessaire à la tragédie. Quand elle émeut, elle fait illusion, comme une peinture exacte d'un original réel; elle fait illusion comme représentant à l'auditeur ce qu'il aurait senti lui-même si les choses qu'il voit se passer sur la scène lui étaient arrivées. La réflexion qui touche le cœur n'est pas que *les maux qu'on étale sous nos yeux sont des maux réels*, mais bien que se sont des maux auxquels *nous-mêmes nous pouvons être exposés*. S'il y a quelque illusion dans nos cœurs, ce n'est pas d'imaginer que les comédiens sont malheureux, mais bien

her babe, when she remembers that death may take it from her. The delight of tragedy proceeds from our consciousness of fiction ; if we thought murders and treasons real, they would please no more.

d'imaginer que nous-mêmes sommes malheureux pour un instant. Nous nous attristons pour la possibilité des malheurs, plutôt que nous ne supposons la présence actuelle des malheurs. C'est ainsi qu'une mère pleure sur le jeune enfant qu'elle tient dans ses bras quand elle vient à songer qu'il est possible que la mort ne le lui enlève. Le plaisir de la tragédie procède de ce que nous savons bien que c'est une fiction ; ou pour mieux dire, l'illusion, sans cesse détruite, renaît sans cesse. Si nous arrivions à croire un moment les meurtres et les trahisons réels, ils cesseraient à l'instant de nous causer du plaisir.

Imitations produce pain or pleasure, not because they are mistaken for realities, but because they bring realities to mind. When the ima-

Les imitations des arts produisent de la peine ou du plaisir, non pas parce qu'on les prend pour des *réalités*, comme disent les *auteurs*

gination is recreated by a painted landscape the trees are not supposed capable to give us shade, or the fountains coolness ; but we consider, how we should be pleased with such fountains playing beside us, and such woods waving over us. We are agitated in reading the history of *Henry the Fifth*, yet no man takes his book for the field of *Agincourt*. A dramatick exhibition is a book recited with concomitants that increase or diminish its effect.

Familie comedy is often more powerful on the theatre, than in the page ; imperial

surannés, mais parce qu'elles présentent vivement à l'âme des réalités. Quand notre imagination est égayée (*rallegrata*) et rafraîchie par un beau paysage de Claude Lorrain, ce n'est pas que nous supposions les arbres que nous voyons capables de nous donner de l'ombre, ou que nous songions à puiser de l'eau à ces fontaines si limpides ; mais nous nous *figurons vivement* le plaisir que nous aurions à nous promener auprès de ces fraîches fontaines et à l'ombre de ces beaux arbres, balançant leurs rameaux au-dessus de nos têtes. Nous sommes agités en lisant l'histoire de Charles VIII ; cependant aucun de nous ne prend son livre pour le champ de bataille de Fornova.

Un ouvrage dramatique est un livre récité avec des accompagnements qui accrois-

tragedy is always less. The humour of Petruchio may be heightened by grimace ; but what voice or what gesture can hope to add dignity or force to the soliloquy of *Cato*.

A play read affects the mind like a play acted. It is therefore evident that the action is not supposed to be real, and it follows that between the acts a longer or shorter time may be allowed to pass and that no more account of space, or time or duration is to be taken by the auditor of a drama, than by the

sent ou diminuent son effet. L'aimable comédie en fait davantage au théâtre que lue dans la solitude. Il en est autrement de la noble tragédie. Le malheur comique de *l'Ajo nell'imbarazzo*, quand il est surpris par son sévère patron, tenant l'enfant dans ses bras, peut être augmenté par les lazzi de l'excellent Vestri ; mais quelle voix ou quels gestes peuvent espérer d'ajouter de la dignité ou de la force aux reproches sanglants que le noble Timoléon adresse au tyran Timophane ?

Un drame lu affecte l'âme de la même manière qu'un drame joué. Par là il est évident (autant que les choses morales peuvent être évidentes) que le spectateur ne croit pas que l'action soit réelle. Il suit de là que l'on peut supposer qu'un plus ou moins long espace de temps s'écoule entre les actes ; il suit

reader of a narrative, before
whom may pass in an hour the
life of a hero or the revolu-
tions of an empire.

encore de là que le specta-
teur d'un drame, quand il
n'a pas été élevé dans un
collegio antiquato, ne s'in-
quiète guère plus du lieu ou
de la durée de l'action que le
lecteur d'une narration, le-
quel, en deux heures de
temps, lit fort bien toute une
vie de Plutarque.

II

Le deuxième plagiat que nous avons à signaler se trouve dans *de l'Amour* : chap. LIX et LV. (De l'éducation des femmes : objection contre l'éducation des femmes). Il est pris à la *Revue d'Edimbourg*, n° 30 (janvier 1810) à un article intitulé : *Advice to Young Ladies on the Improvement of the Mind* : by Thomas Broadbent. Dans ce cas, Stendhal ne traduit pas mot à mot : il découpe dans l'article original, changeant l'ordre et souvent la forme des phrases, supprimant certains passages, et en ajoutant d'autres, ce qui donne à ses chapitres un certain air d'originalité. Pour plus de clarté et de brièveté, nous suivons l'exemple de Stendhal, et au lieu de reproduire l'article de la revue dans sa forme originale, nous en

avons extrait les passages dont Stendhal s'est inspiré, pour les rapprocher des passages correspondants dans *de l'Amour*.

Revue d'Edimbourg

It is said that the effect of knowledge is to make women pedantic... This may be true enough, but the answer is so obvious that we are almost ashamed to make it. All affectation and display proceed from the supposition of possessing something better than the rest of the world possesses... Who ever heard a lady boast that she understood French ?

A great deal has been said of the original difference of capacity between men and women ; as if women were

De l'Amour

Eclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante... Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse forêt, privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature*. Il faut planter à la fois toute la forêt. Quelle est la femme qui s'enorgueillit de savoir lire ?

Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité,

more quick and men more judicious, as if women were more remarkable for delicacy of expression, and men for stronger powers of attention. All this, we confess, appears to us very fanciful.

It is not easy to imagine that there can be any just cause why a woman of 40 should be more ignorant than a boy of 12 years of age.

The arrangement of all household matters, and the care of children in their early infancy must of course depend upon [women].

Women have fully as much, if not more, idle time upon their hands than men... Men are lawyers, physicians, clergymen, apothecaries, and jus-

que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles, concluait aussi de tout ce qu'il voyait, que les arbres naissent taillés. . . .

... On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide, et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ?

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants. Je nie le premier article, j'accorde le second.

Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisine. Donc elles n'ont pas le temps d'égaliser un petit garçon de quinze ans en con

tices of the peace — sources of exertion which consume a great deal more time than producing and suckling children.

Daughters are kept to occupations in sewing, patching, mantuamaking, by which it is impossible they can earn 10 d. a day... They are kept with nimble fingers and vacant understanding, till the season of improvement is utterly passed away.

There is a very general notion, that the moment you put the education of women upon a better footing than it is at present, there will be an end of all domestic economy... These, and all such opinions are referable to one great and common cause of error — that man does eve-

naissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers, avocats. négociants, médecins, prêtres etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la *Lusiade* de Camoëns.

Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage. Mon colonel M. S... a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire qu'elles travaillent toute la journée... et j'estime que chacune de ces jolies filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour... C'est pour 480 francs par an qu'elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

rything and that nature does nothing.

It would be easy to show that the same objection has been made at all times to every improvement in the education of both sexes and all ranks... Women are much better educated now than they were a century ago ; but they are by no means less remarkable for attention to the arrangements of their household... We forget the principles upon which the love of order, arrangement and all the arts of economy depend.

They depend, not upon ignorance nor idleness ; but upon the poverty, confusion and ruin which would ensue from neglecting them.

Knowledge, where it produces any bad effects at all,

« Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe, elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants ». C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Au reste, depuis quatre cents ans l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation.

... La fille du fermier général le plus riche [de 1720] avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils moins bien remplis ? non certes. Et pourquoi ? c'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct forcent à s'en acquitter.

L'acquisition des idées produit les mêmes effets bons

does as much mischief to one sex as to the other... Vanity and conceit we shall of course witness in men and women as long as the world endures... Self complacency can never want an excuse; and the best way to make it more tolerable, and more useful, is to give it as high and as dignified an object as possible.

Some persons are apt to contrast the acquisition of important knowledge with what they call simple pleasures; and deem it more becoming that a woman should educate flowers, make friendships with birds and pick up plants, than enter into more difficult and fatiguing studies.

If a woman has no taste and genius for higher occupations, let her engage in these, to be sure, rather than remain destitute of any pursuit. But

et mauvais chez les deux sexes. La vanité ne nous manquera jamais; même dans l'absence la plus complète de toutes les raisons d'en avoir.... Forçons-la du moins à s'appuyer sur un vrai mérite, sur un mérite utile ou agréable à la société.

Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose, mais elles doivent se livrer aux occupations convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins; on appelle cela des plaisirs innocents.

1° Ces innocents plaisirs valent mieux que l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des

why are we necessarily to doom a girl, whatever be her taste or her capacity, to one unvaried line of petty and frivolous occupation ? If she is full of strong sense and elevated curiosity, can there be any reason why she should be diluted and enfeebled down to a mere culler of simples and fancier of birds ?... The pleasure which results from the acquisition of important knowledge is quite as innocent as any pleasure whatever.

Women have, of course, all ignorant men for enemies to their instruction, who being bound (as they think) in point of sex to know more are not well pleased in point of fact to know less.

There is in either sex a strong and permanent dispo-

couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à M^{me} Roland ou à mistress Hutchinson de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale ?

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ de Mars ou à la Chambre des Communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un volume de Shakespeare, ses plaisirs auront été également innocents.

Les ignorants sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Ces mêmes sots, se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe à savoir plus que les femmes seraient ruinés de fond en comble si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose.

Les femmes deviendraient les rivales et non les compa-

sition to appear agreeable to the other : and this is a fair answer to those who are fond of supposing that an higher degree of knowledge would make women rather the rivals than the companions of men... The same desire of pleasing secures all that delicacy and reserve which are of such inestimable value to women. We are quite astonished, in hearing men converse on such subjects, to find them attributing such beautiful effects to ignorance.

As pedantry is an ostentatious obtrusion of knowledge, in which those who hear us cannot sympathize, it is a fault of which soldiers, sailors, sportsmen, gamesters, cultivators, and all men engaged in a particular occupation, are quite as guilty as scholars.

We have always attribu-

gnes de l'homme. Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports : voilà tout... Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque... Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance.

J'appelle pédanterie l'affectation de me parler hors de propos d'une robe de Leroy ou d'une romance de Romagnesi, tout comme l'affectation de citer Fra Paolo et le concile de Trente à propos d'une discussion sur nos doux missionnaires.

La délicatesse des femmes

ted the modesty and the refined manners of women to their being well taught in moral and religious duty, to the hazardous situation in which they are placed, to that perpetual vigilance which it is their duty to exercise over thought, word and action.

There are perhaps 50.000 females in Great-Britain, who are exempted by circumstances from all necessary labour; but every human being must do something with their existence.

.

« Nothing so honorable to a woman as not to be spoken of at all ».

« The true theatre for a woman is the sick chamber ». When we are talking of the common occupation of life, do not let us mistake the

tient à cette hasardeuse position où elles se trouvent placées de si bonne heure, à cette nécessité de passer leur vie au milieu d'ennemis cruels et charmants.

Il y a peut-être 50.000 femmes en France, qui, par leur fortune, sont dispensées de tout travail. Mais sans travail il n'y a pas de bonheur.

.

Une femme ne doit pas faire parler de soi... A quoi je réponds : Quelle est la femme citée parce qu'elle sait lire ?

.

Le vrai théâtre des vertus d'une femme est la chambre d'un malade. Mais vous faites-vous fort d'obtenir de la bonté divine qu'elle redouble

accidents for the occupations	la fréquence des maladies
.	pour donner de l'occupation
.	à nos femmes ? C'est raison-
	ner sur l'exception. . . .

Can anything be more absurd than to suppose that [a mother] would desert an infant for a quadratic equation?

We do not wish a lady to write books... anymore than we wish her to dance at the opera, to play at a public concert, or to put pictures in the exhibition, because she has learned music, dancing and drawing... Among men, the few who write bear no comparison to the many who read... There are innumerable men, who, without ever laying themselves before the public, have made use of literature to add to the strength of their understanding and to improve the happiness of their lives.

Une jeune mère dont le fils a la rougeole ne pourrait pas, quand elle le voudrait, trouver du plaisir à lire le voyage de Volney en Syrie. . . .

Vous voulez faire d'une femme un auteur? Exactement comme vous annoncez le projet de faire chanter votre fille à l'Opéra en lui donnant un maître de chant. . . .
. . . Beaucoup d'hommes en France parmi ceux qui ont 6.000 livres de rente, font leur bonheur habituel par la littérature, sans songer à rien imprimer : lire un bon livre est pour eux un des plus grands plaisirs...

Lawyers and physicians

Un jeune avocat, un mar-

have in their professions a constant motive to exertion ; if you neglect their education, they must in a certain degree educate themselves, by their commerce with the world... But if you neglect to educate the mind of a woman it can never be educated at all.

The object now is, to make women artists, to give them an excellence in drawing, music, painting and dancing. Now one great evil of all this is that it does not last... No mother, no woman who has passed over the first few years of life sings or dances or draws or plays upon musical instruments... There may be women who evince a taste for drawing or for music. In that case there can be no objection to their cultivation... but the error is to

chand, un médecin, un ingénieur peuvent être lancés dans la vie sans aucune éducation, ils se la donnent tous les jours en pratiquant leur état. Mais quelles ressources ont leurs femmes pour acquérir des qualités estimables et nécessaires ?...

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour pendant six ans pour bien jouer de la harpe ; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable... Et supposons une jeune fille avec quelque talent : trois ans après qu'elle

make these things the grand and universal object. est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois...

A merely accomplished woman cannot infuse her tastes into the minds of her sons... By having gained information (a mother) may inspire her sons with valuable tastes, which may abide by him through life, and carry him up to all the sublimities of knowledge. Une mère qui excelle dans les beaux-arts ne peut communiquer son talent à son fils que dans le cas extrêmement rare où ce fils a reçu de la nature précisément l'âme de ce talent. Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son fils une idée, non seulement de tous les talents purement agréables, mais encore de tous les talents utiles à l'homme en société, et il pourra choisir...

Mankind are much happier for the discovery of barometers, thermometers, steam engines and all the innumerable inventions in the arts and sciences... The same observation is true of such works as those of Dryden, Pope, Milton and Shakspeare. Tous les jours, les gens qui ont inventé le paratonnerre, l'imprimerie, l'art de faire le drap, contribuent à notre bonheur et il en est de même des Montesquieu, des Racine, des La Fontaine. Or, le nombre des génies que produit une nation est proportionnel au nombre d'hommes

Now the number of those who exercise their understanding to any good purpose is exactly in proportion to those who exercise it at all ; but as the matter stands at present half the talent in the universe runs to waste and is totally unprofitable. It would have been almost as well for the world, hitherto, that women instead of possessing the capacities they do at present should have been born wholly destitute of wit, genius and every other attribute of mind. One of the most agreeable consequences of knowledge is the respect and importance which it communicates to old age...

Women (such is their unfortunate style of education) hazard everything upon one cast of the die : — when youth is gone, all is gone.

qui reçoivent une culture suffisante.

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public.

Une des plus belles prérogatives de l'esprit, c'est qu'il donne de la considération à la vieillesse

. . . Quant aux pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion

sur le rôle qu'elles jouent dans le monde.

A woman must talk wisely or look well. Neither is there the slightest commiseration for decayed accomplishments : no man mourns over the fragments of a dancer or drops a tear on the relics of musical skill.

A man who deserves such a piece of good fortune may generally find an excellent companion for all the vicissitudes of his life ; but it is not so easy to find a companion for his understanding who has similar pursuits with himself or who can comprehend the pleasure he derives from them. We really can see no reason why it should not be otherwise, how the pleasures of domestic life can be promoted by diminishing the number of subjects in which persons who are to spend their lives together take a common interest.

Les débris des talents de la jeunesse ne sont plus qu'un ridicule, et ce serait un bonheur pour nos femmes actuelles, de mourir à cinquante ans.

Quel est l'homme, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie ? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie, s'il veut être entendu. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie et bientôt court risque de l'ennuyer.

III

Le troisième plagiat que nous relevons a déjà été signalé dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*. Nous l'indiquons de nouveau, en partie parce qu'il n'est pas généralement connu, et qu'il n'a jamais été reproduit, en partie aussi parce que l'*Intermédiaire* pose une question à laquelle nous croyons pouvoir répondre.

On lit dans l'*Intermédiaire* du 25 mars 1889 : « Dans sa *Réponse à Sir Walter Scott sur son Histoire de Napoléon*, Louis Bonaparte, l'ancien roi de Hollande, cite, pour le réfuter, le passage du tome III, pages 434 et 435, où l'auteur raconte les pourparlers du lieutenant d'artillerie Bonaparte à Auxonne avec le libraire Joly, au sujet de l'impression de l'*Histoire de la Corse*. Or, ce passage se trouve textuellement dans la *Vie de Napoléon* de Stendhal, page 37. Est-ce Stendhal qui a copié Walter Scott, ou Walter Scott avait-il connu le manuscrit de Stendhal ? »

Il nous paraît certain que c'est Stendhal qui a copié Walter Scott, et cela dans la traduction française de son livre, comme nous allons le prouver.

Le livre de Scott parut en 1827 : celui de Stendhal ne fut pas publié de son vivant et nous savons que Stendhal et Scott ne se sont jamais rencontrés, de sorte que l'on s'imagine difficilement comment Scott

aurait pu connaître le **manuscrit** de Stendhal (1). De plus Stendhal dit avoir travaillé à son ouvrage en 1828, c'est-à-dire l'année après l'apparition de l'*Histoire* de Scott et de la traduction française de celle-ci.

Ajoutons que le passage tel qu'il se trouve dans la traduction française de l'ouvrage de Scott ressemble davantage au passage du livre de Stendhal, que cela n'arrive en général quand un morceau traduit dans une langue est retraduit dans la langue originale. Il nous paraît donc peu probable que Scott ait copié Stendhal, et que son traducteur se soit servi par hasard des mêmes tournures que Stendhal.

L'explication la plus naturelle serait que Stendhal a pris le passage tel qu'il le trouva dans la traduction française de 1827, en le modifiant un peu selon ses propres idées. Nous donnons ce passage tel qu'il se trouve dans Scott (2), dans son traducteur (3) et dans Stendhal (4).

1. « Le manuscrit que je présente au public fut commencé en 1816... Me trouvant seul à la campagne avec ce manuscrit je le relus en 1828 et comme depuis douze ans je voyais contester les faits les plus notoires... je pris le parti de raconter les faits clairement, c'est-à-dire longuement. » (Préf. de Stendhal du mois d'avril 1837).

2. *Life of Napoleon Buonaparte*: by the author of Waverly in-9 vol. Edinburgh, 1827. 9 vol. Appendice I.

3. *Vie de Napoléon* en 8 vol. : Traduite de Walter Scott Paris, 1827, vol. III, appendice, p. 434.

4. *Vie de Napoléon*. Ed. 1876, p. 36.

Scott

Traduction

Stendhal

Bonaparte caused 150 copies to be thrown off and sent to Corsica... [He] had composed a work, which might form 2 volumes, on the political, civil et military history of Corsica.

He invited M. Joly to visit him at Auxonne, with a view to print and publish his work. He came, and found the future Emperor in a naked barrack room, the sole furniture of which consisted of a wretched bed, without curtains, a table placed in the embrasure of a window, loaded with books and papers, and 2 chairs. His brother Louis, whom he was teaching mathematics, lay on a wretched mattress in an

... Il avait composé un ouvrage qui pouvait former deux volumes sur l'histoire politique, civile et militaire de la Corse.

Il engagea M. Joly à venir le voir à Auxonne pour traiter avec lui de l'impression de cet ouvrage. M. Joly s'y rendit en effet. Il trouva le futur empereur dans une petite chambre presque nue, ayant pour tous meubles un mauvais lit sans rideaux, une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre et chargée de livres et de papier et deux chaises. Son frère Louis auquel il enseignait les mathématiques

Bonaparte avait composé un ouvrage qui aurait pu former deux volumes, sur l'histoire politique, civile et militaire de la Corse.

Il engagea M. Joly à venir le voir à Auxonne pour traiter de l'impression. M. Joly s'y rendit en effet et trouva le jeune officier logé de la manière la plus exigüe; Bonaparte occupait au pavillon une chambre presque nue, laquelle avait pour tous meubles un lit sans rideaux, deux chaises, et une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre, laquelle était chargée de livres et papiers. Son frère Louis couchait par

Scott

Traduction

Stendhal

yining closet. M. Jo Tr-
n and the author agreed
oo the price of the im-
jrebssion of the book
ut Napoléon was at
he time in uncertainty
whether he was to re-
main at Auxonne or not.
Shortly after he was
ordered at Toulon,
where his extraordi-
nary career first com-
menced.

The work on Corsica
was never printed nor
has a trace of it been
discovered. M. Joly,
naturally desirous of
preserving every re-
collection of this inter-
view with the future
conqueror of nations,
in the character and
conditions of a Grub
Street author mentions
that the clerical dress

ques, était couché sur
un mauvais matelas,
dans un cabinet voisin.

M. Joly et l'auteur
convinrent du prix
pour l'impression de
l'ouvrage ; mais Napo-
léon ne savait pas alors
s'il devait quitter
Auxonne ou y rester.
Peu de temps après il
fut envoyé à Toulon,
premier point de
départ de sa carrière
extraordinaire.

L'ouvrage sur la
Corse ne fut jamais
imprimé et l'on n'en a
découvert aucune
trace.

M. Joly, cédant au
désir bien naturel de
transmettre à la posté-
rité toutes les circons-
tances de cette entre-
vue avec le futur con-

terre sur un matelas
dans un cabinet voisin.

On fut d'accord sur
le prix de l'impression
de l'*Histoire de Corse* ;
mais l'auteur atten-
dait, d'un moment à
l'autre, une décision
qui devait lui faire
quitter la garnison
d'Auxonne, ou l'y fixer
pour longtemps. Cet
ordre arriva quelques
jours après ; le jeune
Bonaparte partit, et
l'ouvrage ne fut pas
imprimé.

M. Joly raconte qu'on
avait confié au jeune
officier le dépôt des
ornements d'église,
provenant de l'aumô-
nier du régiment, qui
venait d'être supprimé.
*Si vous n'avez pas en-
tendu la messe, dit-il à*

Scott

Traduction

Stendhal

and ornaments of the chaplain of the regiment whose office had been just suppressed, were deposited with Napoleon by the other officers. He showed them to his visitor and spoke of the ceremonies of religion without indecency, yet also without respect. « If you have not heard mass to-day, I can say it to you » was his expression to M. Joly.

quérant, caché alors sous le mince équipage d'un auteur de Grub Street, rapporte que les ornements d'église de l'aumônier du régiment, qui venait d'être supprimé, avaient été déposés chez Napoléon par les autres officiers. Il les fit voir à son hôte, et il parla des cérémonies de la religion sans indécence mais pourtant aussi sans respect. « Si vous n'avez pas entendu la messe aujourd'hui je puis vous la dire. » Telles furent les expressions dont il se servit en parlant à M. Joly.

M. Joly, *je puis vous la dire*. Du reste, il parla des cérémonies de la religion avec beaucoup de décence.

Indiquons en dernier lieu trois plagats sur lesquels nous n'avons pas l'intention d'insister, car ils sont déjà connus depuis longtemps. Ils se trouvent dans *Rome, Naples et Florence* (éd. 1817) et sont tous pris à la *Revue d'Edimbourg*. Le premier sur Alfieri (*Rome, Naples et Florence*, 191-192) est traduit d'un article paru dans cette revue au mois de janvier 1810 sur *Memoirs of the Life and Writings of Victor Alfieri*, le second (*loc. cit.*, 194-205) et de beaucoup le plus considérable, consistant en plusieurs pages sur la société de l'ancien régime, est pris au même numéro de la revue; la troisième (*loc. cit.*: 253) sur le caractère allemand est copié du numéro de février 1816 (p. 67 : article intitulé : *Lectures on Dramatic Litterature*. N. A. Schlegel).

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en rendant compte de *Rome, Naples et Florence* (article de nov. 1817) la *Revue d'Edimbourg*, ne se doutant pas du plagiat, loue en particulier les remarques sur la société de l'ancien régime, les disant fort supérieures par leur style et leur perspicacité à ce que fait M. de Stendhal en général.

Au mois d'octobre 1819 dans un article sur l'*Histoire de la Peinture en Italie*, la Revue, avec une belle humeur parfaite, reconnaît son bien, assure qu'elle est très flattée de voir ses idées sur la littérature et les mœurs du continent adoptées par un écrivain continental, doué de beaucoup de vivacité et de

grandes prétentions, et termine par un mot modeste sur le plaisir additionnel qu'elle aurait eu si l'auteur avait bien voulu indiquer un peu la source où il avait puisé.

APPENDICE B

Anglicismes que Stendhal aurait aidé à faire passer en français

Pour indiquer l'intérêt historique qui s'attache à l'emploi de ces locutions par Stendhal, nous marquons, avec autant de précision que possible, la date de leur réception dans la langue. Nous avons consulté pour cela les dictionnaires suivants :

1° Chambaud (Cham.). *New dictionary. English-French ; French-English*, 1805.

2° Reymond, 1832.

3° Tarver. *Royal Phraseological English-French, French English Dictionary*, 1853.

4° Fleming et Tibbins (Flem. et Tibb.). *Grand Dictionnaire français-anglais ; anglais-français*, 1865.

5° Littré, 1863. (Supplément de 1877.)

6° Bescherelle aîné (Besch.). *Nouveau dictionnaire national*, 1887.

7^o Darmsteter, Hatzfeld et Thomas (D. H. T.).

8^o *Nouveau Larousse illustré*.

Nous nommons dans chaque cas les dictionnaires où l'anglicisme se trouve. L'absence du nom de tel ou tel dictionnaire indique que le mot n'y figure pas.

CANT. — *Promenades dans Rome*, II, 164 ; *De l'Amour*, 143.

Tarver ; Littré (Exemple tiré de Stendhal) ; Bescherelle ; D. H. T. ; Larousse.

CLUB. — *Rome, Naples et Florence* (édit. 1817), 30 mai 1817 ; *Mémoires d'un Touriste*, I, 172. Littré : D. H. T.

CONFORTABLE (adj.). — *Rome, Naples et Florence* (éd. 1817), p. 21 (Stendhal écrit confortable).

Raymond le donne dans le sens de « qui fortifie » (ce vin est confortable). — Tarver, après avoir donné la signification précédente, dit « confortable » (sens nouveau). Flem. et Tibb. ; Littré ; D. H. et T. ; Admis à l'Académie, 1878.

DANDY-S. — *Rome, Naples et Florence* (édit. 1817), 30 mai 1817 ; *Vie de Rossini*. Intro. 29.

Flem. et Tibb. : Littré (avec les deux pluriels « dandys » ou encore « dandies ») D. H. et T. Admis à l'Académie, 1878.

DRAWBACK. — *Vie de Rossini*. Intro. 13 ; *Promenades dans Rome*, II, 156 ; *Mémoires d'un Touriste*, I, 215 ; *Vie de Henri Brulard*, 16.

Dans le premier de ces exemples, Stendhal donne à ce mot un sens faux. (La salle de Louvois est excellente pour

donner au plaisir musical cette espèce de *draw-back* (difficulté de naître). Dans les autres cas il s'en tient à la signification anglaise d'« inconvé-
nient ».

Les dictionnaires français ne donnent le mot que comme un terme de commerce (jamais employé par Stendhal.)

Pourtant après cette signification, Bescherelle donne deux exemples, tirés de Mérimée, où il a le sens d'« inconvé-
nient ».

ESQUIRE. — *Vie de Rossini*, 347 (au sens où nous employons actuellement « squire »).

Larousse le signale comme titre : ajoute qu'on dit aussi : « squire ». Bescherelle comme titre.

FASHION. — *Mém. d'un Touriste*, I, 328 ; II, 97.

Flem. et Tibb. ; Littré (comme néologisme). D. H. et T. ; (comme néologisme).

FASHIONABLE. — *Mém. d'un Touriste*, II, 97.

Reymond (comme substantif seulement) ; Flem. et Tibb. substantif et adjectif. Littré. Substantif et adjectif ; D. H. et T., substantif et adjectif. Admis comme substantif à l'Académie, 1878.

GENTLEMAN. — *Chartreuse de Parme*, 468.

Littré. D. H. et T. (premier exemple 1788. *Encycl. Méth. Econ. polit.*, III, 17).

GROOM. — *Mém. d'un Touriste*, II, 68.

Littré : Bescherelle D. H. et T. ; Larousse. Admis à l'Académie en 1878.

HIGH-LIFE. — *Vie de Rossini*. Note 186. (« h » non aspirée).

LITTRÉ (supplément). Exemple tiré de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1876 (« h » aspirée). Besch. ; Larousse.

JOCKEY. — *Vie de Haydn*, p. 36 (au sens de « valet »).

Reymond ; Tarver (au sens de « groom ») ; Littré (au sens de « groom » et aussi de « jockey » dans les courses, comme nous l'employons actuellement) : Besch. ; (sens actuel) ; Larousse ; (professionnel dont le métier est de monter les chevaux de courses ; s'est dit autrefois d'un domestique de petite taille, particulièrement employé à conduire les chevaux de voiture en postillon) ; D. H. et T. Premier exemple, 1777. Caihava. Egoïsme, III, 6 note. Admis à l'Académie, 1835.

Pour l'évolution du mot en anglais voir Murray *New Eng. Dict.*

LADY-S. — *Rome, Naples et Florence*, (éd. 1817), 30 mai 1817.

LITTRÉ. Donne les deux pluriels, « ladys » et « ladies ».

LION (personnage célèbre). — *Mémoires d'un touriste*, II, 95. (Stendhal écrit très curieusement : On va essayer de rencontrer la beauté *lion*, comme disent les Anglais.)

LITTRÉ 5°. Un exemple tiré de Fr. Soulié, un autre d'Alfred de Musset. Besch. Un exemple de Mérimée, un autre de Daudet. Larousse.

MOB. — Dix-neuf lettres inédites à Sutton Sharpe. *Mercur de France*. 1^{er} juin 1806, p. 383.

Besch ; Larousse (un « mob turbulent »).

PONEY. — *Armançe*, 90.

Litré (poney et ponet) : Besch : (poney et ponet) ; Larousse (poney et ponet).

PUFF. — Corr. inédite, 6 déc. 1825 à M. le rédacteur du *Globe*. Lettre pour proposer au public d'adopter le verbe poffer (du mot anglais « puff ») et le substantif « poff ». *Vie de Henri Brulard*, 7. (Stendhal écrit « poffer » de « to puff »).

Litré substantif masculin. Exemple emprunté à Scribe. Litré note aussi « pouf » ; Besch : substantif masculin. Exemple emprunté à F. Mornard. Aussi « pouf » ; Larousse, à propos de « puff » renvoie à « pouf ». Pas d'exemples de l'emploi de « puff » comme verbe.

ROUT. — *Rome Naples et Florence*, 30 mai 1817.

Tarver : Litré. Exemple emprunté de Genlis, *Mém.* t. 5, p. 188. (1825). Larousse : à propos de rout renvoie à raout (anglais rout, même sens).

TRUISME. — *Vie de Henri Brulard*, p. 6, q. (Stendhal écrit « truism »).

Litré. Exemple pris dans Buffet, au Corps législatif, *Monit. univ.* 7 juillet 1868 ; Besch., le note comme néologisme ; Larousse ; D. H. et T. ; admis à l'Académie, 1878.

TUNNEL. — *Mém. d'un touriste*, II, 178, (deux exemples).

Litré. D. H. et T. Admis à l'Académie, 1878.

WHIST. — *Chartreuse de Parme*, 126.

Raymond sous Wisk, dit : il vaut mieux écrire whist et prononcer ouist. Litré sous whist. Exemple emprunté à Sainte-Beuve. *Nouveaux lundis*, XII. D. H. T. sous whist.

Ex. tiré de Voltaire qui écrit whisk. Admis à l'Acad. sous forme wisk.

Ajoutons à cette liste des locutions anglaises employées par Stendhal, mais qui n'ont pas encore été reçues dans la langue française. Certaines y parviendront peut-être, avec le temps. Bien entendu il ne peut pas s'agir ici d'une liste complète de tous les mots anglais qui se trouvent dans les écrits de Stendhal. Quel intérêt y aurait-il à noter « too », « the », « great », « thousand », « man », « for », « a », ou autres termes de ce genre. Nous nous bornons donc aux cas où il nous paraît s'être servi d'un mot anglais comme plus propre que le terme français à rendre sa pensée.

BIAS. — *Souvenirs d'Egotisme*, 32.

BLUNTMINDED. — *Vie de Rossini*, note 101.

DAZZLING (Substantif). — *Vie de Henri Brulard*, 18.

DEADBLANK. — *De l'Amour*, 78 ; 128.

DISTANT. — *Chartreuse de Parme*, 324.

GENTLEMANLIKE. — *Mémoires d'un Touriste*, T. 245.

GULLIBILITY. — *Souvenirs d'Egotisme*, 31. (Stendhal écrit gallibility).

HIGH-SPIRITS. — *Vie de Rossini*, 268.

LUXURIANCY. *Journal*, 316.

— *Vie de Rossini*, 208.

MERRY ENGLAND. — *Mémoires d'un Touriste*, II, 121. Stendhal écrit Mery-England).

OLD ENGLAND. — « Dix-neuf lettres inédites à Sutton Sharpe. » *Mercure de France*, 15 mai 1906.

ROTTEN BOROUGH. — *Rome, Naples et Florence*, 30 mai 1817.

SNUG. — *Mémoires d'un Touriste*, I, 24 ; I, 29, II, 36.

SNUGNESS. — *Souvenirs d'Egotisme*, 79.

STRIKING. — *Souvenirs d'Egotisme*, 222 (Lettre du 10 mai 1809).

TOAD-EATER. — *Vie de Henri Brulard*, 122.

TWILIGHT. — *De l'Amour*, 252.

WAYWARD. — *De l'Amour*, 25.

WEATHER-BEATEN. — *Mémoires d'un Touriste*, II, 263.

Ajoutons encore quelques expressions françaises traduites par Stendhal directement de l'anglais.

PIQUE. — Dans le sens de « mouvement de vanité ». *De l'Amour*, p. 106. Stendhal ajoute en note : Je sais que ce mot n'est pas trop français en ce sens ; mais je ne trouve pas à le remplacer. En italien *puntiglio*, en anglais *pique*.

DANS CE QUARTIER. — Appliqué à une personne. Lucien Leueven, p. 181 :

Le colonel était... fort jaloux de l'accueil que Lucien recevait dans la bonne compagnie. Le manque de succès dans ce quartier, comme disent les Anglais...

ROMPRE LE SABBAT. — *Correspondance inédite*, 14 août 1826, 15 septembre 1826.

SANG BLEU. — Dans le sens de « haute naissance. » *Rome*,

Naples et Florence, éd. 1826. Dans *Chartreuse de Parme*, 225.
Stendhal traduit « Sang bleu » par haute puissance).

Les dictionnaires français ne donnent au mot que cette
signification : « métis qui a du sang d'Européen, de nègre et
d'indigène de l'Amérique. »

APPENDICE C

Articles de Stendhal écrits pour des Revues Anglaises

I. — *The New Monthly Magazine*.

II. — *London Magazine*.

III. — *Athenæum*.

IV. — *Paris Monthly Review*.

I. — *The New Monthly Magazine*

a). *New Monthly Magazine. Historical Register* (Foreign Publications)

1822, nov., déc.

1823, janv., févr., mars, avril, mai, juin, sept., oct., nov.,
déc.

1824, janv., févr., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept.,
oct., nov., déc.

1825, janv., févr., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept.,
oct., nov., déc.

1826, janv.

Ces notices paraissent à des intervalles de plus en plus longs jusqu'en 1828, mais à partir du mois de janvier 1826 ils changent entièrement de ton, et traitent de la littérature de toute l'Europe, au lieu de se borner à des publications françaises et italiennes comme autrefois. Voici par exemple la liste des livres critiqués au mois de février 1826.

Basna di Skazki, par Alexander Izmaïloff.

Giornale Ecclesiastico di Roma.

La Guerre per li Principi Christiani guerreggiata contra i Saracini. Translated from the Latin by Robert the Monk *Femiglie celebri Italiane* : par le Chevalier Pompeo Litta.

Bydragen tot de Huishouding von Staat, etc., par Count Hogendorf.

Oen i Sydhafvet, A. Oehlenschlager.

La Pianta dé Sospiri, par M. Sacchia.

Quattor Josephi Parini Pœmata, Mane, Meridies, Vesper, Nox.

Comme la dernière notice reproduite dans la *Correspondance inédite* paraît dans le *New Monthly Magazine* du mois de janvier 1826, il y a de très bonnes raisons pour croire que les contributions de Stendhal cessent avec le mois de janvier 1826.

b). *New Monthly Magazines. Original Papers.*

Avant de donner la liste des articles de Stendhal publiés parmi les *Original Papers* du *New Mon-*

thly Magazine, nous fournirons les preuves que nous avons pour démontrer qu'ils sont de sa plume, puisqu'aucun ne porte sa signature. Comme ils ne forment qu'une seule série, les mêmes preuves s'appliqueront à tous.

1° Colomb prétend que pendant les années 1827, 1828, 1829 Stendhal donne un assez grand nombre d'articles au *New Monthly Magazine* (Not. biog.). Il est clair d'ailleurs d'après une lettre de Stendhal à Sutton Sharpe qu'au mois de février 1827, il est au milieu d'une série d'articles pour Colburn (Lettre du 5 février 1827). Mais les notices dans le *Registre historique* avaient cessé depuis longtemps, et la série que nous donnons ci-dessous est la seule pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, qui traite de choses françaises.

2° La deuxième lettre de la série est signée L. P. N. D. G., ce qui ressemble beaucoup à cet autre pseudonyme de Stendhal, P. N. D. G.

3° Deux de ces lettres furent reproduites dans la *Revue Britannique*, ce qui s'accorde avec ce que dit Colomb des articles de Stendhal (Not. biog.).

4° Un compte rendu des *Mémoires* de Fauche-Borel, qui se trouve sous forme de lettre dans la *Correspondance Inédite* de Stendhal sous la date du 15 janvier 1829 est placé dans une des lettres de la série en question. (*New Monthly Magazine*, mars 1829 : mais l'article est daté de Paris, 18 janvier 1829.) Les

deux articles sont identiques, abstraction faite de quelques petites différences résultant nécessairement de la traduction de l'original en anglais.

5° Le ton des lettres est incontestablement stendhalien. Toutes les idées favorites de Stendhal s'y retrouvent.

Toutes les lettres portent le même titre : *Sketches of Parisian Society, Politics and Literature.*

Volume 16. 1826. janv., févr., mars, avril, mai, juin.

Volume 17. 1826. juillet, août (1), septembre, oct., nov., déc.

Volume 19. 1827. janv. (2) févr., mars, avril.

Volume 22. 1828. avril, mai, juin.

Volume 23. 1828. juillet, août, sept., oct., nov.

Volume 25. 1829. janv., févr., mars, mai.

Volume 26. 1829, juillet.

II. — *London Magazine*

Notre tâche en ce qui concerne les articles de Stendhal publiés dans le *London Magazine* a été infiniment délicate. La revue fait une part assez grande à la littérature française; les articles ne sont pas signés,

1. Article reproduit dans la *Revue Britannique*, août 1826.

2. Article reproduit à partir de la seconde page, dans la *Revue Brilannique*, déc. 1826. (Le *New Monthly* l'avait sans doute communiqué en manuscrit puisque la lettre porte la date 18 nov.)

et sauf dans un ou deux cas les indications manquent complètement qui nous permettraient d'affirmer sans recherches personnelles que tel ou tel article est de la plume de Stendhal. Il nous a donc fallu parcourir tous les numéros de la revue entre 1820 et 1830, pour relever ceux d'entre les articles qui portent l'empreinte stendhalienne. Cela fait, nous avons cherché à appuyer notre choix sur des preuves moins contestables. Une pareille méthode ne peut qu'être défectueuse. Malheureusement elle est la seule qui s'offre aujourd'hui. Nous présentons la liste suivante en toute modestie, sachant fort bien qu'elle peut ne pas être complète, qu'elle peut même être erronée. Chacun est libre de tirer ses propres conclusions d'après les preuves que nous donnerons ensuite, et qui nous ont paru suffire pleinement à établir l'identité des articles.

De la Religion, par M. Benjamin Constant. Vol. 10, nov. 1824. (483-491).

Parisian Aristocracy. Vol 10, déc. 1824 (633-635).

Grimm's Grandson: Letters from Paris.

Vol 1. New Series, 1825. Janv. (49-60), févr. (272-282), mars (339-347), avril (601-613).

Vol 2. N. S., 1825. Mai (131-141), juin (276-290), juillet (457-468), août (570-582).

Vol. 3. N. S., 1825. Sept. (120-132), oct. (273-284), nov. (413-421), déc. (541-550).

The Stranger : A romance by the Viscount d'Arlincourt, vol. 1. N. S., mars 1825 (403-410).

History of the Last Conclave : from the 3rd to the 26th of sept. 1823. Datée de Rome. May 3. 1825. Signé R. P. Vol. 2. N. S., juillet 1825 (321-332).

The Plays of Clara Gazal, a Spanist comedian, vol. 2. N. S. juillet 1825 (401-436, à partir de 404 c'est une traduction de la pièce *Les Espagnols en Danemark*).

Proverbes Dramatiques, par M. Théodore Leclercq. Paris, 1825. Signé N. vol. 2. N. S., mai 1825 (17-35, à partir de la page 21 traduction de *Le plus beau jour de ma vie*).

On the Present State of Italian Literature (1). Rome, aug. 1825. Signé C. D. Vol 3. N. S., sept. 1825 (36-45).

Suite dans numéro de janv. 1826, vol. 4 N. S. (18-26) Lettre datée de Rome, 12 nov. 1825. Signé L. C. D.

The Life and Adventures of an Italian Gentleman : containing his Travels in Italy, Greece, France, etc. vol 3. N. S. (2). Oct. 1825 (145-173).

Suite dans les numéros de .

Nov. 1825, vol. 3. N. S. (293-335) ;

Janv. 1826, vol. 4. N. S. (61-76).

Avril 1826, vol. 4. N. S. (469-485).

1. Cette lettre est reproduite en français dans la *Revue Britannique*, janv. 1826.

2. Cette première lettre est reproduite en français presque en entier dans la *Revue Britannique*, fév. 1826. Réimprimée dans *Romans et Nouvelles* (1854).

De la Religion. — Cf. *New Monthly Magazine*, septembre 1824 (*Foreign Publications*). Stendhal y critique le même livre. La notice dans le *New Monthly Magazine* est bien plus courte que l'article du *London*, mais les mêmes idées se retrouvent dans les deux revues. Le compte rendu dans la première ne renferme pas une seule observation qui ne soit pas répétée et développée dans le *London*.

Voir aussi *Correspondance Inédite*, 18 décembre 1829. Pour prouver que la recherche du plaisir est le seul mobile de toutes nos actions, Stendhal s'y sert d'un exemple déjà employé dans l'article du *London Magazine* : notamment, que voyant un enfant qui se noie, on le sauve, pour ne pas avoir à se dire : « Je suis un lâche. »

Parisian Aristocracy. — Cet article, au dire de l'auteur en personne, est dû à la même plume que celui sur le livre de Constant.

Letters from Paris: by Grimm's Grandson.

1° Elles portent la signature P. N. D. G. (Voir deuxième preuve de l'identité des articles dans la *New Monthly*. Pour cette façon d'employer tantôt un L. tantôt de le supprimer, voyez plus bas deux articles sur la littérature italienne : Stendhal signe l'un C. D., l'autre L. C. D.)

2° Leur ton est celui des lettres que Stendhal écrira l'année suivante pour le *New Monthly*.

3° Il est tout naturel que ce pseudonyme de

Grimm's Grandson se recommandât à Stendhal, fort admirateur de Grimm.

4^o Les livres critiqués dans ces lettres sont en somme les mêmes dont Stendhal fait le compte rendu dans le *New Monthly* (*Historical Register, Foreign Publications*).

Prenons tous ceux qu'il passe en revue dans le *London* au mois de février, et cherchons-les dans le *New Monthly*.

Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? par l'abbé Siéyès.

Instructions sur la Danse, par l'abbé Hulot, mars 1825.

Mémoires de M. de Vauban, avril 1825.

Les Malheurs d'un Amant Heureux, par M^{lle} Sophy Gay.

Gil Blas de la Révolution, par H. Picard, juin 1825.

M. le Préfet.

Proverbes Dramatiques, par Théodore Leclerc, juin 1823.

(Voir aussi *Corr. Inéd.*, 13 avril 1825.)

Mémoires de M^m du Hausset.

De la Bastonnade chez les Peuples anciens et modernes, par M. C. Lanjuinais, mars 1825.

Samuel ou le Sacre des Rois, juin 1825.

De l'Emigration, par M. de Pradt, avril 1825.

M. S. de l'ancienne Abbaye de Saint-Julien.

Marguerite Aymon, décembre 1822.

La Haine d'une Femme, par Scribe. (Voir *Corr. Inéd.*, 15 février 1825.)

Last Letter of Condorcet to his Daughter.

Nous ne prétendons pas qu'en comparant les articles du *London* au *New Monthly* l'on trouvera qu'ils soient identiques. Il arrive même parfois que Stendhal consacre une page à un livre dans une revue et qu'il ne fasse que le mentionner dans l'autre. Mais jamais l'on ne trouvera, en rapprochant les articles des deux revues, deux jugements qui se contredisent. Au contraire, les idées exprimées sont identiques, et la ressemblance s'étend souvent aux mots qui les expriment.

3° Aucun lecteur de Stendhal ne songerait à nier leur air Stendhalien. Ils sont on ne peut plus caractéristiques de sa manière et de son esprit. Prenons quelques phrases au hasard (toujours dans ce même numéro de février 1825). Nous y retrouverons certainement notre Stendhal (1).

a) ... Les flatteries ignobles par lesquelles M. de Chateaubriand tâche de regagner sa place...

b) M. Sosthènes de la Rochefoucauld fait de son mieux pour allonger les jupes et élargir les pantalons des nymphes de l'Opéra. (Cf. *Corr. Inéd.*, 24 déc. 1824. Cet homme [M. de la Rochefoucauld]... a entrepris la résurrection de la morale dans Paris et particulièrement au Grand Opéra. Il veut réformer la danse, la jupe, et les pantalons de mesdemoiselles Noblet et Legallois).

1. Nous traduisons tous ces extraits.

c) En lisant *M. le Préfet* j'ai éprouvé le sentiment désagréable de haine profonde, *mais impuissante*. Maintenant la *haine impuissante* détruit d'un coup tout plaisir littéraire. C'est pour cette raison, je suppose, que le mélange de politique est mortel à une œuvre littéraire en France.

d) [Les deux conditions essentielles à la comédie sont] premièrement que les mœurs décrites soient d'une vérité très exacte, et en second lieu que ce tableau de mœurs fidèle nous fasse rire au lieu d'éveiller le sentiment de *haine impuissante*.

e) (Walter Scott) écrit toujours comme un homme de génie habitant Edimbourg en 1825.

f) (Les trois plus grands poètes de la France sont) De la Martine, De la Vigne et Béranger.

g) Dans les beaux-arts... la quantité de plaisir que l'on ressent me paraît le seul thermomètre raisonnable pour juger le mérite de l'auteur.

h) Depuis peut-être trois siècles la société à Paris n'a jamais été aussi ennuyeuse et fade qu'à l'heure actuelle. Napoléon trouva nécessaire, pour établir son despotisme, d'ordonner que désormais aucune femme ne paraisse dans le monde ni dans les rues *sans être accompagnée par son mari*. Cette seule phrase du despote a tué la galanterie française; et qui peut être gaie ou enjouée devant son mari?

Il ne nous paraît pas nécessaire de continuer ces citations. L'on n'a qu'à ouvrir le *London* pour y

trouver un nombre illimité de mots tout aussi stendhaliens.

The Etranger. — Cf. *Correspondance Inédite*, 15 février 1825 et surtout *New Monthly (Foreign Publications)*, 1^{er} mai 1825.

- Beaucoup de phrases de l'article du *London* sont reproduites mot à mot dans le *New Monthly* : toutes les idées sont les mêmes.

- *History of the Last Conclave*. — Voir *Promenades dans Rome*, II, 173.

- *The Plays of Clara Gazul*. — Cf. *New Monthly*, août 1825 (*Foreign Publications*).

L'auteur remarque et loue, dans les deux articles, les mêmes qualités — le naturel de la pièce ; son manque de sentimentalité ; l'habileté de l'auteur à développer les caractères ; la profondeur de son observation ; ses connaissances des passions.

Proverbes dramatiques. — Voir *Correspondance Inédite*, 13 avril 1825. L'article du *London* est une traduction presque textuelle de la lettre dans la *Correspondance Inédite*.

On the Present State of Italian Literature. — Cf. deux lettres dans la *Correspondance Inédite*, adressée à M... à Londres. Elles sont du 16 novembre 1826 et du 30 novembre 1825.

Les idées exprimées dans ces deux lettres se retrouvent constamment dans les articles du *London*. Prenons un exemple : L'Italie n'est pas comme

la France, elle a une vingtaine de capitales ; en France il n'y a que Paris. Les littérateurs de Lyon, de Nantes, de Bordeaux... On se moque fort bien à Venise de ce qui est applaudi à Milan (*Corr. Inéd.*, 16 nov.). Cela est exprimé aussi dans le *London*. L'Italie est couverte d'hommes de talent et de génie, différant en cela de la France où Paris est le rendez-vous de tous les esprits distingués. Lyon, Nantes, Marseille et Bordeaux, malgré leur nombreuse population ne possèdent ni un poète ni un prosateur qu'on puisse citer honorablement. En Italie la souveraineté intellectuelle n'appartient à aucune ville ; Bologne tourne en ridicule le goût de Florence et Milan casse les arrêts littéraires rendus à Turin ou à Venise.

Des ressemblances aussi frappantes que celle-ci sont nombreuses. Et, ce qui donne du poids à notre argument c'est que les idées de Stendhal sur la littérature italienne étaient extrêmement personnelles. (Voir la réponse irritée aux articles de Stendhal, parue dans le *London*, mars 1826.)

2° L'auteur de l'article dans le *London* se dit Français.

The Life and Adventures of an Italian Gentleman.
— Voir Colomb (Not. biog.). La plus ancienne en date [parmi les nouvelles insérées dans les revues françaises] fut publiée par la *Revue Britannique* dans sa 8^e livraison, février 1826. Elle était tirée du

London Magazine et portait ce titre : *Souvenirs d'un gentilhomme italien.*

III. — *Athenæum*

Comme dans le *New Monthly* et le *London* les articles de Stendhal parus dans l'*Athenæum* ne sont pas signés. Le rédacteur actuel du journal a bien voulu consulter pour nous les documents appartenant à cette période et qui font actuellement partie des archives de l'*Athenæum*.

Ses recherches n'ont malheureusement pu aboutir à rien, la revue n'ayant pas encore commencé à l'époque qui nous occupe à garder des notes sur les auteurs des articles qu'elle publie. La seule indication qui nous mette sur leur piste, c'est que l'arrangement de Stendhal avec le rédacteur se faisait au commencement de l'année 1828. Voici les articles que nous croyons pouvoir affirmer être de sa plume :

The Society and Literature of France by a resident of Paris. 1828. 18 mars, 8 avril, 30 avril.

Literary Letter from Paris. 1828. 4 avril, 23 avril, 28 mai, 4 juin.

Ces lettres, excessivement courtes, ont un caractère moins nettement stendhalien que les articles publiés dans les autres revues. Nous croyons pourtant que

les phrases que nous citons plus bas suffiront pour démontrer leur provenance.

The Society and Literature of France.

a) Rien ne ressemble moins au Français léger, gai, insouciant de 1788 que le Français raisonneur et politique de 1828. (18 mars).

b) Nous n'avons qu'un seul auteur dramatique qui soit toujours sûr de faire rire le public : c'est M. Scribe (18 mars).

c) L'opinion publique limite le nombre actuel de véritables poètes en France à deux : notamment MM. de Béranger et La Martine (28 mars).

d) [Monsieur de Villemain] est sans doute un écrivain élégant et perspicace, mais après tout il n'est que le Casimir De Lavigne de la prose... On ne peut pas prétendre qu'il fasse voir des idées qui soient les siennes propres (28 mars).

e)... Le sérieux affecté, tellement à la mode parmi nos jeunes gens.

Literary Letter from Paris. — Ces lettres sont absolument du même genre que la première série. Citons cependant cette phrase : « Nous avons en France deux poètes, MM. Béranger et La Martine et sept ou huit faiseurs de vers, doués de peu d'idées. Cette classe se compose de Soumet, Delavigne, Briffant, etc. »

Ajoutez à cela que la deuxième lettre, qui est intitulée *Theatricals in Paris* exprime exactement les

opinions sur les acteurs anglais que Stendal a émises ailleurs et notamment dans le *New Monthly*. Dans les deux séries Stendhal critique les mêmes livres que dans le *New Monthly* et il en parle sur le même ton.

IV. — *Paris Monthly Review*

Quoique publié à Paris, le *Paris Monthly Review* est à proprement parler une revue anglaise, puisqu'il est consacré à des articles anglais, reproduits, sauf de rares exceptions dans la langue où ils furent écrits. Pour que la liste des articles de Stendhal parus dans des revues anglaises soit complète, il faut donc noter ici ceux qu'il fournit au *Paris Monthly Review*. Commençons par cette liste et donnons ensuite nos preuves.

Rossini vol. I janvier 1822. 90-105. Original (1). En anglais
Signé Alceste.

Voir aussi *Blackwood's Edinburgh Magazine*, oct. 1822. C'est le même article, avec quelques petits changements dus à des traducteurs. Ce même article est reproduit dans *Galignani's*

1. Comme le *Paris Monthly Review* est fait d'articles tirés des autres revues, le rédacteur ajoute « original » dans les rares occasions où l'article n'a pas été pris ailleurs.

Monthly Review nov. 1822, avec la note : tiré de *Blackwood's Edinburgh Magazine*.

L'article tel qu'il paraît dans *Blackwood's Edinburgh* est sans signature, et le rédacteur ne dit pas d'où il provient.

Thoughts on the Philosophy of Helvetius, vol. 1, avril 1822 397-398. En anglais. Signé Alceste.

Chefs d'œuvres des théâtres étrangers : à Paris chez l'Advocat, vol. 1, avril 1822. 407-414. En anglais. Original. Sans signature.

Exhibition of Paintings at the Louvre, vol. 1, mai 1822. 86-88. En anglais. Original.

Exposé du Système de Kant, vol. 2, juin 1822. 86-88. En anglais. Signé Alceste.

Monti, vol. 2 juin 1822. 116-118. En anglais. Signé D.K.N.
Principal Living Poets of Italy, vol. 2, juillet 1822. En anglais. Signé D. K. N.

Racine et Shakespeare, vol. 3. oct. 1822. 98-107. En français. (C'est le premier chapitre de la brochure *Racine et Shakespeare*. Paris, 1823.)

Principal Living Poets of Italy, vol. 3. nov. 1822. 219-224. En anglais.

Le Rire, janv. 1823. 590-597. En français. Signé S. (On y lit en note : Nous regrettons d'avoir négligé de mettre cette signature à la fin de l'article sur *Racine et Shakespeare*, paru dans le numéro IX de notre revue).

Adelchi (1) avril 1823. 261-262. En anglais Signé S.

1. Le *Paris Monthly Review* est devenu, à partir du mois

Ajoutons avec un point d'interrogation.

De l'Amour. By the author of l'*Histoire de la Peinture en Italie*, vol. 3, oct. 1822, 67-74. En anglais. Original. Signé S.

Histoire de la Peinture en Italie, mai 1823. En anglais. Original. Signé S.

Presque tous ces articles sont mentionnés par Colomb comme étant de la plume de Stendhal. (Paupe : *Hist. des Œuvres de Stendhal*, p. 299.)

Il ne nous reste que la tâche de fournir des pièces pour prouver l'identité de trois articles : *Adelchi*, *Histoire de la Peinture en Italie*, *De l'Amour*. Tous les trois sont signés S. qui est la signature qu'ajoute Stendhal à ses deux articles sur *Racine et Shakespeare* et le *Rire* (parus en oct. 1822 et en janv. 1823). De plus, ce sont les seuls articles du *Paris Monthly Review* signés de la sorte.

Pour ce qui est d'*Adelchi*, on le croit d'autant plus facilement de Stendhal, qu'il vient de donner dans cette même revue plusieurs articles sur la littérature italienne. Il va sans dire que l'article est très caractéristique de son génie, et de sa tournure d'esprit. Nous nous contenterons d'un seul exemple :

de févr. 1823, *Galignani's Magazine and Paris Monthly Review*. C'est une fusion de trois revues séparées : le *Paris Monthly Review* (publiée du mois de janv. 1822 jusqu'au mois de janvier 1823) ; *Galignani's Monthly Review and Magazine* (févr. 1822-janv. 1823) et *Galignani's Literary Gazette or Sunday Messenger*.

Il est souvent éloquent et noblé, où il devrait exprimer seulement les cris presque inarticulés de la passion. Ce style si soigné prête à certaines scènes passionnées un ton de noblesse qui caractérise les tragédies de Racine : cela peut plaire aux admirateurs de l'école de tragédie française, mais ceux qui aiment Shakespeare et la nature le trouveront peu naturel et anti-dramatique.

De l'Amour. — Nous donnons quelques citations qui parleront pour elles-mêmes. Ce sont, à part la signature S., les seules preuves que nous ayons à offrir.

1° Il n'est que juste de prévenir ces deux classes de personnes (les jeunes et les vieux) que le livre n'est destiné ni à exciter l'imagination de l'une ni à flatter les souvenirs de l'autre. Son but est d'une nature bien autrement sérieuse. Il ne vise pas à éveiller le même intérêt qu'un roman ; il n'est pas l'expression d'une imagination surexcitée, mais un effort (difficile quoique souvent réussi) pour donner un traité méthodique et métaphysique sur l'Amour.

2° A notre avis, c'est la production française la plus originale que nous ayons rencontrée depuis un temps considérable.

Non seulement elle est remplie de pensées, mais elle a le don très rare et très précieux de faire penser le lecteur.

D'ailleurs, sa sincérité est un charme très puissant, car elle porte les preuves les plus incontestables d'être la copie intacte de l'esprit de l'auteur, le fac-similé de ses médita-

tions dans toute leur fraîcheur et leur hardiesse conçues et mises sur le papier sans la crainte de la petite critique, qui est le cauchemar du génie, spectre qui glace et paralyse le noble courage qui est aussi nécessaire en littérature qu'en guerre pour qui veut s'assurer un nom solide et durable.

3° Si bizarre que cela puisse paraître, malgré tous ces éléments d'excellence, il y a dans le livre certains traits qui empêchent le plaisir du lecteur d'être complet et continu ; soit par une trop grande vivacité d'imagination, soit par horreur de tout ce qui peut paraître banal comme détails à celui qui a longtemps médité le sujet, l'auteur saute quelquefois du commencement d'une proposition ou d'une théorie à la conclusion, sans faire attention aux idées intermédiaires, laissant son pauvre lecteur essoufflé tâcher vainement et avec mille efforts de le suivre.

Histoire de la Peinture en Italie. — Si l'article *De l'Amour* est de la plume de Stendhal, il est évident que celui sur *l'Histoire de la Peinture en Italie* qui porte la même signature est également de lui. Nous donnons cependant comme preuve additionnelle la citation qui suit :

Une des parties les plus remarquables de l'ouvrage est le traité sur le beau idéal antique et le beau idéal moderne.

Nous conseillons la lecture attentive de cette partie à ceux qui connaissent ou qui croient connaître les mystères cachés de ces questions-là : ils y trouveront probablement quelques

pensées qui leur ont échappé jusqu'ici. En un mot, nous ne connaissons pas d'ouvrage sur ce sujet, qui, dans les limites gardées dans ces deux volumes, soit à la fois aussi serré et aussi complet. Nous avons les résultats avantageux de l'érudition sans en avoir les détails ennuyeux ou la pédanterie pompeuse. les conclusions ingénieuses et perspicaces de recherches métaphysiques sur les causes et les effets du plaisir que l'on trouve dans les beaux-arts, sans l'obscurité et le mysticisme que revêtent trop souvent des spéculations de ce genre.

APPENDICE D

**Traductions et éditions anglaises des
œuvres de Stendhal**

*The Life of Haydn in a Series of Letters written
at Vienna : followed by the Life of Mozart, with
Observations on Metastasio and on the Present State
of Music in France and Italy.*

Translated from the French by L. A. C. Bombet :
with notes by the Author of the *Sacred Melodies*.

London. — John Murray. Albemarle Street, 1817.
Printed by W. Lewis. St. John's Sq. London.

3-10. — *Table of Contents.*

11. — *List of Additional Notes* (par l'auteur des *Mélodies
Sacrées*).

12-15. — *Author's Preface.*

1-322. — *Letters on Haydn.*

323-329. — *Catalogue of Haydn's Works.*

335-418. — *Life of Mozart*: translated from the German of M. Schlichtéggroll. Chap. 1-7 (408-418 est dans la forme d'une lettre écrite par Bombet).

419-452. — Letter on the Genuis of Metastasio.

453-479. — Letter on the Present State of Music in Italy.

480-493 (suite). — On the Present State of Music in France.

494-496. — Index.

Les notes de l'auteur des *Mélodies Sacrées* (Gardiner) sont ajoutées au bas de chaque page : elles consistent soit en des renseignements nouveaux, soit en des critiques des opinions de Bombet.

Deuxième édition : Printed by W. Clowes, Northumberland Court, Strand, London, 1818.

Cette édition n'offre aucune dissemblance avec la première édition anglaise si ce n'est cette légère modification dans le titre : *The Lives of Haydn and Mozart with Observations on Metastasio and on the present State of Music in France and Italy*.

La traduction est en somme fidèle, quoique chaque phrase ne soit pas toujours exactement rendue, et que l'anglais soit parfois très bizarre.

« P. 9 ... pleasure has taken possession of every heart. I know not whether that *interest of manners* of which so much is said finds its account in this. »

Pour des inexactitudes voir à la p. 17. The sect of musi-

cians who torment you at Paris (la secte de musiciens qui vous excède à Paris) ; The same description of people annoy painting. (La même espèce de gens nuit à la peinture.) Mais les fautes de ce genre sont rares.

Rome, Naples and Florence in 1817. Sketches of the present State of Society, Manners, Arts, Literature, etc., in these celebrated cities : by the Count de Stendhal. London, Colburn, 1818.

C'est la deuxième édition de *Rome, Naples et Florence en 1817*, la première (1817) et la troisième (1826) étant françaises. Elle est ainsi annoncée dans la brochure de 1823 sur *Racine et Shakespeare. Rome, Naples et Florence en 1817*, 1 volume in-8°. Londres. Colburn, prix 10 francs.

Cette édition anglaise est une traduction exacte de l'édition française de 1817. Le seul changement notable est dans la table des matières, qui offre des différences assez grandes, sans que le contenu du livre ait subi aucun changement. La traduction est parfois inexacte, mais sa plus grande faute est d'éliminer soigneusement tout ce qu'il y a de stendhalien dans le ton de l'original.

Voir afin de se rendre compte de son inexactitude :

Page 3 : It furnishes abundant subject for admiration (J'ai eu tout le temps d'admirer) ; page 26 Nothing inspires fatigue, nothing smells of the trade (Rien n'y sent la fatigue, le métier).

Voici maintenant quelques exemples de son second défaut :

Page 3 : What admirable science in blending colours harmoniously is displayed in the disposition of the dresses : it equals the finest pictures of *Paul Veronese* (Quelle science du coloris dans la manière dont les habillements sont distribués ! J'ai vu les plus beaux tableaux de Paul Véronèse.)

Page 10 : Music alone still boasts some sparks of the heavenly fire, and there is nothing going forward in this fine country but *making love*. (La musique seule vit en Italie et il ne faut faire en ce beau pays que l'*amour*).

Page 15 : The Italiens are indeed the people of the world to taste what is fine. (Voilà un peuple né pour le beau.)

Memoirs of Rossini. By the Author of the *Lives of Haydn and Mozart*.

London. Printed for T. Hookman, Old Bond Street by J. and C Adlard, 23 Bartholomew Close, 1824, in-8°. Cette édition contient un portrait de Rossini, daté de janvier 1824.

V-VI. Note du traducteur : datée de Londres, 2 janvier 1824.

VII-XII. *Table of Contents*.

XIII-XVII. Préface (par Stendhal) datée de Montmorency 30 septembre 1823. (Cette préface ne paraît pas dans l'édition française de 1824).

XIX-XLII. Introduction.

I-CCLXXXI. *Memoirs*.

282-287. Chronological List of the Works of Gioacchino Rossini, born at Pesaro the 29th of February 1792.

Extrait de la note du Traducteur.

In the perusal of the following pages, the reader will meet with certain observations unfavourable to the professional talents of M^{me} Colbran Rossini, a lady who, for a number of years, has filled the situation of *prima donna* in Italy and has been honoured with distinguished approbation. The Translator takes this opportunity of reminding the Reader that, as these are the sentiments of an anonymous author — for the different names he has chosen to assume are proofs of the fact — no higher degree of importance attaches to them than as the opinions of an individual ; opinions to be received with caution, and regarded only in the light of an *ex parte* statement, which may hereafter be rebutted by contrary evidence... It may also be proper to inform the Reader who is not acquainted with the original that some liberties have been taken with the author's text relative to certain points of a religious, political and local nature, which as not bearing upon the leading subject of the Memoirs, it has been judged admissible to omit.

Les « libertés » dont parle le traducteur sont nombreuses et importantes. Il supprime des phrases, des passages, des pages même, et il va jusqu'à en ajouter de son cru, pour combler des lacunes qui résultent de ses coupures.

Voir par exemple l'introduction. Le traducteur y supprime pages 3-8 (éd. fr. de 1824) ; 18-19 ; 21-25 ;

26-27 ; 28 (un passage) ; 29 (moitié de la page) ; 30 ; en outre de nombreuses phrases *passim*.

La *Vie* est mutilée de la même façon.

La traduction anglaise s'arrête à *Chronological List of Rossini's Works*. L'édition française donne encore quatre chapitres après cette liste.

La Chartreuse de Parme, by Marie-Henri Beyle (De Stendhal). With thirty illustrations by V. Foulquier, edited by G. Mercier. (Orné d'un portrait de Stendhal par Detreu D'Orcy).

Translated from the French by F. P. Robins, 1895, 3 vol. in-8°, New-York. Gen. H. Richmond and Co.

IX-LVI. Introduction (Abrégée de l'étude de Hayward, parue dans la *Revue d'Edimbourg*, janv. 1856).

I-IV Préface (par Stendhal).

Texte : vol. I, 5. 316 : vol. II, 1. 314 ; vol. III, 1. 354.

La traduction est en général exacte, quoiqu'elle ne manque pas de fautes du genre de celles que nous relevons ci-après :

Should anyone attempt to stop you, pull out your pistols, blaze away and stand your ground as long as possible. (Si l'on t'arrêtait là, tire des coups de pistolet et défends-toi quelques minutes).

As soon as I am fit to leave my room I shall go and inspect that portion of the wall where you are to make your perilous attempt. (Maintenant, dès que je pourrai sortir de ma

chambre, j'irai examiner le mur terrible, au-dessous de la pierre neuve de la balustrade.)

« I have no fear, your Highness » the Duchess ingenuously replied, « when walking in my wood. I never harmed anyone : why should anyone wish to harm me ? » Her language seemed almost a defiance of the Liberals of the neighbourhood, ill-conditioned and desperate fellows, whose talk was not laways of the mildest. (Je n'ai pas de craintes, altesse sérénissime, répondit la duchesse d'un air ingénu. Quand je me promène dans mes bois, je me rassure par cette pensée : Je n'ai fait de mal à personne, qui pourrait me haïr ? Ce propos fut trouvé hardi, il rappelait les injures proférées par les libéraux du pays gens fort insolents.)

An apology for a house. (Une sorte de cabane.)

What works ? He mentioned a volume of popular verse. (Quels ouvrages ?... La... aura-t-elle jamais une Chambre et un budget ?)

Voilà pour l'inexactitude.

Mais à tout prendre cette traduction donne le sens de l'œuvre de Stendhal. Il n'en donne pas du tout le ton : d'ailleurs l'anglais est parfois bien bizarre.

La duchesse s'y sert un peu trop, — apparemment afin de ne pas paraître guindée — de l'argot d'une petite pensionnaire américaine.

Before flying off the handle in that absurd manner, said

the Duchess : it will be best to understand what the Count proposes to you.

Et ailleurs : ... « in thirty days from now (I) shall be in Parma, incognito. »

« No you won't either ! » cried the Duchess.

De même le Prince est par trop Américain du xx^e siècle.

Ah, Count, glad to see you ; it is a cozy chat with the friend... that I am in need of this afternoon. I am tired, have a confounded headache, and my thoughts are not of the most cheertul.

Ailleurs il dit à la duchesse : My gracious, madame, but aren't you pretty !

Partout c'est le même défaut.

The word *Quibus* was a poser for him. I. 65.

Remember that I saved your life : they had you dead to rights. I. 66.

... The jolly dances that were organized at the Casa Tanzi. I. 24.

... His freakish master obliged him to wear powder in his hair. I. 185.

... In Italy, people are not touchy on the score of vanity. I. 185.

... She is a woman » he mentally remarked « who carries me back to the green and salad days of youth. » I. 198.

Oh, it awfully slow at Parma !

... The Duke of Sanseverina-Taxis, an amiable young fribble of sixty-eight. I. 205.

On ne reconnaît plus Stendhal, dans cette traduction ultra-moderne.

Rouge et Noir. Translated by. E. P. Robins.
2 vol. 1898.

Red and Black, a chronicle of the nineteenth century; by Marie-Henri Beyle (de Stendhal, with frontispieces by Dubouchet etched by Gustave Mercier. Translated from the French by E. P. Robins.

2 vol. in-12, 1892.

London-Léonard Smithers.

New-York. H. Richmond and Son.

Vol. 1 1-525, pp.

Vol. 2 1-508, pp.

3.6. — Bibliographical Note

1.439. — Texte.

La notice biographique est très incomplète et même inexacte. La traduction ne reproduit rien du style de l'original : elle est de plus inexacte et pleine de fautes d'anglais.

Page 42 : She looked at Julien. That one, if he had been the ugliest of men, would have pleased her.

Page 43 : Singularly enough — something that may receive little credence — M^{me} de Rênal was painstaking about her dress wholly without any distinct motive.

Page 45 : The hand was quickly withdrawn, but Julien

thought that it was his duty to bring it about so that the hand would not be withdrawn when he touched it.

Page 49 :... in either case, he would have his laugh on me.

Page 97 : It was because she felt she could not hate her love that made her so wretched.

Page 102 : Perdition is too much of grace for me.

Page 107 : I have written them only so as not to be blamed by you.

Page 121 : ... everything that went to give him an appearance of an important financier, failed of an impression with Julien.

Les contre-sens ne sont pas moins choquants que cet anglais barbare.

Curé est rendu par curate (p. 7 et ailleurs).

Page 208 : « Now collect yourself » said abbé Pirard : « you have just said something dreadful, and now you are only a child. (Ayez donc l'air raisonnable, dit l'abbé Pirard : il vous vient des idées horribles et puis vous n'êtes qu'un enfant !)

Page 209 : He is a very active man, who sees everything, who likes to act better than to command. He is going to take you with him just to spare himself that sort of annoyance. You think you will be able to do everything that active man will indicate with only a hint. (C'est un homme actif qui prévoit tous et qui aime mieux faire que commander. Il vous prend auprès de lui pour que vous lui épargniez ce genre de

peine. Aurez-vous assez d'esprit pour bien exécuter toutes les choses que cet homme vif vous indiquera à demi-mot ?

Page 210 : M. de Rênal would be put in the shade by the hundredth part of what the Marquis has done for me (M. de Rênal se serait cru déshonoré à jamais dans la centième partie de ce que le marquis de la Môle vient de faire pour moi).

Page 213 ; Julian's adversary was an Academician of Inscriptions, with whom Latin was not a speciality. He found Julien to be a very good humanist. Having no dread himself of blushing, he tried his best to embarrass Julien. (L'adversaire de Julien était un académicien des Inscriptions, qui, par hasard, savait le latin ; il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha réellement à l'embarrasser).

Mais il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples : chaque page en fournit.

The Chartreuse of Parme : translated from the French of De Stendhal by the Lady Mary Loyd, with a critical introduction by Maurice Hewlett, (faisant partie de la série. A Century of French Romance : edited by Edmund Gosse. L.L.D.).

With four coloured plates by Eugène-Paul Avril, a photogravure and six portraits.

London. W. Heinemann, 1902.

5-12. — *De Stendhal et La Chartreuse* (Maurice Hewlett)

13-14. — Biographical Note (Edmond Gosse).

15-17. — Introduction (Stendhal).

1-535. — Texte.

539-543. — *The Portraits of Stendhal* (Octave Uzanne).

Traduction excellente à tous les égards.

Maxims of Love from Stendhal. Royal Library London. Arthur L. Humphreys, 1906, in-8°.

2-201. Texte.

A gauche le texte français ; à droite la traduction anglaise.

Le traducteur n'a pas échappé à tous les dangers que cache ce genre de travail.

Il fausse quelquefois l'idée de Stendhal, en la privant du contexte :

« If women were to read and enjoy the ten or twelve good books that come out in Europe every year they would soon begin to neglect their children. » Mais ce raisonnement, Stendhal le met dans la bouche de son adversaire imaginaire. C'est le contraire de son idée. (Voir *De l'Amour*, p. 191).

Certains extraits sont à peu près inintelligibles.

« The pleasures of society are not for happy women. » Cela rend très mal : « Les plaisir du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses. »

Parfois le traducteur fait des contresens.

« In France a woman of fifty does not know as much as a youth of fifteen ; a woman of fifty has the sense of a man of twenty-five. » (Une femme de trente ans en France n'a pas

les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans ; une femme de cinquante la raison d'un homme de vingt-cinq).

« In a fit of bad temper Don Juan said to me : There are not more than twenty varieties of women » : au lieu de : « Il n'y a pas vingt variétés de femmes. »

Le style de la traduction n'a rien du ton concis et tranchant de Stendhal. Certaines des maximes sont même excessivement lourdes.

Editions pour les Ecoles

Un Episode de Guerre, par Stendhal. Edited by T. E. Michell. London. Blackie and Son Ltd. 1902. (Blackie's Little French Classics).

3-4. Note on Henri Beyle-Stendhal.

5-36. Un épisode de guerre.

37-46. Notes.

47. List of Henri Beyle's most important works.

Un Episode de Waterloo, par Stendhal. Adapted and edited by Maurice A. Gerothwohl.

London. John Murray. 1903.

Table of Contents.

1-68. Text.

69-76. *Life and Works of Stendhal.*

77-82. *An appreciation.*

83-91. *Grammatical Notes.*

92-94. *Index to Military Terms.*

Mémoires d'un Touriste. By Stendhal (Henri Beyle). Edited

by H. J. Chaytor (Oxford Modern French Series edited by Léon Delbos). Oxford Clarendon Press, 1905.

3-6. General Preface by Léon Delbos (1904).

7-12. Introduction by H. J. Chaytor.

12. List of Illustrations.

1-85. Text.

87-104. Notes.

Un Épisode de Guerre. By Henri Beyle. Stendhal. Edited by W. G. Hartog.

Rivingtons. London 1906 (Rivingtons' New Intermediate French texts).

3. Introduction.

3-50. Text.

51-56. Notes.

57-63. Exercices : oral and written.

Racine et Shakespeare. By Stendhal (Henri Beyle). Edited by Léon Delbos. (Oxford Higher French Series). Oxford. Clarendon Press, 1907.

3-4. General Preface by Léon Delbos.

5-40. Introduction : *Stendhal et le Romantisme.* By Léon Delbos.

41. General Remarks on this edition.

43-44. Table of Contents.

1-144. Text.

145-198. Notes.

199. Bibliography (c'est-à-dire : Liste des ouvrages principaux de Stendhal).

APPENDICE E

Etudes anglaises sur Stendhal : notices, articles, etc.

I. — *Ouvrages sur Stendhal*

Henry Beyle (otherwise de Stendahl) (sic) : a critical and biographical study, aided by original documents and unpublished letters from the private papers of the family of Beyle, by Andrew Archibald Paton, London, Trübner and Co., 57 and 59 Ludgate Hill, 1874.

5-8. — Préface (par Paton).

9-12. — *Table of Contents*.

1-317. — *Memoirs of Henry Beyle*.

319-328. — Appendix.

a) 319-324. — Posthumus Appreciations of Beyle by his Contemporaries.

b) 324-328. — The « Haydine » and « Rossiani » of Joseph Carpani.

Des critiques de ce livre parurent dans :

Revue critique, 10 juillet 1874.

Vielittéraire, 3, 10, 17, 24 février, 2 mars 1876.

Courrier littéraire, 10 mars 1876.

II. — *Articles de Revues*

Quarterly XXXVI, oct. 1817. 73-99. The Lives of Haydn and Mozart with Observations on the Genius of Metastasio and the present state of music in France and Italy : Translated from the French of L. A. C. Bombet.

Edinburgh Review. XXIX, nov. 1817, 237-246. Rome, Naples et Florence en 1817. Paris et Londres.

Edinburgh Review. XXXII, oct 1819 : 320-339. Histoire de la Peinture en Italie : par M. B. A. A.

Edinburgh Review. XXXIII, mai 1820, 352-382. Article sur plusieurs ouvrages par divers auteurs : p. 378-382, sont consacrées au livre de Stendhal : The lives of Haydn and Mozart. Translated from the French by L. H. C. Bombert, (sic).

Paris Monthly Review. IX, oct. 1822, 67-74. Signé S. De l'Amour : by the author of l'Histoire de la Peinture en Italie.

New Monthly Magazine. (Original Papers). V. nov. 1822, 423-431. Of Love (De l'Amour).

New Monthly Magazine (Historical Register). IX, avril 1823, 175-176. Racine et Shakespeare par M. de Stendhal. (La notice est de la plume de Stendhal).

Galignani's Magazine and Paris Monthly Review, mai 1823.
Histoire de la Peinture en Italie par M. Beyle.

London Magazine IX, févr. 1824, 189-193. Memoirs of
Rossini : by the author of the Lives of Haydn and Mozart.

New Monthly Magazine XII, (Historical Register), mars
1824, 121. Memoirs of Rossini (Notice de la plume de Sten-
dhal).

Blackwood's Edinburgh Magazine XXVII, mars 1830. Arti-
cle sur plusieurs ouvrages sur la musique : et entre autres Vies
de Haydn, et Mozart, p. 475-478.

Quarterly CXXX, déc. 1839, 76-97. Mémoires d'un Tou-
riste : (Tours in the French Provinces).

Dublin University Magazine. XXII, oct. 1843, 403-420.
Henri Beyle (De Stendhal) : par M^{rs} Dalkeith Holmes.

Edinburgh Review. CIII, janv. 1856, 203-234. The Life
and Writings of M. de Stendhal. (H. Beyle). Même article
reproduit dans : *Littell's Living Age*, 15 mars 1856. *Eclectic
Magazine*, mai 1856.

Nation. XIX, 17 sept. 1874, 187-189. Henry Beyle : (criti-
que du livre de Paton) H. James fils.

Appleton's Journal (New-York). Vol. 1. New Series, 1876,
415-421. The Story of a French Literary Life.

Nation (New-York). XXIV, 5 avril 1877, 205-206. Stendhal's
Bonaparte. A. Laugel.

Nation (New-York). XLVIII. 3 janvier 1889, 8-9. The Diary
of Henri Beyle. A. Laugel.

National Review. XVI, oct. 1890, 226-239. Stendhal's Auto-
biography. Mme Y. Blaze de Bury.

Gentleman's Magazine. CCLXX (New Series, XLVI), mai 1891, 473-486. Stendhal. Garnet Smith.

New-York Evening Post. 25 juin 1892. Henri Beyle and his sister.

Speaker (London). V, 25 juin 1892, 764. Stendhal's Letters.

Nation. (New-York). LIV, 23 juin 1892, 464-465. Henri Beyle and his sister.

Academy. XLI, 25 juin 1892, 613-614. Henry Beyle par C. N.

New-York Times. 10 juillet 1892.

Spectator. (London). LXIX, 9 juillet 1892, 64-66. Stendhal's Lettres intimes.

Portfolio XXIV, 1893. Stendhal as an art critic : Garnet Smith. Deux articles : 172-174 : 183-186.

Scottish Review, XXV, avril 1895, 309-323. Henri Beyle, and his Critics. E. C. Price.

Penn Monthly, XII, 691. J. B. Storck.

Spectator (London), LXXX, 9 avril 1898, 515. Stendhal's Napoleon.

Gentleman's Magazine, LXI, New Series. Juillet 1898, 93-101. Henri Beyle : Un homme à part — étrange et singulier. C. E. Meetkerke.

Athenæum (London), 17 sept. 1898, 381. La Chartreuse de Parme : Red and Black.

Academy, LV, 31 déc. 1898, 550-552. H. Beyle : The Man and his Art. H. L.

Daily Mail Literary Supplement, 27 oct. 1906. Stendhal on Love.

Scribner's Magazine, fév. 1908.

III. — *Notices dans les Compilations*

The Century Cyclopedia of Names.

Cassell's Biographical Dictionary.

Chambers Encyclopædia.

Encyclopædia Britannica.

A descriptive Guide to the Best Fiction : British and American (including translations from foreign languages.)

The New International Encyclopædia.

Waller's Imperial Dictionary of Universal Biography.

A. L. A. Portrait Index.

APPENDICE F

Nous reproduisons ici, grâce à l'obligeance de M^{me} Janet Ross, petite-fille de M^{me} Sarah Austin, une lettre adressée par Stendhal à son traducteur, qu'il nomme *Mister Tranlator*. Cette lettre qui, abrégée et traduite en anglais, fut publiée par M^{me} Janet Ross en 1892 dans son livre intitulé *Three Generations of Englishwomen*, paraît aujourd'hui pour la première fois en français.

Les premières pages se rapportent à deux articles de Stendhal, faisant partie de la série intitulée *Letters from Paris by Grimm's Grandson*. Ils furent publiés dans le *London Magazine*, septembre et octobre 1825. Cette lettre, qui est tout simplement datée ainsi : « le 10 sept » doit donc être de l'année 1825. Elle ne porte pas de signature, mais on lit au coin gauche de la première page : « M. de Beyle, alias Baron Stendhal », écrit de la main de Beyle.

Orléans, le 10 septembre.

Ma lettre va par occasion à Paris,
et en partira le 16 ou le 17. Ma femme
se porte bien. Edgard vous embrasse.

Mister Translator,

• Comprenez-vous cette phrase, Robert Walpole *vola* la Comédie ? Vous la trouverez page 16. J'ai voulu pour votre amusement *uniquement*, car je vois votre nation trop adonnée au *Steam* pour comprendre ces choses-là, vous donner un exemple de la ligne qui sépare le *bon ton* du Pédantesque et du bourgeois. Les 2 lignes que j'ai ajoutées page 16, lignes 13 et 14, pour être compris des *wealthy squires of the Yorkshire* sont infâmes pour des Français. C'est le cachet du Provincialisme. Il me semble que je jure quand je les écris. Voilà de ces sentiments désagréables que je n'ai pas quand j'écris pour moi. Mais comme vous le dites il faut tout faire for the good of the Review. Je ne puis me plaindre de la traduction du n° 9 (1), elle est faite avec esprit. Cependant pour maintenir la correspondance et vous piquer un peu je vais vous indiquer des négligences. Et pour réveiller votre gaité dans la Campagne éloignée à 66 lieues de Londres où vous êtes réfugié, je vous dirai mes corrections en anglais.

Page 124. They are not so absurd read: The English men

1. Voir *London Magazine*, septembre 1825.

of property are not are not (*sic*) so absurd as... Vanity leads the French...

: 127 up to the last moment.

- Pas du tout. C'est au moment du serment pendant la Messe qu'elle quitte l'Eglise et se réfugie dans la Sacristie.

127 a knight who shall swear at *her* own risk pas du tout at his own risk. De sorte que ce chevalier jure sans avoir le pouvoir de jurer, sans avoir de mandat de la part de *Ida*.

: 131. Les mauvais prêtres sont le comte de Coëtlogon, le marquis de Valory et M. Dorion.

: 132. M. Lœve (2 mots illisibles)... that of praising all *living* writers.

J'avais remarqué 4 ou 5 autres passages que je n'ai pas le temps de chercher.

Je vous prie d'ôter les répétitions, de retrancher ce qui peut sembler improprie. Je suis fort mécontent de moi.

Le n° 9 me semble trop sérieux, trop tendu, c'est une caricature du stile du Tacite. Il y a trop peu de mots pour chaque idée. Dans l'Edinb[urgh] Rev[iew] il n'y a pas plus de 4 pensées par page. J'ai refait le numéro X pour (mot illisible) plus léger, moins serré, moins sérieux.

Je me ris d'un auteur qui développant mal une pénible intrigue,

D'un divertissement en fait une fatigue.

Raconter prend une place infinie. Je comptais faire comprendre ce qui fait *rire* dans le *Sous-Chef* en une page 1/2 j'en ai mis beaucoup plus. J'ai lu les 2 premières pages à un Anglais qui n'y a rien compris. Tâchez de faire

3 pages avec ces 2 pages alongées. Shak[espeare] ne fait pas rire comme Molière, J'aime Rosalind, je suis attendri par Jaques dans la forêt des Ardennes, c'est de l'or, c'est des diamans, mais ce n'est pas du rire, Avez-vous jamais remarqué l'Artifice étonnant du *Médecin Malgré lui*. Je vous engage à le relire,

M. Théaulon a fait six fois *Julien* : la censure a supprimé, a refusé son Visa aux cinq premières manières. Peut-être M. Joubert aura-t-il fait 3 ou 4 fois son charmant *Sous-Chef*. Ces 4 paysans qui ont pris des habits décens qu'ils portent mal, et qui pendant 20 minutes, toute la dernière partie du *Sous-Chef* au lieu d'écouter ce qui se dit tournent gravement les feuillets de leurs gros Régistres, sont impayables. Nos lecteurs peuvent-ils comprendre cela ? Excepté quand ils lisent Shak[espeare] ou Byron ou Sterne je vois que les Anglais ne comprennent pas les nuances. Nous, nous les adorons. Un Benêt dit *je vous aime* à une femme. Les mots ne sont rien, il pourrait dire alli Balachon. C'est la *nuance* de l'intonation qui fait tout. Lisez les *Mémoires de Collé*. Cela vous fera comprendre la faculté riante des Français. Lisez les *Mémoires de Bachaumont*, 36 vol. in-12° ou l'abrégé en 3 vol. imprimé en 1810. Pardonnez mon bavardage. Comme je ne sais pas votre nom, je vous écris comme si je vous connaissais depuis dix ans.

Do you know le dictionnaire du *bas* langage ? You cannot understand Molière and the *langage parlé* of the high life without le dictionnaire du *bas* langage. Mais ce mot *bas*, quelle horreur dans un pays Aristocratique ! Là vous trou-

verez ab hoc et ab hac, that means au hasard, sans y faire la moindre attention, sans y attacher d'importance.

Citer du latin ne me fera-t-il pas respecter de vos *reverend and learned Gentlemen* ?

J'ai refait trois fois le commencement de ce n° 10. Bientôt j'aurai out writen (*sic*) myself et il faudra cesser. J'ai rétabli page 12 un morceau que j'avais d'abord supprimé. Les délicieuses petites comédies de M. Scribe ne sont que des bals de Savon.

La rencontre à Grenade.

M. de Chateaubriand était éperdûment amoureux d'une M^{me} de Noailles. Elle lui dit : que faites-vous à Paris ? Un homme comme vous se rapetisse dans un Salon. Allez à Jérusalem, revenez par la Barberie et par l'Espagne et je vous jure que vous me retrouverez sous les ruines de l'Alhambra à Grenade. Cela arriva. M^{me} de Noailles n'en a nullement été déshonorée. Elle est morte depuis et M. de Chbriand a écrit cette anecdote. Sa maîtresse actuelle m'a dit que c'était son chef-d'œuvre.

Quand je dis quelque chose de curieux à un Anglais, je suis obligé de plaider un quart d'heure (quel plaisir !) pour prouver que j'ai dit vrai. Je vous assure donc de la parfaite exactitude des 20 dernières lignes. Le Français ne *peut pas* garder un secret, on n'est aimable ici qu'en parlant, il faut parler. Dès qu'un français de l'high life ne trouve rien à dire, gare les secrets.

J'ai répondu il y a longtemps à votre lettre. Ma réponse

est partie par occasion, on attend une occasion. Vous avez dû recevoir vers le 14 the letter upon the It. litt^e (1).

1. Italian literature. Article publié dans le *London Magazine* septembre 1825 (reproduit en français dans la *Revue Britannique* janvier 1826).

Vu et admis à soutenance
le 8 avril 1908.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
Pour le Vice-Recteur :
l'Inspecteur de l'Académie.

CAHEN

BIBLIOGRAPHIE

- Ampère, A. M. et J.-J.* — Correspondance et Souvenirs, 2 vol.
Paris, 1873.
- Ancelot.* — Salons de Paris : Foyers éteints. Paris, 1858,
in-18.
- Un Salon de Paris, 1824-1864 ; Paris, 1866, in-8°.
- Annual Register.* — Févr. 1843.
- Anonyme.* — Journal of a soldier of the 71st or Glasgow Regiment from 1806-1815. Edinburgh, 1819, in-12.
- Audot.* — L'Italie, publiée par Audot. Paris, 1834.
- Barham, Rev. H. D.* — Life and Remains of Theodore Hook, 1849, in-12.
- Belloc (M^{me} Sw.).* — Lord Byron. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.
- Bonaparte (Louis).* — Réponse à Sir W. Scott sur son histoire de Napoléon, 1829, in-8°.
- Branças (Duchesse de).* — Mémoires, 1865.
- Burn (Richard).* — The Justice of the peace, 1810.
- Byron.* — Life, letters and journals : published by Moore. London, 1860, in-8°.
- Works: edited by Rowland E. Prothero, 1901.
- Caro (E.).* — Etudes morales sur le temps présent. Paris, 1855.

Cochrane (J. G.). — Catalogue of the Library of Abbotsford, 1838.

Chuquet (Arthur). — Stendhal-Beyle. Paris, 1902, in-8°.

Colomb. — Notice biographique.

Contemporaine. — Mémoires, Paris, 1827.

Cordier (Henri). — Molière jugé par Stendhal, 1898.

— Stendhal et ses amis, 1890.

Cordier (Auguste). — Comment a vécu Stendhal. Paris, 1900.

Custine. — Mémoires et voyages, 2 tom. Paris, 1830, in-8°.

Cuvillier (Henry). — Dernières études historiques et littéraires, 1859.

— Etudes historiques et littéraires. Paris, 1854.

Débats. — 13 juillet 1829.

De Latouche. — Olivier, 1826.

Delécluze. — Souvenirs de Soixante ans, 1862. Paris.

Dobson (Austin). — Fielding, 1883.

Dowden. — Shakespeare; his mind and art. 1875.

— Life of Shelley, 2 vol. 1886.

Dubois-Fontanelle. — Cours de Belles-Lettres, 4 vol. Paris, 1813.

Examiner. — 26 nov. 1821.

— 25 févr. 1843.

Foreign Literary Gazette. — London, 31 mars 1830.

Farges (Louis). — Stendhal diplomate. Paris 1892.

Galienne (Richard le). — George Meredith : some characteristics, 1890.

Galt (John). — Life of lord Byron, 1830.

Gazette anecdotique, 15 déc. 1882.

Gibbins. — Industrial History of England, 1890.

Globe, 25 juillet 1828.

Glover. — Memoirs of a celebrated literary character. London, 1813.

Green (J. R.). — Short History of the English People, 1884.

Hobhouse (Lord Broughton). — Italy : remarks made in several visits from the year 1816-1854. London 1859, in-8°, 2 vol.

Hugo (Victor). — Littérature et philosophie mêlées.

Hunt (Leigh). — Lord Byron and some of his contemporaries, 1828, in-8°.

Jacquemont (Victor). — Correspondance. 2^{nde} édition. Paris, 1835.

Johnson. — Preface to his edition of Shakespeare's plays. London, 1765. in-8°.

Jusserand. — Shakespeare en France sous l'ancien régime, Paris, 1898.

Lanson. — Hist. de la Littérature Française, 1902.

Lecture Rétrospective, 30 janv. 1894.

Legal Observer, déc. 1843.

Lewis (Matthew-Gregory). — Life and correspondence, 2 vol. London 1839.

Lockhart's Quarterly, mai 1843.

Lockhart. — Memoirs of the Life of sir Walter Scott, 7 vol. 1837, in-12.

Maigron. — Le roman historique à l'époque romantique, 1898.

Melcombe. — Diary of the late Geo. Bubb. Dodington, baron of Melcombe. Salisbury 1784 in-8°.

- Mercuré de France*, 15 mai. ; 1^{er} juin 1906.
- Mérinée*. — Une correspondance inédite, 1897, Paris.
- Lettres à une inconnue, 1873.
- Moore* (Thomas). — Memoirs, Journal, Correspondence. 8 vol.
London, in-8° 1853-1856.
- Morgan* (Lady). — Memoirs, Autobiography, Diaries and
Correspondence. London, 2 vol., 1863.
- France in 1829 and 1830, 2 vol.
- Morning Chronicle*, août 1817 ; sept.-déc. 1821 ;
- Nicol*. — Byron, 1879.
- Nouvelle Revue*, septembre 1885.
- O'Meara, Kathleen*. — M^{me} Mohl : her salon and her friends,
1885.
- Paupé* (A.). — Histoire des Œuvres de Stendhal. Paris, 1904.
- Pellissier*. — Mouvement romantique du XIX^e siècle, 1893,
in-16.
- Pillet*. — L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces.
Paris, 1815, in-8°.
- Revue Blanche*, juin 1899.
- Revue Bleue*. 30 décembre 1905.
- Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1907.
- Revue des Deux-Mondes*, 11 janvier 1867 ; 1^{er} février 1892.
- Revue de Paris*, 1830.
- Russell* (C.-W.). — Life of Cardinal Mezzofanti, 1858.
- Sainte-Beuve*. — Cahiers. Paris, 1876.
- Causeries du lundi 2 janv. 1854 : 9 janv. 1854 :
2. fév. 1857.
- Scott*. — Works of Swift with notes and a life of the author

- by Walter Scott in 19 vol. : Edinburgh, 1814, in-8°.
- Life Napoleon Buonaparte, 9 vol. Edinburg, 1827.
- Simpson. — Letters and Recollections of Julius and Mary Mohl, 1887.
- Souriau (Maurice). — Préface de Cromwell. Paris 1897.
- Stryenski. — Soirées du Stendhal Club, 1905.
- Taine. — Hist. de la Litt. anglaise, 5 vol. Paris, 1873.
- Notes sur l'Angleterre, 1861.
- Texte. — J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Paris 1895.
- Thackeray. — The Four Georges. London 1888.
- Thornbury and Walford. — Old and New London.
- Ticknor Geo. — Life, letters and journals, 2 vol. 1876.
- Tracy (M^m de). — Essais divers, lettres et pensées, 3 vol. Paris, 1852.
- Traill. — Sterne, 1882.
- Trelawney. — Recollections of the last days of Shelley and Byron, 1878, in-8°.
- Viel-Câstel (Horace de). — Mémoires, 1883, 6 vol.
- Voltaire. — Lettres philosophiques.
- Williams (E.-E.). — Journal, in-8° 1902.

EDITIONS DES ŒUVRES DE STENDHAL QUE NOUS AVONS CONSULTÉES
POUR CET OUVRAGE

- Vies de Haydn, Mozart et Métastase.* Michel-Lévy, 1854.
- Histoire de la Peinture en Italie.* 1854. Michel-Lévy.

- Rome, Naples et Florence.* (Delaunay) 1817 et 1826 :
(Delaunay).
- De l'Amour.* Garnier frères.
- Racine et Shakespeare.* Michel Lévy, 1854.
- Vie de Rossini.* Michel Lévy, 1854.
- Armance.* Calmann-Lévy, 1877.
- Promenades dans Rome.* Calmann-Lévy, 1883.
- Le Rouge et le Noir.* Garnier frères.
- Mémoires d'un Touriste.* Michel Lévy, 1854.
- La Chartreuse de Parme.* Garnier frères.
- Correspondance Inédite.* Michel Lévy, 1855.
- Vie de Napoléon.* Calmann-Lévy, 1876.
- Journal.* Charpentier, 1899.
- Lamiel.* 1889.
- Vie de Henri Brulard.* Charpentier, 1890.
- Souvenirs d'Egotisme.* Charpentier, 1892.
- Lucien Leuwen.* « Revue Blanche », 1901.
- Lettres Intimes.* Calmann-Lévy, 1892.
- Abbesse de Castro.* Calmann-Lévy, 1871.
- Napoléon : de l'Italie.* Paris. « Revue Blanche », 1898.
- Mélanges d'art et de littérature.* Michel Lévy, 1869.

INDEX

ABBREVIATIONS

<i>all.</i> à allusion à	<i>ment.</i> mentionné
<i>Ang.</i> Anglais	<i>n.</i> note
<i>Angle.</i> Angleterre	<i>v.</i> voir
<i>crit.</i> critiqué, critique	<i>St.</i> Stendhal

ADDISON. — Ment. 182.

ALMACK. — Visite de St. chez, 29.

AMPÈRE. — Sur Mary Clarke, 87.

ANCELOT. — Ment. 68 ; 71.

ANGLAISE. — Portrait de l', 145-149.

ANGLETERRE. — Avenir de l', 111.

APPELBY (Miss). — 24.

ARISTOCRATIE ang. — Toute-puissance de l', 132.

Influence sur caractère national, v. Snobisme, Opinion publique.

ARMANCE. — Critiqué par St., 267.

ATHENÆUM. — St. se lie avec l', 270.; articles interrompus, 271; article sur St., 335.

AUBERNON. — Salon, 255.

BALZAC. — Ment. 310; 313.

BARANTE. — Ment. 210.

BEAUMONT (Elie de). — Ment. 71.

BEAUTÉ. — Ang., 147.

BELLOC (M^{me}). — Ment. 229.

- BÉBANGER. — All. à, 213 ; 266.
- BERCHETI. — Ment. 47.
- BEYLE. — V. Stendhal.
- BLACKWOOD'S EDINBURG MAGAZINE. — Ment. 263 ; critique
Vies de Haydn, etc., 322.
- BORSIERI. — Ment. 47.
- BOURGET (Paul). — Ment. 337.
- BRANCAS (duchesse de). — *Mémoires*, 290.
- BRÈME (M. de). — Ment. 46 ; 48 ; 52.
- BROUGHAM. — Ment. 42 ; rencontré en Italie, 64-66 ; ment. 96.
- BURATTI. — 218.
- BURNS. — Jugé par St., 213.
- BYRON (lord). — Ment. 42 ; St. le rencontre à Milan, 45 ; date
de cette rencontre, 45 n. 2 ; impressions et souvenirs
de St., 47 ; quelques inexactitudes dans le récit de St.,
51 n. 1 ; comparaison entre St. et Byron, 53-58 ;
Byron sur St., 58 ; lettres échangées, 59-63 ; mort,
63 ; ment. 156 n. 2 ; 160 ; 180 ; ses œuvres crit. par
St., 216 ; *Don Juan*, 216 ; *Parisina*, 217 ; *Caïn*, 217 ;
Byron et Buratti, 218 ; ses traducteurs, 219 ; ses imita-
teurs français, 219 ; influence sur St., 305-308.
- CADANIS. — Ment. 114.
- CAMPBELL (Thomas). — Ment. 261.
- CANNING. — St. sur, 102.
- CANOVA. — Ment. 405.
- CANT. — Ang., 134-137.
- CARACTÈRE. — Ang., v. l'Anglaise ; Cant ; Dandy ; Home ;
Manliness ; Opinion publique ; Patriotisme ; Sensibi-
lité ; Snobisme ; Tristesse.
- CAROLINE (Reine). — 103.
- CHATEAUBRIAND et Mary Clarke. — 85 ; opinion de St. sur
Chateaubriand, 174 ; ment. 266.
- CHATELAIN. — Ment. 255.
- CINI (comte). — Ment. 40.

- CLARKE (Mary). — 83-88.
- CLIMAT. — De l'Angle. Influence sur le caractère national, v. Tristesse ; Sensibilité, manque de.
- COIGNY (M^{me}). — All. à, 81.
- COLBURN. — All. à, 251 ; 256 ; 257 ; 267 ; 268.
- COLOMB. — Ment. 250 ; all. à, 251 ; 258.
- CONFALONIERI. — Ment. 47.
- CONGREVE. — Ment. 176.
- CONSTABLE. — St. sur, 129.
- CONSTITUTION ang. — 97-101 ; influencé sur le caractère national. v. Esprit ang.
- CONTEMPORAIN. — *Mémoires*, 58.
- CONVENANCES en Angle. — V. Opinion publique.
- CONVERSATION. — En Angle., 126.
- COOK. — Ment. 52.
- COURCELLES (François de). — Ment. 79.
- COUSIN. — Ment. 255.
- CRANE (Stéphen). — Se serait-il inspiré de St. ? 337.
- CROZET. — Ment. 13 ; 55.
- CUVIER. — 68.
- CUVILLIER-FLEURY. — 79 ; cité 80 ; ment. 81.
-
- DANDY. — Ang., 139.
- DAVID. — All. à, 71.
- DELACROIX. — Ment. 91.
- DELÉCLUZE. — 93 ; réunions anglaises, 180 ; all. à, 249 n. 2 ; 252 ; 254-5.
- DEVONSHIRE (duchesse de). — Ment. 42 ; 44.
- DIMANCHE. — Ang., v. Protestantisme, empire du.
- DOWTRAM. — 154.
- DRYDEN. — 176 ; 213.
- DUBLIN UNIVERSITY MAGAZINE. — Article sur St., 327.
- DUBOIS-FONTANELLE. — 175-176.
- DUGAZON. — Ment. 179.

DUMAS. — All. à, 77.

DURAS (duchesse de). — Son *Olivier*, 266 ; étudié par St., 289-290.

EDGEWORTH (miss). — Ment. 202.

EDINBURGH REVIEW. — Ment. 95 ; 160 ; 220 ; 263. St. veut entrer en relations avec, 269, 270 ; plagié par St., 275 ; critique *Vies de Haydn*, etc., 322 ; *Hist. de la Peinture*, 323 ; *Rome, Naples et Florence*, 324 ; « découvrir » St., 328.

EDWARDS (Dr). — 89.

EDWARDS (M^{me}). — Son salon, 88.

EDWARDS (Edward). — All. à, 18 ; présente St. à son frère, 88.

ESPRIT ang. — 121-125.

FAURIEL. — All. à, 83 ; 87

FIELDING. — Ment. 176 ; 202 ; influence sur St., 279 ; 285-289.

FORD. — Ment. 182.

GALIGNANI'S MAGAZINE. — Crit. *Hist. de la Peinture*, 324.

GAUCOURT (marquise de). — Ment. 71.

GERARD. — Ment. 68.

GOLDSMITH. — 202 ; 213.

GOODSON. — All. à, 155.

GRAY. — 213.

GUIZOT. — Mot sur M^{me} Mohl, 85 ; ment. 210 ; 247 n. 1.

HAZLITT. — Ment. 261.

HISTORIENS ang. — Étudiés par St., 94 ; 176.

HOBHOUSE. — Ment. 42 ; lie connaissance avec St., 49 ; all. à St. dans son *Italy*, 50 n. 1 ; 51 n. 1 ; ment. 96.

HOME ang. — 144.

HOOK (Théodore). — 38 40.

HUGO (Victor). — Sur les romans de lady Morgan, 73 n. 1 ; ment. 247 n. 1 ; 266.

HUNT (Leigh). — Ment. 261.

HYPOCRISIE ang. — V. Cant.

IRLANDE. — St. sur les maux de l', 103.

JACQUEMONT. — 79; 172 n. 1.

JEFFREY. — Ment. 269.

JEKY. — All. à, 154; 155; 158.

JERSEY (lady). — Ment. 42; 44.

JOHNSON. — Plagié par St., 274.

JONSON (Ben). — Ment. 176.

JOURNAL D'UN SOLDAT DU 71^e RÉGIMENT. — Étudié par St., 298-302.

JUSTICE en Angle. — 105-106.

KEAN. — All. à, 20; 21; 231.

KEMBLE. — Ment. 21.

KOREFF. — Ment. 91.

LAHARPE. — Ment. 176.

LAMARTINE (M^{me} de). — Ment. 55.

LAMARTINE. — All. à, 218; 266.

LAMB (Chas). — Ment. 261.

LA TOUCHE (de). — St. étudie chez lui le caractère d'Octave,
289-290; 298.

LAWRENCE. — St. sur, 129.

LEFÈVRE. — All. à, 77.

LEWIS. — All. à, 45.

LIBERTÉ DE LA PRESSE. — 98.

LITERARY GAZETTE. — All. à, 270.

LONDON MAGAZINE. — Articles de St. dans le, 260; crit. de
l'*Amour*, 326.

LUSHINGTON (M^{me}). — All. à, 45.

MACREADY. — Ment. 21.

MANLINESS des Ang. — 143.

MANUFACTURES ang. — 107.

MARESTE. — Ment. 91; 93; 322.

MARI ang. — 145.

- MARLOW. — All. à, 182.
- MARS (M^{lle}). — Ment. 208.
- MASSINGER. — All. à, 182.
- MATHILDE. — Ment. 16 ; 19.
- MÉLANIE. — 94 ; 155 ; 183.
- MÉMOIRES ang. — Etudiés par St. 94.
- MÉNAGES ang. — 149-151
- MENTA. — All. à, 25.
- MEREDITH (Geo). — Comparaison entre St. et, 338.
- MÉRIMÉE. — Ment. 26 ; 36 ; 69 ; 71 ; chez lady Morgan 76 ;
ment. 83 ; 91 ; 126 ; 135 ; 180 ; 208.
- MEZZOFANTI. — All. à, 63.
- MIGNET. — All. à, 76.
- MILTON. — Ment. 176 ; 180 ; jugé par St., 213.
- MOHL (M^{me}). — V. Clarke Mary.
- MONACO (prince de). — Ment. 71.
- MONOD. — Ment. 180.
- MONTESQUIEU. — Influence sur St., 114.
- MONTI. — Ment. 46 ; 52.
- MONTROL. — All. à, 77
- MOORE. — Jugé par St., 213 ; lettres de St. à, 214.
- MOUNIER. — Ment. 12.
- MORGAN (lady). — Dans le Salon Ancelot, 71 ; son portrait, 72-
76 ; ses réceptions, 76-78 ; ses emprunts à *Racine et*
Shakespeare, 78 n. 1.
- MORNING CHRONICLE. — 95 ; 160.
- MUSIQUE en Angle. — 127.
- MUSSET. — All. à, 91 ; 218.
- NAPOLÉON. — Anecdote de St. sur 50 n. 1. ment. 65 ; l'Angle. et
Napoléon, 101.
- NATIONAL REVIEW. — Article sur St., 334.
- NEW MONTHLY MAGAZINE. — 251 ; 257 ; 258 ; 260 ; 261 ; St. inter-
rompt ses relations avec, 268 ; renoue avec la revue,
271 ; crit. de *l'Amour*, 325 n. 1.

NEWTON (Sarah). — V. Tracy, M^{me} de.

OCTAVE. — V. Swift; Byron, influence sur St.

OPINION PUBLIQUE en Angle. — 137-139.

OSSIAN. — 213.

OTWAY. — 176.

OUVRIER ang. — V. Richesses division de.

PARIS MONTHLY REVIEW. — 252; articles de St., 272; crit. *de l'Amour*, 325 n. 1.

PASTA (M^{me}). — All. à, 31; ment. 55; 88.

PATON (Archibald). — Etude sur St., 330.

PATRIOTISME ang. — 145.

PAULINE. — 157; 158.

PEINTURE. — Ignorance des Ang. en, 126; 128.

PENLEY. — Ment. 231.

PIGAULT-LEBRUN. — Ment. 76.

PITT. — St. sur, 102; 108.

POLICE en Angle. — 107.

POLIDORI. — 51 n. 1.

POPE. — 176; 213.

PROTESTANTISME en Angle. — Nuit à l'esprit, 122; et au sentiment des beaux-arts, 126; son empire, 129-130; influence sur caractère national v. Cant; Opinion publique; Tristesse.

QUATERLY. — Ment. 95; 262; 263; crit. *Vies de Haydn*, etc., 322; *de l'Amour*, 325 n. 6; *Mémoires d'un Touriste*, 327 et n. 1.

QUINET. — Ment. 83.

RACINE ET SHAKESPEARE. — Crit. par St., 259.

RADCLIFFE (Anne). — 176; 202.

RÉCAMIER (M^{me}). — All. à, 85.

RÉMUSAT. — Ment. 79.

REVUE BRITANNIQUE. — Articles de St. dans la, 272.

REYNOLDS. — St. sur, 129.

RICHARDSON. — 176 ; 202 ; 212.

RICHESSSES. — Division de, en Angle., 108-111.

ROGERS. — All. à, 32.

ROSSINI. — Ment. 65.

ROUSSEAU. — 217 ; 246.

ROWE. — 176.

SCHLEGEL. — Ment. 247 n. 2.

SCOTT (Sir Walter). — Lettre de St. à, 59 ; Scott lui déplaît, 59, 60 ; St. le crit., 203-212 ; 216 ; 223 ; influence sur St., 309-319.

SENSIBILITÉ (manque de) des Ang. — 142.

SHAKESPEARE. — Ment. 12 ; 18 ; 20 ; 23 ; 176 ; St. lit la traduction de Letourneur, 177 ; étudie Shake. dans l'original, 178 ; 180 ; admiration pour lui, 183-185 ; sa psychologie, 185-186 ; son énergie, 187-188 ; sa sensibilité, 188 ; ses intrigues, 189 ; originalité de lieu, 190 ; Sh. abuse des horreurs, 191-192 ; son génie comique, 193 ; sa poésie, 194-197 ; St. s'acharne contre les adaptations de Shake., 197 : lettre dans l'*Examiner*, 197 n. 1 ; succès de Shake. en France, 224-227 ; ses traducteurs français, 228 ; efforts pour le faire jouer en France, 229-231 ; idée de liberté anime son drame, 236 ; influence sur St., 276-279.

SHELLEY. — Ment. 42 ; St. l'a-t-il rencontré ? 63-64.

SIREY (Auguste). — Ment. 83.

SMITHSON (Miss). — Ment. 22.

SMOLLETT. — 202.

SNOBISME ang., 131-134.

SOUMET. — Ment. 247 n. 1.

SOUTHEY. — 213.

SPECTATOR. — 95.

STAEL (M^{me} de). — Ment. 54 ; 102 ; 247 n. 1.

STAPPER (A.). — Ment. 180.

STENDHAL. — 1^{er} voyage en Angle., 13-15 ; 2^e séjour, 16-24 ;
3^e séjour, 25 ; visite, le nord de l'Angle., 31 ; Birmin-
gham, 32 ; les monuments de Londres, 32 ; date du
départ, 33 n. 4 ; 4^e visite, 35 ; présenté à l'Athenæum
Club, 36 ; mort, 40.

STERNE. — 202 ; influence sur St., 280-285.

STRITCH. — 103 ; 255 ; 270.

SUTTON-SHARPE. — 26-28 ; mène St. dans le monde, 28 ; chez
Almack, 29 ; voyage avec lui dans le nord de l'An-
gle., 31 ; le présente à l'Athenæum, 36 ; ment. 64 n. 3 ;
à Paris, 90 ; all. à, 96 ; 268.

SWIFT. — Prototype d'Octave, 289-298 ; 305.

TAINÉ. — Ment. 337.

TASTU (M^{me}). — All. à, 85.

THIERRY (Amédée). — Ment. 71 ; 79.

— (Augustin). — Ment. 79 ; 88.

THIERS. — Ment. 83.

THOMSON. — 176 ; 213.

TICKNOR. — Cité 44 note.

TIMES. — 95 ; 160 ; 264.

TOLSTOI. — Ment. 77.

TRACY (Destutt de). — 79 ; se querelle avec St., 82 ; Ment. 114.

TRACY (M^{me} de). — Portrait de 79-81 ; conversations avec St.,
81.

TRAVAIL EXCESSIF EN ANGLE. — V. Ouvrier ang. Influence sur
caractère et esprit national v. Esprit ang. ; Manliness ;
Sensibilité manque de ; Tristesse.

TRISTESSE DES ANG. — 139-142.

UGONI. — All. à, 77.

VICTORIA (Reine). — 103.

VIEL-CASTEL. — All. à 91.

VIEL-CASTEL (comtesse de). — 71.

VIGNY. — Ment. 233.

VILLEMAIN. — Ment. 262.

VIOLLET-LE-DUC. — All. à, 254.

VISCONTI. — Ment. 46.

VOLTAIRE. — Cité 214.

VOYAGEUR ang. — Portrait du 117-121.

WARDEN. — Ment. 118.

WEBSTER. — Ment. 180.

WELLINGTON (duc de). — St. sur, 102: all. à, 136.

WESTMINSTER REVIEW. — 263; 270.

YEKI. — V. Jeky.

YOUNG. — 213.

ZOLA. — Ment. 337.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — *Voyages de Stendhal en Angleterre.*

— Stendhal voyageur. — Voyages projetés en Angleterre. — Première visite. — Voyage de 1821. — Cause et date. — Edward Edwards. — Londres. — Théâtres et acteurs anglais. — Richmond et Windsor. — Miss Appebly. — Retour à Paris. — Voyage de 1826. — Son but et sa date. — Sutton Sharpe. — Séjour à Londres. — Almacks. — Voyage dans le nord de l'Angleterre avec Sutton Sharpe. — Les monuments de Londres. — Observations sur la vie et le caractère national. — Voyage de 1838. — Date et durée. — Athenæum Club. — Théodore Hook. — Projets de voyage en 1843...

5

CHAPITRE II. — *Les Anglais que Stendhal a connus.*

— Stendhal en Italie. — Les Anglais qu'il y rencontre. — Byron et Hobhouse. — Date de cette rencontre. — Portrait de Byron. — Lettres échangées entre lui et Stendhal. — Stendhal a-t-il rencontré Shelley en Italie ? — Lord Brougham. — Des Anglais à Paris. — Lady Morgan et le brillant « Beile ». — M^{lle} Clarke. — Salon de M^{me} de Tracy. — Edward Edwards et le D^r Edwards. — Visites de Sutton Sharpe à Paris.....

41

- CHAPITRE III. — *Observations de Stendhal sur la Politique et l'Etat social de l'Angleterre.* — Stendhal s'intéressait-il à la politique ? — Sa connaissance de la politique anglaise. — Études auxquelles il se livrait. — Opinions sur la constitution anglaise. — Intérêt qu'il prenait à des questions du jour. — État social de l'Angleterre. — Éducation. — Justice. — Division de la richesse. — L'avenir de l'Angleterre. . . . 92
- CHAPITRE IV. — *L'Anglais d'après Stendhal : son esprit, son caractère, ses mœurs.* — Stendhal observateur. — L'esprit anglais. — Constitution, travail excessif, protestantisme : toutes choses qui tuent l'esprit. — Intelligence anglaise. — L'art de la conversation en Angleterre. — Ignorance des beaux-arts. — Sensibilité des Anglais pour la musique. — Mœurs et caractère anglais. — Le voyageur anglais. — L'Anglais chez lui. — Victime de l'aristocratie et de la religion. — Hypocrisie et cant. — Assujettissement à l'opinion publique. — Tristesse et ennui. — Manque de sensibilité. — Quelques qualités. — Exactitude ; fermeté de volonté ; sérieux ; énergie. — Patriotisme anglais. — Amour du *home*. — L'Anglaise. — Beauté anglaise. — Un mari anglais. — Esclavage de la mode. — Ennui. — Les conséquences du « Système » 113
- CHAPITRE V. — *Stendhal et la langue anglaise.* — Études d'anglais de Stendhal. — But de ces études. — Perfection à laquelle il atteint. — Pourquoi il emploie l'anglais. — A-t-il contribué à faire passer en français des mots anglais ? . . . 153
- CHAPITRE VI. — *Stendhal juge de la littérature anglaise.* — Stendhal était-il en état de critiquer

la littérature anglaise ? — Ses jugements sur quelques écrivains dramatiques. — Sur Shakespeare. — Ceux sur les romanciers anglais et surtout sur Scott. — Sur les poètes. — Moore. Byron. — Récits de voyageurs. — Les revues. — Valeur de ses critiques.....	174
CHAPITRE VII. — <i>Stendhal amateur du théâtre anglais : son rôle dans la querelle romantique.</i> Efforts pour faire connaître Shakespeare. — Comment Shakespeare était compris en France à cette époque. — Attitude de Stendhal vis-à-vis des traductions de Shakespeare. — Encouragement donné aux acteurs anglais à Paris. — Stendhal est-il parmi les romantiques ? — Doctrines de Stendhal. — Son idée fondamentale est la liberté. — Le théâtre sera le miroir de l'époque. — Innovations qu'il propose. — Son influence.....	223
CHAPITRE VIII. — <i>Stendhal journaliste : ses articles pour les revues anglaises.</i> — Pourquoi Stendhal débute dans le journalisme. — Comment il fait ses articles. — Les revues où ils paraissent. — <i>New Monthly Magazine.</i> — <i>London Magazine.</i> — <i>Athenæum.</i> — <i>Paris Monthly Review.</i> — Les articles.....	250
CHAPITRE IX. — <i>Influence sur Stendhal de la littérature anglaise.</i> — Plagiats. — Stendhal étudie la psychologie dans Shakespeare, Fielding et Sterne. — Swift comme prototype d'Octave. — La description de la bataille de Waterloo dans la <i>Chartreuse</i> aurait été modelée sur un livre anglais. — Stendhal est-il réellement imperméable ? — Influence sur lui de Scott et de Byron.	275
CHAPITRE X. — <i>Le succès de Stendhal en Angleterre.</i>	

— Succès de Stendhal en Angleterre pendant son vivant. — Etudes sur lui et traductions de ses œuvres. — Indifférence de l'Angleterre au moment de sa mort. — Vains efforts de la *Revue d'Edinbourg* pour éveiller quelque intérêt autour de son nom (1856). — Son seul historien anglais. — La critique actuelle. — Stendhal a-t-il eu des imitateurs anglais?..... 320

Appendices

<i>Appendice A.</i> — Auteurs anglais plagés par Stendhal.....	340
<i>Appendice B.</i> — Anglicismes que Stendhal aurait aidé à faire passer en français.....	374
<i>Appendice C.</i> — Articles de Stendhal écrits pour des revues anglaises.....	382
<i>Appendice D.</i> — Traductions et éditions anglaises des œuvres de Stendhal.....	402
<i>Appendice E.</i> — Etudes anglaises sur Stendhal.....	416
<i>Appendice F.</i> — Lettre de Stendhal à M ^{me} Austin.....	421
BIBLIOGRAPHIE.....	427
Editions des œuvres de Stendhal que nous avons consultées pour cet ouvrage.....	431
INDEX.....	433

